

Steven BRUST

LES
GARDES
PHÉNIX

mnēmos

Steven Brust

LES GARDES PHÉNIX

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Benoît Berthézène

ICARES
L'Aventure imaginaire

Titre original :
The Phœnix Guards

Texte original © 1991 by Steven Brust
Traduction française © Les Éditions MNÉMOS, septembre 2007
15, passage du Clos-Bruneau
75 005 PARIS
ISBN : 978-2-35408-014-3

Pour Maria, CB

LES GARDES PHÉNIX

*Dans lequel sont narrés certains événements
qui se produisirent
durant l'année du Phénix,
durant la période du Phénix,
durant le règne du Phénix,
du cycle de l'Athyra ;*

*Soumis à la bibliothèque impériale
par les descendants Glissetour
de la Maison du Faucon,
ce huitième jour
du mois du Jhegaala
de l'année du Lyorn.
de la période du Dragon,
du cycle du Phénix,
du grand cycle du Dragon,
ou de la trois cent neuvième année
du règne glorieux
de l'impératrice Zerika IV ;*

*Par monsieur Paarfi de Boisrond
de la Maison du Faucon
(Ses armes, son sceau, celui de sa lignée).*

*Présenté, comme toujours, avec notre humble respect
à madame Parachai de Bâtonrouge,
dans l'espoir qu'elle lui offrira son approbation.*

LISTE DES PERSONNAGES

La Cour

Sa Majesté Tortaalik I^{er}, *l'empereur*
Sa Majesté Noïma, *la princesse consort, femme de Tortaalik*
Son Excellence Lytra e'Tenith, *seigneur de guerre*
G'aereth, *capitaine de la compagnie des Bottes rouges*
Lanmarea, *capitaine de la compagnie des Ceintures blanches*
Gyorg Lavode, *capitaine des Lavodes*
Duc Bonnaissance, *le discret impérial*
Comte Shaltre, *conseiller de Sa Majesté*
Dame Seodra, *conseillère de Sa Majesté*
Sieur Guirland, *le favori*

Maison du Phénix

Illista, *l'amour de Khaavren*
Allistar, *frère d'Illista*

Maison du Dragon

Le marquis de Champoivré, *décédé*
Uttrik e'Lanya, *fils de Champoivré*
Kathana e'Marish'Chala, *baronne de Kaluma, artiste*
Jenicor e'Terics, *cinquième de la liste des héritiers du Dragon*
Diesep e'Lanya, *ami de Jenicor*
Adron e'Kieron, *duc du Guet-des-Orientaux, héritier du Dragon*
pour le trône

Gardes de la compagnie de G'aereth

Aerich
Fanuial
Frai
Khaavren
Pel
Tazendra
Tuci

Gardes de la compagnie de Lanmarea

Dekkaan e'Tenith
Kurich
Sergent Lebourru
Rekov
Thack
Uilliv

Maison de l'Iorich

Guinn, *un géôlier*

Maison du Jhereg

Corris, *croupier d'une salle de jeu*

Fayaavik, *un ami de Seodra*

Tukko, *propriétaire de l'auberge du Marteau*

Maison du Teckla

Srahi, *une servante*

Yini, *domestique de Jenicor e'Terics*

Mica, *un paysan*

Les Orientaux

Crionofenarr, *chef de l'armée des Orientaux*

Ricardo, *employé à la bibliothèque de Zerika*

PRÉFACE

Dans laquelle on évoque les sources qui permirent la création de l'histoire.

Deux années seulement se sont écoulées depuis que notre ouvrage, *Début d'enquête sur quelques événements ayant contribué à la chute de l'Empire*, a été rejeté par sieur Tri'ari et maître Vrei, de l'Institut. Nous devons signaler que nous sommes en parfait accord avec leur désir de voir notre ouvrage s'étoffer de huit ou neuf autres volumes avant qu'il soit intégré à la bibliothèque impériale, cela afin de vérifier que tous les détails sont suffisamment précis et nos annotations complètes.

Ceux qui tiendront entre leurs mains ce fatras de mots qui composent nos notes se demanderont comment il est possible qu'il soit si volumineux. À ceux-là, nous expliquerons qu'il s'agit de notre carnet de recherches, que nous avons effectuées en amont de notre ouvrage mentionné ci-dessus. Maître Vrei, qui eut ce carnet entre les mains, un jour où nous parlions de ces fameux volumes, souligna en le lisant que s'il n'était pas suffisamment pointu sur les détails de la Cour avant l'Interregnum, il était, pour le moins, un point de départ possible pour, selon ses propres mots, « une œuvre publique bien documentée ». C'est avec ces mots à l'esprit que nous avons eu l'honneur, pendant ces vingt et une dernières années, de peaufiner ce carnet de notes et, si l'on me permet l'expression, de le « fourbir » afin d'en faire une œuvre publiable ; car nous pensons humblement qu'elle le mérite.

Nous prions donc nos lecteurs de nous autoriser à mettre leur patience encore un peu à l'épreuve, afin de leur donner une brève explication quant aux origines de ce carnet.

Peut-être nos lecteurs ont-ils eu la chance de parcourir *Les Survivants de la Chute*, de maître Kesselroi. Sinon, nous espérons sincèrement qu'ils s'éciront une petite note pour penser à le faire. Quoi qu'il en soit, ce fut un réel plaisir pour nous de lire ce manuscrit quelques années avant sa publication. L'auteur avait été assez aimable pour nous envoyer, par l'intermédiaire de notre mécène commun, Parachai, comtesse de Glissetour, un exemplaire manuscrit que nous avons dévoré. Nous devons ajouter que nous étions déjà familiers avec les précédents travaux, historiques et poétiques, de cet auteur.

Quelque chose attira notre attention, au trente-troisième ou au trente-quatrième chapitre. Il était question d'un Tiassa qui « refusait de parler des événements » inhérents à la tragédie. L'idée même d'un Tiassa réticent était assez surprenante, mais elle rappela à notre mémoire la quatre-vingt-treizième strophe du poème *Reviens vers moi, ma cité*, de maîtresse Fornei : « Ainsi vous avez survécu, dans ces contrées/Marchant sur ce chemin clément/Où ce discret Tiassa vous attendait/Accompagné de ce Yendi et de ce Lavode galant. »

Cela nous intrigua tellement surtout lorsque maître Kesselroi ne fut pas capable de nous dévoiler l'identité de ce Tiassa – que nous ne pûmes faire autrement que de plonger et d'étudier intégralement le poème. Bien qu'il ne fût plus question de ce Tiassa dans le reste du texte, nous fîmes la découverte à la quatre-vingt-huitième strophe d'un Aerich, dont le nom nous rappela un événement qui s'était déroulé quelque cinq cents ans avant le Désastre et l'Interregnum.

Notre curiosité ainsi échauffée, nous entreprîmes des recherches sur cet Aerich et nous découvrîmes ainsi qu'il s'agissait d'un Lyorn, qui était associé à un Yendi, à un dzurnoble qui devint, plus tard, un Lavode, et à un Tiassa. Une recherche un peu plus approfondie nous permit de découvrir alors le nom

de ce Tiassa et, après d'autres recherches encore, dont nous ne souhaitons pas discuter ici, nous réussîmes à nous procurer des copies de sa correspondance qui datait du début de sa carrière. C'est sur ces lettres que reposent les bases de l'ouvrage que vous tenez actuellement dans vos mains.

Nous devons implorer l'indulgence de nos lecteurs, car nous avons parfois utilisé d'autres sources. La plupart des événements qui suivent sont officiellement référencés et nous pouvons difficilement prétendre être le seul historien à en avoir parlé. Le Yendi mentionné dans le poème laissa une correspondance très riche et très précise. Mais nous avons également trouvé beaucoup de récits détaillant la géographie du palais impérial et de la ville de Dragaera. Il nous reste aussi les témoignages précieux du marquis de Havrevent et parfois même de Sethra Lavode en personne. Nous prîmes la peine, enfin, de demander des entrevues avec le duc d'Y*** et la baronne de D***, qui nous firent l'honneur de mettre leurs souvenirs à notre disposition. Mais, pour la majeure partie, nous utilisâmes le journal du Lyorn et les lettres (envoyées et reçues) par le Tiassa, pour comprendre et cerner la vie impériale avant l'Interregnum.

Enfin, nous voudrions signaler que nous avons l'intention de poursuivre nos recherches, pour notre propre enrichissement, concernant la vie de ces personnages. Nous avons, dès à présent, toutes les raisons de croire que certains d'entre eux eurent une influence majeure sur les événements qui se déroulèrent à la Cour, après la fin de ce récit, et peut-être même jusqu'à l'Interregnum.

En gardant tout ceci à l'esprit, nous espérons que le lecteur prendra un certain plaisir à notre histoire ou, s'il préfère, à la *dégustation* de ces événements ; peut-être même autant de plaisir que celui qui nous pousse à poursuivre nos recherches.

PAARFI

309 (2/1/2/3)

LIVRE PREMIER

Chapitre Premier

Dans lequel nous découvrons quelques personnages qui, comme l’auteur l’espère, donneront au lecteur l’envie de suivre leurs aventures.

Au sixième jour du printemps de la première année du règne de Sa Majesté impériale Tortaalik I^{er} de la Maison du Phénix, un gentilhomme entra dans une petite auberge du village de Marché-le-Neuf, à quelque soixante lieues de Dragaera. L’auberge s’appelait *Les Trois Forts*. Sur son enseigne étaient peintes, portes ouvertes, les trois grandes forteresses que l’on pouvait apercevoir depuis la sortie ouest de la cité. Elles avaient été bâties pendant la Guerre des barons, dans laquelle cette région avait été fortement impliquée.

Le village – et par conséquent l’auberge – était situé dans l’immense vallée entre le Yendi et les Rivières Profondes, une région réputée pour ses champs de blé et de maïs, mais aussi pour cette odeur unique des fermes Kethna. Si nous allons jusqu’à préciser que Marché-le-Neuf se trouvait dans la partie de la vallée appartenant au comté de Sorannah, lui-même intégré au duché de Luatha, nous espérons avoir été suffisamment précis pour satisfaire tous nos lecteurs, hormis les plus pointilleux.

Le village en lui-même ne se distinguait pas vraiment des autres villages environnants. Pour résumer, il possédait son auberge, son maroquinier, son moulin et son silo ; il n’y avait pas de magicien, mais un devin et un guérisseur. Une usine de salaison remplaçait l’habituelle usine de conditionnement et, à la place du ferrailleur, on pouvait trouver un forgeron et un charron. Il n’y avait pas de maire, mais un héraut, dont la maison était la seule du village faite de pierre. Enfin, il y avait la grand-rue qui, pendant la moitié de l’année, était un couloir boueux tandis que l’autre moitié était recouverte de cette bonne terre noire de la région. Le village était suffisamment proche de la grande route impériale pour permettre à deux diligences de faire le trajet chaque jour, mais suffisamment éloigné pour servir de refuge aux bandits et maraudeurs qui avaient osé affronter les mages de la Garde de l’Athyra, tout juste retraits depuis le passage du cycle de l’Athyra à celui du Phénix et depuis l’ascension de l’empereur Tortaalik.

C’était le treizième jour du règne de Tortaalik et ce règne était le huitième de la Maison du Phénix. Il restait encore quatre jours avant la fin des festivités de l’accession au trône. Notre gentilhomme trouva donc le village de Marché-le-Neuf en état de liesse.

Ce gentilhomme, que nous avons l’honneur de faire revenir dans le récit, était, dirons-nous, poussiéreux. À cette époque, avant l’Interregnum, un gentilhomme qui voyageait à pied était d’ordinaire pauvre. Pourtant, celui-ci semblait, à n’en pas douter, de noble descendance. Il avait de longs cheveux noirs bouclés, des yeux marron clair, un visage allongé et agréable – on apercevait des rides sur son front, signe de haute intelligence – et un large menton, preuve de détermination et de volonté. Ajoutez à cela des pommettes saillantes, un nez bien droit et un teint clair. Toutes ces caractéristiques révélaient qu’il n’était pas qu’un simple gentilhomme mais un membre de la Maison du Tiassa – ce que confirmait la couleur de ses vêtements que l’on pouvait discerner sous la poussière collée sur, et très probablement sous son costume.

Il portait une tunique de coton blanc avec des manches bouffantes, qui se resserrait à la taille. Par-dessus, une veste bleu pâle, légère, possédait de larges revers. Son habit se terminait en une jupe large, sans frange ni pompon. En dessous, il était vêtu de collants de la même teinte bleue et de bottes en

peau de lyorn, non teintes, avec de petits talons et les bouts arrondis. Autour de la taille, une chaîne à maillons plats tenait une petite dague et une épée de bonne taille. Une lanière, qui partait du fourreau à la ceinture, empêchait l'épée de racler le sol quand il marchait. De l'autre côté de sa taille était accrochée une bourse qui, après une minutieuse observation, semblait plutôt rachitique.

Il était de taille moyenne, mais bien bâti, le corps athlétique. Il ne portait ni bijoux ni chapeau – il avait perdu ce dernier dans un courant d'air, deux jours auparavant. Pour conclure cette description qui, nous l'espérons, n'aura pas fait perdre patience à nos lecteurs, nous ajouterons que son regard était amical, qu'il semblait ouvert et affable, et qu'il avait un sourire franc et agréable. Avec ces atouts et une épée de bonne taille, tout est possible, comme nous allons au fur et à mesure avoir l'occasion de le constater.

Le Tiassa, qui s'appelait Khaavren, entra dans l'auberge et s'arrêta un moment pour laisser à ses yeux le temps de s'habituer à l'obscurité. D'un côté de la porte, le gérant était assis à une table, attendant les voyageurs. De l'autre, une grande et large pièce était éclairée par des lampes à huile ; quatre longues tables s'y trouvaient. Au premier coup d'œil, toutes les chaises semblaient occupées, mais un regard plus avisé permit à Khaavren de repérer quelques places vacantes tout au fond de la salle. Il s'y dirigea en s'excusant, d'un sourire, auprès d'un Jhegaala et d'un Chreotha qu'il avait bousculés en passant. Comme les festivités de l'accession au trône battaient leur plein, et puisque l'attitude du Tiassa était pleine de courtoisie, aucun des deux ne prit offense et il se retrouva sans problème assis sur une des chaises en bois. De loin, il aperçut le serveur chargé de combler les désirs des clients. Mais il était de l'autre côté de la salle et Khaavren s'installa confortablement, se préparant à attendre patiemment. Pour passer le temps, il observa la salle. Son regard glissa sur les nombreux Tecklas pour s'arrêter sur des personnes plus intéressantes. Sur sa droite, un mage de la Maison de l'Athyra buvait seul, les yeux baissés fixés sur sa coupe ; nous pouvons supposer qu'il était plongé dans des pensées subtiles et profondes. À côté du mage, un Vallista ronflait lourdement, la tête affalée sur la table. À la gauche de Khaavren, une jeune femme de la Maison du Dzur, plutôt attirante, était en pleine partie de Trois-Cuivres avec un Lyorn et deux Faucons. Alors que le regard de Khaavren allait changer de cible, la dzurnoble s'arrêta soudainement, une main sur l'épée attachée dans son dos. Quelques paires d'yeux se tournèrent vers elle tandis qu'elle regardait, menaçante, un des fauconobles. Ce dernier pâlit d'un coup.

— Madame, dit-il d'un ton grossier. Quelque chose vous chagrine ?

La Dzur, comme tout Dzur en présence d'une personne pétrie par la peur, esquissa un sourire.

— Voyez-vous, monsieur, répondit-elle, je possède une amulette, offerte par mon oncle, le seigneur Tuaral. (Elle s'arrêta un instant pour voir, à l'évidence, si le nom lâché produisait un quelconque effet. Voyant que non, elle continua :) Cette amulette émet un petit son, que je suis la seule à pouvoir entendre, à chaque fois que l'on emploie de la magie près de moi.

— Je ne comprends pas ce que je peux bien avoir à faire avec une amulette que vous a donnée votre oncle.

— Ah, mais vous allez très vite comprendre.

— Quoi ?

— Eh bien, ceci : quatre fois vous avez réussi des lancers fort difficiles. Deux fois de suite, vous avez sorti trois Trônes contre ma paire forte ; la fois suivante, vous avez réalisé trois Orbes qui battirent mes trois Trônes ; et puis, juste après, vous avez lancé trois Orbes, suivies par une paire forte, derrière mes trois Orbes.

— C'est exact. Mais en quoi cela concerne votre amulette ?

Khaavren, qui vit les choses arriver plus rapidement que le fauconoble, prit une grande respiration et se pencha un peu plus.

— Il s'avère que cette amulette, répondit la Dzur, a émis un bruit à chacun de vos lancers. Ce n'eut

été qu'une seule fois, je n'y aurais même pas prêté attention. Et même en l'entendant une seconde fois, je n'aurais rien dit. Mais quatre fois à la suite, monsieur. Quatre fois, c'est un peu excessif, je trouve.

Le fauconoble finit par avoir l'air de comprendre. Il fronça les sourcils.

— Je croirais presque que vous voulez me provoquer.

— Eh bien, vous auriez raison.

Il jeta un coup d'œil autour de lui, puis s'adressa à l'autre fauconoble.

— Serez-vous mon second, monsieur ?

— Avec joie, répondit l'autre. (Il se tourna ensuite vers la Dzur.) Avez-vous un second ?

— Je n'en ai pas besoin, répondit-elle. Si ce gentilhomme (elle indiqua le Lyorn assis à côté d'elle) est assez aimable pour nous servir de juge...

Le second Faucon se tourna vers le Lyorn.

— Monsieur ?

La querelle prenait une tournure de plus en plus intéressante et de fait, presque toute la salle avait à présent les yeux rivés sur la table. Le Lyorn, cependant, qui était l'un des joueurs de la partie, ne montra aucun signe d'intérêt si ce n'est un petit sourire triste, très discret, qui se déroba du coin de ses lèvres. Néanmoins, quand on lui demanda d'intervenir, il haussa les épaules puis se tourna vers la Dzur et parla d'une voix calme et mélodieuse.

— Vous provoquez ?

— Oui.

Elle eut un petit mouvement de tête qui fit balancer ses longs cheveux noirs de l'autre côté de sa nuque. Puis le Lyorn se tourna vers le second fauconoble et désigna le premier fauconoble :

— Vous répondez ?

Ils se regardèrent et l'intéressé acquiesça.

— Il répond, lança le second.

— Alors c'est parfait.

Le Lyorn vida son verre d'un trait avec de petits sautilllements rapides de la gorge. Puis il posa doucement le verre sur la table et se leva.

— Peut-être dans la rue, suggéra-t-il. (Il jeta un coup d'œil autour de lui et son regard s'arrêta sur Khaavren.) Voudriez-vous bien tracer le cercle ?

À cet instant du récit, notre devoir d'historien nous oblige à préciser que Khaavren était jeune mais surtout qu'il venait d'une famille noble, bien qu'il fût né en pleine déchéance. Il avait été aussi bien éduqué que la pauvreté de sa famille l'avait permis, mais les Noblesses Déchues, comme ils se faisaient appeler à cette époque, avaient généralement très peu d'expérience de la vie de Cour, ou même de la vie des aristocrates plus prospères. Ils étaient donc désireux d'apprendre ou de réapprendre de tels savoirs. Un jeune homme comme Khaavren ne pouvait pas se voir offrir ce rôle sans en être réjoui. Il acquiesça.

Prenant la mesure de la scène qui allait se dérouler sous ses yeux, il sortit dans la rue qui était, heureusement, assez large. Il estima la taille de l'épée de la dzurnoble, calcula la largeur de la rue entre l'auberge et les écuries de l'autre côté, et conclut que l'endroit était idéal. Il mit un soin particulier à accomplir sa tâche, notamment parce qu'ayant vécu ses quatre-vingt-quinze années au fin fond de la campagne, il n'avait jamais été témoin d'un véritable duel. Pour être tout à fait exact, il avait vu dans sa prime jeunesse, caché derrière les pierres du mur qui entourait sa maison, son père frapper un voisin du plat de son épée. Mais cette humiliation n'avait rien d'un véritable duel, régi par des codes précis aboutissant généralement à la mort ou, au mieux, à l'abandon par blessure de l'un ou l'autre des protagonistes.

Pendant qu'il se remémorait ce lointain souvenir, la dzurnoble sortit de l'auberge en discutant des

modalités de la confrontation avec le second fauconoble. Le Lyorn leur emboîtait le pas. Khaavren observa brièvement ce dernier. Il avait de longs cheveux noirs et raides plaqués en arrière, au-dessus de son grand front. Son visage était long et fin, terminé par un menton discret surmonté d'une petite bouche et d'un nez busqué. Ses traits, ajoutés au teint foncé de sa peau, témoignaient nettement de son appartenance à la Maison du Lyorn. Il était plus grand que la plupart de ses comparses et, d'après ses vêtements, c'était un guerrier : il portait des bottes de cuir légères, une chemise rouge ordinaire et une grande jupe marron qui lui tombait sur les chevilles. Il semblait n'avoir aucune arme sur lui, mais ses bras étaient enserrés dans deux poignets de bronze ou de cuivre.

Le Tiassa, après cette courte observation, se replongea dans sa tâche et sortit son épée. Il trouva un endroit pour marquer le premier coin et abaissa la pointe pour commencer à tracer la ligne. Il fut interrompu par une voix douce derrière lui.

— Non, pas avec votre épée.

Il leva les yeux et aperçut le Lyorn qui se tenait à côté de lui.

— Non ?

— Servez-vous de votre couteau.

— Pourquoi ?

Le Lyorn sourit tristement.

— Votre nom ?

— Khaavren de Castelroc.

— Aerich, répondit le Lyorn, en se désignant du doigt.

— Mais, continua Khaavren, pour l'épée...

Aerich désigna la pointe de l'arme avec sa main.

— C'est votre honneur. Elle ne doit jamais mordre la poussière. Servez-vous de votre couteau.

Khaavren se demanda un moment si Aerich ne se moquait pas de lui, puis il se ravisa. Après tout, c'était lui, le juge. Il rengaina son épée, sortit sa dague et traça une ligne dans toute la largeur de la rue, puis une autre dans la longueur d'à peu près vingt-quatre pieds de long. Il traversa de nouveau la rue et compléta le rectangle ainsi tracé. Puis il se redressa dans un soupir de soulagement et regarda Aerich qui acquiesça solennellement.

Ce dernier se retourna et tendit les bras pour indiquer aux duellistes les places à prendre. La dzurnoble ôta son pourpoint qu'elle laissa tomber soigneusement sur le sol, en dehors du cercle. Puis elle tira son épée qu'elle avait attachée dans le dos. L'arme semblait faire à peu près sa taille, mais elle n'avait visiblement aucune difficulté à la manier. Le Faucon tenait un glaive court dans une main et une dague dans l'autre. Aerich regarda le second fauconoble.

— Vos termes, clama-t-il.

Le Faucon fronça les sourcils.

— Nous nous sommes mis d'accord...

— Énoncez-les haut et fort, je vous prie.

Le Faucon opina.

— Armes blanches, épées et dagues ; jusqu'au premier sang ; pas de guérisseur sur place, mais il peut être réclamé après la fin du combat.

Aerich interrogea la dzurnoble du regard. Elle sembla indignée, mais elle acquiesça. Le Lyorn alla se placer entre les deux combattants de sorte qu'ils fussent chacun à cinq pas de lui et séparés l'un de l'autre de dix pas. Il leva un bras au ciel.

— C'est en qualité d'intermédiaire impérial, en accord avec les lois de l'Empire, que je vous demande si vous n'êtes point réconciliés.

Sa voix trahissait l'idée qu'il se faisait déjà des réponses.

— Non.

— Non.

— Fort bien, conclut-il.

Puis il rabaissa son bras d'un geste à la fois rapide et gracieux.

Les duellistes parurent tous les deux surpris, mais la Dzur recouvra ses esprits la première. Elle bondit vers son ennemi en criant, l'épée ne formant plus qu'un grand trait flou. Le fauconoble eut à peine le temps de se mettre en position de parade que le bruit des métaux s'entrechoquant envahit l'espace, faisant tressaillir le cœur de Khaavren.

Le Faucon recula et donna des coups de glaives complètement désordonnés — pour autant que pût le voir Khaavren — ses grands gestes étaient bien inutiles. La Dzur sourit avec arrogance et fit un pas en avant. Elle se mouvait avec grâce et aisance. D'après Khaavren, qui avait un regard affûté bien qu'inexpérimenté, elle aurait fait un redoutable adversaire face à son maître d'armes.

Au pas suivant, elle écarta le glaive du fauconoble et, dans le même mouvement, lui fit une belle entaille qui partait de l'épaule pour finir dans la poitrine. Le son qui sortit de la gorge du Faucon tint plus du grincement que du gémissement. Il tomba en arrière, la pointe de l'épée toujours plantée dans sa poitrine lui cassant deux côtes et manquant de peu de lui percer le poumon.

Le Faucon, étalé sur le sol, dévisagea la Dzur avec horreur. Ses armes lui tombèrent des mains quand elle retira son épée de la blessure et qu'elle la leva pour se préparer à donner le coup fatal.

— Madame ! s'exclama Aerich.

La force de sa voix fit sursauter Khaavren. Il fut surpris qu'une voix si puissante ait pu jaillir de cet être en apparence si tranquille. Elle provoqua d'ailleurs le même effet chez la Dzur qui s'arrêta pour regarder Aerich. Elle soupira, puis acquiesça.

— Ah, c'est vrai, lança-t-elle avec mépris. Jusqu'au premier sang.

Puis, tournant le dos au Faucon toujours à terre, elle se dirigea vers l'auberge en ne s'arrêtant que pour nettoyer son épée et ramasser son pourpoint. Le second Faucon s'approcha de son ami et s'agenouilla près de lui pour examiner la blessure.

— Un guérisseur ! cria-t-il.

Le guérisseur du village fut amené et Khaavren retourna dans l'auberge en suivant Aerich qui se dirigea vers le même endroit que tout à l'heure. Ils s'assirent près de la Dzur dont l'attitude laissait entendre que le combat qu'elle venait de gagner ne valait même pas la peine qu'ils en parlent. Aerich s'empara des trois petites pièces de cuivre sur la table de jeu, les lança, regarda le résultat et misa sans aucune marque d'intérêt deux orbes d'argent.

— Dans une partie à deux joueurs ? s'étonna la Dzur.

Elle ramena les gains du fauconoble de son côté de la table. Khaavren la regarda vraiment pour la première fois. Ses cheveux étaient noirs et tombaient, raides, dans son dos. Ses yeux, du même noir, surmontaient deux pommettes assez hautes et leur forme marquaient distinctement son appartenance à la Maison du Dzur. Elle avait le teint très mat et était aussi grande que lui. Son nez était long et bien droit et son menton plutôt carré. Elle portait un pourpoint noir de lin tissé qui lui arrivait juste en dessous de la taille. Le col était large mais elle ne portait pas de fraise en dessous. Ses manches étaient aussi bouffantes que celles de Khaavren et se terminaient aux poignets par de fines bandes de dentelle blanche. Les boutons de son pourpoint semblaient être faits d'or et les fines ciselures sur le dessus permettaient de penser qu'ils provenaient de Serioli. Elle portait également une large ceinture de cuir noire sertie de boutons de laiton. Il ne pouvait pas voir ses jambes mais, dans son souvenir, elle portait des collants de soie finement brodés. Par-dessus, ses bottes d'un noir luisant lui remontaient aux genoux. Autour de son cou, enfin, était attaché un pendentif en argent sur lequel était gravé le visage d'un Dzur.

Aerich haussa les épaules et lança un regard à Khaavren qui se mit à rougir.

— Seigneur Aerich, dit-il. Je ne joue pas.

Aerich l’observa un moment puis, sans dire un seul mot, amassa quelques pièces devant lui et plaça le petit tas devant Khaavren.

— Monsieur, protesta Khaavren. (Il se demanda s’il devait se sentir offensé que les autres aient compris qu’il était sans le sou.) Je ne pourrai pas...

Aerich lui coupa la parole d’un sourire, agitant la main. Puis il désigna du doigt les trois morceaux de cuivre.

— Paire forte. (Il désigna ensuite la mise qu’il avait posée au centre de la table.) Deux orbes.

Khaavren avala sa salive et poussa deux orbes d’argent au centre de la table. La Dzur avait déjà suivi la mise. Aerich lui passa les trois pièces de cuivre et Khaavren les prit dans sa main tremblante. Il se mordit les lèvres, puis il lança les trois pièces au-dessus de la table. Elles tombèrent avec le cliquetis typique des pièces de cuivre sur le bois, en créant la même combinaison qu’Aerich. Deux pièces sur la face de l’Orbe et une sur le trône.

— Paire forte, vous suivez, déclara la Dzur. Vous augmentez la mise ?

— Hmmm.

Khaavren tenta de se remémorer ce qu’il savait de ce jeu.

— Je vais maintenir, dit-il.

La dzurnoble lança à son tour. Une paire faible. Elle sortit du jeu. Aerich relança et sortit une paire faible. Il haussa les épaules et passa la main au-dessus de ses pièces pour signifier qu’il maintenait.

Khaavren jeta les trois pièces et réussit à sortir trois trônes. Il regarda Aerich qui acquiesça. Il récupéra les mises. La Dzur lui sourit, puis elle cria à travers la salle.

— Apportez-nous du vin, par l’Orbe ! Je ne vais pas être desséchée et déplumée dans la même soirée, tout de même ! (Puis elle se tourna vers Khaavren.) Quel est votre nom, mon ami ?

Il se présenta.

— Je suis Tazendra, répondit-elle.

L’espace d’une seconde, Aerich lui jeta un coup d’œil étrange, mais il ne dit rien. Khaavren nota ce regard et s’interrogea.

Le cliquetis des pièces continua et le tas d’argent qu’Aerich avait donné à Khaavren commença à diminuer. Khaavren, il faut le souligner, était particulièrement inquiet, puisque l’argent n’était, au départ, pas le sien. Il possédait dans sa bourse dix orbes d’argent, mais n’avait aucunement l’intention de les dépenser de cette manière. Il devait donc absolument gagner. Puis il réalisa que, si la chance lui souriait, il pourrait s’offrir un cheval. Quand bien même cela ne raccourcirait pas la distance de son voyage, ça le rendrait à n’en pas douter bien plus confortable.

Pendant la partie, Khaavren amorça une discussion avec la Dzur qui était, de loin, la plus sociable.

— Dame Tazendra, demanda-t-il, comment se fait-il que vous vous trouviez dans cette auberge ?

— Hein ? Mais j’habite tout près. Ma... (Elle se tut un instant, puis reprit :) Ma maison est à quelques lieues de là.

Khaavren mâchonna sa lèvre inférieure. Il lui semblait qu’elle allait dire autre chose.

Ah, je vois, songea-t-il.

Il se souvint du regard qu’avait jeté subrepticement Aerich.

Vous êtes certainement la fille du seigneur de ces terres, et notre ami lyorn le sait, mais vous ne souhaitez pas que cela se sache. Très bien, nous verrons si nous arriverons à percer les raisons de ce mystère, continua-t-il pour lui-même.

Il faut dire que Khaavren avait un esprit d’intuition et une curiosité qui, chez une personne plus studieuse, l’auraient amené à travailler dans la branche la plus ésotérique et la plus folle de la magie, et peut-être même à découvrir des sorts qui n’avaient jamais été découverts auparavant. Mais, parce qu’il était un Tiassa, il n’avait aucune des prédispositions nécessaires. Pourtant, il était intrigué et il décida de découvrir tout ce qu’il pourrait sur cette dame qui se faisait appeler Tazendra. Rien de tout

cela ne put se lire sur son visage, néanmoins, et il se tourna vers Aerich.

— Et vous, monsieur ? Qu'est-ce qui vous amène par ici ?

Il nota que Tazendra parut curieuse également de connaître la réponse, ce qui voulait dire que si Aerich savait pour Tazendra, l'inverse n'était pas vrai. Mais le Lyorn se contenta de secouer la tête.

— Moi ? Eh bien, je suis ici... parce que je suis ici. C'est à vous de lancer, mon cher marquis.

— Oui, et... attendez un instant. Vous venez de m'appeler « marquis ».

— Eh bien, oui, en effet.

— Comment le saviez-vous ?

Aerich haussa les épaules. C'était un geste qu'il semblait adorer.

— Vous vous présentez sous le nom de Khaavren, répondit-il.

— Oui. Eh bien ?

— Khaavren est le plus grand district du comté de Hauts-Fonds.

— Peut-être, et alors ?

— Le comte de Hauts-Fonds donne toujours à son fils aîné l'un de ses districts et le titre de marquis.

— Mais le comté de Hauts-Fonds a été revendu à l'Empire il y a presque mille ans, s'exclama Khaavren.

— Cependant, reprit Aerich, il n'a jamais été placé sous le contrôle d'un autre noble. C'est donc pourquoi vous avez eu droit à ce titre.

Avant que Khaavren pût rétorquer, Tazendra prit la parole.

— Quelle est la destination de votre voyage ?

— Hein ? Dragaera, bien sûr. Avec un Phénix sur le trône, il y aura des places à pourvoir à la Garde, et je pense que cela me conviendrait.

Aerich fronça les sourcils.

— Dans la Garde ? reprit Tazendra. Mais pourquoi ?

— Cela m'étonne d'entendre une telle question de la part d'une Dzur, répondit Khaavren. Je peux difficilement continuer à vivre sur des terres qui ne nous appartiennent plus et je dois bien faire quelque chose. Je crois que mon épée est assez longue, et je la manie avec suffisamment d'aisance.

— Mais j'ai entendu dire que le salaire...

— ... est très bas, je le sais. Mais ce ne sera qu'un début. Par l'Orbe ! Je ne tiens pas à rester simple homme d'armes toute ma vie.

— Vous serez en compétition avec des Dragons, pourtant.

— Tant mieux ! s'exclama Khaavren. Il y aura beaucoup de Dragons et peu de Tiassas. Je vais donc pouvoir sortir du lot. Quelqu'un me remarquera, et je saisirai l'opportunité de me distinguer des autres. Ma carrière pourra alors démarrer.

Tazendra écarquilla les yeux.

— Eh bien ! Voilà un plan qui me semble infallible, s'écria-t-elle.

Aerich acquiesça.

— C'est une digne carrière, pour un homme de noblesse, que de servir par les armes, ajouta-t-il.

— Il y avait un jeune Garde ici, hier, continua Tazendra. N'est ce pas, cher Aerich ?

— Sûrement pas un Tiassa ! s'exclama Khaavren.

— Je ne sais pas vraiment.

— C'était un Yendi, répondit Aerich.

— Un Yendi ! s'étonna Tazendra.

— Parfaitement.

— Enfin ! Comment pourriez-vous le savoir ?

— Par le Phénix, je pense pouvoir affirmer qu'il n'était pas un Teckla ; on ne peut cacher sa noblesse. Il n'était pas non plus Jhereg, je l'aurais senti, autrement. Toutes les autres Maisons sont

identifiables par les visages et les vêtements, à l'exception des Yendis.

— C'est très bien, dit Khaavren. Je ne crains pas de me faire prendre la place par un Yendi.

— En plus, ajouta Tazendra, pourquoi un Yendi voudrait-il rejoindre la Garde impériale ?

— Ah, eh bien, je lui demanderai si je le croise, répondit Khaavren.

Plus il parlait de son projet, plus il était grisé par l'envie d'arriver au bout de son voyage.

— Oui, confirma Tazendra. Nous le trouverons et nous lui demanderons.

— Nous ! s'exclama Khaavren. Excusez-moi, mais j'ai cru entendre que vous aviez employé le mot « nous ».

— Ma foi, oui. C'est ce que j'ai dit.

— Vous allez vous engager ?

— Et pourquoi pas, par l'Orbe ! Votre projet me semble être un bon projet.

— Oui, je crois qu'il l'est.

— Par conséquent, j'y adhère. Allons ! J'ai de l'argent, si notre ami Lyorn ne me prend pas tout au jeu. Je pourrai nous louer un coche, pour nous deux.

— Eh ! répliqua Aerich. Vous avez dit « nous deux ».

— Oui, et alors ?

— Nous deux, ça veut dire que vous pensez voyager tous les deux.

— C'est ce que ça veut dire, oui, cher Aerich.

— Pourtant, il me semble que nous sommes trois.

— Vous voulez dire que vous viendriez avec nous ? s'écria Khaavren, ravi. Pendant qu'ils jouaient, son admiration pour le stoïcisme du Lyorn allait grandissant.

— C'est exactement ce que je veux dire, répondit Aerich.

— Alors venez, conclut Tazendra. Buvons à cette aventure !

— Buvons plutôt à notre amitié, ajouta Aerich.

Ils furent tous d'accord et il ne fallait pas leur en dire davantage pour qu'ils commencent à boire. Dans un coin de sa tête, cependant, Khaavren se parlait toujours à lui-même.

Aerich, mon ami, tout ceci est un peu trop mystérieux. Mais je finirai par percer à jour vos grands secrets.

Pourtant, à mesure qu'ils buvaient ce vin doux et sucré de la région, Aerich devint de plus en plus sympathique, bien qu'il ne parlât toujours que très peu. À la troisième bouteille, la méfiance de Khaavren finit par s'évaporer dans les vapeurs de l'alcool pour ne plus jamais resurgir.

Chapitre Deuxième

Dans lequel nos amis entament leur voyage, non sans quelques aventures, comme certains peuvent s'en douter.

À l'époque où notre histoire se déroule, on pouvait trouver, généralement, six sortes de coches différents à travers l'Empire. Dans les grandes villes, les coches tirés par un ou deux chevaux, qui permettaient la pénétration facile des rues et des allées, étaient faits d'un simple cadre en bois rehaussé dont les parois étaient très peu décorées. À l'autre extrémité, les coches privés étaient fabriqués sur mesure. L'exemple le plus frappant était le coche de vingt-deux chevaux de Lothinor, duc de Pointe-en-Haut. Entièrement fait d'acacia rivé de fer, la carrosserie constituée de chêne, d'érable et d'argent, il était composé de six compartiments indépendants. Six paires de roues supportaient le tout, chacune freinée individuellement. Il fallait trois cochers expérimentés pour réussir à garder le cap. Ce coche était si rapide qu'on avait parfois l'impression qu'il ne touchait plus le sol.

Celui qu'empruntèrent nos amis, le lendemain matin, était un juste milieu entre les deux extrêmes. L'armature était en érable, soutenue par une assise de fer solide. Au dessus étaient tirés, pour le confort des passagers, deux grands pans de cuir sur lesquels était posée la caisse. Il y tenait aisément huit personnes, soit quatre de chaque côté. La caisse était assez spacieuse pour qu'on ne s'y sente pas à l'étroit et pour permettre aux voyageurs d'étendre leurs jambes, ce qui présentait un précieux avantage pour les longs périples. Au-dessus de chaque place, un petit coffre contenait un lot de victuailles, plusieurs vins doux et forts, du bon pain, des fruits et de la viande séchée. Les bagages étaient ingénieusement installés sur le toit de la caisse, derrière le cocher, et entourés d'une rampe de chêne pour éviter qu'ils ne glissent ou ne s'écroulent sur le conducteur pendant le voyage.

Le cocher, un Teckla hargneux habillé de noir, comme il était de coutume chez les cochers jusqu'à ce que leur métier disparaisse, lança nonchalamment la valise de Khaavren sur le toit. Puis ce fut le tour du petit sac que portait Aerich. Tazendra, sembla-t-il, n'avait aucun bagage. Khaavren et elle détachèrent leurs épées pour les poser dans la caisse, à portée de main. Une pluie légère mais régulière, typique de la région en cette saison, fouettait le bois du véhicule. Le cocher aida les passagers à gravir le petit marche-pied de fer et à entrer dans la cabine. Puis il ferma la porte, rangea le marche-pied dessous et grimpa dans son compartiment. Il laissa aux passagers le soin de se présenter eux-mêmes.

Le cocher roula doucement pour sortir de l'arrière-cour de l'auberge. Khaavren était assis contre une fenêtre, Aerich contre l'autre et Tazendra s'était installée entre eux. Face à eux étaient assis un homme et une femme ; ils étaient les seuls autres passagers du coche. Ils portaient tous les deux les couleurs blanc et vert de la Maison de l'Issola ; ils avaient également les cheveux châains et les yeux marron, marque typique d'appartenance à cette Maison. Pour finir, l'homme portait à l'auriculaire une bague sur laquelle était gravé un Issola.

Khaavren trouva que l'homme était plutôt agréable à regarder. Ses mouvements lents et agiles, son grand sourire et ses longs doigts gracieux le rendaient calme et apaisant.

Il nous faut ajouter, de peur de nous voir reprocher d'avoir négligé quelque détail utile à la compréhension d'événements futurs, que la dame semblait posséder tous les attributs de la beauté, de

la grâce et du charme, qui font battre plus fort les cœurs des jeunes gens et écarquiller les yeux de ceux qui ne souhaitent pas en perdre une miette. Il faut également préciser que Khaavren était tout à fait le genre d'homme à apprécier ces qualités. Il était jeune et pourvu de surcroît d'une imagination débordante qui lui permettait de pénétrer les plis et les courbes de sa robe, à défaut de son âme.

— Bonjour, dit-il. Il semble que nous allons voyager ensemble. Je m'appelle Khaavren. Et voici mes amis, Aerich et Tazendra.

— Enchantée, répondit la dame. Je m'appelle Nylissit et voici mon mari, Hrivaan.

Hrivaan pencha délicatement la tête avec un sourire, puis se redressa et s'installa confortablement contre le dossier de son siège et ferma les yeux. Le cœur de Khaavren se fendit en entendant la dame employer le mot « mari ». Mais il se garda bien de montrer un quelconque signe de sa déception.

— Mon mari, poursuivit la dame, est très fatigué par les réjouissances de cette nuit, que nous avons passée à Bords-de-Mare, à quelques lieues de là.

Khaavren acquiesça.

— Nous avons, nous aussi, passé une excellente soirée. Vous allez aussi jusqu'à Dragaera ?

— Absolument. Nous avons accepté un poste au Service diplomatique de Sa Majesté.

— Ah. Quelle chance !

— N'est-ce pas ? C'est une véritable opportunité. Mon cousin était un proche de Sa Majesté il y a quelques années.

— C'est formidable ! conclut Khaavren. Nous espérons également pouvoir servir sous les ordres de Sa Majesté impériale. Nous voulons faire partie de la Garde de la Cité, ou de la Garde mobile. Peut-être même de l'armée.

— Vraiment ? Pourtant aucun de vous n'est de la Maison du Dragon.

— Et c'est très bien ainsi, répondit Khaavren.

Il exposa à nouveau son projet, ponctué, ça et là, par quelques commentaires de Tazendra. Puis la discussion dériva sur les affaires politiques et sur les prévisions de chacun quant au nouvel empereur. Ils passèrent ainsi la première partie du voyage en aimable compagnie, tous les trois, tandis qu'Aerich regardait le paysage et qu'Hrivaan dormait.

Ils s'arrêtèrent dans une auberge le long de la grand-route pour le dîner. Ils mangèrent du pain de maïs avec les saucisses de kethnas locales, fades mais nourrissantes. Pendant le repas, le couple quitta la table pour aller se dégourdir un peu les jambes et admirer le paysage. Khaavren en profita pour demander à Aerich ce qu'il pensait de leurs deux compagnons.

— Ce que j'en pense ? fit Aerich. C'est étrange que vous me posiez cette question. Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Eh bien, je pense qu'ils font de bien curieux Issolas.

— Ah, et qu'est-ce que vous fait penser cela ?

— En ce qui le concerne, je me demande quel genre d'Issola préfère dormir plutôt que de partager une conversation amicale avec des inconnus.

— Excellente remarque, convint Aerich. Et elle ?

— Eh bien, n'avez-vous pas remarqué à un moment qu'une fine mèche blonde avait surgi de sous ses cheveux noirs ?

— Non, je n'ai pas remarqué, cher Khaavren. Vous avez des yeux perçants.

— À propos d'yeux... intervint Tazendra.

— Quoi donc ? s'enquit Khaavren.

— N'avez-vous pas aperçu ceux de l'homme quand il les a ouverts, juste avant que l'on descende ?

— Non. Qu'avaient-ils de particulier ?

— Quand il les a ouverts, j'ai cru voir qu'ils étaient jaune doré comme ceux des gens de la Maison du Phénix, ou comme dans certains tableaux dans lesquels l'artiste veut exprimer la pureté du

personnage.

— Pourtant, rétorqua Khaavren, il m’a semblé qu’il avait les yeux noirs.

— C’est exact. C’est pour ça que j’ai été intriguée. Pour être sûre, j’ai regardé une seconde fois et ils étaient de nouveau noirs. Mais à cet instant précis, j’ai entendu le son qu’émet mon amulette quand je suis en présence de magie.

— Alors ? demanda Khaavren à Aerich. Que pensez-vous de tout cela ?

— Ce que je pense de tout cela ? reprit le Lyorn. Simplement ceci : n’importe quel magicien peut changer la couleur de ses yeux, et n’importe qui peut mettre des vêtements blancs. N’importe qui peut porter une perruque et n’importe qui peut porter une bague. Cependant, seul un Phénix peut avoir cette présence majestueuse que j’ai pu observer chez chacun d’eux.

La discussion fut interrompue à cet instant par le retour du couple en question. Puis, peu après, le conducteur teckla sortit de la cuisine en s’essuyant le visage dans un pan crasseux de sa tunique noire et ils repartirent. Le repas semblait avoir réveillé l’homme qui se faisait appeler Hrivaan. Ils reprirent leur conversation comme si elle n’avait pas été interrompue, accompagné cette fois par Hrivaan qui donnait sa propre vision du nouveau règne du Phénix.

— Nous qui servons l’empereur, dit-il, nous nous devons d’être forts dès le commencement, pour retenir les Ténèbres le plus longtemps possible.

— Pardi ! s’écria Khaavren. Les Ténèbres, dites-vous ?

— C’est ce que j’ai dit.

— Expliquez-nous cela, voulez-vous.

— C’est très simple : Notre Majesté impériale est bien de la Maison du Phénix, n’est-ce pas ?

— Certainement.

— Et le Phénix n’est-il pas le symbole de la renaissance, mais aussi de la déchéance ?

— Effectivement.

— Et n’est-il pas vrai que chaque empereur phénix, à l’exception de Zerika I^{er}, qui fonda l’Empire, a grandi dans la décrépitude, pratiquant toutes sortes d’arts maléfiques et négligeant l’Empire jusqu’à ce que le cycle du Dragon ait pris la place ?

— Eh bien, il semble que vous ayez raison.

— Et n’est-ce pas la dix-huitième fois que la Maison du Phénix a pris l’Orbe, par conséquent la première fois après un cycle complet ?

— C’est vrai.

— Bien, donc il me semble évident qu’on puisse s’attendre à ce que l’empereur agisse comme tous ses prédécesseurs, voire peut-être même pire. Et que par conséquent, l’Empire va être négligé et tombera sans doute en ruine.

— Vous croyez ? Peut-être que, justement, comme nous commençons un nouveau cycle, aurons-nous un empereur plus proche du tout premier, dont on ne pourra dire aucun mal.

— Ma foi, vous avez peut-être raison. Mais je ne peux m’empêcher de penser que la chute de ce cycle du Phénix sera la plus terrible qu’on ait jamais connue.

— Et que va-t-il se passer, alors ?

— Alors c’est notre devoir, à nous qui servons Sa Majesté, de retenir les Ténèbres le plus longtemps possible.

Aerich se détacha de la fenêtre et de ses rêveries, ne laissant pas le temps à Khaavren de répondre.

— Monsieur, vous avez presque entièrement raison, dit-il.

— Presque, dites-vous ?

— Oui.

— Mais alors, j’aurais commis une erreur quelque part dans mon raisonnement.

— Une toute petite erreur, Monsieur, mais très importante.

— Eh bien, dites-la moi.

— Vous avez dit que nous servons l’empereur.

— Et alors ?

— Ce n’est pas vrai.

— Ce n’est pas vrai ?

— Non.

— Mais, enfin...

— En réalité, nous servons l’Empire. La différence est très mince, mais vous noterez qu’elle est fort importante.

Hrivaan fronça les sourcils, comme si cette façon de raisonner lui était totalement inconnue. En revanche, Nylissit se mit à rire.

— Voilà qui est fort bien parlé, cher Lyorn. Vous raisonnez comme un Athyras, mais vous parlez comme un Dragon, droit au but. Je trouve cela particulièrement approprié alors que ce nouveau cycle se situe exactement entre ceux de ces deux Maisons.

Aerich pencha la tête en guise de remerciement pour le compliment.

— Vous parlez, quant à vous, comme une Issola.

Khaavren ne décela la pointe d’ironie dans sa voix que parce qu’il l’attendait et qu’il commençait à connaître mieux les humeurs du Lyorn depuis qu’ils étaient amis.

Un certain temps s’écoula, ensuite, sans que personne ne parlât. Khaavren en profita pour observer Tazendra qui, elle, regardait les prairies et les plaines de Sorannah défiler derrière la fenêtre. Ils avaient échangé leurs places après le repas, de sorte que Khaavren s’était retrouvé au milieu, place idéale pour examiner la dzurnoble. Après ce moment de silence, Khaavren s’adressa à Tazendra.

— Ma chère Tazendra, il me semble vous avoir entendu soupirer.

— Je vous demande pardon ?

— Eh bien, si je ne me trompe pas, c’est la troisième fois que vous soupirez en seulement quelques minutes.

— Peut-être...

— Par pure curiosité, voudriez-vous me dire pourquoi vous soupirez ?

— C’est juste que je pars de chez moi pour la première fois, cher Khaavren. Et je crois que les pins vont me manquer. Le bruit du vent dans les saules aussi, et les flammèches qui ne poussent nulle part ailleurs.

Khaavren fut touché par cette soudaine nostalgie, il avait lui-même ressenti plusieurs fois la même émotion, depuis qu’il était parti de chez lui. Pendant que Tazendra parlait, il remarqua que Nylissit sursautait discrètement, comme si elle avait été piquée par une aiguille malencontreusement laissée par le couturier de sa robe. Au même instant, il vit Hrivaan poser soudainement sa main contre sa poitrine comme pour s’assurer qu’elle était toujours bien là, solidement harnachée au reste de son corps, ou comme pour vérifier, pensa Khaavren, que quelque chose dissimulé sous son manteau y était toujours. Le Tiassa fit mine de n’avoir rien remarqué et continua d’écouter Tazendra.

Il se remémora les mots qui avaient provoqué les réactions simultanées de leurs deux compagnons de voyage, et conclut qu’il s’agissait sans aucun doute de l’évocation des « flammèches ». Khaavren était lui aussi originaire de cette immense région qui était l’unique endroit où il en poussait. Il se tourna donc vers le couple.

— Avez-vous déjà vu, par le plus grand des hasards, une flammèche ? C’est une petite fleur tout à fait remarquable.

— Non, je ne crois pas, répondit Nylissit avec indifférence. Non, je n’en ai jamais vue.

— Elles poussent uniquement sur les versants est des vallées ou des collines. (Khaavren parlait en les observant attentivement.) Et toujours près d’un cours d’eau, mais pas trop près tout de même. Les

tiges sont d'un vert très pâle et montent jusqu'aux genoux, à peu près. À l'automne, chaque fleur produit des petites baies violettes, juteuses et un peu acides. Mais ce qui est remarquable, mes amis, c'est leur couleur. Il faut savoir que sur chaque fleur, au début du printemps, pousse un petit bourgeon d'un jaune éclatant le matin et qui devient, à mesure que la journée avance, orangé, pour finir le soir en un rouge brillant. Mais ce n'est pas tout : le soir, quand la nuit plonge la terre dans le noir, ils émettent une petite lumière particulière et, du coup, des vallées entières scintillent dans les ténèbres et sont si bien éclairées qu'on pourrait parfaitement repérer des traces du passage d'antilopes ou de tsalmoths. C'est vraiment dommage que nous ne restions pas ici plus longtemps, elles sont en pleine floraison.

— Ce doit être une fleur remarquable, admit Hrivaan. Mais dites-moi, ça ne peut pas être la seule particularité de cette région, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui pousse ou vit dans le coin et mériterait qu'on le mentionne également ?

La conversation dériva ainsi sur les particularités de Sorannah, et occupa le reste du trajet de la journée et une bonne partie du lendemain. Après avoir exposé tous les atouts de la région et parlé de bien d'autres choses, comme de bons voyageurs, ils n'évoquèrent plus les flammèches.

Chapitre Troisième

Dans lequel, en arrivant à la cité de Dragaera, nous faisons la rencontre d'un noble personnage de la Garde impériale.

L'arrivée matinale de Khaavren, Aerich et Tazendra à Dragaera se déroula sans histoire. Ils saluèrent cordialement leurs compagnons de voyage qui, bien qu'ils semblassent pressés d'aller s'occuper de leurs affaires, les saluèrent en retour presque aussi bien que de vrais Issolas.

Le cocher arrêta dans une rue étroite le véhicule qui fut bientôt assiégé par des galopins de la Maison du Teckla, mendiant au conducteur et aux passagers quelques pièces. Ils furent très surpris de voir que le cocher les chassa avant même qu'aucun passager ne pût comprendre ce qu'ils réclamaient. Quand les enfants et les soi-disant Issolas furent partis, Tazendra et Khaavren prirent le temps de bien regarder autour d'eux. D'un côté, la rue était bordée de petites structures de bois et de pierre qui étaient en fait des maisons pour deux ou trois familles. Seule l'une d'entre elles portait une enseigne indiquant qu'il s'agissait d'un marchand. Le dessin de l'enseigne représentait une noisette et une grappe de raisin, emblèmes des épiciers. De l'autre côté de la rue, les bâtiments étaient plus hauts et plus sombres. Ils étaient faits de brique et l'un d'entre eux portait l'enseigne d'un hôtel.

— Le palais impérial, annonça Aerich, est de ce côté.

— Parfait, dit Khaavren. Ne nous attardons pas plus longtemps. Je dois vous avouer que depuis que nous sommes arrivés – avec une semaine d'avance grâce à votre bonté –, je suis de plus en plus excité à l'idée de rejoindre la Garde.

Ils prirent donc la direction du palais, tous les trois, l'un à côté de l'autre, marchant presque comme pour un défilé militaire, occupant toute la largeur de la petite rue tortueuse. Ils passèrent devant des hôtels, des magasins et des maisons. Khaavren remarqua qu'il n'y avait aucun aménagement prévu pour les chevaux. Il apprit plus tard qu'il était effectivement interdit de parquer des chevaux près du palais impérial, tant à cause de l'odeur qu'ils dégageaient que des teignes et des tiques qu'ils pouvaient attirer.

La plupart des édifices de ce quartier avaient été construits à l'époque de l'École idyllique de la Maison du Vallista, qui était le fer de lance de l'architecture, en son temps. On reconnaissait aisément le style aux arcades semi-circulaires, aux grandes cours intérieures et à la difficulté de différencier une pièce de soutien soigneusement camouflée d'un simple élément de décoration. En revanche, plus ils s'approchèrent des quartiers de la ville dominés par le palais impérial, plus ils remarquèrent que les maisons en bois cédaient la place à des constructions de belles pierres taillées. Khaavren jetait des coups d'œil curieux tout autour de lui, lorsqu'il sentit la main d'Aerich se poser sur son bras, lui indiquant de s'arrêter. Il fit passer le mot à Tazendra et ils firent halte devant une grande maison blanche qui s'appelait, selon l'enseigne, *Au Candidat*.

— Que se passe-t-il ? demanda Khaavren à Aerich.

Le Lyorn fit un geste puis il s'adressa à Tazendra.

— C'est bien lui ?

Elle regarda devant elle.

— Par les Bottes de Kieron, je crois bien que c'est lui.

— Qui ? demanda Khaavren. Le petit homme avec la cape dorée qui parle à la Chreotha ?

— Celui-là même.

— Bien, que faisons-nous ? demanda Aerich.

— Allons le saluer, proposa Tazendra.

— Bonne idée, ajouta Khaavren.

Ils s'approchèrent de lui rapidement, mais il se détourna au même moment, de telle sorte qu'il ne les vit pas s'approcher. Quand ils arrivèrent derrière lui, ils l'entendirent parler d'un ton ferme, bien qu'élégant, à la femme chreotha.

— Très chère Madame, les retouches sont parfaites, il n'y a aucun problème. Mais je suis sûr que vous comprenez que cette cape, qui m'arrive à peine aux cuisses, ne me met pas à mon avantage. Je vous prie de bien vouloir la rallonger un peu ; je vous promets que ça ne nuira à personne. Et même, je suis persuadé que mon capitaine sera enchanté de voir à quel point sa Garde est élégante. Vous imaginez bien que la qualité de la mise de ses régiments a tendance à jouer sur son humeur, si vous voyez ce que je veux dire.

— Monsieur, vous êtes très convaincant. Mais je puis vous assurer que l'on m'a dit, mot pour mot, que...

Elle se tut soudainement, non parce qu'elle vit arriver nos trois amis, mais parce qu'elle entendit le doux bruit des pièces tombant sur la table derrière laquelle elle était assise. Elle partageait en effet la place devant le bâtiment avec d'autres marchands, quelques artisans et des mendiants qui tous, à leur manière, servaient le palais impérial.

La brave Chreotha s'arrêta, comme nous l'avons dit, et se racla la gorge.

— Oh, et puis... après tout... si vous me promettez que...

Cette fois-ci, elle s'arrêta bel et bien parce qu'elle vit nos trois amis s'approcher d'elle. Remarquant qu'elle regardait derrière lui, par-dessus son épaule, l'homme se retourna et Khaavren s'aperçut que ce gentilhomme, bien que petit, paraissait parfaitement proportionné. Son visage, également, était beau et régulier, avec de grands yeux bleus et un nez de taille parfaite. Il était vêtu d'un superbe pourpoint de soie blanc parfaitement taillé et lacé le long de ses délicates et petites mains. Il portait des collants, une culotte noire et des bottes blanches, brillantes, au bout pointu. Des motifs abstraits rouges et noirs étaient brodés sur l'ensemble de son pourpoint. Enfin, une épée de taille moyenne était accrochée à sa ceinture de Garde qui avait été surnommée « l'attrape duelliste ». Un rubis était incrusté sur la poignée.

Il s'inclina devant Khaavren, Aerich et Tazendra, ne montrant aucun signe d'embarras. Son salut était gracieux, le pied gauche en avant et sa main droite frôlant le sol ; ses yeux restèrent fixés sur nos trois compagnons. S'il ne montra, comme nous l'avons dit, aucun signe d'embarras, la Chreotha, elle, rougit pour deux.

— Bonjour, lança le Garde. Il me semble avoir déjà rencontré deux d'entre vous à Marché-le-Neuf, n'est-ce pas ?

Ils acquiescèrent.

— Je suis Aerich. Et voici Tazendra et le marquis de Khaavren.

Ils saluèrent à leur tour.

— Je suis Pel.

Khaavren avait appris à observer Aerich à chaque fois que quelqu'un se présentait à eux. Il fut récompensé de sa curiosité en voyant un minuscule frisson parcourir le front du Lyorn.

— Qu'est-ce qui vous amène en ville ?

— Eh bien, la même chose que vous, lança Tazendra, nonchalamment.

— Je vous demande de m'excuser, mais j'ai peur de ne pas saisir correctement vos propos.

Khaavren fut persuadé de percevoir des signes de nervosité dans la voix de Pel quand il s'excusa.

— Nous voulons rejoindre la Garde, précisa la dzurnoble.

— Ah !

Pel sembla soulagé. Khaavren lança un regard à Aerich. Ils se regardèrent un moment et Khaavren comprit que la réaction de Pel n'avait pas échappé au regard perçant d'Aerich.

— Cela tombe plutôt bien, alors, continua Pel. Il se trouve que je suis plutôt en bons termes avec G'aereth, qui est un des deux capitaines ; il cherche justement de nouvelles recrues. Je serais ravi de pouvoir vous présenter. Vous deux – il désigna Aerich et Tazendra –, je sais que vous êtes d'excellents compagnons, pour vous avoir vus il y a deux jours. Quand à vous – il fixa Khaavren –, je dois dire que votre visage me revient. Donc si vous croyez que votre bonheur se trouve dans mon régiment, eh bien, c'est comme si c'était fait.

Ils furent tous d'accord avec cette idée. Pel leur sourit et se retourna vers la Chreotha qui avait recouvré ses esprits et attendait patiemment la fin de la conversation.

— Bien. Je reviendrai pour ma cape à quatorze heures, cet après-midi. J'imagine que cela vous laisse bien assez de temps pour la reprendre, n'est-ce pas ? En tout cas, si tout se passe bien, je suis sûr que je pourrai vous trouver d'autres clients et vous donner plus de travail.

La Chreotha fut tout embarrassée, l'espace d'un instant, puis, à la pensée qu'elle aurait bientôt trois commandes de costumes supplémentaires, elle se ressaisit et accepta.

— Venez, lança Pel, je vous emmène voir le capitaine.

À peine eut-il ainsi parlé qu'il commença à marcher. Les trois compagnons le suivirent. Tazendra le rattrapa et ils se mirent à discuter. Khaavren ralentit l'allure pour laisser plus d'espace entre eux et fit signe à Aerich d'en faire autant.

— Je n'ai pas pu m'empêcher de noter que vous avez réagi, quand il nous a donné son nom, murmura Khaavren.

— Oui.

— Je serais curieux de savoir pourquoi.

Aerich haussa les épaules.

— Je suis un Lyorn. On nous apprend tout ce que nous devons savoir sur les autres Maisons. Ainsi, je sais qu'il n'y a jamais eu de « Pel » au sein de la Maison du Yendi. Par conséquent, il ne nous a pas donné son vrai nom.

— Ah. Mais pourtant, c'est bien un Yendi.

Aerich n'eut aucune réponse à donner à cela. Ils continuèrent donc de marcher en silence jusqu'au palais impérial.

La construction du palais impérial avait démarré juste avant le règne de l'empereur Jamiss I^{er}, et les dernières retouches avaient été achevées après la fin de son règne, quelque neuf cents ans plus tard, ce qui englobe la totalité du règne de la Maison du Vallista du premier cycle. D'après ce que l'on raconte, Faarrith I^{er}, l'empereur tsalmoth qui le précédait, prit possession du palais avant même qu'il fût aménagé. On dit qu'il fut tué par l'effondrement d'un plafond alors qu'il dirigeait l'installation du trône. On dit aussi que l'Orbe impériale, qui commençait à montrer tous ses magnifiques pouvoirs, ne le sauva pas et que Jamiss, l'ingénieur en charge de la construction, y vit un signe et s'accapara le trône et l'Orbe. Même si la véracité de cette légende est largement mise en doute, nous devons admettre qu'elle n'est pas dénuée de charme.

Et puis c'est pendant le règne du Vallista, cité plus haut, qu'ont été construits les tout premiers forts et forteresses – la subtile distinction entre les deux ne venant certainement pas de la taille de la motte et de la rondeur de l'enceinte, comme s'amusait à le clamer le seigneur de Limaces – le long de ce qui était alors la frontière orientale. En revanche, la construction des Maisons autour du palais impérial n'a pas débuté avant le second cycle, pendant le règne de Kieron le Jeune, de la Maison du Dragon. Il ordonna la construction de la Maison du Phénix en face du palais, en hommage à l'impératrice Zerika II, ou peut-être plutôt pour la corrompre et la faire renoncer au trône – l'histoire n'est pas très

claire sur ce point. Les autres Maisons furent construites durant le même cycle, pendant les règnes du Lyorn, du Tiassa et du Faucon, et des portes furent ajoutées au palais, donnant sur chacune des Maisons. Des rues furent tracées de chaque côté des Maisons pour faciliter le passage depuis le palais.

Nous n'avons pas l'intention d'ennuyer le lecteur avec de laborieuses descriptions de chaque Maison située dans le quartier du palais ; c'est pourquoi nous n'allons faire qu'un rapide tour du palais lui-même.

Le palais fut érigé avant que les architectes vallistas ne se scindent en deux congrégations, les Idylliques et les Réalistes (et donc, bien évidemment, très longtemps avant la Réunification des deux courants). Cependant, on pouvait alors déjà discerner les prémices de ces deux styles distincts, parfaitement décrits dans le traité de madame Lethria. Sous le règne de l'empereur Tortaalik – époque à laquelle nous avons l'honneur de situer ce récit –, le palais avait, depuis longtemps déjà, sa forme définitive. Le bâtiment d'origine n'était plus qu'un petit noyau central comportant la salle du trône, les appartements privés de l'empereur et ceux de sa famille, les cuisines et quelques petites salles d'audience. Le Grand Palais principal, quant à lui, se dressait sur neuf étages. L'immense bâtiment comportait, pour chaque Maison, des ailes particulières de quatre étages, des douzaines de balcons (saillants ou intérieurs), des centaines d'escaliers (circulaires, droits, inclinés, hélicoïdaux), des milliers de fenêtres (rondes, ovales, triangulaires, rectangulaires, octogonales et carrées), neuf librairies (publiques et privées), quatre jardins intérieurs, douze grands thermes, soixante-cinq tours, vingt-sept dômes secondaires et trois principaux. Le palais était, selon les termes de l'impératrice Undauntra I^{ère}, « la construction la plus indéfendable que j'ai eue la charge d'habiter ».

À cette époque, les personnes au fait de cette immense architecture ne disaient jamais qu'ils se rendaient au palais impérial. Ils allaient, par exemple, dans l'aile du Dragon pour tout ce qui était militaire, ou dans l'aile de l'Iorich pour des raisons juridiques, ou encore au palais central s'il était question de sujets impériaux, etc.

Nos amis, quant à eux, se dirigeaient vers l'aile du Dragon. Khaavren, bien qu'on lui en eût déjà parlé, n'avait pas réalisé toute la grandeur du complexe, jusqu'à ce qu'ils en fissent le tour, pour trouver la rue du Dragon.

— C'est stupéfiant ! cria-t-il à ses compagnons.

Pel sourit avec douceur mais Tazendra lui attrapa le bras et lui répondit en murmurant :

— Chut ! Pas si fort. Tout le monde va penser que vous venez de la campagne.

Khaavren dévisagea Tazendra, perplexe.

— Mais je viens de la campagne.

Tazendra fut interloquée ; Aerich sourit.

Ils trouvèrent finalement la rue du Dragon, qu'ils empruntèrent jusqu'à ce qu'ils atteignent la porte de l'aile du Dragon. Huit Gardes étaient postés le long du mur, autour de la porte. Ils portaient les uniformes noir et argent de leur Maison. Chacun d'eux avait une épée attachée à la ceinture et une hallebarde dans les mains.

— Qui ose approcher la porte du Dragon et de quel droit ? cria l'un des Gardes alors que nos compagnons s'approchaient.

— Le cavalier Pel, Garde de la compagnie de G'aereth et de possibles recrues. Nous venons voir le capitaine.

— Vous pouvez entrer.

Ils passèrent sous l'arche de la porte. Khaavren était tendu et cela le contraria. Il se prit à penser pour la première fois qu'il ne serait pas si simple de se faire remarquer parmi ces hommes et ces femmes impressionnants. Mais il s'obligea à mettre cette idée de côté.

Ils furent arrêtés, encore une fois, avant de pouvoir pénétrer dans l'aile proprement dite. La pièce dans laquelle ils attendirent était assez large pour que six hommes s'y tinsent côte à côte. Les murs

de marbres étaient nus, à l'exception de quelques peintures à l'huile représentant de grandes batailles. Bien sûr, Khaavren n'en reconnut aucune.

Les appartements des capitaines de la Garde impériale étaient situés dans l'aile ouest de l'annexe principale. Ils étaient accessibles par le large couloir qui partait en biais de l'entrée principale, passait sous une voûte plate, et s'écartait du cœur du palais. Chaque capitaine voyait ses appartements arrangés comme suit : une grande antichambre ou salle d'attente, une chambre d'audience privée pour le capitaine et des chambres d'audience pour six lieutenants. Un escalier qui partait de derrière la chambre d'audience du capitaine montait à ses quartiers. Ils avaient chacun, en sus, un petit escalier qui donnait directement sur les quartiers d'audience du brigadier-général de la Garde impériale et de son personnel, qui étaient les bénéficiaires du troisième étage de l'annexe. Le quatrième étage abritait une immense salle de réception où le brigadier pouvait faire des discours devant au moins trois mille Gardes réunis.

Il était aménagé six quartiers différents, pour six capitaines, bien que le palais n'en comptât que deux à cette époque. Chaque capitaine pouvait avoir à sa charge six lieutenants. Néanmoins, le capitaine de Pel, monsieur le comte de Gant-Aerethia (plus connu sous le nom de G'aereth) n'en avait besoin que d'un seul et, qui plus est, il avait décidé de s'en passer. Cette décision eut pour effet, intentionnel ou non, de motiver les troupes. Chaque homme pensait que, s'il se montrait à son meilleur niveau et surpassait les autres, il se verrait attribuer la place restée vacante.

Khaavren et ses compagnons pénétrèrent dans la salle d'attente des appartements, qui était pratiquement vide. Pel se dirigea vers l'un des Gardes et lui chuchota quelques mots. Le Garde, un grand dragonoble armé de deux épées courtes, acquiesça et se dirigea vers une porte. Il se mit à parler à voix basse puis il opina une nouvelle fois à l'intention de Pel. Ce dernier fit signe à ses compagnons de s'approcher. Plus ils progressaient, plus le cœur de Khaavren se mit à battre la chamade. Il tâcha néanmoins d'avoir le même air détendu qu'Aerich ou, à défaut, celui plus hautain de Tazendra.

Cependant, avant qu'ils aient pu atteindre la porte, une soudaine agitation se fit entendre dans leur dos.

— Laissez passer ! Laissez passer le seigneur Shaltre ! Laissez passer ! cria une voix.

Khaavren remarqua, grâce à sa vue aiguisée, qu'Aerich était secoué d'un petit tremblement nerveux à l'évocation de ce nom. Mais le Lyorn se poussa sur le côté, très tranquillement, imitant Pel qui s'était également rangé. Khaavren et Tazendra s'écartèrent à leur tour quand la porte devant Pel s'ouvrit soudainement. Un vieux dzurnoble à la stature impressionnante entra rapidement dans la pièce et s'avança au centre. Il s'agissait évidemment du capitaine. Il regarda fixement la porte opposée et, par conséquent, Khaavren jeta un regard dans cette direction. Deux dragonobles, un homme et une femme, firent leur apparition et s'écartèrent de l'ouverture de la porte. Ils portaient tous les deux l'uniforme des Gardes. Puis un homme entra à son tour dans la pièce. Il portait l'ocre et le rouge de la Maison du Lyorn, mais il était vêtu d'une longue culotte au lieu de la jupe habituelle, et il n'avait pas de bracelets de force à son poignet. Khaavren jeta un rapide coup d'œil à Aerich, mais le visage de ce dernier ne laissa transparaître aucune émotion.

Le lyornoble et le capitaine se dévisagèrent un moment puis se saluèrent, et le capitaine invita son acolyte à se rendre dans la chambre d'audience. Nous devons préciser que cette pièce était fermée par une lourde porte en chêne posée sur des gonds de cuir fermement enfoncés dans un mur de pierre épais. Ainsi, aucun son provenant de la chambre ne pouvait être entendu dans la salle d'attente, à moins que l'on ne colle son oreille contre la porte.

Pel haussa les épaules, comme pour dire « Eh bien, ça risque de durer un bon moment », puis il se dirigea vers la femme Garde qui avait accompagné le Lyorn. Khaavren en profita dans le même temps pour s'approcher d'Aerich.

— Qui est-ce ? murmura-t-il.

Aerich le regarda et lui répondit sans aucune intonation particulière.

— Le comte de Shaltre, marquis de Sourceprofonde, baron de...

— Excusez-moi, excellent Aerich, mais ces titres-là ne signifient rien pour moi.

— Eh bien, c'est un des hauts conseillers de sa Majesté impériale.

— Ah !

Puis Khaavren regarda Pel qui discutait avec la femme Garde. Elle lui sourit puis secoua la tête et Khaavren imagina que Pel, qu'il voyait maintenant de dos, lui rendait son sourire. Enfin, au bout d'un moment, Pel s'assit près de la porte et s'adossa contre le mur comme s'il avait prévu de faire une sieste. Dans cette position, sa tête était étrangement collée au bord de la porte. Aerich et Khaavren échangèrent un regard complice.

— Alors ? demanda Tazendra à Khaavren.

— Alors je pense que nous devons attendre. Qu'en pensez-vous, Aerich ?

— Il me semble que c'est une salle d'attente, opina Aerich.

Khaavren acquiesça puis s'assit à son tour sur un banc en pierre. Au contact de la pierre, froide et massive, il se demanda furtivement qui avait bien pu transporter ce banc jusqu'ici ; combien d'hommes il avait fallu et s'ils avaient été payés correctement. Tazendra prit un air dépité et s'assit également. Quelques instants plus tard, Pel s'étira paresseusement et se redressa. Au même moment la porte s'ouvrit et le comte Shaltre sortit. Il semblait dans une colère noire mais il ne souffla pas un mot. Il récupéra son escorte et partit.

— Alors, devons-nous... commença Tazendra.

— Chut, coupa Aerich.

Pel se tourna vers eux et alla s'asseoir à côté de Tazendra.

— Alors, qu'avez-vous appris ? interrogea Khaavren.

— Appris ? Vous insinuez que j'ai appris quelque chose ?

— C'est ce que je crois. Du moins étiez-vous en train d'essayer, je crois.

— Absolument pas, je vous assure.

Avant que Khaavren ait pu rétorquer, le dragonoble qui se trouvait dans la salle l'interrompit.

— Le capitaine va vous recevoir.

Ils se levèrent tous les quatre ensemble. Pel passa le premier et se dirigea vers la chambre d'audience. Tazendra le talonna, suivi de près par Aerich et Khaavren.

Ils se retrouvèrent devant un grand bureau recouvert de piles de papiers. Le capitaine était assis derrière. Dans son dos, une grande fenêtre donnait sur une cour dans laquelle quelques Gardes s'exerçaient au maniement de l'épée. Une brise légère passait par la fenêtre et faisait frémir les papiers dispersés sur la table.

G'aereth les salua d'un geste de la main.

— Mon capitaine, lança Pel. J'ai l'honneur de vous présenter le cavalier Aerich, le cavalier Tazendra et le marquis de Khaavren.

— Bienvenue, mes amis, bienvenue. Ainsi donc vous souhaitez vous engager dans la Garde de sa Majesté impériale ?

Ils lui confirmèrent que c'était la raison de leur venue.

— Parfait, parfait. Vous ne portez pas d'épée, à ce que je vois.

Il s'adressait à Aerich qui s'inclina pour acquiescer.

— Savez-vous vous servir d'une épée ?

Aerich haussa les épaules, comme pour dire « Qui ne sait pas ? ».

— Vous ne seriez pas un magicien, par hasard ?

Le nouveau haussement d'épaules d'Aerich voulait dire, cette fois, « Un bien piètre magicien ». Il faut avouer qu'Aerich savait parfaitement communiquer par gestes, comme nous l'avons vu plusieurs

fois.

Le capitaine le dévisagea avec attention. Il fixa sa jupe et se souvint qu'elle était le symbole, dans la Maison du Lyorn, des guerriers. Il grommela, d'une manière de dire « Eh bien, je ne doute pas une seconde de vos capacités à combattre, mon ami ». Nous notons à cette occasion que les grognements du capitaine étaient à peu près aussi expressifs que les haussements d'épaule du Lyorn.

Puis G'aereth porta son attention sur Tazendra.

— Je vois que vous portez une épée.

— C'est exact.

— Savez-vous la manier ?

— Oui.

— Très bien ! Êtes-vous magicien également ?

— Si monseigneur veut me faire l'honneur de m'affronter...

Le capitaine grommela une nouvelle fois dans sa barbe, quelque chose comme « Ça ira pour l'instant ».

— Montez-vous à cheval ? poursuivit-il.

— Je suis née sur un cheval.

— Hmmm. Et vous, mon cher Khaavren ?

— Monsieur ? (Khaavren sentit tout d'un coup sa gorge se serrer.) Je sais monter également.

— Êtes-vous un magicien ?

— Je n'ai pas ce don, je dois le confesser.

— Et maniez-vous l'épée ?

— Je ne peux que vous proposer de me mettre à l'épreuve.

— Parfait, répondit le capitaine. C'est ce que je vais faire.

Il s'approcha d'une petite armoire posée à côté de son bureau et en sortit trois bourses. Il en donna une à chacun.

— Le Garde Pel vous indiquera où vous pourrez acheter des uniformes. Quand vous serez prêt, revenez me voir, nous vous ferons passer un essai. Chacun de vous servira dans une patrouille comme Garde, et vous serez notés et jugés sur la qualité de votre service.

— Merci monsieur, répondit Khaavren en prenant la bourse.

Aerich inclina la tête pour remercier, lui aussi, le capitaine.

Tazendra, cependant, se signa mais refusa la bourse.

— J'en ai bien assez sur moi, dit-elle. Je ne manque de rien...

— C'est dommage, tant pis, répondit G'aereth.

— Dommage ?

— Oui. Voyez-vous, j'aime que mes Gardes soient équipés et vêtus à mes frais uniquement. Je veux pouvoir dépendre d'eux comme ils doivent dépendre de moi.

— Ah. Alors dans ce cas...

— Oui ?

— Je vais mettre mes fonds personnels de côté pour le moment.

— Excellent. Et puis je viens de me rappeler quelque chose.

Il sortit une poignée d'impériaux d'or de l'armoire qu'il donna à Aerich.

— Pour vous acheter une épée.

Aerich, comme à son habitude, haussa les épaules. Cela signifiait, cette fois, « Comme vous voulez, c'est vous le chef ».

Ils comprirent, par cette dernière phrase, que le rendez-vous était terminé. Ils se retirèrent non sans avoir pris soin de saluer le capitaine bien bas.

— Allons ! cria Tazendra à Pel. Hâtons-nous d'aller voir cette couturière avec qui vous parliez tout

à l'heure. Plus vite nous serons prêts, plus vite nous passerons les essais. Et plus vite nous passerons les essais, plus vite nous serons couverts de gloire !

Aerich haussa les épaules, une fois encore.

Chapitre Quatrième

Dans lequel Aerich fait l'acquisition d'une épée, et nos amis sont soumis à leurs essais.

Pendant qu'ils se dirigeaient vers le quartier de la couturière chreotha, Pel montra à Aerich plusieurs armuriers, mais à chaque fois le Lyorn secoua la tête doucement. Au troisième, Pel perdit un peu patience.

— Je tiens à vous préciser, si nécessaire, que le capitaine s'attend à ce que vous soyez armé.

— Je le serai, répondit Aerich nonchalamment.

Comme il disait cela, quelque chose sembla attirer son regard. Il s'arrêta et désigna une porte qui donnait dans le sous-sol d'une auberge. Ils étaient dans une petite rue sinueuse et sombre coincée entre la rue du Dragon et la rue des Sept Arbres, à quelques lieues de l'aile du Dragon. L'hôtel était un vrai taudis, bâti sur deux étages de briques grossièrement blanchies à la chaux. L'enseigne du lieu représentait une grosse perdrix et, sur la porte du sous-sol, était accrochée une enseigne plus petite sur laquelle était dessinée une épée.

— Ici ? demanda Pel.

— Connaissez-vous cet armurier ? répondit Aerich.

— *K'sozhaleniju*... non, je ne le connais pas.

Lâcher quelques mots en serioli dans ses phrases était très à la mode chez les gens de la Cour, à cette époque.

Aerich descendit les escaliers sans rien dire de plus. Les autres le suivirent et ils se retrouvèrent dans une petite cave confinée qui, si elle n'avait pas été bien éclairée, aurait dû être humide et sentir le moisi. Un vieux Vallista aux cheveux gris hirsutes et aux yeux clairs était assis à une table et aiguisait une lame sans manche à l'aide d'une petite pierre. Il leva les yeux quand nos amis pénétrèrent dans son antre et serra les lèvres, comme s'il essayait de comprendre ce que ces personnes pouvaient bien lui vouloir. Puis il hocha la tête.

— En quoi puis-je avoir l'immense honneur d'être utile à cette dame et à ces messieurs ?

— Je voudrais une épée, déclara Aerich. Elle doit peser trois livres trois-quarts et mesurer quarante-sept centimètres. La largeur de la lame doit être constante, de trois centimètres et demi. L'acier doit provenir de Kanefthali et être trempé à la façon des Dui'clior. Il faut aussi qu'elle ait été forgée à la perfection. Le point d'équilibre doit se situer à un centimètre de la garde ; enfin, elle doit être à double tranchant et la garde doit être plaquée en chêne.

Le Vallista écouta les recommandations patiemment puis se pencha en avant.

— La longueur de la garde, monsieur ?

— Raisonnable.

L'armurier hocha la tête.

— Il se trouve que j'ai là une épée faite dans un alliage très subtil et trempée à la façon de...

Il s'arrêta en voyant qu'Aerich n'était pas du tout intéressé par ces détails.

— Elle possède toutes les particularités que vous avez demandées, à l'exception de la garde et de l'équilibre.

— Le point d'équilibre est indispensable, répondit Aerich.

— Bien évidemment, monsieur. Mais je crois que je peux vous convaincre de la prendre si vous me

permettez de vous expliquer ce que j'ai en tête.

— Je vous en prie.

— Eh bien, voyez-vous, je pense remplacer la garde par une garde en chêne que je vais creuser pour ensuite la remplir de plomb jusqu'à ce que le point d'équilibre soit parfait. Ainsi, nous ferons d'une pierre deux coups.

— Formidable.

— Et par sécurité, je vais aussi l'aiguiser et la polir. Voudriez-vous une poignée de cuir sur la garde ?

— Tout à fait.

— Et pour le fourreau ? Droit et solide, ou plutôt dans un cuir souple ?

— Souple, ce sera pariait.

— Il vous faudra donc une ceinture. J'y ajoute une petite chaîne pour dégainer plus aisément ?

— Exactement.

— Très bien.

Le Vallista disparu dans l'arrière-boutique d'où parvinrent, durant quelques minutes, un bruit de scie, puis, d'après ce que Khaavren put distinguer, des bruits de lissage et de polissage. Nos amis firent passer le temps en racontant à Pel leur périple en coche. Ils lui parlèrent de leurs étranges compagnons de routes, vêtus comme des Issolas mais qui paraissaient contre toute vraisemblance être des Phénix. Quand Khaavren expliqua l'anecdote des flammèches, Pel fronça les sourcils et eut un petit sourire timide très bref. Mais quand ils lui demandèrent son avis sur la question, il répondit qu'il n'en savait absolument rien. Tazendra, quant à elle, n'arrêta pas de demander si cette histoire était bien réelle. Elle n'en revenait pas qu'une telle supercherie ait pu se produire sous ses yeux et elle insista pour discuter la véracité des conclusions qu'avaient tirées Khaavren et Aerich de leurs observations. Ils affirmèrent qu'ils ne se trompaient pas.

Très rapidement, l'armurier revint dans la pièce en tenant l'épée et un fourreau attaché à une ceinture et à une petite chaîne. Sans même prendre la peine de vérifier la qualité du matériel, Aerich déposa les impériaux d'or sur la table. Le Vallista parut ravi et s'inclina très bas. Aerich invita ses amis à repartir.

— Venez, allons nous occuper de nos uniformes.

Ce qu'ils firent. Ils retournèrent ensuite à l'auberge du *Compagnon*, qu'ils avaient repérée à l'aller, et y déjeunèrent en attendant que leurs uniformes fussent terminés. L'hôtelier leur apporta, entre autres choses, plusieurs bouteilles de vin d'Ailor et un plat de viande de darr délicatement roulées autour de délicieux morceaux de bœuf de saison, le tout arrosé d'une sauce au beurre, à la crème et à l'estragon. Pendant un bon moment, les seuls sons qui provinrent de la table de nos amis furent les bruits de leurs cuillères de bois dans les assiettes, synonyme de bonne chère et d'un excellent repas. Enfin, Khaavren soupira un grand coup et annonça qu'il était largement repu.

— C'est parfait, dit Aerich. De toute façon il est l'heure d'aller chercher nos uniformes et de retourner voir le capitaine, qui nous donnera nos assignations.

— Excellent ! s'exclama Tazendra. Je suis impatiente de commencer mon essai.

— Et moi donc ! lança Khaavren.

Avec l'argent qu'on leur avait donné, ils payèrent l'acompte et récupérèrent leurs uniformes chez la couturière chreotha, de l'autre côté de la rue. Chaque cape était faite de lin et de soie ; leur teinte était subtilement nuancée et elles s'attachaient autour du cou avec un ingénieux fermoir de cuivre dans lequel était incrusté un Phénix. Sur le côté gauche, au niveau de la poitrine, était brodée au fil rouge une petite paire de bottes. Les capes de Khaavren, Tazendra et Aerich leur arrivaient juste sous les fesses, alors que celle de Pel lui arrivait aux genoux.

Une fois que tout fut réglé, ils retournèrent au palais impérial pour avertir G'aereth qu'ils étaient

fins prêts à accomplir leur devoir.

Faisons une pause dans le récit pour parler un peu du capitaine Gant-Aerethia. Il était arrivé à Dragaera vers la fin de la dix-septième République teckla. Il n'était alors que le pauvre fils cadet d'un pauvre Dzur, baron d'une région marécageuse du sud-ouest. Il intégra l'armée du Jhegaala et se retrouva impliqué dans la chute de la République et dans la prise de pouvoir de l'impératrice Viodonna VI, de la Maison du Jhegaala. Il s'enrôla donc dans les armées de l'Empire, sous le commandement de madame Yaro e'Lanya. Il se fit remarquer pendant les Guerres de l'île, plus précisément à la bataille de Près P'iensotta où il reçut le grade d'officier. Il resta sous le commandement de madame Yaro jusqu'à la fin des guerres et c'est d'ailleurs dans ses bras qu'elle mourut pendant la fameuse Charge de la Rivière Brune.

À la fin des Guerres et donc au début du règne de Cherova III, de la Maison de l'Athyra, tout le bataillon que commandait Yaro fut dissout. Mais, à cette époque, Gant-Aerethia s'était attiré suffisamment de faveurs à la Cour, notamment celles de Sethra Lavode en personne, qui avait servi l'Empire comme seigneur de guerre pendant les grandes batailles de l'île. L'impératrice Cherova ne put donc pas se permettre de le renvoyer de ses fonctions. Elle lui trouva finalement un poste comme commandant de sa Garde personnelle. Elle pensait ainsi l'empêcher d'accomplir tout acte spectaculaire. Après qu'il eut pris ses fonctions, ses Gardes devinrent l'élite des guerriers – ceux que l'on appellerait, une centaine d'années plus tard, les Panaches.

Puis il fut impliqué dans le scandale de Lavode, bien que l'on ne sût jamais vraiment à quel degré. Il en sortit indemne et lavé. Il avait même réussi à ne se faire aucun ennemi, dans aucun des deux camps. Quand l'affaire fut enfin étouffée, il s'était entouré d'amis si puissants à la Cour de l'impératrice, que la haine de cette dernière envers lui ne lui fut en aucun cas préjudiciable.

Parmi ses nombreux amis de longue date se trouvait le jeune prince Tortaalik, à qui il avait donné des cours de sabre avant qu'il ne devînt héritier phénix. Leur amitié n'eut de cesse de se resserrer à mesure que le temps passait. Tortaalik vouait une véritable admiration à son ami et ses manières brusques, son franc-parler et sa fougue. G'aereth devint capitaine des Capes dorées le jour où Tortaalik prit possession de l'Orbe.

Ce capitaine, ce G'aereth, était dans la fleur de l'âge. Il accepta la promotion comme tout le reste depuis le début de sa carrière : avec bonne humeur, perspicacité, clairvoyance et toujours avec cette même rigueur morale. C'est ainsi qu'il accueillit à nouveau nos amis et qu'il s'adressa à Pel, une étincelle dans les yeux.

— Votre cape a l'air différente de celle de vos camarades.

Pel s'inclina.

— Je suis honoré que vous ayez daigné remarquer la chose.

G'aereth gloussa mais n'ajouta rien d'autre.

— Monsieur, nous sommes prêts à accomplir nos tâches, dit Khaavren.

— C'est parfait. Savez-vous en quoi consistent ces obligations ?

— Non, monsieur, répondit Khaavren en toute franchise.

— Je vais vous le dire, reprit G'aereth. Il reste deux jours de festivités en ville. Tous ceux qui s'amusent encore peuvent, par leur enthousiasme, devenir une menace pour les citoyens plus contenus. Il est de notre devoir, par conséquent, de nous assurer qu'il n'y aura pas, ou peu, d'incidents. Nous devons également faire de notre mieux pour que le code du Duel soit à chaque fois scrupuleusement respecté.

Ils acquiescèrent.

— Parfait, continua le capitaine. Votre rôle est désormais de faire respecter les lois de l'Empire.

— Et quelles sont ces lois, capitaine ? s'enquit Aerich.

— Eh ! Servez-vous de votre instinct. Si quelque chose vous semble illégal, alors c'est que ça doit

l'être.

— Très bien.

— En outre, si vous n'avez pas d'autre devoir en cours, vous pouvez vous faire juge ou témoin impérial.

Nos quatre amis acquiescèrent une nouvelle fois.

— Et souvenez-vous qu'à partir de cet instant, vous appartenez d'abord à l'empereur, puis au seigneur de Guerre, puis à moi ensuite et enfin à vous-même. Suis-je assez clair ?

Ils opinèrent.

— C'est très bien. Bon, avez-vous trouvé des logements ?

Ils secouèrent tous la tête sauf Pel.

— Eh bien, la relève de ce soir ne se fait pas avant quelques heures. Profitez-en pour vous trouver un logement. Puis vous vous réunirez devant la porte du Dragon. Vous y trouverez ceux que je vous aurai choisis pour partenaires. Je vous préviens que vos partenaires me rapporteront tous vos faits et gestes pendant votre travail. Vous imaginez qu'il n'est pas chose aisée d'intégrer la Garde impériale, surtout quand on souhaite servir sous mon commandement.

Ils s'inclinèrent. Les mots du capitaine convenaient parfaitement à Khaavren, qui n'estimait une récompense qu'à l'effort fourni pour la mériter. Une chose cependant lui traversa l'esprit.

— Nous tous ? s'étonna-t-il. Pel n'est-il pas déjà admis ?

— Oui, il a été admis, répondit le capitaine. Son test s'est achevé il y a deux jours. Cependant, il n'a jamais patrouillé et je souhaite qu'il soit accompagné par un homme d'expérience pour sa première fois.

— Je comprends.

— Combien de temps durera la patrouille, capitaine ? interrogea Pel.

— Vous commencerez comme je vous l'ai dit, dans trois heures. Vous patrouillerez jusqu'aux aurores, puis vous pourrez rentrer. Demain vous vous présenterez de nouveau devant moi. Vous, Khaavren, à cette même heure. Tazendra, à l'heure d'après, Aerich encore une heure après et Pel, enfin, en dernier.

Personne ne posa d'autres questions. Les quatre compagnons prirent leurs affaires et partirent à la recherche de logements qui furent trouvés très rapidement – mais nous avons suffisamment abusé de la bonté du lecteur dans de longues descriptions pour ne pas tester encore une fois sa patience ; qu'il soit assuré, toutefois, que nous reviendrons sur la question des logements bien assez tôt, puisqu'ils jouent un rôle important dans l'histoire que nous avons l'honneur de narrer.

Chapitre Cinquième

Dans lequel certains s'emploient à créer des troubles, et Khaavren a l'avantage de se souvenir de certains conseils paternels.

Nous allons en profiter, avec la gracieuse indulgence de nos lecteurs, pour sauter en avant dans l'histoire, jusqu'au début de la soirée. Nos amis se tenaient devant la lourde porte du Dragon, une légère brise soulevait leurs capes. Ils venaient juste d'arriver quand quatre dragonobles firent leur apparition. Ils se placèrent chacun devant l'un des quatre compagnons et saluèrent.

Le jeune homme qui s'inclina devant Khaavren était vêtu de cuissardes noires, d'un collant noir épais, d'un pourpoint de coton mal taillé avec des boutons de cuivre et des bandes argentées le long des côtes et sur les revers. Il portait à son côté un glaive qui semblait fort lourd. Khaavren en conclut qu'il devait être, avec ses yeux bleus, son regard arrogant et son attitude provocante, le genre d'homme à avoir gagné quelques galons dans des duels.

— Bonsoir, monsieur. Je m'appelle Khaavren.

— Je suis Frai e'Terics, répondit le dragonoble. Si vous êtes assez aimable pour me suivre, nous pourrons commencer.

— J'en serais honoré.

— Bien.

Khaavren le regarda rapidement et ne vit pas le moindre début de sourire sur son visage. Il haussa les épaules, pour lui-même, et se laissa guider jusque vers la rue des Neuf Plaisirs. C'était une petite rue tortueuse, alignée d'est en ouest. Elle devait son nom aux hôtels, maisons closes, salles de jeux et autres établissements qui la composaient. Personne ne savait exactement quels étaient ces neuf plaisirs. C'était même devenu un jeu pour le peuple – et, il faut le concéder, parfois aussi pour la haute société – d'essayer de deviner quels étaient ces plaisirs, mais également d'imaginer que, depuis le temps, il y en avait peut-être un dixième. On disait souvent, pour rire, que ce dernier venait de l'étroitesse de la rue, qui permettait tout juste le passage d'une seule charrette à bras : cela évoquait le plaisir qu'on peut avoir à se tenir sous une porte cochère et à regarder deux nobles, en particulier deux dzurnobles, se croiser, surtout s'ils portaient tous les deux de grandes épées qui dépassaient largement sur leurs côtés. Quand la chose arrivait, et elle se produisait quelques fois, l'un des deux nobles était obligé de se tourner pour laisser l'autre passer et devenait ainsi la proie des sifflets et des moqueries des badauds. Sinon, ils pouvaient se tenir fermement l'un en face de l'autre, mais cela ne se terminait jamais sans heurt. Certes, il existait d'autres rues aussi étroites dans Dragaera, mais aucune aussi fréquentée par la noblesse.

C'est dans cette rue, donc, qu'arrivèrent Khaavren et Frai. Des farandoles de rubans pendaient, accrochés entre les maisons – des rubans de toutes les couleurs, bien que l'or fût la teinte dominante ; les maisons étaient de toutes les formes, bien que le style carré en bois de deux ou trois étages munis de petits balcons ronds fût l'architecture principale. Sur le trajet, ils ne s'adressèrent pas une seule fois la parole ; Khaavren était absorbé par l'observation des festivités : cela allait de l'entrain public, où des centaines de fêtards chantaient à tue-tête, privilégiant le volume sonore à la qualité, à la réjouissance solitaire, comme ce Teckla qui riait de ses propres blagues, à gorge déployée, une bouteille de vin à la main. Parfois les fêtards étaient plus organisés, comme dans le défilé qu'ils

croisèrent, tandis que certains jetaient des petits bouts de bois et de cire des maisons et que des feux d'artifices étaient tirés successivement des balcons de deux auberges. On aurait dit une vraie bataille rangée. Et puis il y avait les mouvements parfaitement improvisés, comme cette grande baignade publique dans la fontaine, près de la Maison de Maretta.

Après avoir marché quelques instants dans la rue et observé les festivités, Frai indiqua qu'ils allaient entrer dans une auberge dont l'enseigne représentait un Issola contorsionné autour d'un tronc d'arbre. L'établissement était plein à craquer, comme tous les autres endroits de la ville, d'ailleurs, les soirs de fête. La clientèle était un mélange de toutes les Maisons, mais Khaavren remarqua une nette majorité de Dzurs et de Jheregs. Il en fit part aussitôt à Frai, qui lui renvoya un regard qui voulait dire, aussi clairement que l'aurait fait un haussement d'épaule d'Aerich ou un grognement du capitaine, que cette observation était sans intérêt. Le patron, qui se tenait derrière un immense comptoir, remarqua les deux hommes en capes dorées et leur fit un signe de la tête. Puis il se dirigea à l'autre bout du comptoir, se pencha dessus et appuya sur quelque chose. Khaavren n'eut pas la moindre idée de ce qui allait se produire, mais Frai se dirigea vers une porte au fond de la salle qui donnait sur un couloir et il s'arrêta face à une partie du mur identique aux autres. Il jeta un coup d'œil à Khaavren, comme pour lui dire « regarde attentivement », puis il frappa dans ses mains cinq fois d'une façon très particulière. Presque aussitôt une porte apparut dans le mur. Les deux Gardes la traversèrent.

Khaavren se retrouva dans une grande pièce à l'arrière de l'auberge, dans laquelle étaient disposées six ou sept tables rondes. Cinq ou six personnes étaient assises à chacune d'elles, des Jheregs et des Dzurs pour la plupart. Ils jouaient aux Pierres de Sivali-Yangorra qui étaient, à l'époque, le plus sûr moyen de perdre ou de gagner d'énormes sommes d'argent.

L'espace d'un instant, Khaavren se demanda pourquoi les joueurs avaient pris la peine de se cacher, mais il réalisa vite que cela leur permettait de ne pas payer les taxes impériales et que, par conséquent, le taulier devait récupérer un plus gros pourcentage sur les gains. Il était sur le point de demander à Frai comment il avait découvert cet endroit et s'ils étaient censés arrêter tous les joueurs, ainsi que les propriétaires, quand il s'aperçut que personne, à aucune table, ne semblait surpris ou même gêné par leur présence. D'ailleurs, au moment où cette pensée le frappa, un petit Jhereg pâle s'approcha d'eux, un léger sourire entendu sur les lèvres.

— Bonsoir messieurs, dit-il.

— Vous seriez très aimable, mon cher Corris, de garder vos habituelles plaisanteries pour vous, ce soir, et de m'apporter ce pour quoi je suis venu, répondit Frai.

— Avec joie, monsieur.

Le Jhereg tendit à Frai une bourse plutôt pleine.

— Que diriez-vous de rester avec nous quelques heures et de doubler la mise, ou de nous offrir la chance d'en récupérer une partie ?

Frai se contenta de grogner et fit un signe à Khaavren pour lui faire comprendre que l'entrevue était terminée. Ils repassèrent dans la pièce principale de l'auberge et sortirent dans la rue.

— Dites-moi, Frai, mon ami, est-ce que ce dont je viens d'être témoin est une chose courante et entendue ? interrogea Khaavren.

Ils traversèrent la rue et entrèrent dans une auberge quasiment identique à la précédente, à l'exception du comptoir qui était plus petit, plus sombre et placé de l'autre côté de l'entrée. Le sol avait été carrelé autrefois, signe que l'auberge avait été un temps prospère, mais les carreaux étaient aujourd'hui ébréchés et cassés. Les murs de bois semblaient eux aussi avoir besoin de quelques réparations. Des lampes accrochées aux murs éclairaient l'endroit, aussi bien qu'un lustre dans une immense pièce. Cette auberge était aussi pleine à craquer que l'autre, mais cette fois-ci, Khaavren ne remarqua que peu de Chreothas et de Vallistas parmi la foule de Tecklas.

— Je ne crois pas, seigneur Tiassa, lança Frai, que je vous ai fait l'honneur de vous appeler mon

ami. Et quant à votre question, je crois que vous allez pouvoir très vite y répondre tout seul.

Khaavren sentit le sang lui monter au cerveau.

— Un moment, monsieur. Se pourrait-il que j'ai, par un très malencontreux hasard, pu vous insulter de quelque manière que ce soit ? Si c'est le cas, j'espère que vous me ferez l'honneur de me dire en quoi je vous ai offensé. D'ailleurs, si je puis me permettre, il me semble totalement improbable que j'ai eu l'occasion de vous offenser puisque la seule chose que nous ayons faite ensemble a été de récolter quelques impériaux d'or que vous n'avez même pas eu la bonté de partager avec moi, en bon camarade.

— Vous ne m'avez pas offensé, monsieur.

Les propos de Frai étaient un petit peu plus tempérés depuis le discours de Khaavren.

— Vous ne m'avez pas offensé, mais je dois avouer que je me suis fait une idée assez piètre de vous.

— Eh bien, si vous aviez la bonté de me dire pourquoi, peut-être pourrions-nous dissiper ce malentendu, répondit Khaavren.

— La raison ? reprit Frai, tout aussi méprisant que Khaavren. Vous êtes un Tiassa, c'est une raison suffisante.

— Vous insinuez qu'il y a un problème avec ma Maison ?

— Pas le moins du monde. Seulement...

— Parlez !

— Vous n'êtes pas un Dragon. De fait, voyez-vous, il n'y a pas de place pour vous dans la Garde impériale.

— Pourtant il me semble que quiconque peut gagner le droit de faire partie de la Garde.

— Oh, mais ça, c'est juste en théorie, une vague loi. Je vous parle moi de la réalité des faits.

— Monsieur, rétorqua Khaavren, je suis impatient de vous faire changer d'opinion sur mon compte.

Il contenait à grand-peine sa colère.

— Cela me semble très peu probable.

— Je sais comment m'y prendre.

— Je serais heureux de voir cela.

— Par la seule manière qu'a un homme d'honneur de laver une insulte faite à sa Maison, ou de se débarrasser d'un compagnon ennuyeux.

— Alors comme cela, je vous ennuie ? répondit Frai, surpris.

— Cela vous choque ? Je suis un Tiassa, comme vous avez eu la gentillesse de le préciser et, de plus, je suis de Sorannah, une région où personne ne parle pour ne rien dire. Nous sommes aussi sanguins que les hivers sont rudes et, par conséquent, nous ne laissons rien passer.

— Et donc vous voulez faire un peu de sport ?

— Exactement. Un sport bien particulier.

— Eh bien, il se trouve que je suis équipé pour la circonstance.

— Où allons-nous nous provoquer, monsieur ? Peut-être qu'une petite balade dans la nuit pourrait nous aider à trouver.

— Pourquoi ? Ici, ça m'a l'air parfait.

— Mais ne devrions-nous pas trouver des seconds, un juge et un témoin, pour rester dans le cadre du respect de la loi ?

— Mais enfin, qui viendrait nous arrêter ?

— C'est vrai. Je me vois mal m'arrêter moi-même, et vous... Vous ne serez bientôt plus en état d'arrêter qui que ce soit.

— Je n'en serais pas aussi sûr, à votre place, rétorqua le dragonoble. Et en ce qui concerne les seconds, je vous rappelle que vous venez à peine d'arriver de votre campagne et que vous n'avez ici

aucun ami. Il serait inconvenant de ma part d'avoir un second si vous n'en avez pas.

— Vous faites, monsieur, montre de courtoisie autant que de sagesse.

— Et enfin, quant au fait que je ne serai plus en état d'arrêter qui que ce soit, comme vous l'avez si finement suggéré, je crois que vous vous trompez lourdement.

— Eh bien, voyons cela, lança Khaavren.

Il se dirigea vers une allée entre deux rangées de tables, jusqu'au fond de la pièce. Là, il ôta sa cape et dégaina son épée.

Le dragonoble s'installa dans la même allée, près de la porte d'entrée et enleva également sa cape. Il faut préciser que la foule, tellement entassée qu'il était presque impossible de faire le moindre geste, s'écarta, comme par magie, pour laisser un cercle vide autour des duellistes et ce, sans qu'aucun client ne quitte la pièce.

— Prenez garde, prévint Frai. Je ne voudrais pas prendre l'avantage parce que votre brindille est trop fragile.

— Oh, ça n'aurait aucune conséquence, répondit Khaavren.

Il saisit sa dague dans sa main gauche.

— Si vous me faisiez l'extrême amabilité de dégainer, vous feriez de moi l'homme le plus heureux du monde.

Et je serais ravi de vous faire une telle joie.

Frai tira sa lourde épée qu'il tint à deux mains. Il la maniait avec dextérité. Khaavren remarqua que son pourpoint apparemment mal taillé lui permettait une parfaite liberté de mouvement. Le costume de Khaavren était, lui aussi, taillé comme il fallait pour qu'il n'eût pas à l'ôter.

Pendant ce temps, ravis du spectacle qu'offrait le duel de deux Gardes impériaux, les clients avaient dégagé les tables qui encombraient la scène. Le propriétaire aussi, bien qu'inquiet par les possibles dégâts, calculait avec ravissement les bénéfices que ce duel allait engendrer.

Khaavren était si irrité qu'il en oublia d'avoir peur. Et pourtant, il aurait eu de quoi, tant Frai semblait expert dans le maniement de son épée. Il avança un pied.

— Monsieur, c'est quand vous voudrez.

— Eh bien, allons-y ! cria Frai.

Il chargea sans attendre. Son épée était positionnée de manière à pouvoir frapper Khaavren sur le côté gauche de son cou ; le genre d'attaque qui coupe court à toute velléité de rester en vie.

Khaavren recula d'un pas, n'ayant aucune envie de sentir la lame de Frai sur son cou, et sachant parfaitement que sa fine épée ne pourrait pas parer celle, énorme, qui lui arrivait dessus. Même s'il commençait à s'échauffer, le Tiassa comprit qu'il allait devoir aborder ce duel très prudemment. Il remarqua d'abord, avec soulagement, que l'épée de son adversaire était moins longue que la sienne. Puis il vit que les deux mains de son opposant étaient accrochées à l'épée alors que lui avait sa main gauche libre pour se servir de sa dague. Enfin, il nota que le glaive était plus lourd et imposant que son épée mais que, de fait, il était plus lent.

Le Tiassa continua ses observations pendant que Frai frappait un autre coup sur le côté droit, cette fois-ci.

Après les épées, passons à leurs propriétaires, se dit Khaavren pour lui-même. Je suis en parfaite condition physique et je n'ai pas l'habitude de me fatiguer rapidement, mais cela m'étonnerait que ce ne soit pas aussi son cas. Bon. En plus, il est plus large que moi et ses bras sont plus longs. Il va falloir que je m'arrange pour me rapprocher de lui si je veux l'atteindre. Malheureusement, cela m'a l'air bien peu probable. Ce n'est pas grave, je suis plus rapide que lui. On peut dire que c'est un avantage. Alors, oublions les questions d'endurance et de portée.

Bien, continua-t-il. Il a l'air aussi bon que moi dans le maniement de son arme, je ne dois donc rien attendre de ce côté-là. Mais il ne faut pas oublier que c'est un dragonoble et que, par conséquent, il

me voit comme un piètre adversaire, surtout depuis que j'ai dû reculer deux fois devant ses coups. C'est excellent. Si je me contente de me défendre, il va être de plus en plus sûr de lui et il finira par se trahir. Cependant, cette technique va m'engager dans un duel qui risque de durer un long moment et, comme disait mon père (qui devait savoir de quoi il parlait), les duels durent à cause d'erreurs de jugement et non à cause de l'habileté des protagonistes. Et nous avons l'air tous les deux capables de faire des erreurs.

Bon, alors ! Si je lui faisais quelques belles entailles plutôt, ça le mettrait hors de lui, et comme je me bats avec beaucoup d'adresse, je le forcerais à commettre des erreurs, sous le coup de la colère. Il serait humilié et par conséquent il ferait d'autant plus d'erreurs et je pourrais déclencher l'humiliation finale en lui plantant mon épée dans le corps. Parfait, c'est comme cela que je dois agir, il me semble.

Après avoir décidé de la stratégie à appliquer, Khaavren s'y attela aussitôt. Frai lança son épée pour atteindre le ventre du Tiassa qui recula juste assez, de façon à ce que la pointe du glaive lui passe le plus près possible du ventre. Frai redressa son épée pour porter un second coup, laissant un court instant son coude gauche sans protection. Khaavren envoya la pointe de son épée, sans bouger, et y fit une belle éraflure.

Frai jeta un regard de haine à Khaavren en sentant l'épée le couper. Il abattit le tranchant de son glaive droit sur la tête de son adversaire. Cette attaque força le Tiassa à reculer une nouvelle fois. S'il avait simplement bougé la tête, le glaive serait allé s'empaler dans son torse. Il recula, donc, mais revint tout de suite après à sa place et, presque avec délicatesse, entailla le poignet droit de Frai.

Le dragonoble s'arrêta un instant et dévisagea Khaavren, le visage déformé par la rage. Mais il avait suffisamment de sang-froid pour ne pas foncer tout droit, aveuglément, dans les mains expertes du Tiassa. Il changea donc de stratégie et se mit à porter de rapides coups de pointes avec son glaive devant le visage, le ventre et la poitrine de Khaavren.

Cela n'eut, cependant, pas meilleur résultat. Le poids et la longueur du glaive n'ayant aucune portée dans ces petites estocades, Khaavren put les parer facilement avec son épée, non sans quelques difficultés tout de même, il faut l'admettre. Au quatrième coup de glaive, qui visait le Tiassa à la gorge, Khaavren s'arrangea pour repousser l'arme vers la droite tout en maintenant sa propre épée au-dessus de son adversaire. Cela eut pour effet immédiat de laisser un très court instant le corps entier de Frai sans défense. Khaavren fit un pas en avant et lança la pointe de sa dague dans la gorge du dragonoble qui évita le coup de justesse en se penchant en arrière. Puis il ramena son glaive vers lui. Khaavren abaissa la pointe de son épée et fit un nouveau pas en avant pour se fendre.

La lame du Tiassa s'enfonça de quelques bons centimètres dans le thorax de son adversaire. Frai recula en titubant et Khaavren continua d'avancer en donnant des coups d'épée. Ses pas étaient étrangement cadencés : droit, gauche-droit, gauche-droit, etc. Chaque fois que son pied gauche passait devant, il donnait un coup de poignard : quand son pied droit passait devant, il frappait avec son épée.

Frai continua de reculer quelques instants, puis il s'emporta et fit tournoyer son glaive au-dessus de sa tête en avançant. La force du mouvement ajoutée au poids de l'arme empêchait l'épée de Khaavren d'entrer dans le cercle, sous peine de se voir brisée ou éjectée.

Khaavren cessa ses attaques et le regard de Frai s'éclaira. Le dernier comte de Hauts-Fonds, le père de Khaavren, avait parlé à son fils de cette manœuvre en ces termes :

— Je t'en parle seulement parce que c'est une erreur que même les bretteurs les plus habiles commettent, non pour que tu t'en serves. C'est d'ailleurs très facile à contrer...

Se remémorant le contenu de cette leçon. Khaavren se cala sur le rythme du glaive et, après avoir laissé passer trois tours, réussit à enfoncer une grande partie de son épée dans le corps du dragonoble qui hurla, tomba contre le comptoir et s'effondra sur un tas d'ordure. Le Tiassa courut vers le comptoir, posa son épée et s'agenouilla près du blessé. Frai leva son regard vers lui et cligna des yeux.

Il ne sembla pas, tout d'abord, le reconnaître. Puis la mémoire lui revint.

— Donnez-moi votre main, cher Khaavren.

Ce dernier s'exécuta et Frai la pressa dans la sienne.

— Vous avez bien combattu. Je suis fier d'avoir été battu par vous et je serais heureux si vous acceptiez, maintenant, d'être mon ami.

— Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire pour vous, mon ami ? demanda Khaavren.

— Ah ! Par les Seigneurs du Jugement. Je crois que vous m'avez transpercé un poumon.

— Un guérisseur ! cria Khaavren. Faites venir un guérisseur !

On en trouva un. Frai, qui avait plutôt l'habitude des blessures, avait raison : l'épée de Khaavren était passée juste à côté de la clavicule, entre la deuxième et la troisième côte, et avait perforé un poumon ; elle avait raté l'artère pulmonaire, c'est vrai, mais avait fait de petites entailles dans l'aorte et l'œsophage, puis elle était ressortie près de la colonne vertébrale, sous la nuque. Nous pouvons donc conclure que bien que Frai ait été effectivement touché au poumon, il souffrait également d'une hémorragie interne.

Nous pouvons également supposer qu'un soldat aussi expérimenté que Frai fût capable de reconnaître les signes de telles blessures, mais il ne dit rien à Khaavren et se contenta de sourire et de serrer sa main. Quand le guérisseur entra dans l'auberge, le dragonoble cracha un peu de sang et lâcha son dernier soupir. Le guérisseur, un homme à la peau délicate et pâle, vêtu de blanc et de rouge, couleurs de la Maison de l'Athyra, haussa les épaules en voyant le corps.

Khaavren se releva.

— Parfait, alors, lança-t-il, soudainement.

Il désigna quatre personnes parmi celles qui suivaient la scène avec grand intérêt.

— Emmenez-le avec moi.

Il rangea son épée dans son fourreau après l'avoir essuyée avec une serviette que le patron de l'auberge lui tendit poliment. Puis il revêtit sa cape en imitant les gestes de Tazendra, qu'il avait observée après son duel. Les quatre personnes qu'il avait désignées ne bougèrent pas. Il se grandit le plus possible en gonflant sa poitrine.

— Au service de l'Empire ! s'écria-t-il.

Il posa sa main sur la paume de son épée et les quatre désignés se hâtèrent de ramasser le corps. Khaavren récupéra la bourse que Frai avait reçue du Jhereg et en sortit une pièce d'or qu'il donna au guérisseur.

— Pour le déplacement.

Puis il jeta un dernier regard à l'Athyra et sortit de l'auberge.

Chapitre Sixième

Dans lequel on discute du résultat de ces premières patrouilles avec le capitaine, qui semble plutôt mécontent.

Ils retournèrent à la porte du Dragon puis dans l'aile secondaire de la Garde impériale. Là, Khaavren paya chacun des quatre porteurs avec deux orbes qu'il trouva dans la bourse du Jherég. Ils laissèrent le corps dans l'antichambre du capitaine G'aereth. Khaavren prévint l'intendant qu'il souhaitait voir le capitaine. L'intendant regarda le corps et alla délivrer le message. Il revint peu après et déclara que Khaavren pouvait entrer, tout de suite.

— Alors, mon cher Tiassa ?

Le capitaine fit signe à Khaavren de s'asseoir.

— Il semble qu'il soit arrivé quelque chose, ce soir. Je suis impatient de connaître les détails.

— Monsieur, je vais vous raconter toute l'affaire.

— C'est exactement ce que je veux entendre.

— Très bien. Alors voilà.

Khaavren expliqua toute l'histoire avec un souci du détail dont seuls les Tiassas sont capables. À mesure qu'il parlait, le regard du capitaine s'emplissait de colère. Quand il eut fini, G'aereth ouvrit la bouche pour parler à son tour, mais il fut interrompu par l'intendant qui venait lui signaler que le cavalier Pel était de retour et qu'il souhaitait être reçu.

Le capitaine haussa les épaules et fit signe à Khaavren de patienter.

— Faites-le entrer.

Pel salua en s'inclinant.

— Eh bien ?

— Il y a eu une petite mésaventure, monsieur, commença Pel.

— Une mésaventure ?

— Précisément.

— Quel genre de mésaventure ?

— Un problème avec mon équipière.

— Votre équipière ?

— Oui.

— Il lui est arrivé quelque chose ?

— Voilà ! C'est exactement cela.

— Je dois comprendre qu'elle est blessée ?

— On peut dire cela, oui.

— Pas gravement, j'espère ? demanda le capitaine avec inquiétude.

— Au contraire, monsieur.

— Au contraire ?

— Très gravement, je veux dire.

— Mais elle est encore vivante, n'est-ce pas ?

— Eh bien, à ce propos...

— Oui ?

— J’ai le regret de vous informer, monsieur...

— Par les Seigneurs du Jugement ! Elle est morte, c’est ça ?

— Il est de mon devoir de vous informer que oui, mon capitaine.

— Mais enfin, comment est-ce arrivé ?

— Oh, c’est une histoire très étrange.

— Eh bien ?

— Eh bien, nous marchions le long des murs de Portechâteau, où les réjouissances de la saison ne faisaient que commencer, et ma camarade et moi-même discussions de...

— De quoi ?

— À vrai dire... nous discussions de...

— Vous comptiez fleurette ?

— Certainement pas, mon capitaine !

Khaavren remarqua que la peau pâle du Yendi avait légèrement rougi au moment où il avait dit cette phrase. Il se demanda si le capitaine l’avait remarqué également.

— Nous parlions de magie, monsieur, continua Pel.

— De magie ?

— Oui. Elle soutenait que quiconque n’étant pas expert en magie n’avait pas sa place dans la Garde impériale.

— Et alors ?

— Alors j’ai eu l’honneur de lui rappeler que le règne de l’Athyra s’était achevé il y a quinze jours.

— Ah.

— J’ai l’impression qu’elle a dû prendre ma blague de travers parce qu’elle a levé les mains, comme pour me jeter un sort.

— Ah ! Et qu’avez-vous fait ?

— Eh bien, Sa Seigneurie doit comprendre que je ne suis pas homme à accepter d’un inconnu qu’il me lance un sort. Ce pourrait être un sort nuisible. Je n’ai eu d’autre choix que de tirer mon épée.

— Oh, mais vous vous êtes contenté de dégainer, rassurez-moi ?

— Mais très certainement, mon capitaine. J’ai repris mes esprits et je l’ai suppliée, avec toute l’éloquence dont je peux être capable, de ne pas aller trop vite en besogne, car rien de bon n’en découlerait.

— Vous l’avez convaincue ?

— Absolument.

— Et ?

— Et... Eu égard à la grande sagesse de mes propos, elle a couru pour me prendre dans ses bras et, en toute logique, s’est empalée elle-même sur mon épée.

— Mon cher Pel !

— Cela s’est passé exactement comme j’ai l’honneur d’avoir pu vous le raconter, mon capitaine.

— Mais...

— Il y avait bon nombre de témoins, mon capitaine. Vous n’aurez aucune difficulté à vous faire confirmer la version que je vous ai exposée.

— Soyez assuré que je ferai mener une enquête sur les circonstances de sa mort et, de la même façon, je ferai enquêter sur celle de Frai.

— Frai ?

— L’équipier de Khaavren, que vous avez sans nul doute aperçu dans l’antichambre.

Pel jeta un coup d’œil plein de sens à Khaavren.

— Votre partenaire aussi a été victime d’un malheureux accident ?

— Pas du tout, répondit Khaavren. Nous nous sommes battus.

— Oui, coupa G'aereth. En fait, j'allais dire que...

— Attendez, interrompit Pel. Je crois que votre intendant vous appelle.

À cet instant précis, l'intendant entra effectivement pour annoncer l'arrivée d'Aerich.

— Faites-le entrer, ordonna le capitaine.

Aerich entra. Il salua gracieusement le petit comité puis chacun individuellement.

— Alors, commença G'aereth. Qu'avez-vous à nous dire ?

— Mon capitaine, c'est avec regret que je dois vous informer de la mort de ma partenaire.

— Sa mort ?

Aerich s'inclina.

— Mais comment est-elle morte ?

— Je l'ai tuée, répondit très calmement Aerich.

— Quoi ?! hurla le Capitaine. Mais c'est un scandale !

Aerich haussa les épaules. Pel et Khaavren se jetèrent un regard.

— Comment est-ce arrivé ? demanda le Capitaine. Vous vous êtes querellés ?

Oh, vous devez savoir que cela s'est passé dans la rue des Feux Froids, près de la fontaine du Darr.

Vous trouverez donc aisément suffisamment de témoins pour vous donner de plus amples détails puisque, vous l'aurez compris, c'était en pleine foule.

— Mais moi, monsieur, j'aimerais entendre votre version des faits.

— Très bien.

Le Lyorn ne perdit pas son calme.

— Nous nous sommes effectivement disputés.

— Ah ! Et à quel sujet ?

Les mines de diamant.

— Les mines de diamant ?

Aerich s'inclina en signe de confirmation.

Des gouttes de sueur perlèrent sur le front du capitaine.

— Comment peut-on se disputer à propos de mines de diamants ?

Votre Seigneurie n'est pas sans savoir, j'imagine, que des diamants ont été découverts dans le comté de Havresable ?

Je suis au courant, oui. Mais je serais curieux de savoir comment vous, monsieur, l'avez appris.

— On me l'a dit.

Qui donc a bien pu vous le dire ?

Ma partenaire.

Ah ! Bon, elle vous a parlé de la découverte des diamants. Et puis après ?

Monsieur est sans nul doute au courant que le comté de Havresable, autrefois possession impériale, appartient aux Orientaux ?

Oui, oui. Mais c'est une expédition menée par un Dzur qui a découvert ces diamants.

— De plus, monsieur, vous savez peut-être qu'il y a tellement d'Orientaux dans cette région qu'il faudrait une véritable campagne de l'armée impériale pour les chasser.

— Bien sûr que je le sais.

— Ma partenaire, donc, m'a soutenu que l'empereur envisageait justement la chose, d'organiser une campagne militaire pour s'approprier ce coin du monde qui n'a, d'ailleurs, aucune valeur stratégique.

— Oui, mais...

— Pardon ?

— Il a une immense valeur économique.

Aerich haussa les épaules pour préciser qu'il n'avait pour sa part, aucune opinion sur le sujet.

— Continuez, reprit le capitaine.

— Mon équipière avait l'impression que ce serait une utilisation stérile des armées impériales, alors que la vraie préoccupation devrait être – vous comprenez, mon capitaine, que je ne fais que reprendre ses propres mots – de défendre les terres de Champovré qui sont indispensables à la sécurité de l'Empire.

— Elle a parfaitement le droit de penser ce qu'elle veut.

— C'était mon opinion et je suis absolument ravi de voir que nous la partageons, mon capitaine.

— Eh bien, continuez.

— C'est alors que ma partenaire s'est permis quelques remarques calomnieuses envers notre empereur.

— Ah !

— Nous étions, comme j'ai eu l'honneur de vous en faire part, au bord de la fontaine du Darr, un lieu public, mais surtout un endroit rempli de Tecklas de toutes sortes. J'ai donc tenu à lui préciser qu'il était du devoir de chaque gentilhomme de soutenir et de défendre l'empereur, et bien plus particulièrement, de ceux qui ont l'honneur de porter l'épée et la cape en son nom.

— Et qu'a-t-elle répondu à cela ?

La sueur du capitaine ne séchait pas.

— Elle a dit que son opinion était aussi celle de dame Lytra, seigneur de Guerre de l'Empire et que de plus, je n'étais pas habilité à lui faire des remontrances.

— Et vous avez répondu... ?

— J'ai répondu que dame Lytra n'avait jamais formulé de telles critiques en ma présence et que je doutais fortement qu'elle en ait faites, ou approuvées de telles, en public.

— Et votre équipière ?

Le capitaine haletait.

— Elle m'a demandé si j'avais la prétention de lui enseigner les bonnes manières.

— Et vous ?

— Je lui ai assuré avec franchise et sincérité que j'agissais comme tout bon gentilhomme se devait de le faire.

— Par l'Orbe, monsieur, enfin ! Elle a dégainé son épée ou pas ?

— Je vous demande pardon, monsieur, mais son arme était sortie depuis le début de la dispute.

— Ah ! Et la vôtre aussi ?

— Pas du tout.

— Vous l'avez dégainée ensuite, alors ?

— Mon équipière semblait intransigeante sur le sujet ; il aurait été impoli de refuser.

— Et donc elle vous a attaqué ?

— Oh oui, elle m'a attaqué.

— Et alors ?

— Elle était très rapide, monsieur ; j'ai été obligé de lui transpercer le cœur. J'ai aussitôt appelé un guérisseur mais, comprenez-vous, il était déjà trop tard. J'ai payé quelques Tecklas pour surveiller le corps afin qu'elle puisse être transportée aux chutes des Portes de la Mort, pour que sa Maison garde une bonne opinion d'elle.

— Mais alors, tous les trois...

— Excusez-moi, mon capitaine, s'exclama Pel, mais vous devriez dire « tous les quatre ».

— Je vous demande pardon ?

— J'entends l'intendant qui signale l'arrivée de Tazendra.

G'aereth opina.

— Qu'elle entre ! J'espère qu'elle nous contera une meilleure histoire. Aerich haussa les épaules. Tazendra entra, les yeux emplis d'une colère froide, typique d'un dzurnoble.

— Mon capitaine, dit-elle.

— Oui ?

— J'ai une plainte à formuler, même si j'eus souhaité qu'il n'en fût rien.

— Une plainte, dites-vous ?

— Oui. Contre l'homme qui fut désigné comme mon équipier.

— Le cavalier Fanuial ?

— Oui, c'est bien lui.

— Bon. Quel est le sujet de votre plainte ?

Tazendra redressa son buste et fit voler ses cheveux derrière ses épaules. Elle ouvrit légèrement sa fine mâchoire.

— Il n'a rien d'un gentilhomme.

— Qu'est-ce à dire ?

— Monsieur, je vais vous raconter toute l'histoire.

— Je ne demande pas mieux.

— Eh bien, il est, semble-t-il, fâché avec les bonnes manières. Nous avons débuté notre ronde sur les pentes du quartier de Ronceville. À peine avions-nous posé le pied dans la rue des Cloches Sonnantes, que je vis un jeune homme s'approcher de nous. Il semblait me regarder très fixement.

— Quel genre de regard était-ce ? demanda le capitaine.

— Oh, je suis trop modeste pour le dire.

Les yeux du capitaine parcoururent le corps de Tazendra, des cheveux jusqu'aux jambes, en s'arrêtant à chaque endroit plus délicat.

— Oui, je comprends. Mais continuez, madame.

— Je me suis arrêtée pour parler avec ce jeune homme. Il s'avéra que c'était un comte...

Elle jeta un rapide regard à ses camarades, toussa un peu et rectifia sa phrase.

— Ou peut-être un duc. Oui, il était duc, à n'en pas douter, de la Maison du Faucon.

— Et alors ?

— Alors mon équipier fit quelques remarques fort désobligeantes sur sa personnalité un peu... un peu grossière et brutale.

— Je vois. Et qu'avez-vous répondu à cela ?

— Ma foi, j'ai été tentée de me battre, mon capitaine.

— Mais vous ne l'avez pas fait, rassurez-moi ?

— Je ne pouvais décemment pas, mon capitaine. Vous comprenez, n'est-ce pas ? Je suis une dzurnoble et ce n'est qu'un Dragon. Il eut été déshonorant pour moi de l'attaquer.

— Sans doute, marmonna le capitaine. Qu'avez-vous fait, alors ?

— Qu'ai-je fait ? Eh bien, naturellement je lui ai suggéré d'aller se chercher quatre ou cinq amis, pour qu'ainsi, s'ils me faisaient l'honneur de m'attaquer tous ensemble, je puisse défendre ce jeune fauconoble à qui il avait manqué de respect.

Le capitaine se cacha le visage dans ses mains. Par respect pour lui, personne ne dit rien. Après un instant, il releva la tête, le regard désespéré.

— J'imagine qu'il vous a attaquée.

— Qu'il m'a attaquée ? J'ai bien cru que oui, un instant. Il avait dégainé son épée qui était, il faut dire, de belle taille, monsieur et il fondit sur moi comme s'il revivait la bataille des Douze Pins.

— Et donc ?

— Et comme je n'eus pas le temps de dégainer à mon tour, vous comprenez...

— Oui, oui, je comprends.

— Ma foi, j'ai été obligée d'utiliser une pierre de feu.

— Et ?

Et je crois que la décharge lui a arraché la gorge.

— Oh ! gémit G'aereth, dégoûté.

— Et une partie du torse.

Oh !

— Et qu'elle lui a brûlé les poumons.

— Cela suffira, merci.

Tazendra parut légèrement surprise.

— C'est tout, monsieur.

— Ah, j'espère bien, oui ! Au nom de l'Empire...

Tazendra s'inclina.

Le capitaine se leva de derrière son bureau et regarda les quatre compagnons.

— Si c'est un complot, de Lanmarea ou de quiconque, je vous fais le serment que vos têtes viendront décorer les murs de cette pièce.

En entendant le mot « complot », Aerich fronça les sourcils. Khaavren, lui, se força, avec difficulté, à ne pas jeter un coup d'œil sur les murs, pour voir si quelques têtes y traînaient déjà.

Mais j'ai bien peur qu'en interrogeant tous les témoins possibles, continua le capitaine, je me rende compte que vous avez tous dit la vérité. Et dans ce cas-là, mes amis, que dois-je faire ?

Aucun d'entre eux ne répondit. Il les regardait l'un après l'autre.

— Dans ce cas, il me semble évident que, quoi que vous ayez fait, vous êtes d'une telle valeur que je doive soit vous compter dans mes amis, soit vous tuer sur le champ.

Il se mordit les lèvres.

— Il est également évident que je ne peux pas vous envoyer en patrouille avec d'autres Gardes, je ne peux plus me le permettre. À l'avenir vous devrez patrouiller uniquement en faisant équipe entre vous.

Pel s'inclina le plus bas possible, puis se releva et fixa le capitaine dans les yeux.

— Monseigneur, monsieur le capitaine...

— Quoi ?

— Nous n'aurions pas espéré mieux.

Chapitre Septième

Dans lequel nous découvrons comment le problème du logement fut résolu, et où nous en apprenons un peu plus sur l'organisation de la Garde impériale.

Nous revenons enfin sur le sujet des logements que nos amis se trouvèrent. Ils étaient situés dans la rue des Souffleurs de Verre, à quelques centaines de mètres de la porte du Dragon. Ils logeaient juste en face de l'hôtel d'une petite armée de mercenaires qui louaient leurs services à l'Empire pour certaines tâches particulières. Il y avait autour de ce bâtiment un constant va-et-vient de dragonobles, complètement ivres pour la plupart. Au bout de la rue des Souffleurs de Verre se tenait une petite clinique privée.

— Parfait, nous avons de la chance, s'écria Aerich quand on lui montra la clinique.

Derrière leur maison, la façade qui donnait sur la rue du Dragon était mitoyenne avec un petit temple de la déesse Vera, magnifiquement fleuri. Il semblait, au même titre que l'hôtel qui lui faisait face et dont l'enseigne représentait un marteau, servir de lieu de rassemblement.

Voici à quoi ressemblait le nouveau voisinage de nos compagnons. La maison, quant à elle, avait été construite par un riche marchand jhegaala qui préparait sa retraite, qu'il avait prise pendant la dernière République teckla. Depuis sa mort, trois cents ans après, la maison avait été habitée ou louée par ses héritiers. C'était une architecture typique du style néo-volante, avec son penchant pour les tours, les murs ronds et la façon si particulière dont était peinte la maçonnerie.

Il y avait une grande ouverture sur le devant, formée par un porche circulaire, alors que l'arrière était totalement recouvert de lierre et abrité par trois chênes géants plantés en triangle et un érable à sucre au milieu du triangle. Tous ces arbres avaient plusieurs centaines d'années. Ils avaient été plantés au début du règne de l'Athyra. Si bien que nos amis pouvaient soit s'asseoir sous le porche et regarder les allées et venues de l'aile du Dragon au palais, ou encore les singeries des mercenaires de l'hôtel, soit s'installer dans le calme du jardin, derrière, et boire en discutant aimablement, ce qui est l'apanage de tous les amis que la vie réunit au hasard de ses méandres.

Ils avaient décidé, pour des raisons d'économie, de ne louer qu'une seule maison. Pel choisit la seule chambre qui donnait sur l'arrière et qui avait un accès direct au jardin. Il expliqua qu'il trouvait que la petite brise qui soufflait à travers ces fenêtres lui clarifiait l'esprit et que cela lui permettrait ainsi de s'adonner de temps à autre à quelques études philosophiques. Khaavren et Aerich se regardèrent, mais restèrent silencieux.

Khaavren choisit une chambre au premier étage qui possédait son propre balcon. Il pourrait ainsi s'asseoir, observer la foule qui passait dans la rue et imaginer des histoires avec toutes celles qu'il entendrait de son perchoir.

Aerich prit la longue chambre exiguë qui jouxtait celle de Khaavren. Il l'arrangea avec élégance en plaçant quelques vases d'ornement, quelques petits paysages de la région des Grandes Forêts, au nord-ouest : une étagère pour ses livres et quelques fauteuils très confortables en firent la pièce de prédilection de nos quatre compagnons pour se réunir et discuter, même si le salon du rez-de-chaussée était également fort agréable.

La chambre de Tazendra était à côté de celle d'Aerich et longeait, sur une petite portion, le mur de derrière et la tour circulaire qui dominait toute la maison. C'était initialement la chambre réservée aux

serviteurs et, pour cette raison, elle avait son propre escalier qui descendait aux cuisines. Tazendra décora cette chambre à sa manière pour se l'approprier. Elle y installa des coussins épais et très doux, sur lesquels des invités pouvaient s'asseoir. Elle remplit la pièce de bougies, sortit sa collection de dagues qu'elle avait apportée de chez elle et disposa toutes sortes de bouteilles d'alcool dans des coins cachés, mais de telle sorte que, où qu'elle soit dans la pièce, elle n'avait qu'à tendre le bras pour en saisir une au moment opportun de la conversation.

Il restait une dernière chambre, qui fut occupée par une Teckla du nom de Srahi, à qui ils avaient offert le gîte et le couvert. Elle devait, en échange, faire en sorte que la maison demeure tout le temps présentable et à peu près rangée. Elle devait, également, préparer un repas par jour, si bien sûr les Gardes réussissaient à trouver de la nourriture. Il est nécessaire de préciser que cette histoire se déroule seulement quarante ans après la révolte des Livrées et que, par conséquent, avoir un valet, à cette époque, n'était plus du tout dans les mœurs. Srahi était petite ; elle ressemblait à une souris avec ses grands yeux ronds et ses lèvres qui ne collaient pas du tout avec sa Maison mais parfaitement avec sa voix aiguë, forte et nasale.

Chaque jour, Khaavren se levait entre onze heures et midi. Parfois Pel était levé et lisait dans le jardin où il traînait ; parfois il était déjà parti. Tazendra était toujours levée et sortie de sa chambre, soit dans le jardin, soit dans le salon, ou encore occupée à faire de la poterie. Aerich se levait à peu près à la même heure que Khaavren et passait généralement un peu de temps, seul, dans sa chambre, assis dans un des fauteuils, respirant profondément, comme s'il emmagasinait toute la force dont il aurait besoin pour la journée.

C'est comme ça que la petite maison se trouva animée de quatre personnalités bien distinctes : Pel organisant sa vie dans le plus grand secret, et si, d'ailleurs, tout le monde se doutait qu'il avait plusieurs dizaines de relations amoureuses en même temps, personne ne put trouver la preuve d'une seule d'entre elles ; Tazendra n'organisant jamais rien, vivant comme si le monde était un énorme terrain de jeu fait pour le plaisir de l'aventure, riant, aimant et pariant. Il y avait, bien sûr, plus d'utopie que de réalité dans la façon dont elle prétendait vivre, mais elle était cependant beaucoup plus heureuse ainsi que la plupart des gens dans leur réalité, Aerich, et son humeur continuellement sombre, semblait se nourrir des joies de ses amis, comme s'il lui était interdit d'avoir des plaisirs personnels. Il ressentait des émotions, mais toujours indirectement. Si ses amis étaient heureux, il était heureux, s'ils étaient tristes, il était triste ; et puis il y avait Khaavren qui, comme on le sait, ne planifiait rien de particulier, préférant modeler sa vie plutôt que de foncer dedans tête baissée ; attrapant au passage tout ce qu'il pouvait, un baiser, un sourire, une brise fraîche, comme cela se présentait ; trouvant partout où il était possible autant de joie, de profit, et aussi peu de souffrance et de blessure qu'il le pouvait.

Aerich et Khaavren faisaient ensemble, après le réveil, des ballades dans le quartier, ou s'arrêtaient dans des petits bars à klava. En revenant à la maison, Aerich s'asseyait et se mettait au crochet pendant que, généralement, Khaavren et Tazendra se retiraient dans le jardin de derrière pour échanger quelques passes d'armes – Khaavren encourageait Tazendra à travailler au maximum et Tazendra montrait à Khaavren quelques parades défensives qu'elle avait appris de l'unique maître d'arme dzur. Srahi se levait la dernière, pas avant le début de l'après-midi en général, et traînait dans le salon, dans sa petite robe jaune déchirée, jusqu'à l'heure de préparer le dîner. Ensuite les Gardes allaient, le ventre plein, prendre leurs assignations pour la nuit, au palais. À leur retour, Srahi dormait parfois, ou bien elle était de sortie, mais quoi qu'elle fit, la maison était toujours à peu près propre et rangée. Ils n'eurent jamais l'occasion de se plaindre.

Et puisque nous parlons de leurs fonctions au palais, il nous faut préciser quelque chose à propos de la structure hiérarchique militaire de l'Empire à cette époque.

Au-dessus de la pyramide, on trouvait bien évidemment l'empereur lui-même, bien qu'il ne se

préoccupât, en vérité, que très peu des affaires militaires quotidiennes ; il n'intervenait que lorsque les incessantes échauffourées maritimes, dans les duchés périphériques et le long de la frontière est, prenaient une ampleur telle qu'il fallait pratiquement envisager une guerre. Dans ces extrémités-là, il s'investissait personnellement pour veiller à la bonne mise en œuvre des opérations et surtout pour analyser le temps nécessaire et le coût supposé, paramètres indispensables à une déclaration de guerre ou à un règlement plus diplomatique. C'était en fait le seigneur de Guerre qui était le véritable chef du pouvoir militaire de l'Empire, à l'exception des Lavodes, qui existaient encore à cette époque et qui étaient dirigés par leur capitaine, un certain Gyorg, depuis que Sethra avait démissionné après avoir été bannie de la Cour. Le seigneur de Guerre, une Dragon nommée Lytra e'Tenith, avait, en théorie, deux subordonnés ; le premier étant le capitaine-général de l'Armée impériale, et l'autre le brigadier-général de la Garde impériale. Il faut signaler qu'à cette époque, ces deux postes étaient vacants et que, par conséquent, tous les autres subordonnés se référaient directement à dame Lytra.

Parmi ces subordonnés, on trouvait G'aereth qui commandait la compagnie de Bottes rouges de la Garde impériale (même s'il faut préciser que plus personne ne portait de bottes rouges depuis des siècles). Après que les festivités du Sacre de la ville furent terminées, la compagnie fut utilisée pour diverses tâches, comme les patrouilles dans les rues ou l'escorte de certains nobles, ou encore la Garde de l'aile de l'Iorich, ou enfin le service de Garde d'Honneur à la Cour, en fonction des jours. Ceux qui n'étaient assignés à aucune tâche tramaient dans l'aile inférieure, buvaient des verres en se racontant des blagues, ou en se moquant des Gardes de l'autre capitaine, Lanmarea.

La compagnie de G'aereth comportait entre soixante et soixante-dix Gardes en tout, alors que celle de Lanmarea, les Ceintures blanches, en comptait au moins deux cent. Cela donnait l'impression aux hommes de G'aereth – et il entretenait largement cette impression – qu'ils étaient une troupe d'élite. Ce qui avait le don d'agacer les autres Gardes, d'ailleurs. De plus, il est nécessaire de préciser que les deux capitaines étaient en compétition l'un contre l'autre pour le poste de brigadier-général qui était vacant depuis presque mille ans. Enfin, nous devons signaler que c'était la compagnie de Lanmarea, les Ceintures blanches, qui était chargée de la Garde personnelle de l'empereur, fonction chèrement convoitée.

Les choses en étaient là parce que Lanmarea avait supplié son amie proche, Noïma, la princesse consort de l'Empire. Tortaalik, que nous avons déjà eu l'honneur de vous présenter, ami proche de G'aereth, cherchait constamment l'opportunité de faire passer cette tâche entre les mains des Bottes rouges, mais il avait été incapable, depuis son sacre (quelques semaines plus tôt) de trouver le bon prétexte. Il existait, en conclusion, une vraie rivalité palpable, entre les deux compagnies, rivalité qui les avait amenés plusieurs fois à croiser le fer et qui, par deux fois, avait fait couler le sang. Il est utile de préciser que le bataillon de Lanmarea sortit vainqueur, lors de ces deux occasions, pour indiquer au lecteur le degré d'anxiété qui courait dans l'esprit des Gardes de G'aereth.

Nous pouvons donc supposer qu'après que les incidents que créèrent nos quatre compagnons furent connus de tous, aucun de nos amis ne fut bien accueilli par les autres Gardes. Et pourtant nous serions très loin de la vérité. L'étrange psychologie des hommes d'armes amena les Gardes à regarder nos quatre compagnons avec un certain respect, d'abord, et peut-être même ensuite avec camaraderie.

Le cas de Khaavren est le plus simple à comprendre, parce que c'était un jeune homme très appréciable, dès le premier contact. Et après avoir fait ses preuves en tuant Frai (qui n'était pas particulièrement aimé, soyez-en sûr, par ses camarades), il devint de plus en plus apprécié des autres Gardes. Tazendra était respectée comme l'étaient tous les Dzurs par n'importe quel soldat, mais en plus, sa beauté était sujette à de nombreuses attentions et suscitait beaucoup d'intérêt. Les autres femmes de la Garde impériale, ou au moins un tiers d'entre elles, s'attachèrent à Pel qui prenait grand soin de son apparence physique et dont l'éloquence et la gentillesse permettaient de passer de très agréables moments. Enfin, on accorda à Aerich la déférence accordée à tout Lyorn et bientôt, la

plupart des Gardes vinrent le voir pour le questionner sur les bonnes manières, sur l'étiquette, sur l'histoire, sur l'art de se conduire avec une femme seule ou une veuve, une maîtresse ou un amant.

Khaavren apprit petit à petit que la plus grande part du salaire d'un Garde venait des fonds qu'il encaissait auprès de ceux qui souhaitaient garder leur activité secrète. Il apprit qu'accepter de l'or pour camoufler un crime était plutôt mal perçu et, en même temps, il comprit que les Gardes n'empêchaient pas non plus les percepteurs impériaux de faire leur travail, philosophie à laquelle il commença à souscrire.

Néanmoins, le Tiassa était incapable d'accepter des pots de vin, alors il préférait, pendant ses rondes, éviter les établissements qui renfermaient de telles activités. Pel, en revanche, passait tout son temps dans ce genre d'endroit, mais il n'acceptait jamais d'argent. Khaavren avait l'impression que Pel comprenait ces gens et le Tiassa se résolut à garder un œil sur le Yendi, afin de déterminer la nature de cette entente.

Aerich refusait catégoriquement d'avoir quelque rapport que ce fût avec ceux qui soudoyaient les Gardes du Phénix, mais il fermait les yeux sur les Gardes qui ne pensaient pas comme lui. Tazendra était la seule des quatre à être ravie de cette pratique et elle acceptait régulièrement de l'argent et des cadeaux, qu'elle rendait presque aussitôt en les pariant au Shereba, un jeu de cartes très en vogue à l'époque.

La plupart du temps, les trois autres s'asseyaient à une table pendant que Tazendra jouait et ils discutaient des affaires de l'Empire, de leurs assignations, ou bien ils se demandaient quand ils auraient l'occasion de se faire remarquer de leurs supérieurs.

Il est de notre devoir de préciser que l'hôtel qui faisait face à leur maison, dont l'enseigne représentait, comme nous l'avons dit, un marteau frappant un clou, possédait lui aussi une pièce secrète dans laquelle on jouait au Shereba sous l'œil vigilant d'un Jherég au visage rougeaud appelé Tukko. Tukko avait en quelque sorte passé un accord avec l'auberge du *Marteau*, puisque c'était son nom. Tant que les Dragons de l'armée de mercenaires avaient de l'argent, l'auberge était pleine de guerriers ivres et braillards, et la pièce secrète, qui était le repaire favori de Tazendra, devenait presque plus remplie que la pièce principale.

Nos amis remarquèrent à plusieurs reprises que lorsqu'une salle était pleine de dragonobles et qu'un Dzur se mêlait au jeu, il était grand temps pour les esprits pacifiques d'aller voir ailleurs s'ils y étaient, et le plus vite possible. Un jour, à peu près trois semaines après l'arrivée de nos amis, cette remarque perspicace fut amplement vérifiée, comme nous allons avoir l'occasion de le démontrer.

Chapitre Huitième

Dans lequel il est prouvé qu'il n'y a pas de police à Dragaera.

Pendant cette fameuse soirée, Tazendra eut la chance de son côté alors qu'elle jouait au Shereba, jeu dans lequel la chance a autant d'importance que la nervosité des joueurs. La moindre perte de confiance en soi, et toute la manne financière accumulée après des heures de calculs minutieux et fastidieux fond en un seul tour de table. De la même manière, un nouveau donneur, un nouveau paquet de cartes, et vous pouvez gagner une fortune – c'est d'ailleurs ce qui arriva à Paluva, comte de Trèflecolline, dans l'épopée du même nom.

Et donc, comme nous le disions plus haut, Tazendra profitait, en ce moment, de la chance des cartes et, qui plus est, jouait à son meilleur niveau. Il était une chose qui transcendait un Dzur encore plus que le fait d'être en infériorité numérique, c'était d'être en infériorité numérique face à des dragonobles. Or ses adversaires étaient tous de la Maison du Dragon, trois femmes et un homme de l'armée de la Rose épineuse, à qui elle soutirait des pièces d'or pour les mettre sur son tas.

Nous devons ajouter que ce jeu était, au sens propre, illégal – c'est-à-dire qu'il n'était pas sous le contrôle des percepteurs. Mais le lecteur doit savoir également qu'il y avait un réel laxisme à ce sujet pendant le règne de l'Athyra et celui du Phénix qui le suivit. Ce n'est qu'avec l'avènement du Vallista que les lois furent appliquées drastiquement, ce qui eut pour effet de remplir les caisses de la Maison du Jhereg. Ainsi ils purent s'acheter des postes importants et gagner du pouvoir en attendant leur tour de placer un empereur sur le trône. La Maison du Jhereg et tous les hauts fonctionnaires corrompus furent donc les seuls à profiter du durcissement des lois visant à réduire les plaisirs individuels.

Pour ce qui nous concerne, l'établissement de tels constats signifie que – et nous assurons le lecteur que c'est un simple exposé historique des faits et non une démonstration politique – une fois les Gardes du Phénix soudoyés, il y avait vraiment peu de chance pour que l'Empire vienne mettre son nez dans ces affaires ; d'ailleurs les portes de l'auberge étaient toujours ouvertes et il y avait de constants allers et retours entre la pièce principale et la pièce dédiée aux jeux illégaux. À cet instant du récit, Khaavren, Aerich et Pel se tenaient derrière Tazendra et discutaient d'un sujet bien plus important à leurs yeux. Pel considérait que Srahi, la Teckla, était trop indisciplinée pour être leur servante.

— C'est un problème, répondit Khaavren à Pel.

Il observait en même temps le jeu de Tazendra par-dessus l'épaule de celle-ci. Elle avait trois cartes Maison et l'as de Feu, ce qui n'augurait rien de bon pour ses adversaires. L'un d'entre eux paria très gros, ce qui laissa penser qu'il avait une crue majeure, mais il bluffait, sans aucun doute.

— Parce qu'il est évident qu'elle mériterait des coups. Mais enfin, nous vivons dans un monde moderne où un gentilhomme ne devrait jamais lever la main sur une femme ; alors qu'auparavant, seules les dames avaient droit à cette clémence. En revanche, il est tout à fait naturel pour une dame de punir un serviteur, quel que soit son sexe, n'est-ce pas, cher Aerich ?

— Tout à fait. Cependant je me permettrais de préciser qu'une dame armée, comme sur un champ de bataille, ne peut s'autoriser ce genre de chose, mais ce n'est pas le cas ici.

— Mais alors, s'écria Pel, si nous ne pouvons la corriger nous-même, peut-être pourrions-nous convaincre Tazendra de s'en occuper ?

— Moi ?

Tazendra se retourna en fronçant les sourcils.

— Frapper une jeune femme sans défense ?

— C'est bien ce que je disais, conclut Khaavren. Nous avons un problème.

Tazendra se tourna de nouveau vers le jeu.

— Peut-être pourrions-nous engager un homme qui ne soit pas un gentilhomme et qui, par conséquent, aurait toute latitude pour donner une bonne correction à Srahi chaque fois que nous le lui demandons, proposa Pel.

— Je crois que l'état de nos finances ne nous le permettrait pas, répondit Khaavren.

— Eh bien ! s'exclama Tazendra.

La femme en face d'elle maudit les cartes qu'elle avait tirées et jeta ses derniers jetons sur la table.

— Je crois que ce problème de finances va bientôt être résolu.

— Peut-être sur ce coup-là, répliqua Pel. Mais vous savez fort bien, ma chère, que vous perdrez peut-être tout demain.

— Et alors ? Quelle importance ? cria une des femmes qui venait encore de perdre sa mise en faveur de Tazendra. De toute façon, vous, les policiers, vous pouvez gagner autant que vous le voulez en passant vos petits accords avec les Jheregs, comme ce bon Tukko. Ces mêmes accords qui nous permettent à nous de jouer sans risques, vous permettent à vous de jouer sans jamais perdre, puisque c'est notre argent que vous misez, au final.

Tazendra tourna délicatement la tête et quitta Pel du regard pour regarder la femme qui venait de parler. Au même moment, Khaavren, Aerich et Pel avancèrent d'un pas pour se placer derrière Tazendra.

— Me feriez-vous l'honneur de répéter, rien qu'une fois, ce que vous venez de dire ? Je crois que j'ai eu, l'espace d'un instant, un problème d'audition.

La voix de Tazendra était à la fois douce et lourde de menaces quand elle lança cette phrase. La dragonoble inclina respectueusement la tête.

— Vous aurais-je insultés ? Voulez-vous nous faire croire que vous êtes offensés parce que j'ai suggéré que vous étiez payé par le Jhereg pour le protéger des percepteurs ?

— Ah, mais absolument pas, répondit Tazendra.

— Eh bien, alors ?

— Alors j'ai cru entendre que vous aviez utilisé le mot « police » à notre intention.

— Et ?

— J'ai l'honneur de vous informer, répondit Aerich, froidement, qu'il n'y a plus de police à Dragaera depuis la révolte des Livrées, il y a quarante ans.

— Peut-être, s'écria un autre dragonoble. Mais on peut dire sans mentir que vous avez pris leur place.

— C'est un mot qui nous fait mal aux oreilles, intervint Pel.

Il rejeta sa cape par-dessus son épaule d'un geste gracieux pour découvrir la garde de son épée.

— Oui, eh bien, je vous avoue que la santé de vos oreilles ne m'intéresse pas franchement, s'exclama la femme qui avait parlé en premier.

— En revanche, continua Pel, très poliment, le sort de votre langue m'intéresse particulièrement.

— Moi, surenchérit Khaavren, ce sont ses pieds qui m'intéressent.

— Je vous demande pardon ? s'étonna Aerich. Ses pieds ?

— Parfaitement. Au cas où elle voudrait s'en servir pour sortir dans un endroit plus spacieux, je lui montrerais ce que je peux faire avec mon épée.

— Vous ? demanda Pel.

Bien qu'il montrât qu'il était parfaitement d'accord avec la menace proférée par Khaavren, il était

en revanche en désaccord avec le sujet de sa phrase.

— Mes amis, dit Aerich avec calme. Nos vies appartiennent à Sa Majesté, ne l’oubliez pas.

Il s’inclina devant la femme.

— Vous n’êtes sans doute pas au courant qu’en nous appelant la police, vous ne nous insultez pas seulement, mais vous insultez le seigneur de Guerre, Lytra e’Tenith à qui nous avons prêté allégeance, et aussi Sa Majesté qui nous a fait l’immense honneur de nous avoir pris à son service en qualité de soldats.

— Pas du tout, s’écria une autre femme. Le seigneur de Guerre peut engager autant de policiers qu’elle le veut sans pour autant jeter sur elle aucun déshonneur.

— Et Sa Majesté peut les appeler des soldats s’il le veut, continua une autre, c’est un de ses privilèges royaux.

— Aerich, coupa Pel, vous ne pouvez pas laisser cette conversation continuer, n’est-ce pas ?

— Mais alors, lança la femme qui venait de perdre contre Tazendra. Qui pourrait bien y mettre fin ?

— Moi, par exemple, répondit Khaavren en s’inclinant.

— Vous ? s’écria la femme, avec mépris.

Ses amis se mirent à rire.

— Ce serait amusant, un officier de police se battant contre un guerrier.

Aerich prit une grande respiration et posa une main sur l’épaule de Pel.

— Allons, mes amis. Souvenez-vous de notre statut...

— Bah ! s’écria Pel, il n’est écrit nulle part que notre statut nous oblige à nous laisser insulter sans rien dire par des Dragons de foire qui sont persuadés d’avoir le dernier mot dans un combat à l’épée.

— Quoi ?! cria la femme.

Elle se leva brusquement, imitée par les autres Dragons. Tazendra demeura seule assise.

— Des Dragons de foire ? Aucun noble ne devrait entendre ce genre de choses de la part d’un...

— Stop ! s’exclama Khaavren à son tour. Si vous prononcez ce mot encore une seule fois, je me ferai un devoir de séparer votre tête de votre corps sans la moindre formalité. Considérez comme une faveur que je vous ai empêchée de finir votre phrase.

— Oh. Les formalités n’ont pas franchement cours avec moi ou avec mes amis. Nos épées n’en ont besoin d’aucune, rétorqua la femme.

— Mais nous comprenons, ajouta un autre Dragon, que cela revête une certaine importance pour la police.

À cet instant, il ne fit aucun doute qu’un duel allait s’engager, puisque le mot tant haï avait été prononcé une nouvelle fois. Mais quelque chose vint interrompre le cours logique des événements juste à ce moment-là. Tazendra, qui avait tenté de garder son calme le plus longtemps possible pour pouvoir accepter le duel qu’allaient proposer les dragonobles, se leva dans un grand cri de colère, tira son épée de derrière son dos et, dans un nouveau cri, frappa si fort en direction de la femme qui lui faisait face qu’elle l’aurait sans aucun doute coupée en deux si cette dernière n’avait pas reculé. Dans son geste elle renversa sa chaise et alla se jeter contre un client qui s’était approché pour observer la scène de plus près. Comme elle n’était plus là, en l’occurrence, pour prendre le coup, l’épée poursuivit son trajet, traversa la lourde table en chêne massif sur laquelle ils jouaient peu de temps avant, et la coupa pratiquement en deux. Les jetons et les verres giclèrent dans tous les sens avant de tomber, éparpillés, sur le sol.

Les quatre dragonobles se ressaisirent rapidement, dégainèrent, et se mirent en garde. Khaavren et Pel dégainèrent également. Même Aerich avait été suffisamment énervé pour prendre son épée et se préparer au combat.

— Je suis coincée, s’écria Tazendra.

Elle n’arrivait pas à retirer son épée de la table.

— Tant mieux ! rétorqua la femme.

Elle envoya un coup terrible en direction de Tazendra, qui l'aurait certainement tuée si Pel n'avait pas frappé en premier la dragonoble en lui entaillant l'épaule. La femme cria et lâcha son arme.

— Épines, en avant ! crièrent les dragonobles.

— Gardes, en avant ! crièrent les Gardes.

De ces deux cris, le premier fut le plus efficace. En effet, il y avait un nombre incalculable de membres de la Rose épineuse dans l'auberge et, malheureusement pour nos amis, aucun Garde ne traînait dans le coin, manifestement. Khaavren, Aerich et Pel se retrouvèrent donc, en quelques secondes, acculés contre un des murs de la pièce. Leurs adversaires avançaient dangereusement vers eux. Ils étaient si nombreux qu'ils se gênaient les uns les autres ; leur progression était également ralentie par la taille de la pièce et par la table, pour une autre raison que nous allons expliquer.

Tazendra avait décidé de se replier, mais elle refusait de laisser son arme. Elle la tira donc et la table se posa comme un rempart devant nos amis. Nous devons expliquer que la table était soutenue par des pieds très large et très imposants. Ils étaient reliés au centre de la table, puis s'écartaient chacun en se courbant vers l'extérieur. Grâce à la forme de ce trépied la table se renversa et servit de bouclier à nos amis. Dans cette position, elle arrivait à la hauteur de la poitrine de Tazendra.

Pendant quelques instants, nos amis purent donc tenir leurs adversaires à une distance raisonnable. Les Dragons ne pouvaient attaquer que par les côtés de la table ainsi renversée. Les Gardes, eux, ne pouvaient pas attaquer du tout.

— Pressez-les ! Pressez-les ! cria un dragonoble. Finissons-en avant que d'autres policiers ne viennent à leur rescousse.

Ce n'était pas une menace, en réalité, mais simplement une insulte gratuite pour énerver un peu plus les quatre Gardes.

Tazendra se sentit si frustrée de ne pouvoir décoincer son épée de la table qu'elle lança un cri retentissant comme seul un Dzur enragé peut en émettre et commença à pousser la table vers la foule de dragonobles. Khaavren appuya son épaule et l'aida aussitôt à pousser, pendant que Pel et Aerich se tenaient sur les côtés, tailladant tous ceux qui avaient l'audace de s'approcher de trop près. Pel arracha le cuir chevelu d'un des assaillants qui se mit à saigner abondamment. Le blessé s'écroula, inconscient, sur le sol. De son côté, Aerich faillit couper une main, en plus de toutes les petites blessures qu'il infligea.

Après cette première charge avec la table, les dragonobles commencèrent à se replier. Trois d'entre eux perdirent leur équilibre et Khaavren et Tazendra les piétinèrent gaiement sur leur passage.

La contre-attaque (ou, si le lecteur préfère, la table-attaque) se déroula plutôt bien jusqu'à ce que nos amis réussissent à repousser les dragonobles contre le mur opposé. À cet instant, deux choses se produisirent : tout d'abord, les corps pressés entre la table et le mur finirent par s'écarter sur les côtés et se retrouvèrent en meilleure position pour attaquer les Gardes sur leurs flancs ; ensuite, l'épée de Tazendra, comme humiliée de servir de poussoir à un bouclier mobile, se détacha de la table qui perdit l'équilibre et se retrouva les pieds en l'air. D'un seul coup, l'attaque changea de camp et les quatre amis se retrouvèrent encerclés.

Ils ne perdirent cependant pas de temps à élaborer une stratégie. Tazendra, ravie de pouvoir se servir à nouveau de son épée, chargea le plus grand groupe d'assaillants avec une telle énergie qu'ils se replièrent, déboussolés. Khaavren se retrouva en face de l'une des quatre Dragons qui avaient démarré la dispute et, en moins de temps qu'il n'en fallut, il lui taillada deux fois le bras, une fois le visage, puis lui planta fermement l'épée en plein torse. Elle tomba de tout son long sur le sol. Au même moment Aerich blessa un homme au cou et Pel en fit tomber un autre en lui plantant son poignard dans la poitrine. Il reçut en échange une légère entaille à l'épaule gauche et une belle éraflure tout le long de la joue.

Le propriétaire de l'établissement, ne sachant plus quoi faire, envoya un serviteur chercher la Garde. Comme elle était, heureusement, près de l'auberge, le cri « Voilà la Garde ! Voilà la Garde ! » fut lancé très vite par les clients qui se tenaient près de la sortie. Il se propagea ensuite très vite dans toute l'auberge. En entendant ce cri, nos amis se retirèrent dans la pièce principale et se retrouvèrent aux côtés des deux Gardes qui avaient été appelés en renfort. Ils étaient, par chance, de la même compagnie. Les nouveaux arrivants n'eurent pas besoin de demander des explications pour comprendre ce qui se tramait. Ils dégainèrent rapidement leurs armes et se postèrent près de leurs amis. Le ratio n'était toujours pas équitable, entre le nombre de Gardes et le nombre de Dragons, mais c'était déjà plus équilibré. Les dragonobles encore debout, une douzaine en tout, hésitèrent avant de lancer une nouvelle attaque.

— Je crois que c'est le moment d'abandonner, s'écria Khaavren.

— Mais non, répondit Tazendra. Ça commence seulement à chauffer un peu.

— Je suis d'accord avec Khaavren, lança Aerich.

— Eh bien moi, je suis d'accord avec Tazendra, mon bon Lyorn, ajouta Pel.

Les deux autres Gardes étaient également d'accord avec Tazendra, expliquant qu'ils n'avaient pas encore eu l'occasion de se battre.

— C'est vrai, répondit Aerich. Mais vous êtes en service et notre devoir est d'empêcher les bagarres de se produire, pas de les causer.

— Vous avez raison, répondirent les Gardes, avec regret.

— Mais je ne crois pas que ces valeureux guerriers aient l'intention de nous laisser partir calmement, enchaîna Pel.

— Vous avez entièrement raison ! s'écria Tazendra.

Leurs adversaires semblaient sur le point de charger.

— Vous pouvez les retarder, Tazendra, proposa Aerich.

— Moi ?

— Vous êtes magicienne, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai. Très bien.

Elle leva les mains vers le ciel et murmura quelques mots dans sa barbe. Soudain la pièce fut remplie de fumée qui manifestement ne venait de nulle part, si ce n'est de l'air lui-même. Puis des éclairs de lumière éclatèrent dans la pièce, plus effrayants les uns que les autres, car il était impossible de savoir à quoi ils étaient destinés ou quel sort ils réservaient.

— Bien, lança Tazendra, réjouie. Nous pouvons maintenant combattre équitablement.

— Nous pouvons surtout nous retirer, à présent, répondit Khaavren, puisqu'il me semble qu'ils sont toujours à deux contre un.

Pel, Tazendra et les deux Gardes exprimèrent leur désaccord, mais seulement quelques secondes puisque, Aerich étant du côté de Khaavren, cela les incita à la prudence. Quand ils sortirent dans la rue, ils rencontrèrent deux autres Gardes qui, alertés de la situation, en avaient appelé encore d'autres. Les soldats, contents d'avoir retenu l'ennemi dans son retranchement, ne donnèrent pas suite à l'affaire. En peu de temps, une trentaine de Gardes s'étaient réunis dans un bar à klava, à une centaine de mètres de *du Marteau*. Ils projetaient d'attaquer ce qu'il restait de ces guerriers arrogants, quand nos quatre amis arrivèrent.

Ils commandèrent et burent de grandes quantités de vin. Khaavren comprit que leur prochaine bataille à tous se ferait contre le sol, puisqu'il y avait des chances que la plupart des soûlards finissent tout contre avant la fin de la nuit. Le Tiassa fit part de sa remarque à Aerich, qui acquiesça. Puis il transmit la remarque à Pel, qui la transmit à Tazendra.

Nos amis s'éclipsèrent donc discrètement et retournèrent chez eux. Ils s'y enfermèrent plusieurs jours, attendant avec inquiétude de voir les répercussions qu'aurait pu avoir leur comportement sur

l'armée de la Rose épineuse ou sur le capitaine G'aereth. Mais, à force d'attendre, ils comprirent qu'il n'y aurait aucune conséquence à cette affaire.

— Eh bien, conclut Khaavren, j'aurai appris qu'il faut toujours se méfier des joueurs.

— J'aurai appris que les dragonobles n'apprécient pas franchement qu'on leur demande de reformuler leurs phrases, continua Pel.

Son visage et son épaule étaient à présent presque guéris.

— Et moi, ajouta Tazendra, j'ai appris qu'une table avait des ressources insoupçonnées, pour mon plus grand bonheur.

— Cela aura au moins eu l'avantage, conclut Aerich, de nous servir de leçon.

Il avait les yeux fixés sur son ouvrage au crochet.

Chapitre Neuvième

Dans lequel certaines personnes tentent d'avoir une discussion privée, et en subissent les conséquences.

Les jours devinrent des semaines, comme il arrive parfois, quand on ne leur prête aucune attention ; puis, de la même manière, les semaines devinrent des mois. Khaavren passait son temps, quand il n'était pas de garde dans ce qu'on appelait « la Ville », c'est-à-dire tous les endroits de Dragaera qui étaient hors de vue du palais, à explorer minutieusement l'aile du Dragon et chaque portion du reste du palais. L'uniforme des Gardes du Phénix était un véritable laissez-passer dans la plupart des annexes du palais et Khaavren avait décidé d'en apprendre le plus possible sur l'institution à laquelle il avait offert sa vie.

Ce fut lors d'une de ces explorations qu'il se retrouva dans un petit, mais très large couloir légèrement incliné et incurvé vers la droite, qui reliait le premier étage de l'aile du Dragon au deuxième étage du bâtiment impérial. Il passa sous une arche et remarqua un petit passage très discret encastré dans un coin. Puisqu'il est évident que de tels couloirs aux allures secrètes mènent à des endroits bien plus intéressants que de larges couloirs bien éclairés, il songea à emprunter ce passage pour voir où il menait. Cette pensée fut immédiatement suivie de l'acte.

Après une vingtaine de pas, le passage tourna brusquement puis s'arrêta tout aussi brusquement devant une grande porte en bois devant laquelle était posté un Garde. Khaavren ne l'avait jamais vu auparavant. Son insigne indiquait qu'il appartenait à la compagnie de Lanmarea. Khaavren remarqua qu'en plus de son épée, le Garde tenait une pique, ce qui lui indiqua qu'il occupait une fonction en rapport avec la sécurité de l'Empire.

— Qui va là ? Que voulez-vous ?

— Je m'appelle Khaavren, cher monsieur. Ce que je veux, en revanche, ne vous concerne pas.

— Puisque vous êtes devant moi et que, manifestement, vous souhaitez passer, il est impératif que je sache ce que vous voulez, et vite !

— Eh bien, vous vous trompez.

— Comment ça, je me trompe ?

— Je n'ai pas du tout l'intention de passer. D'ailleurs je vais faire demi-tour et repartir dans l'autre sens.

Le Garde était un petit Dragon trapu et robuste au teint pâle et aux cheveux rouges. Il fronça les sourcils.

— Vous venez, néanmoins, d'arriver là où vous n'auriez pas dû arriver. À moins que vous n'ayez quelque affaire urgente avec les gens qui se trouvent de l'autre côté. Je veux bien croire que vous n'en avez pas, mais je dois quand même savoir pourquoi vous êtes venu ici.

— Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Dekkaan e'Tenith.

— Eh bien, cher Dekkaan, je me suis trompé de chemin et j'ai atterri ici. Je vais donc faire demi-tour et retrouver mon chemin, et l'histoire s'arrête là. Qu'en pensez-vous ?

— Vous vous trompez, cher Khaavren. Je vais maintenant devoir en référer à un camarade qui vous conduira jusqu'à notre capitaine, Lanmarea, à qui vous devrez prouver votre innocence ou votre

culpabilité.

Khaavren fronça les sourcils à son tour.

— Je viens de vous dire que je suis là par accident, et il se trouve que je suis un gentilhomme. Il n'est donc pas nécessaire d'aller plus loin, n'est-ce pas ?

— Je crois que si, parce que je commence à penser que vous avez peur à l'idée d'être interrogé. J'en viens donc logiquement à me demander ce que vous cachez.

En entendant le mot « peur », Khaavren commença un peu à s'échauffer. Il posa la main sur la crosse de sa rapière.

— Quelque chose à cacher ? Vous devriez voir sur mon visage que je ne suis pas le genre d'homme à cacher ce qu'il pense. Je vais donc me faire l'honneur de croire que vous, vous cachez rarement ce que vous pensez également. Mais dans votre cas, c'est parce qu'il y a tellement peu de pensées qui vous traversent l'esprit que vous n'avez jamais vu l'utilité de les cacher. En revanche, dans mon cas, c'est parce que je suis un gentilhomme, comme j'ai l'honneur d'en informer votre seigneurie, et que mes affaires sont, par conséquent, toujours menées avec franchise et honnêteté. Néanmoins, vous devriez être capable de faire la différence entre quelqu'un qui, comme vous, est au service de Sa Majesté impériale, et un espion.

— Un espion ? s'exclama l'autre, avec ironie. Je n'ai jamais employé ce mot.

— Il vient de vous. Peut-être y a-t-il une raison pour que ce mot plutôt qu'un autre soit sorti de votre bouche, dans le discours que vous m'avez fait l'honneur de m'asséner.

— Monsieur, vous êtes grossier.

— Et alors ?

— Et alors, je pense que...

Soudain, la porte que gardait Dekkaan s'ouvrit et un grand et jeune Dzur – il devait avoir à peu près cinq cents ans – au regard arrogant sortit.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce chahut ?

Dekkaan se tourna vers le nouvel arrivant et se pencha respectueusement.

— Monseigneur, cet homme s'appelle Khaavren. C'est un soldat, apparemment, de la compagnie de G'aereth. Il est venu vers la porte, mais il refuse de préciser le but de sa visite ou d'être interrogé sur les raisons qui l'ont fait se rendre ici.

Pendant qu'il parlait, Khaavren en profita pour observer le nouveau venu avec attention. C'était un homme arrogant, comme nous l'avons dit. Il avait des cheveux bruns très courts sous son chapeau. Sous d'épais sourcils se cachaient des yeux perçants, un peu de travers. Il était entièrement vêtu de noir. La seule décoration qu'il arborait était le sceau des Lavodes, fixé sur son chapeau. Il portait un glaive, attaché dans son dos, et tenait un bâton de mage dans sa main. Le regard de Khaavren passa rapidement de l'homme à la pièce qu'il pouvait apercevoir à travers l'ouverture de la porte. Elle semblait petite et très peu décorée. Mais ce fut une très vieille femme qui attira son attention. Elle se détourna immédiatement de Khaavren, comme pour cacher son visage. D'ailleurs, au même instant, le jeune Dzur se déplaça devant la porte pour servir d'écran de protection contre le regard curieux de Khaavren.

— Monsieur, dit Khaavren en s'inclinant. Comme j'ai eu l'honneur de l'expliquer à ce Garde auparavant, je marchais simplement dans l'aile du Dragon et j'ai tourné au mauvais endroit. Par le Trône, monsieur, cela ne fait pas longtemps que je suis là, et vous devez savoir comme il est facile de se perdre ici.

Le dzurnoble fronça les sourcils, puis acquiesça finalement.

— Très bien. Vous pouvez partir, alors. Mais je me souviendrai de votre nom.

— Cela me convient parfaitement, monsieur.

— Eh bien, qu'attendez-vous pour partir ?

— Je vais partir, monsieur, mais je n'ai pas encore terminé ce que j'avais à faire.

— Comment cela, ce que vous avez à faire ? N'avez-vous pas dit que vous étiez là par accident ?

— Bien sûr, monseigneur, et je le confirme, une fois encore. Mais il me reste à proposer à mon bon ami Dekkaan de nous revoir, en espérant qu'il me fera l'honneur d'accepter avec la même joie que moi.

Dekkaan se tourna et s'inclina.

— Mon ami, mon service se termine à la neuvième heure et je serai heureux d'être votre serviteur, à cette heure.

— C'est formidable. Vous serez accompagné de quelques amis, j'espère ?

— Je peux en trouver trois ou quatre, je pense. L'un d'entre eux est seulement à quelques pas de là. Il garde l'autre porte de cette pièce. Les deux autres devraient m'attendre à la fin de mon service.

— C'est le chiffre idéal pour moi, répondit Khaavren. Il ne reste plus qu'à décider de l'endroit où nous allons nous donner rendez-vous.

— Eh bien, connaissez-vous la cour qui donne juste derrière la porte sud de l'aile du Dragon ?

— Oui, parfaitement.

— Il y a, derrière cette cour, un terrain d'entraînement pour les archers qui sera, je pense, inutilisé à cette heure de la journée.

— Je vous attendrai là-bas à la dixième heure, monsieur.

— Je tâcherai d'être exact.

— Au revoir, cher Dekkaan.

— Au revoir, cher Khaavren.

Le Tiassa tourna les talons et repartit. Quand il fut hors de portée de voix, Dekkaan se tourna vers le dzurnoble et s'inclina profondément.

— J'espère ne pas vous avoir trop dérangé, monseigneur.

— Pas du tout, seulement...

— Oui, monseigneur ?

— Je crois que ce Tiassa a vu certaines choses qu'il n'aurait jamais dû voir.

— Ah oui ?

— Soyez assez aimable pour le tuer, vous me rendriez un grand service.

— Je ferai en sorte de ne pas vous décevoir, monseigneur.

— Ce serait une excellente chose, cher Dekkaan.

Khaavren n'entendit rien de cette conversation. Il était en route pour aller retrouver ses amis. Aerich et Pel étaient à la maison. Khaavren allait leur expliquer le petit service qu'il souhaitait leur demander pour ce soir quand Tazendra entra dans la chambre d'Aerich.

— Ma chère Tazendra, s'écria Khaavren, vous m'avez l'air bien excitée.

— Ça doit être vrai, alors.

— Ah. Voulez-vous nous dire ce qui vous a mise dans cet état ? Nous sommes très curieux.

— Eh bien, figurez-vous qu'on m'a traitée très grossièrement aujourd'hui.

— Vous ? Mais comment est-ce arrivé ?

— Comme ceci : j'étais en pleine conversation avec un certain gentilhomme, dans la Chambre ronde, à côté de la tour ouest de l'aile du Dragon.

— Je connais cet endroit, dit Pel. C'est un endroit très intime, n'est-ce pas ?

— D'habitude, oui. Mais cette fois, notre conversation a été interrompue, non pas une fois, ou deux fois, mais quatre fois.

— Mais, vous savez qu'on n'a pas toujours l'intimité que l'on souhaite, répondit Khaavren.

— Et pourtant, reprit Tazendra, ce gentilhomme, qui est un comte de la Maison de l'Issola, devrais-je préciser, souhaitait expressément que cette conversation ne soit pas interrompue.

— Je peux comprendre son souhait, rétorqua Pel.

— Qu’avez-vous fait, alors ? interrogea Khaavren.

— Eh bien, mon ami, le comte de T*** me parla d’une salle qu’il connaissait dans l’aile impériale, très privée et très rarement visitée.

— Et alors ? s’enquit Pel. Était-elle effectivement vide ?

— Pas le moins du monde ! Nous sommes arrivés devant pour découvrir un Garde posté contre la porte.

— Et alors ? continua Khaavren. Vous êtes repartis ?

— Nous allions partir, quand le Garde, un certain Kurich, nous a assaillis de remarques et de questions absolument inutiles.

— Je vois, dit Aerich.

— Vous l’avez attaqué ? demanda Pel.

— Il était armé, vous comprenez, d’une pique. Et comme j’ai une épée de bonne taille...

— Une pique, dites-vous ? s’exclama Khaavren.

— Exactement.

— Alors il gardait quelqu’un qui avait une activité impériale.

— En plein dans le mille, cher Khaavren. Je vous rappelle que nous étions dans l’aile impériale. À quoi vous attendiez-vous ?

— Vous avez raison. Bon, continuez.

— Puis nous fûmes interrompus par une vieille femme de la Maison de l’Athyra, qui nous demanda de partir.

— Ah. Donc vous avez dû remettre vos affaires courantes à plus tard ?

— Exactement.

— À quelle heure ?

— À la onzième heure après midi.

— Où ça ?

— Nous nous sommes donné rendez-vous dans l’entrée de l’aile du Dragon. Nous choisirons un lieu sur place.

— A-t-il parlé d’amis ? interrogea Pel.

— Il a parlé de trois personnes, ce qui est le chiffre idéal.

— A-t-il dit qu’un de ses amis travaillait tout près de lui, de l’autre côté de ladite salle ? demanda Khaavren.

Tazendra regarda Khaavren, les yeux écarquillés.

— Mais vous êtes devin ?! s’exclama-t-elle.

— Voilà qui tombe très bien. Venez, l’heure du rendez-vous approche. Je vous expliquerai en chemin.

Ce qu’il fit. Quand ils arrivèrent au terrain d’entraînement, ils étaient tous au courant de son aventure. Ils eurent beau être en avance, ils n’attendirent que quelques minutes avant l’arrivée de leurs adversaires.

— Eh bien, monsieur, dit Khaavren, je crois que nous connaissons tous les enjeux de cette réunion.

— Je le crois aussi, répondit Dekkaan. Et apparemment, certains de nos amis se sont déjà rencontrés. Je vous présente donc les autres, le comte d’Uilliv et le seigneur Rekov.

— C’est un honneur, répliqua Tazendra. Et voici les cavaliers Pel et Aerich.

— Parfait. En revanche, qu’en est-il du juge et du témoin impérial ?

— Nous n’en avons amené aucun. Et vous ? dit Khaavren.

Celui qui s’appelait Kurich et qui était debout devant Tazendra haussa les épaules.

— Bon, je n’ai pas envie d’attendre. Débrouillons-nous avec ce que nous avons. Allez, dégainez !

Tazendra prit le message au pied de la lettre, comme à son habitude. Elle saisit son épée dans ses mains et commença à décocher de grands coups dans le vide. Elle donnait un drôle de spectacle, en prétendant étudier le corps de Kurich pour savoir où exactement donner les meilleurs coups possibles. Kurich, lui, ne semblait pas perturbé le moins du monde par l'excentricité de Tazendra. Il tira sa longue épée, salua son adversaire et se mit en garde.

— Eh bien, allons-y, s'écria Khaavren.

Il tira son arme de son fourreau, se décala sur le côté et salua rapidement Dekkaan. Pel dégaina également et fit comprendre qu'il désirait combattre le dragonoble appelé Uilliv qui avait la réputation d'être une sacrée lame, ce qui rendait Pel impatient à l'idée de s'y frotter. Aerich observa l'homme dénommé Rekov.

— Eh bien, dit-il calmement. Allons-nous combattre ou allons-nous rester là à nous regarder ?

Rekov haussa les épaules.

— Cela fait un sacré bout de temps que j'ai une épée dans la main qui ne sert qu'à l'entraînement. Ça ne me gênerait pas de m'en servir, pour une fois, pour vous tailler en pièces.

— Alors c'est parfait, répondit Aerich.

Puis il tira son épée, salua, se mit dans la position des maîtres lyorns, son épée et son poignard croisés devant son buste, ses poignets de force réunis devant son cou.

Le premier engagement fut celui de Pel et Uilliv. Ce fut aussi le plus rapide, puisque Pel mit tant d'acharnement et de force dans sa charge qu'après quelques passes, Uilliv trébucha en reculant et perdit son arme. Pel envoya valser le couteau de son adversaire et plaça la pointe de son épée contre le cou de l'homme ainsi désarmé qui s'avoua très rapidement vaincu.

Aerich, qui avait adopté une position défensive, attendait l'attaque de Rekov. Ce dernier, souhaitant apparemment en finir rapidement, lança une attaque puissante. Elle fut cependant repoussée par les poignets de force d'Aerich. Il les utilisa avec une impressionnante rapidité, mais toujours gracieusement. Chacun de ses gestes créait une ouverture pour son épée ou sa dague. Cependant, un guerrier lyorn est entraîné à tuer ou au moins à mettre hors d'état de nuire en un seul coup et refuse de se servir d'occasions qui ne mettraient pas un terme au combat.

Rekov fut d'abord désarçonné par l'échec de son assaut contre Aerich et perturbé par la sérénité parfaite de son adversaire. Il se mit donc à attaquer avec moins de prudence jusqu'à ce qu'Aerich aperçoive la brèche qu'il attendait. L'épée de Rekov était prise dans les poignets de force d'Aerich et sa dague n'était pas dans une position dangereuse. Aerich fit un pas en avant qui força Rekov à se contorsionner sur son côté gauche et à découvrir son dos. Puisqu'il attendait ce moment depuis le début, Aerich ne se fit pas prier et planta son poignard le long de la colonne vertébrale de Rekov, lui enfonçant en même temps son épée dans les côtes. Le dragonoble lâcha un faible râle et s'effondra sur le sol.

Tazendra, après s'être donnée en spectacle, chargea contre la longue épée de Kurich. Il la mania avec une telle aisance et de façon si déroutante qu'elle fut forcée de reculer. Elle repartit à la charge, mais recula, une fois encore. Cette fois-ci, elle avait une belle blessure à l'épaule gauche.

— Le premier sang est en ma faveur ! cria Kurich.

— Et le dernier sera pour moi, rétorqua Tazendra.

Elle frappa un coup d'une telle violence que l'arme du dragonoble fut éjectée loin de son propriétaire. Elle chargea de nouveau et Kurich fut forcé de reculer. Ce faisant, il trébucha sur le corps de Rekov. Tazendra en profita pour planter sa grande épée dans son adversaire allongé au sol.

Khaavren et Dekkaan avaient des styles similaires. Ils couvraient de grandes distances, se poursuivant l'un et l'autre sur toute l'étendue de l'endroit où ils combattaient, contournant ou sautant par-dessus les obstacles et attaquant l'autre avec des brefs coups d'épée en utilisant principalement la pointe. Ils cherchaient essentiellement des ouvertures au niveau des poignets et des jambes. En fait,

Dekkaan avait déjà marqué Khaavren de deux petites égratignures sur la main avec laquelle il tenait son couteau. Khaavren n'avait même pas remarqué et répondait d'un large sourire au sourire de son adversaire.

— Je crois que vous saignez, mon ami, lança Dekkaan, après un moment.

— Oh, cela ne me gêne pas.

— Formidable. J'aurais détesté vous perdre si vite.

— Par les dieux, je compte bien être un adversaire de taille.

— Dans ce cas, vous devriez faire attention à la main qui tient votre dague. Vous la tenez trop basse.

— Bien. Vous me donnez une leçon, c'est aimable. Mais, voyez-vous, en tenant ma dague si basse, je peux à tout instant vous atteindre si vous m'attaquez par le côté. Preuve en est, vous ne m'avez jamais attaqué par là.

— D'accord, mais votre tête est exposée alors et je crois que vous en avez besoin.

— Oui, quand vous tenterez de me la transpercer. Ah, vous allez voir !

En disant cela, Khaavren se baissa et glissa sur sa gauche, ce qui exposa tout le côté droit de Dekkaan à une attaque. Mais au lieu de charger, il recula d'un demi-pas pour faire comprendre au Dragon combien il était vulnérable à cet instant. Le Dragon eut un geste de panique qui rendit, l'espace d'un instant, son épée inoffensive. Khaavren en profita pour avancer et taillada le poignet de Dekkaan avec sa dague pendant qu'il lui plantait son épée dans le ventre. Le dragonoble grogna et tomba sur ses genoux, lâchant du même coup ses deux armes.

— Par les fissures de l'Orbe, je crois que vous m'avez tué.

Khaavren s'agenouilla près de lui.

— Je ne crois pas, mon ami. J'ai senti ma lame buter contre vos côtes.

— Bon, eh bien je vous accorde la victoire, mais si vous êtes mon ami, amenez-moi chez un guérisseur.

— Je peux faire cela, surtout si mes amis m'aident à vous transporter.

Puis il leva les yeux vers ses compagnons.

— Allons, amenons tous ces braves gens chez un guérisseur.

— Eh bien, fit remarquer Tazendra. J'ai bien peur que le mien soit mort, mais je vais aider les autres.

Khaavren et Tazendra portèrent donc Dekkaan, tandis que Pel et Aerich soutenaient Rekov avec l'aide d'Uilliv. Plus tard, ils se donnèrent de grandes tapes amicales et célébrèrent dans l'auberge préférée des hommes de G'aereth leur écrasante victoire. Ils autorisèrent tous les Gardes présents à leur offrir à boire jusqu'à plus soif.

Chapitre Dixième

Dans lequel nous en apprenons davantage sur le passé de Tazendra.

La fête se poursuivait tard dans la nuit, jusqu'à ce que les uns fussent rentrés chez eux et que les autres se fussent effondrés sur les tables. Il ne resta que deux personnes encore debout : Khaavren qui, depuis une douloureuse expérience dans son enfance, ne buvait jamais jusqu'à l'excès, et Tazendra qui, semblait-il, pouvait boire l'équivalent du fleuve Dragaera en vin sans pour autant perdre ses moyens. Pourtant, même le propriétaire de l'établissement, épuisé d'avoir servi tant de gens lors de cette soirée improvisée, était affalé sur une chaise et ronflait aussi fort que ses clients.

Khaavren posa délicatement son verre sur la table. Même si ce n'était que son cinquième en plusieurs heures, il sentait tout de même que la tête lui tournait légèrement.

— Eh bien, dit-il, doucement. Nous avons fait du bon travail aujourd'hui.

— Vous croyez ? demanda Tazendra.

— J'en suis sûr.

— Alors j'en suis ravie. Par l'Orbe ! Vous avez vu notre ami Pel ?

— À quel sujet ?

— Le regard dans ses yeux pendant qu'il se battait. Qui aurait pu croire une telle chose de la part d'un Yendi ? Nous n'avions pas encore commencé notre duel, j'ai donc pu l'observer. Eh bien, je me serais rendue sur le champ si c'était moi qu'il avait chargée de la sorte. Qu'on me pendre si j'ose affirmer le contraire. C'était comme si tous les monstres de l'enfer avaient été lâchés en même temps. Et puis, quand son adversaire s'est rendu, il est devenu aussi courtois qu'un Issola. « Cher monsieur, vous m'avez donné votre épée, soyez assuré que je la garderai parmi mes objets les plus précieux. » N'est-ce pas ce qu'il a dit, cher Khaavren ?

— Mot pour mot, chère Tazendra. Et avez-vous admiré notre ami Aerich, également ? Il est resté imperturbable et solide comme une montagne d'acier et puis, quand il a senti le bon moment, par les bottes de Kieron ! Quelle rapidité !

— C'est vrai. Il m'a rappelé...

Tazendra se tut brusquement et se mit à rougir.

— Il vous a rappelé qui donc ?

— Ah, cela n'a aucune d'importance.

— Allons, chère Tazendra. N'ayons aucun secret l'un pour l'autre.

— Non, non, ce n'est pas intéressant. Tenez, donnez-moi votre verre que je vous resserve du vin. Mais enfin ! Il n'y a plus une seule bouteille et le propriétaire est endormi. Parfait, nous allons nous servir nous-mêmes. Tenez, il y a là d'excellentes saucisses. Vous savez que je n'aime pas boire sans manger en même temps. Il paraît que c'est mauvais pour la santé. En plus, cela comblera notre palais et notre faim en même temps.

— Tazendra, vous raisonnez comme une Athyra. Vous n'attendez pas que je vous suive, tout de même ? Vous savez très bien que je bois peu.

— Mon dieu, c'est vrai ! J'ai devant moi quatre cadavres de vin d'Ailor et vous n'avez fini qu'une seule bouteille de Khaav'n. Et si je ne me trompe pas, notre ami Tuci vous a aidé à la boire.

— Que voulez-vous, nous ne sommes pas tous dzurnobles.

— Ah, c'est vrai. Et puis, si c'était le cas, le monde serait sacrément ennuyeux, à vrai dire.

Tazendra vida son verre et le remplit de nouveau.

— Ma mère, la comtesse, disait toujours : « Souviens-toi que nous ne sommes qu'une partie du corps de l'Empire tout entier. Et si nous nous occupons de la bravoure et de l'héroïsme, les autres devront s'occuper du reste. »

— Une femme sage, que votre mère. Et sans doute d'une grande vaillance.

— Oh oui, elle l'était. Qui aurait pu penser qu'elle...

Tazendra s'arrêta de nouveau et fronça les sourcils.

— Qu'alliez-vous dire ?

— Moi ? Rien du tout.

— Mais si. Vous parliez de la vaillance de votre mère.

— Bah, ça n'a pas d'importance.

— Oh, allons, Tazendra. Elle devait être forte comme deux dzurnobles, au moins : comment pourriez-vous avoir autant de courage, sinon ? Nous savons tous que les traits de caractère se transmettent de mère en fille, tout comme ils se transmettent de père en fils. Par les fissures de l'Orbe, les mages dragons ne l'ont-ils pas prouvé ?

— Et pourtant, elle a lui.

Tazendra avait dit ces quelques mots dans un soupir à peine perceptible.

— Ah, quoi donc ?

— Une bataille qu'elle était en train de perdre.

— Quoi ? Vraiment ?

— C'est ce qu'on m'a raconté. J'étais encore une enfant, une trentaine d'années à peine, quand un jour il y eut un énorme vacarme qui me réveilla. Ma mère, mon père et ma nourrice entrèrent dans ma chambre. Je me souviens que ma mère avait son épée avec elle – la petite, pas la grande. Mon père, lui, portait son baudrier de cuir duquel pendaient son épée et sa dague. J'ai demandé : « Pourquoi êtes-vous armés ? », ils ont seulement secoué la tête, m'ont pris m'ont confié à la nourrice.

— Et ensuite ?

— Ensuite, on m'a emmené hors du château et je ne les ai plus jamais revus. On m'a dit, plus tard, qu'ils avaient été attaqués par une armée de dragonobles engagés par quelqu'un qui convoitait nos terres familiales. Ils furent terrassés par un sort alors qu'ils tentaient de s'envoler pour s'enfuir.

— Et leur armée, où était-elle ?

— Quelle armée ? Ils n'avaient pas d'armée.

Mais alors, ils étaient juste deux contre tout un régiment de dragonobles ?

— C'est cela.

— Vous croyez qu'ils auraient dû se battre ?

— En tout cas, ils n'auraient pas dû s'enfuir.

— Je ne comprendrai jamais les Dzurs, soupira Khaavren. Mais qui était exactement cet ennemi ?

— Cela, s'écria Tazendra, je ne l'ai pas encore découvert, mais ça ne saurait tarder.

— Eh bien, s'il s'est emparé de vos terres, il est facile de découvrir à qui elles appartiennent aujourd'hui.

— Voyez-vous, j'étais sur le point de le découvrir quand je vous ai rencontré. Aerich et vous, dans ce village. Et maintenant que je suis engagée dans la Garde, je n'ai plus de temps à moi.

— Pardi ! Nous avons le droit de partir de temps en temps. Vous pourriez prendre un peu de temps pour effectuer vos recherches, non ?

— Peut-être, en effet. M'aideriez-vous à chercher ?

Je serais honoré de pouvoir vous assister.

— Bien. Nous en reparlerons demain, si vous le voulez bien.

— Parfait.

Il s'avéra que, bien que Tazendra tînt l'alcool comme personne, elle ne se souvint pas de cette conversation et comme Khaavren avait bu également, il n'était pas capable de la lui rappeler non plus.

Quoi qu'il en soit, depuis cette fameuse journée, nos quatre amis furent irrémédiablement et chaleureusement accueillis dans la compagnie impériale des Bottes rouges. Ils passèrent de très nombreuses soirées, dès lors, à jouer, à boire et à s'amuser avec leurs nouveaux camarades.

Lors de l'une de ces soirées, qui se déroula dans une taverne appelée *Le Buisson de Roses*, Khaavren était assis près de la fenêtre, Aerich sur sa droite et Pel sur gauche. Ils regardaient Tazendra, occupée à perdre une belle somme d'argent contre deux gentilshommes de la Maison de l'Iorich. Pel avait engagé avec Khaavren une discussion virulente dans laquelle ils comparaient deux races de chevaux. Pel semblait en savoir assez pour impressionner Khaavren, mais ce dernier en connaissait suffisamment pour épater Pel.

— Vous devez admettre, s'écria Khaavren, que le megaslep est plus lent et qu'il n'a, pour tout dire, pas beaucoup d'endurance.

— Je ne dis pas le contraire, rétorqua Pel. Mais il est bien plus intelligent et il apprend beaucoup plus aisément.

— Pour ce qui est d'apprendre, vous avez raison. Mais le Tête-Brune peut très bien apprendre également, à l'exception des étalons qui sont souvent incontrôlables. Qui plus est, le Tête-Brune est plus rapide sur de courtes distances, peut courir plus longtemps et porter plus de charges. Si je devais participer à une bataille sur un cheval, je le choisirais pour son courage autant que pour ses autres qualités.

— Eh bien, je dois admettre que si j'étais envoyé en campagne, je voudrais avoir une jument ou un hongre Tête-Brune, pourtant...

— Et pourtant quoi ? demanda Khaavren.

— Je veux juste dire ceci : les chevaux ne servent pas qu'à aller se battre à la guerre.

— C'est vrai, oui. Vous voulez parler des bêtes de somme ou des chevaux à coches ?

— Je pensais plutôt aux jolis petits Mégaslep.

— Et à quoi peut bien servir cet animal, s'il vous plaît ? interrogea Khaavren, en secouant la tête.

— Eh bien, voyez-vous, les Mégaslep sont des animaux très beaux, avec qui il fait bon parader. D'ailleurs, dans certaines circonstances, certains rêveraient d'avoir un si bel animal à leur côté, aussi peu pratique soit-il.

— Dans quelles circonstances, je vous prie ?

Tazendra remporta une petite somme et ce fut son tour de distribuer les cartes.

— Par exemple, si vous sortez dans la rue, juste en face, vous verrez un jeune homme de la Maison du Phénix avec une jument Longue-Oreille. Ce gentilhomme est en pleine conversation avec une dame de la même Maison. Il semble que, s'il essaye de l'impressionner, il aurait bien plus de succès avec un petit megaslep tout mignon qui danserait pour elle et qui montrerait ses... Mais, que se passe-t-il, cher Khaavren ? Quelle est cette expression sur votre visage ?

En effet, Khaavren regardait fixement la femme phénix dont son ami lui avait parlé et il réalisa qu'elle n'était autre que la femme avec qui il avait voyagé, celle-là même qui s'était prétendue une Issola dans le coche pour Dragaera.

— Un instant, cher Pel. Je crois que je viens de reconnaître quelqu'un. Accordez-moi un moment pour que je sache si je me trompe.

Chapitre Onzième

Dans lequel l'intrigue, ressemblant de plus en plus à une soupe dans laquelle on a ajouté de la mie de pain, commence enfin à s'épaissir.

Sans attendre la réponse de son ami, Khaavren sortit de l'auberge en courant. Une fois dehors, il s'arrêta, le temps de se demander ce qu'il allait bien pouvoir lui dire. Il avait pensé à elle souvent, depuis qu'ils s'étaient quittés. Pourtant, il s'approcha de la femme avec hésitation et s'arrêta assez près pour entendre leur conversation. Il espérait pouvoir ainsi trouver quelque chose à dire en arrivant devant elle. Il en profita pour écouter, tout simplement.

— Mais alors, mon cher frère, tu dis qu'elle ne t'a même pas remarqué ?

— À peine, ma sœur. Elle a bien croisé mon regard une ou deux fois, mais c'est à peine si elle s'est rendue compte de ma présence, ou de celle de mon cadeau.

— C'est une femme de glace !

— Mais je n'ai pas abandonné.

— Que veux-tu dire, mon frère ?

— Il faut soit perdre la guerre, soit trouver une autre façon d'attaquer.

— La défaite, mon frère, est inenvisageable. Tu connais les enjeux : pour toi, pour moi, pour nos amis, pour l'Empire. Je te le redis, tu ne peux pas échouer.

— Alors nous devons trouver un autre moyen.

— Tu as quelque chose en tête ?

— Moi ? Mais, ma sœur, c'est toujours toi qui trouves les idées, d'habitude.

— Soyons honnêtes, tu as vu dans quoi ma dernière trouvaille nous a fourrés. Il est temps que tu en trouves, toi.

— Et si j'en avais déjà trouvé une ?

— Je te soutiendrais avec tous les moyens dont je dispose.

— Alors, voilà à quoi je pense : nous devons essayer de lui fournir ce qu'elle désire le plus.

— C'est futé, cher frère. Mais que désire-t-elle par-dessus tout ? Elle aurait la même passion que son mari pour les bijoux, la chose aurait été facile.

— Non, elle ne veut pas de bijoux. C'est autre chose.

— Mais sais-tu de quoi il s'agit ?

— Eh bien, ma sœur, je crois que oui.

— Quoi ? Tu le sais déjà ?

— Oui. Et toi aussi, d'ailleurs.

— Tu veux dire que...

— Exactement.

— Ah ! Mais comment ?

— Je ne sais pas. Je vais y réfléchir. Et tu ferais bien d'en faire autant.

— D'accord. Nous nous reverrons demain, à l'endroit que tu sais, et nous ferons le point sur la question.

— Formidable, à demain alors.

— À demain.

Après avoir salué, le cavalier se retourna, monta sur son cheval et partit. La rue n'était pas faite pour accueillir des cavaliers, il perdit par conséquent beaucoup de temps à zigzaguer entre les piétons, les charrettes et les perrons. Khaavren eut le temps de s'apercevoir que ce frère était l'homme qui s'était fait passer pour le mari, dans le coche qui les avait amenés ici. Nous devons ajouter qu'en plus de ce constat, la première pensée qui traversa l'esprit de Khaavren était que s'il était réellement son frère, alors la femme était peut-être célibataire ; or il est évidemment plus simple de prendre une place laissée vacante que de remplacer quelqu'un qui remplit correctement son devoir.

Pendant que les passants se pressaient sous les porches pour éviter d'être piétinés par le cheval, la femme se retourna et se retrouva, par conséquent, face à face avec Khaavren. Vu l'expression de son visage, elle le reconnut tout de suite.

— Monsieur le Garde, dit-elle. Ne nous serions-nous pas déjà rencontrés il y a quelques semaines ?

Khaavren s'inclina le plus bas possible.

— Votre mémoire est aussi infaillible que... (Il se rattrapa et son visage s'empourpra.) Je voulais dire que c'est exact.

La Phénix qui était soit distraite, soit très polie, ne donna pas l'impression d'avoir remarqué le malaise de Khaavren.

— Vous vous appelez Khaavren, comme le vin, c'est cela ? demanda-t-elle.

— En fait, madame, votre mémoire est *presque* infaillible. Je m'appelle Khaavren, mais le vin dont vous avez parlé provient des grappes qui poussent dans la région qui m'a donné mon nom. En réalité, ce sont les mêmes noms, mais ils ne se prononcent pas tout à fait de la même façon. Et maintenant que mon identité est claire pour nous deux, je serais très curieux de connaître la vôtre, puisqu'il me semble évident que je ne peux plus vous appeler par le nom que vous m'avez donné quand vous prétendiez être une Issola. J'ai pourtant besoin de connaître votre nom pour pouvoir vous proposer mes services et satisfaire tous vos désirs.

Il rougit de nouveau quand il évoqua le mensonge qu'elle avait proféré. Elle ne le nia pas.

— Je m'appelle Illista, répondit-elle simplement. Mais, dites-moi, pensez-vous vraiment ce que vous venez de dire ?

Il fallut un moment à Khaavren pour comprendre de quoi elle parlait, et quand il comprit enfin, son cœur fit un bond dans sa poitrine.

— Venez, reprit-elle. Accompagnez-moi jusqu'à ma calèche, il y a quelque chose dont je souhaite vous parler.

Khaavren suivit Illista sans même jeter un regard à ses compagnons qu'il abandonna sans prévenir.

— Savez-vous, dit-il, que vous avez un nom ravissant ? Il me fait penser à ces chutes d'eau de la rivière Trio, un affluent de la rivière profonde qui coule à côté de chez moi.

— Oh, répondit-elle. Vraiment ?

Oui, vraiment, Illista. Il coule dans ma bouche.

— Vous allez me faire rougir.

— Jamais de la vie, s'écria-t-il. Mais nous sommes arrivés à votre calèche. Que vouliez-vous donc me dire ?

— Montez, je vous prie, je vous expliquerai à l'intérieur.

— Voyez, je monte comme vous me le demandez, pour vous montrer que j'ai une entière confiance en vous.

— Oh, vous êtes trop bon.

— Pas le moins du monde. Mais ne me faites pas languir. Quelle est cette chose dont vous voulez me parler ?

— Eh bien, voilà... Non, je ne peux pas.

— Vous ne pouvez pas ? C'est ça que vous vouliez me dire ?

— Mais non. Je ne peux pas vous dire ce que je voulais vous dire.

— Comment ça, vous ne pouvez pas ?

— Oh, mais je dois.

— Dois quoi ?

— Vous le dire.

— Me dire quoi ?

— Je ne peux pas le dire.

— Madame Illista, il me semble que vous êtes en pleine détresse.

— Oui, vous avez peut-être raison.

— Alors je ne demande qu'à comprendre la cause de cette détresse, afin que je puisse vous en débarrasser.

— Oh, si seulement vous pouviez !

— Non seulement je le peux, mais je vais le faire. Je vous le jure. Si c'est un homme, je le tuerai. Si c'est une chose, je vous l'obtiendrai. Si c'est une cause, j'en ferai mon drapeau. Si c'est un dieu...

— Oui ?

— Eh bien... si c'est un dieu, je le ferai se lever et je vous escorterai jusqu'à lui pendant que les fantômes des Chemins garderont le passage.

— C'est vous qui le dites. Mais que ferez-vous, exactement ?

— Ah, vous me blessez.

— Moi ?

— Donnez-moi une chance, c'est tout ce que je vous demande.

— Vous jurez que l'on peut vous faire confiance ?

— Je garderai vos secrets plus chèrement que les murmures de mon cœur.

— Bon, je vais vous le dire, alors. Mais pas maintenant.

— Vous n'avez qu'à dire l'endroit et l'heure.

— Vous connaissez cette auberge dans laquelle, il y a quelques semaines, vous avez tué Frai ?

— Comment pourrais-je l'oublier ? Mais comment êtes-vous au courant ?

— Oh, eh bien, je suis au courant de tout ce qui se passe dans cette ville. Maintenant que nous nous sommes mis d'accord sur l'endroit, soyez là demain, à la tombée de la nuit, et je vous murmurerai mon secret à l'oreille.

— Je serai là sans faute.

— Je compte sur vous, alors.

— N'hésitez pas.

— C'est bien. Partez, maintenant.

— Je pars, je viens, je suis à vos ordres.

En disant cela, il glissa hors du carrosse et retourna dans l'auberge où ses amis l'attendaient. Tazendra l'assaillit de questions, mais il lui fit comprendre d'un geste qu'il en parlerait plus tard.

— Comme vous voudrez, dit Pel. Nous en étions aux chevaux.

— Nous devrions plutôt parler des conséquences de notre petite affaire dans le terrain d'entraînement des archers, rétorqua Aerich.

En entendant les mots « terrain d'entraînement », les deux Gardes qui jouaient avec Tazendra et Tazendra elle-même sourirent. Pel et Khaavren, en revanche, froncèrent les sourcils. Ils avaient assez d'esprit d'analyse pour saisir ; que le mot « conséquences » qu'avait prononcé Aerich était lourd de sens.

— Qu'y a-t-il ? demanda Pel.

— Le capitaine m'a fait l'honneur d'en discuter avec moi, aujourd'hui. Khaavren se tortilla sur sa chaise.

— Est-ce qu'il sait que nous étions impliqués ?

L'idée que le combat s'était déroulé contrairement aux lois de l'Empire venait de traverser l'esprit de Khaavren.

— Comment pourrait-il l'ignorer ? Vous croyez qu'il est devenu sourd et aveugle d'un seul coup ?

— Mais alors, pourquoi ne nous a-t-il pas fait mettre aux arrêts ? s'enquit Khaavren.

— Eh bien, G'aereth est au courant, mais disons que le capitaine ne l'est pas. Khaavren acquiesça.

— Alors cette discussion était purement informelle ?

— Exactement.

— Qu'avait-il à vous dire, alors ?

— Que quelqu'un avait blessé le cavalier Dekkaan.

— Qu'avez-vous répondu ?

— J'ai répondu que c'était bien regrettable.

— Il était d'accord avec vous ?

— Non seulement il était d'accord mais il l'a confirmé à plusieurs reprises.

— Et ensuite ?

— Il a dit aussi que le cavalier Dekkaan était un gentilhomme au sang chaud qui ne se laisse pas blesser aussi facilement.

— C'est bien vrai, s'écria Khaavren, qui avait eu l'occasion de le tester.

— Et puis, il y a l'histoire de Kurich.

— Attendez ! cria Tazendra, en se retournant brusquement. Je crois que ce nom me dit quelque chose.

— C'est normal. Vous l'avez tué, répondit Aerich.

— Ah, c'est pour ça.

Elle se tourna de nouveau vers la table de jeu.

— Et alors, dit Khaavren, qu'y a-t-il avec Kurich ?

— C'était le frère cadet de Son Excellence Lytra e'Tenith, le seigneur de Guerre.

Ils se dévisagèrent tous les trois, en silence. Tazendra, elle, continuait à perdre de l'argent avec l'aplomb de quelqu'un qui est habitué à perdre.

— Oui, mais, reprit Khaavren, c'était un duel équitable. Il suffit de poser la question à Uilliv et Rekov pour en avoir la preuve.

— C'est ce que j'ai dit au capitaine.

— Vous le lui avez dit ?

— Je lui ai simplement laissé entendre.

— Ah. Et qu'a-t-il répondu ?

— Que c'est grâce à cela que les perpétrateurs – c'est le mot qu'il a employé – sont encore en vie, à ce jour, mais qu'ils feraient bien de surveiller leurs arrières.

— Nous serons plus prudents, alors, conclut Pel.

— Ce n'est pas tout.

— Quoi, encore ? s'écria Khaavren.

— Nous avons irrité quelqu'un d'autre, également.

— À savoir ?

— Gyorg Lavode.

— Le capitaine des Lavodes ? demanda Pel.

— Lui-même.

— Comment avons-nous fait ? interrogea Khaavren.

— Le capitaine n'en a pas la moindre idée.

— Dites-moi, Pel, s'enquit Khaavren, vous qui connaissez les gens de la Cour aussi bien que je

connais la garde de mon épée, connaîtriez-vous quelqu'un qui le protège ?

— Absolument.

— Ne serait-ce pas un Dzur, d'à peu près un demi-millénaire, un peu plus grand qu'Aerich, avec des yeux noirs perçants, un nez crochu et une bouche très fine ?

— Vous venez de le décrire à la perfection.

— Alors je crois savoir ce qui a pu l'irriter.

— Il peut être un ennemi redoutable, ajouta Pel. N'oublions pas qu'il est guerrier et mage à la fois, comme tous les Lavodes. C'est un problème qu'il va falloir prendre très au sérieux.

— C'est un problème.

— Que devrions-nous faire, alors ? interrogea Pel.

— Je n'en ai aucune idée, admit Aerich.

— Permettez-moi d'y réfléchir un moment, répondit Khaavren. Je vais peut-être trouver une solution. Mais je crois que nous ferions mieux de continuer cette discussion à la maison, loin des oreilles indiscreètes.

— Cela me convient, dit Pel. Nous devons juste attendre notre amie dzurnoble.

Tazendra haussa les épaules.

— J'ai perdu tout mon argent, je n'ai aucune raison de rester ici, dit-elle.

Elle voulait montrer, en disant cela, que même si elle semblait ne prêter aucun intérêt à la conversation, elle n'était pas sourde.

Ils rentrèrent donc dans leur foyer, qui était tout proche, et se réunirent dans la chambre d'Aerich. Srahi leur servit du vin.

— Merci, dit Khaavren. Ce sera tout.

Srahi renifla.

— Encore vos discussions privées ? fit-elle. Je comprends que vous me teniez à l'écart, mais n'attendez pas que je vous aide à combattre les brigands ou à ce que je vous panse quand vous rentrerez ici, le corps troué comme une passoire.

— On ne vous demandera rien de tout cela, lui assura Khaavren, poliment. On aurait pu penser en revanche que vous seriez contente de ne pas être au courant d'une histoire qui ne vous concerne pas, qui ne vous intéresserait même pas, et qui met en danger quiconque est au courant.

— Ah, alors j'avais raison ! s'écria-t-elle. Mettez-moi dans la confidence, jeune homme, vous allez voir que...

Elle ne continua pas sa phrase ; Aerich lui avait coupé la parole d'un simple geste. Bien qu'elle fût insolente avec Tazendra, suspicieuse envers Pel et méprisante envers Khaavren, elle avait peur d'Aerich. Quand il signifia que la conversation était terminée, elle se reprit et sortit de la chambre sans rien ajouter. Puis Aerich prit son crochet et se mit à tricoter. Il fit un signe à Khaavren pour lui indiquer qu'il pouvait reprendre la conversation.

— Bien, reprit Khaavren. Je ne sais pas si les dangers dont j'ai parlé à cette bonne Srahi sont réels, toutefois je crois qu'ils le sont. Je suis assez inquiet, à vrai dire, de ce que nous venons d'apprendre.

— Moi aussi, ajouta Pel. Mais vous ne devez pas oublier de nous dire pourquoi vous avez couru dehors, tout à l'heure. Enfin, sans que cela compromette votre honneur de gentilhomme, bien sûr.

— Oh, aucun problème. Je vais vous expliquer.

— Nous vous écoutons, dit Pel.

— Vous voyez, précisa Tazendra, que vous avez toute notre attention.

— Vous souvenez-vous de nos compagnons de voyage, dans le coche qui nous a amenés ici ?

— Je crois, oui, répondit la Dzur. Il s'agissait de deux Issolas en route pour la Cour. Et vous aviez dit qu'ils étaient des Phénix déguisés. Je me suis souvent demandée si nous allions les revoir un jour.

Aerich acquiesça.

— Figurez-vous, poursuivit Khaavren, que je viens juste de parler à la dame. Il s'avère qu'elle a quelques problèmes en ce moment et je vais aller la retrouver pour faire ce que je pourrais pour l'aider.

Aerich sourit en entendant ces mots. Tazendra et Pel acquiescèrent simplement. Il y eut un grand silence dans la chambre. Khaavren se remémora tous les événements qui s'étaient déroulés depuis son arrivée dans le petit village de Marché-le-Neuf. Des questions restaient en suspens. Il ne comprenait pas encore grand-chose à ce qui se passait à la Cour, ni pourquoi deux Phénix s'étaient fait passer pour des Issolas et encore moins comment il avait pu irriter un personnage aussi important que Gyorg Lavode.

Il prit le temps de réfléchir et finit par conclure qu'il n'était pas nécessaire d'en dire plus sur la femme phénix avant qu'il ne découvre ce qui se tramait à la Cour. Il se demanda également comment mettre ce sujet sur le tapis. Les autres le regardaient fixement et tâchaient de lire ses pensées à travers les expressions de son visage.

— Pel, mon ami – du moins j'espère pouvoir vous appeler ainsi...

Ce dernier lui signifia qu'il pouvait.

— ... je dois vous remercier de m'avoir présenté au capitaine.

— Ce n'était rien du tout, répondit Pel.

— Je vous demande pardon, mais c'était tout l'inverse.

— Je suis entièrement d'accord avec Khaavren, ajouta Aerich.

— Et moi aussi, cher Pel, ajouta Tazendra.

— Bon, si vous voulez, conclut le Yendi. Cela me fait plaisir de pouvoir rendre un service qui est dans mes cordes, c'est aussi simple que cela.

— Ah ! s'écria Khaavren. Alors vous pourriez peut-être m'aider une nouvelle fois. Ensuite, je puis vous assurer que vous pourrez me compter parmi vos amis pour le reste de votre vie.

— *Konechno*, s'exclama Pel, ce sera avec joie. Que puis-je faire pour vous ?

— Ceci, commença Khaavren. Je suis, voyez-vous, originaire d'un duché très éloigné de la capitale.

— Je suis au courant.

— On n'y sait pratiquement rien de ce qui se passe dans la capitale de l'Empire.

— Continuez.

— Je serais heureux d'en savoir un peu plus sur ce qui s'est passé ici ces derniers temps, disons à partir de quelques semaines avant notre arrivée. Comme ça, j'aurai l'air moins bête quand on me parlera.

— Rien de plus facile, cher Khaavren.

— Vous allez m'aider, alors ?

— Mais, bien sûr. Enfin, si vous le voulez.

— Je suis impatient de vous entendre.

— Eh bien, voici les principales nouvelles : l'impératrice Cherova a cédé sa place sur le trône et Tortaalik I^{er} a été élevé au sommet il y a onze semaines.

Aerich se cala bien au fond de son fauteuil et vida sa coupe de vin. Tazendra attendait la suite avec impatience, tout comme Khaavren.

— Cela, je le savais déjà, en fait. C'est même pour cela que je suis ici, dit Khaavren.

— Ah bon ? s'étonna Pel.

— Tout à fait, répondit Tazendra. Vous savez bien qu'un empereur athyra n'emploie que très peu de Gardes qui ne sont que de simples épéistes. Un Phénix, en revanche...

— Bien sûr, coupa Khaavren. Mais l'impératrice...

— Ah, l'impératrice, reprit Tazendra.

— Vous connaissez les raisons de l'abdication de l'impératrice Cherova ?

— Ah ! La raison ? s'écria Tazendra. Vous voulez savoir si on connaît la raison ?

— Je pensais que c'était dû au changement de cycle, poursuivit Khaavren.

— Oui, répondit Tazendra. Après tout, quand le cycle change...

— C'est vrai, coupa Pel. Mais vous savez que la fin d'un cycle est toujours marquée par un événement singulier et c'est cela qui conduit la Maison suivante à prendre le trône et l'Orbe en sa possession.

— Bien sûr, répondit Khaavren.

Il n'en savait rien, pour être honnête.

— Il y a donc eu un événement singulier, c'est cela ?

— Très singulier.

Pel admirait la beauté de ses mains.

— Et c'était un événement... ? enchaîna Tazendra qui ne voulait pas être écartée de la conversation.

— Je ne trouve pas d'autre mot plus exact pour en parler que ce terme.

— Bien, et alors, quel était cet événement ?

— La baronne de Kaluma a coupé la tête du marquis de Champoivré.

— Ah, s'étonna Khaavren. Et c'est comme ça que l'impératrice a remarqué le changement de cycle ?

— Pourquoi pas ?

— Oui ! reprit Tazendra. Et pourquoi pas, d'abord ?

Elle commença à rougir.

— Mais je ne vois pas en quoi...

À cet instant, Aerich entra dans la conversation.

— La baronne de Kaluma est peut-être plus connue sous le nom de Kathana e'Marish'Chala, de la Maison du Dragon.

— Ah oui, d'accord, répondit Khaavren.

Il ne comprenait plus rien du tout.

— Mais quelle fut la cause de la dispute ?

— La baronne, répondit Pel, ou si vous préférez Kathana, est, comme vous le savez, une artiste. Elle venait de terminer une toile commandée par monsieur Rollondar e'Drien. La peinture représentait, si ma mémoire est bonne, un Dragon blessé. Elle la transporta au palais, pour l'accrocher dans l'aile du Dragon.

— Et alors ?

— Et alors, il se trouve que monsieur de Champoivré était au palais à ce moment-là. Il avait rendez-vous avec le seigneur de Guerre. Il vit l'œuvre et se permit un commentaire.

— Ah. Il n'a pas aimé ?

— Il trouvait qu'il y avait trop de mélancolie et pas assez de violence pour que ce soit un Dragon. La baronne, à ce qu'on m'a dit, voulut lui montrer qu'elle s'y connaissait aussi bien que lui en violence. Elle le décapita avec son épée, pour ce faire.

— Elle a eu bien raison, s'exclama Tazendra. J'aurais fait la même chose, mais bon...

— Oui ?

— Mais bon, je ne sais pas peindre.

— Mais, reprit Khaavren. Quel rapport avec l'abdication de l'impératrice ?

— C'est très simple. Champoivré est un fief d'extrême orient. Il est la propriété de la Maison du Dragon en personne. Il a été offert à un marquis, si je ne me trompe pas, de la lignée des e'Tenith...

— E'Lanya, corrigea tranquillement Aerich.

— E'Lanya, alors. Quoi qu'il en soit, avec sa mort, il y eut toute une discussion houleuse pour savoir qui serait le nouveau marquis. L'héritier dragon, de la même famille que monsieur de Champoivré,

voulait mettre les terres sous sa coupe, mais une autre famille réclamait le contrôle ; la branche des e’Kieron, je crois.

— Eh bien, avoua Khaavren, je ne comprends toujours rien.

— Je vais vous expliquer. Ce sera plus clair que l’eau de la rivière des Trois Chutes. Le fief de Champovré est situé dans une petite vallée, coïncée entre deux immenses montagnes, à la frontière est de l’Empire. C’est un point extrêmement stratégique.

— Continuez, cher Pel, ça m’intéresse de plus en plus.

— De plus, cette zone a subi plus d’invasions que toutes les autres régions de l’Empire réunies. Pourquoi, personne ne le sait vraiment, mais c’est pour ça que cette terre a été mise sous la protection de la Maison du Dragon. L’impératrice prit tous ces paramètres en compte et comprit que la situation était dangereuse. Ajoutez à cela la menace de la révolte des Charretiers, et vous comprendrez qu’il lui fallut mettre en place un empereur peut-être moins doué en magie, mais beaucoup plus diplomate, pour régler les problèmes de la frontière est, avant que les Orientaux ne se mettent en tête d’envahir le coin.

Khaavren jeta un rapide coup d’œil vers Aerich, qui était absorbé par son tricot.

— Ah ! À présent, je comprends ! s’écria le Tiassa.

— Voilà donc où nous en sommes aujourd’hui.

— Et qu’est devenue madame Kathana ?

— Oh, l’empereur a tout de suite ordonné son arrestation.

— Son arrestation !

— Tout à fait. Elle a blessé à mort un homme sans avoir suivi les codes du duel. Et comme, en plus, elle lui avait sectionné la colonne vertébrale et qu’elle lui avait planté des pinceaux dans les yeux après l’avoir décapité...

— Quoi ?

— C’est comme j’ai l’honneur de vous le décrire. Après ce qu’elle a fait, personne ne pouvait plus lui sauver la vie et il fut emmené aux chutes des Portes de la Mort, pour entrer dans... eh bien, dans quoi que ce soit qui puisse se trouver après la mort. Il n’y eut pas d’autre possibilité, ensuite, que d’ordonner son arrestation.

— Elle a été arrêtée, alors ?

— Ah ! Je n’ai pas dit ça.

— Quoi ? Elle se cache ?

— Elle est en plutôt bons termes avec le capitaine Lanmarea, or l’arrestation lui était dévolue. Il paraît logique qu’il n’en fit rien.

— Je comprends maintenant, dit Khaavren. Mais pourquoi l’arrestation n’a pas été confiée à G’aereth, après l’échec de Lanmarea ?

— Mon cher Khaavren, répondit Pel. L’empereur ne peut pas se permettre de proférer une telle insulte. Confier cette mission à G’aereth après l’avoir confiée, dans un premier temps, à Lanmarea, aurait eu pour seul effet de détruire totalement l’équilibre fragile entre les deux compagnies, qu’il essaye de préserver encore aujourd’hui.

— Et alors, il ne pouvait pas confier la tâche aux Lavodes ?

— On voit que vous n’êtes pas à la Cour depuis longtemps. Même l’empereur ne peut assigner de tâches aux Lavodes. Ils n’obéissent qu’à leur premier capitaine, l’enchanteuse de la montagne du Dzur et ils n’acceptent par ailleurs que les missions qui les intéressent et refusent celles dont ils ne veulent pas.

— Mais il leur a quand même demandé ?

— Je n’ai pas dit qu’il ne l’avait pas fait.

— Et ?

— Dame Kathana est, semble-t-il, une amie de l’enchanteresse et, même si cette dernière est bannie de la Cour et de ses fonctions, elle a toujours une énorme influence sur les Lavodes.

— Et imaginons, continua Khaavren, que des Gardes de G’aereth trouvent la fugitive et la remettent à la justice, que se passerait-il ?

— Vous voulez dire, s’ils agissent de leur propre chef, sans le consentement de G’aereth, leur capitaine ?

— C’est exactement ce que je veux dire.

— Dans ce cas... (Pel fronça les sourcils.) Dans ce cas, je pense qu’ils énerveraient autant Lanmarea et sa compagnie des Ceintures blanches qu’ils feraient plaisir à G’aereth. (Il jeta un regard à Aerich.) Et ils en irriteraient d’autres.

— Et, ajouta Tazendra, ils devraient quitter la ville pendant quelque temps.

Aerich sortit enfin la tête de son crochet.

— Ce n’est pas représentatif de l’immense service que nous aurons rendu à l’Empire, dit-il.

— Ah, s’écria Khaavren. Vous venez d’employer le mot « nous », je me trompe ?

— Non, répondit Aerich, c’est vrai.

— Vous proposez donc que nous nous lancions dans l’aventure ?

— Je ne prends pas cette peine. Vous l’avez déjà fait avant moi.

— Par le sang du cheval, cria Khaavren. C’est vrai. Êtes-vous d’accord ?

— Entièrement, répondit Aerich.

— Et moi aussi, ajouta Tazendra. C’est exactement pour vivre ce genre d’aventures que je vous ai suivis jusqu’ici.

— Et vous, cher Pel ? demanda Khaavren.

— Oh, moi ? Vous avez l’air si motivés que je ne peux pas me mettre en travers.

— Alors nous sommes tous d’accord, s’écria le Tiassa.

— Presque, précisa Aerich.

— Que reste-t-il à mettre au point ?

— Deux choses, répondit-il. D’abord, comment allons-nous convaincre le capitaine de nous donner les congés nécessaires à notre enquête sans pour autant lui parler de notre plan ?

— Je n’avais pas pensé à ça, concédai Khaavren.

— J’ai une idée, lança Pel.

— Excellent, s’écria Khaavren. Nous vous laissons le soin de vous en occuper, alors. Et le second problème, Aerich ?

— Le second problème, répondit le Lyorn, est très simple. Comment allons-nous trouver Kathana e’Marish’Chala pour pouvoir l’arrêter ensuite ?

— Ah, ça... répondit Khaavren.

— Oui ?

— Laissez-moi m’en charger.

Chapitre Douzième

Dans lequel Khaavren tente d'en savoir plus sur Kathana e'Marish'Chala.

Nous sommes sûrs que nos lecteurs nous pardonneront de ne pas nous être attardés sur tous les aspects du quotidien des personnages dont nous avons choisi de raconter l'aventure. C'est le problème, quand les événements sont aussi nombreux que les grains de sable du désert de Suntra. L'énoncé classique de détails devient vite fatigant et rend le récit confus. À l'inverse, une sélection et une parcimonie des éléments aèrent et éclairent la narration. Ainsi, nous n'avons pas jugé nécessaire d'apprendre à nos lecteurs comment Srahi trouva une blanchisseuse ; ou comment Pel choisit son papier à lettres parfumé sur lequel il écrivait à ses maîtresses ; ou le traitement infligé par Aerich à ses bottes de cuir, pour les imperméabiliser ; ou encore comment Tazendra faisait ses assouplissements, avant ses exercices du matin.

Cependant, nous sommes forcés d'admettre que, parfois, un de ces petits détails, à un moment précis, revêt une importance bien plus grande que ce que nous aurions pu imaginer. Quand le cas survient, nous hésitons à revenir en arrière pour modifier ce qui a déjà été écrit mais, au final, nous préférons continuer à avancer, avancer et encore avancer, comme dirait Undauntra, et laisser les traînards rattraper leur retard.

Il est donc de notre devoir de mentionner que Khaavren passait, tous les jours, de longs moments à la bibliothèque impériale. Il avait remarqué que Pel avait ses petits secrets, qu'Aerich se perdait dans ses contemplations et que Tazendra était heureuse de jouer et de provoquer des émeutes, en attendant de se glorifier au combat. Mais lui, Khaavren, s'il voulait réussir quoi que ce soit, il devait absolument combler son ignorance. Sa famille, bien pauvre, n'avait réussi qu'à l'envoyer dans la classe d'un tuteur, où il avait appris à lire et à compter avec les enfants vallistas et chreothas, mais n'avait pas réussi à assouvir sa soif de connaissances. Il s'était cependant débrouillé pour avoir le temps, chaque jour, de lire des passages de cinq livres traitant de cinq sujets distincts : la magie et les sciences naturelles, l'histoire, la philosophie, un manuel d'apprentissage et enfin un livre plus littéraire.

Ce qu'il faut retenir de tout cela, c'est que, logiquement, à force de butiner de livre en livre, il finit par rencontrer plusieurs bibliothécaires. À la bibliothèque Caffissa, qui s'étalait sur les trois étages du quartier sud de l'aile de l'Athyra, tous les bibliothécaires étaient Athyras. Ils n'étaient aimables avec Khaavren que pour éviter de trop faire ressortir ses faiblesses. Dans les couloirs de la bibliothèque d'Argent, techniquement en dehors du palais, mais très proche de l'aile du Lyorn, tous les bibliothécaires, des historiens lyorns, étaient serviables. Tellement serviables, même, que Khaavren se perdait dans toute la montagne de recommandations, de contre-recommandations, de corrections et de notations qu'ils pouvaient lui faire.

Mais dans la bibliothèque Zerika, située dans un sous-sol près de l'aile impériale, il y avait un Oriental, un certain Ricardo. C'était un personnage très rond, comme toutes les personnes de cette race à la vie éphémère, avec plus de poils sur le visage que sur le haut de son crâne. Il marchait en se dandinant, un peu comme cette espèce de petits animaux sauvages qui vivaient au bord du fleuve Jaune. La pointe de sa langue semblait s'être collée à tout jamais entre ses deux mâchoires, le long de sa joue gauche. Il était, pour Khaavren, un véritable torrent d'informations qui se mettait en marche à

la moindre question. La philosophie était une matière placée en haut de l'échelle du savoir pour le Phénix, mais les conséquences du règne de l'Athya étaient encore très présentes. Comme à la période de la Maison du Dragon, tout ce qui n'était pas fait pour tuer ou blesser ne présentait aucun intérêt. C'était à cause de cela que la bibliothèque du pauvre Ricardo était désertée par les clients. Il fut donc absolument ravi quand il vit Khaavren arriver, la première fois.

Il n'est pas la peine de préciser que le Tiassa profita grandement de sa relation avec l'Oriental. C'était un homme qui volait de livre en livre, de pensée en pensée, de manière totalement désordonnée, sans aucune méthode. Il agissait à la manière d'un tsalmoth – retournant un problème dans tous les sens, étudiant toutes les possibilités, mais surtout sans jamais s'arrêter avant de l'avoir résolu. Khaavren retira de cette relation deux avantages, même si la philosophie, la science des sciences, ne l'intéressait pas plus qu'avant : le premier, c'est qu'il avait développé plus d'aisance et de facilité pour aborder un problème, et le second, c'est qu'il était devenu ami avec cet enseignant oriental.

C'est à Ricardo que Khaavren parla du crime de Kathana e'Marish'Chala. Ricardo écouta toute l'histoire avec attention, sans poser de questions, ses yeux fixés sur la bouche de Khaavren, comme pour lire les mots avant de les entendre.

Quand le Tiassa eut achevé son récit, Ricardo lui suggéra d'aller faire un tour quelques heures, le temps qu'il trouve des documents révélateurs dans les archives de la bibliothèque. Khaavren acquiesça et sortit. Il s'installa dans une petite brasserie de l'aile du Phénix et commanda quelques fruits et du fromage. Une fois son repas terminé, il retourna à la bibliothèque et trouva Ricardo penché au-dessus d'énormes piles de feuillets desquelles dépassaient des fiches rouges, marrons, vertes, jaunes ou bleues, comme autant de langues de serpents. Sur chaque fiche étaient inscrites des séries de nombres, de dates et de noms de lieux, classées dans des colonnes et des tableaux. Ricardo leva les yeux et fixa Khaavren. Son regard était vide, comme s'il voyait le Garde pour la première fois. Puis il secoua faiblement la tête.

— Ah, vous revoilà.

— Me revoilà, cher Ricardo, répondit le Tiassa. Il me semble que vous avez trouvé quelque chose.

— Ce sont les documents que j'ai réclamés au service des Archives impériales, qui gère tous les dossiers afférents aux histoires d'impôts.

— Ah. Les impôts ?

— Parfaitement.

— Je vous demande pardon. Ricardo, mais que viennent faire les impôts dans l'histoire de Kathana e'Marish'Chala ?

— Oh, eh bien, c'est une histoire d'impôts, en fait.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Je vais vous expliquer.

— Avec plaisir, oui.

— Ce que vous ne devez pas oublier, jeune homme, commença l'Oriental, (il oubliait que Khaavren était, techniquement, bien plus âgé que lui) c'est que les dragonobles ne se cachent jamais. Par conséquent, si vous avez l'impression que votre cible se terre quelque part, en réalité, c'est juste qu'elle est occupée à autre chose.

— Et que pourrait être cette autre chose, cher Ricardo ? interrogea Khaavren, avec calme.

— Tout un tas de choses, à vrai dire. C'est une artiste. Alors, à votre avis, que pourrait bien faire une artiste qui souhaiterait se faire oublier un moment ?

— Elle pourrait entamer une grande peinture.

— C'est exactement ce que je pense, s'écria Ricardo.

— Mais, elle peut peindre n'importe où, voyez-vous.

— Elle le peut, oui, mais ce n'est pas le cas. Elle ne peut être, en réalité, qu'à un seul endroit à la fois.

— Je suis bien d'accord avec vous, mais il faut que l'on trouve cet endroit. C'est d'ailleurs précisément pour répondre à cette question que je suis venu vous voir au début.

— Et c'est à cette question que je me propose de répondre.

— Comment ça, maintenant ?

— Oui, maintenant.

— Mais comment ?

— En faisant une déduction.

— Ah. Une déduction.

— Oui. En déduisant pour qui elle travaille. J'ai ici les rapports de toutes les dépenses effectuées par les dix mille nobles les plus riches de l'Empire. Ces rapports sont divisés en plusieurs catégories dont chacune détaille les dépenses de chaque personne. Une des catégories doit représenter les dépenses culturelles de chacun.

— Vous avez raison. Ricardo. L'Empire encourage les nobles à se cultiver. C'est pour cela, d'ailleurs, que la culture n'est pas taxée.

— Exactement.

— Et vous avez regardé dans les dix mille dossiers ?

— Oh, pratiquement. L'empereur serait d'ailleurs bien triste s'il savait qu'un bon nombre d'entre eux n'a quasiment dépensé aucun sou dans l'épanouissement de leurs connaissances culturelles. En revanche, nous, nous sommes heureux de savoir qu'il n'en reste qu'un millier tout au plus, et que la plupart d'entre eux peuvent être écartés d'un simple coup d'œil.

— Je vois. Alors vous avez trouvé qui dépensait son argent dans l'art ?

— Oui, et même plus.

— Plus ?

— Oh oui ! L'Empire exige plus que le simple montant. Tous ceux qui veulent être exonérés de cet impôt doivent inclure dans leur déclaration le genre de l'objet et le nom de l'artiste.

— Ah, le nom de l'artiste ! s'écria Khaavren.

— Exactement.

Le Tiassa réfléchit un moment.

— Mais elle n'aurait jamais donné son vrai nom pour les archives, fit-il remarquer.

— Elle est forcément dans la liste.

— Comment faire ?

— Savez-vous comment les artistes gagnent leur vie ?

— Eh bien, en vendant leurs œuvres.

— Oui, mais qui les achète ? On peut difficilement imaginer un artiste vendant ses œuvres sur un marché comme on vendrait un panier d'œufs.

— Non, l'artiste doit avoir des clients qui achètent l'œuvre ou qui passent un accord préalable.

— Et cet accord établit-il le montant qui devra être versé en échange de l'œuvre ?

— Bien sûr, même s'ils s'attendent à payer un peu plus, au final.

— Et pensez-vous qu'un artiste, qui se trouve être également dragonoble, comme Kathana e'Marish'Chala, accepterait, même cachée, de réduire ses tarifs ?

— Je crois que non.

— Vous y êtes. Nous devons regarder les commandes dont les tarifs sont sensiblement égaux à ceux pratiqués par la baronne de Kaluma, alias Kathana e'Marish'Chala.

— Et c'est exactement cette liste que vous tenez, cher Ricardo ?

— En effet, monsieur Khaavren. Je l'ai même déjà parcourue.

— Et avez-vous trouvé la réponse ? Je veux dire, avez-vous trouvé la baronne dans cette liste ?

— Je ne pourrais pas en être absolument certain. J'ai cependant découvert que la baronne Kaluma avait reçu, pour ses dernières œuvres, des sommes comprises entre mille trois cent et deux mille cent impériaux.

— Pardi ! Tant que ça ?

— Absolument.

— Et vous avez trouvé quelqu'un qui a effectué une commande équivalente ?

— Beaucoup, même.

— Il ne reste plus qu'à trouver le bon.

— Je vous demande pardon, mais je l'ai déjà trouvé.

— Déjà !

— En effet.

— Mais comment ?

— Eh bien, en regardant les noms des artistes, j'en ai reconnus certains.

— Donc vous les avez éliminés d'office.

— Tout à fait.

— Et ensuite ?

— J'ai regardé les autres.

— Et qu'avez-vous trouvé ?

— J'en ai trouvé un qui s'appelle Fricorith.

— Bon, très bien, il y en a un qui s'appelle Fricorith.

— Parfaitement.

— J'avoue que je ne vois pas bien...

— Ah. Vous ne saisissez pas encore.

— Vous avez parfaitement raison. Je ne saisis pas.

— Fricorith est un mot d'une vieille langue du nord-ouest, toujours en usage dans la Maison du Dragon, ainsi que dans la Maison du Lyorn. Il signifie, « Bientôt-la-fin-de-l'hiver ».

— Comment le savez-vous, cher Ricardo ?

— C'est dans cette langue que sont écrites la plupart des archives de bibliothèque, puisque la plupart des Lyorns la parlent encore, comme j'ai eu l'honneur de vous l'expliquer.

— Je vois. Mais comment cette information vous aide-t-elle dans votre déduction ?

— De façon très simple. La baronne de Kaluma est de la lignée des e'Marish'Chala. Son nom vient de Marish'Chala, seigneur de Guerre de l'Empire sous le quatrième règne du Dragon. À cette époque, Marish'Chala s'appelait Marishori Cvorunn Chalionara. J'ai pris la précaution de le noter, au cas où il serait utile de le savoir.

— Vous avez bien fait.

— Je suis ravi que vous le pensiez.

— Mais dites-moi ce qu'il signifie.

— J'y arrive. Marishori, en langue du nord-ouest, signifie « Gardien de confiance ».

— Je ne vois toujours pas en quoi ça nous aide, cher Ricardo.

— Ça ne nous aide pas. Mais je n'ai pas terminé.

— Qu'avez-vous trouvé d'autre ?

— J'ai cherché la traduction des autres noms, également.

— Et ?

— Cvorunn est très proche du mot serioli Kvirinun, qui signifie, « période des neiges fondues ». C'est le printemps, en quelque sorte. Et Chalionara est proche d'un autre mot serioli, Shuloon !re, qui signifie, « arriver prématurément ». La combinaison de ces deux mots, comme vous l'avez compris,

donne ceci, « l'arrivée précoce du printemps ». Et à quelle époque de l'année le printemps arrive-t-il ?

— À la fin de l'hiver, bien sûr.

— Exactement ! Vous comprenez maintenant l'intérêt du nom de l'artiste que j'ai trouvé, qui s'appelle Fricorith, soit « Bientôt-la-fin-de-l'hiver ».

— Ricardo vous êtes fantastique !

L'Oriental s'inclina. Son visage se mit à rosir légèrement.

— Je crois, dit-il, que nous pouvons affirmer que la baronne de Kaluma réside actuellement dans le donjon de Châteaurouge, en Extrême-Orient, propriété du seigneur Adron e'Kieron, de la Maison du Dragon.

Chapitre Treizième

Dans lequel nous devons, à contrecœur, abandonner nos héros un court moment.

Nous allons laisser Khaavren avaler les marches de l'escalier en colimaçon qui l'emmenèrent jusqu'au rez-de-chaussée, puis traverser en courant la longueur immense de l'aile, contourner les tours du Sud jusqu'au long couloir, franchir la cour du Phénix et enfin se ruer vers le point de rendez-vous qu'ils avaient fixé pour dans une heure, la main plaquée sur son épée pour la garder le long de la jambe et la tête pleine d'idées et de projets, pour nous enfoncer dans une partie très reculée du palais, si haute que Khaavren ne s'y était jamais aventuré.

Deux personnes discutaient dans l'une des nombreuses chambres installées dans l'une des nombreuses tours du grand labyrinthe qu'avait choisi la famille impériale pour ses appartements privés. Ces chambres offraient une vue imprenable sur tout le palais et sur une partie de la ville. Les deux personnes étaient assises à même le carrelage jaune de la pièce. L'une d'entre elles portait tous les atours de la Maison du Dragon. Elle avait, de surcroît, épinglé sur son vêtement toutes les décorations et les insignes de ses campagnes militaires et des honneurs qu'elle avait reçus. Cette personne n'était autre que Lytra e'Tenith, le seigneur de Guerre de l'Empire. L'autre était une silhouette foncée, encapuchonnée dans un vêtement d'Athyra. Aucun insigne d'appartenance à cette Maison n'était cependant visible. La capuche masquait son visage, mais on distinguait ses mains. C'était de vieilles mains ridées. La voix, en revanche, assez puissante, ne donnait aucune indication sur son âge.

— Les nouvelles sont inédites, Excellence, dit l'Athyra.

— Chère Seodra, je ne désire pas connaître la qualité des nouvelles ; je vous ai interrogé sur leur contenu.

— Et que désirez-vous savoir, Excellence ?

— Je veux savoir comment cela a pu se produire.

— Je puis vous assurer que si je le savais, Excellence, je vous le dirais, et sans détour. Peut-être qu'un des dieux a posé la main dessus.

— Si c'était vrai, Seodra, il faudrait en embaucher un autre, ou un démon.

Seodra gloussa. Son petit rire aurait fait trembler d'effroi quiconque l'aurait entendu. D'ailleurs, même Lytra eut du mal à garder le visage impassible et eut un sursaut.

— Vous avez un dieu sous la main, Excellence ?

— Pas vraiment, répondit le seigneur de Guerre.

— Moi non plus, je vous l'avoue.

— Alors ?

— Alors nous allons devoir trouver un autre moyen pour protéger notre investissement.

— Investissement, Seodra ? Par l'Orbe, on croirait entendre un marchand.

— D'une certaine manière, je suis une marchande, Excellence, même si ma marchandise ne se goûte ni ne se sent, et que la monnaie avec laquelle je suis payée ne brille pas comme de l'or.

Lytra remua sur place, comme si elle ne voulait pas être touchée par la métaphore de Seodra.

— Peut-être, dit-elle, que ce n'est pas un dieu, mais de la magie qui a percé les voiles avec lesquels vous avez caché notre ami.

— C'est possible, Excellence. En tout cas, cette suggestion ne me blesse pas. Mais que ce soit l'œuvre d'un dieu ou de la magie ou tout simplement les caprices du hasard nous devons tout faire pour réparer les dégâts.

— Je ne demande pas mieux. Avez-vous une idée sur la façon dont nous allons devoir agir ?

— Peut-être, Excellence, qu'un simple avertissement fera l'affaire. Il n'est ni Dzur ni Dragon.

— Et alors ?

— Et alors il aura peut-être un peu de bon sens.

Lytra dévisagea la vieille femme, le front plissé.

— Seodra, vous essayez de m'insulter ?

La voix du seigneur de Guerre était devenue presque tranchante.

— Pas le moins du monde, s'écria Seodra en ricanant. Quel profit pourrais-je bien en tirer ?

— *Profit* ? reprit Lytra, ironiquement. Vous parlez vraiment comme une marchande, chère Seodra.

— Oui, peut-être, Lytra, mais je me fais un devoir de vous suggérer de nous concentrer sur le problème que nous rencontrons actuellement.

— Un jour, Seodra, je crois que vous allez réussir à me mettre hors de moi. Et savez-vous ce qui se passera alors ?

— Eh bien, l'empereur perdra soit son seigneur de Guerre, soit sa...

Sa voix chevrota, comme si elle était incapable de dire ce que l'empereur allait perdre.

— De toute façon, c'est une éventualité que vous n'aurez pas à envisager, Seodra.

— Merci beaucoup, Excellence. Dois-je mettre en place cet avertissement dont je vous ai parlé ?

— Sur le champ.

— Parfait, Excellence.

— Et si l'avertissement s'avère inefficace, Seodra ? Que se passera-t-il ensuite ?

— Ensuite ? Eh bien, nous continuerons à émettre des avertissements, c'est tout. Vous avez une assez longue portée, n'est-ce pas ? Et la mienne n'est pas plus courte. Nous avons chacune nos deux bras, nos yeux et nos outils. Vous êtes le seigneur de Guerre et cela ressemblerait bien à une guerre.

— C'est vrai, Seodra. Mais seulement une petite guerre amusante.

— Amusante ? Comment ça ?

— Amusante parce que nous allons déployer d'énormes moyens pour protéger Kaluma et pourtant, c'est nous qui allons la détruire.

— Il faut que ce soit nous qui la détruisions et personne d'autre, Excellence, vous le savez. Si quelqu'un d'autre la tue, nous perdrons notre pouvoir de négociation et nous n'aurons peut-être pas l'occasion d'en trouver un autre.

— Vous avez raison, mon amie. Ce qui nous ramène à la question du vicomte Uttrik.

— Oui le pauvre fils du marquis de Champoiré, dont Kaluma a si gentiment ôté la tête pour nous.

— Exactement. Il doit être à la recherche de Kaluma, à l'heure où nous parlons. Et s'il la trouve...

— S'il la trouve, il la provoquera en duel et elle le tuera. C'est un pauvre imbécile.

— C'était. Il a participé à des batailles, depuis. Peut-être qu'il est aguerri.

— Impossible. C'était un pauvre imbécile et il restera un pauvre imbécile.

— Mais pour un Dragon, il n'est pas particulièrement courageux. Peut-être fera-t-il appel aux autorités plutôt que de la provoquer lui-même.

— Impossible, Excellence ! Aucun dragonoble ne ferait une chose pareille, vous le savez mieux que quiconque.

— Et pourtant, je pose la question : devons-nous prendre ce risque ? Une telle erreur sonnerait le glas de tous nos projets.

— Vous avez quelque chose de mieux à suggérer ? Si c'est une garantie qu'il vous faut, il existe beaucoup de gens de la Maison du Jherég qui sont impatients de ne plus m'être redevables.

Lytra frappa sa chaise violemment.

— Non ! cria-t-elle. Pas d'assassins ! Vous avez compris, Seodra ? Il y a des limites que je ne dépasserai pas. Je vous tuerai et je laisserai tous mes projets s'effondrer comme des châteaux de cartes avant d'avoir recours à un assassin.

— Très bien, Excellence. Mais que proposez-vous, alors ?

— Il existe d'autres moyens. Un duel, par exemple.

— Avec qui ? Vous ? Vous vous exposeriez à ce point ? Et quel serait le prétexte pour le duel ?

— On peut trouver des tas de prétextes. Quant à « qui », je vais y réfléchir.

— Ah !

— Excusez-moi, Seodra, mais vous venez de dire « ah ».

— Tout à fait, Excellence.

— Dois-je en conclure que vous avez votre petite idée sur la question ?

— C'est vrai, je l'admets.

— Dites-la moi, je vous prie.

— Je vais vous la dire.

— Eh bien, allez.

— Voilà : mes pouvoirs m'ont révélé qu'un certain individu avait découvert les secrets de celle que nous essayons de cacher.

— Vous m'en avez déjà parlé, Seodra. Et alors ? Nous avons décidé de lui envoyer un avertissement.

— Et c'est exactement ce que nous allons faire. Mais nous allons nous débrouiller pour lui coller cette forte tête d'Uttrik dans les pattes. Et Uttrik finira par tuer le jeune Tiassa, d'une façon ou d'une autre...

— Le fouineur est un Tiassa ?

— Tout à fait. Un membre de la compagnie des Bottes rouges de la Garde impériale, pour être précis.

— Je vois. Continuez, Seodra, vous m'intéressez de plus en plus.

Eh bien, si Uttrik le tue, nous aurons éliminé un problème. Et si le Tiassa s'en sort, nous en aurons éliminé un autre. Nous nous réunirons alors de nouveau et parlerons du cas du problème restant.

— Quelle excellente idée, Seodra, s'exclama Lytra.

Elle se mit à rire.

— Peut-être que si les dieux nous viennent en aide, ils feront en sorte que les deux s'entre-tuent et tout sera réglé.

— Exactement, Excellence. C'est exactement ce à quoi je pensais. Il est évident que, bien que vous soyez de la lignée e'Kieron de la Maison du Dragon, vous avez du sang e'Lanya. Votre sens de la tactique est infaillible.

— Trêve de flatterie, Seodra. Dites-moi plutôt comment nous allons organiser ce duel ?

— Très simplement : nous allons faire savoir à Uttrik que le Tiassa est à la recherche de la baronne.

— Comment cela va-t-il pouvoir nous aider ?

— Parce que nous lui laisserons entendre qu'il la cherche pour l'aider. Il sera impatient de l'en empêcher et ils se battront, et l'un des deux tuera l'autre.

— Très bien, c'est un excellent plan. Mais attendez, est-ce que ce Tiassa s'appelle Khaavren ?

— C'est son nom, absolument, Excellence. Y a-t-il un problème ?

Le seigneur de Guerre se mit à rire de nouveau.

— Un problème ? Pas le moins du monde, ce serait même plutôt l'inverse. Allez organiser tout ça.

— J'y vais. Excellence.

Mais passons d'abord à l'autre problème. Que se passe-t-il avec Sa Majesté impériale ?

Comment cela ?

— À propos de notre conversation, il avait des accès de rage.

— De rage dans le bon sens, ou dans le mauvais sens ?

— Dans le mauvais sens du terme.

— Nous allons devoir lui faire voir les choses à notre façon, Excellence.

— Et comment comptez-vous accomplir ce tour de force, Seodra ?

— Ne suis-je pas ses yeux ? Et vous, n'êtes-vous pas ses mains ?

— Mais il a aussi des oreilles, n'est-ce pas ? Et même d'autres mains.

— Auriez-vous la bonté d'être plus claire. Excellence ?

— Je ne fais qu'aller dans le sens de votre métaphore, Seodra. Mais si vous le voulez. Avez-vous oublié les Lavodes ? Les Gardes ? Les bruits de couloir du palais et tous les courtisans qui sont autant d'oreilles pour l'empereur ?

— Les Lavodes sont de notre côte, Excellence. N'oubliez pas qui est leur capitaine, leur *vrai* capitaine. Nous n'avons aucune crainte à avoir de ce côté-là. Et les bruits de couloir ne valent pas plus que des courants d'air. Sa Majesté n'y prêtera aucune attention si elle a d'autres sujets de préoccupations plus importants.

— D'accord, répondit Lytra. Et les Gardes ?

— C'est vous qui leur donnez des ordres, Excellence. L'auriez-vous oublié ?

— Pas le moins du monde. Mais dites-moi, Seodra, je suis curieuse. Quels ordres dois-je leur donner ? Vous croyez vraiment que je peux convoquer Lanmarea et G'aereth et leur dire : « Vous ne ferez rien contre telle ou telle personne, ou contre tel ou tel événement » ? Dans les deux minutes qui suivraient, je perdrais ma place de seigneur de Guerre et tous vos réseaux exploseraient en miettes.

— Lanmarea n'est pas un problème, pour les raisons que vous savez, votre seigneurie.

— Oui, vous avez raison. Et G'aereth ?

— Eh bien, j'avoue que G'aereth est un véritable problème. Nous devons lui donner d'autres chats à fouetter.

— Vous avez des suggestions, Seodra ?

— Hmmm. Eh bien, vous pourriez l'envoyer à la recherche de quelque chose, comme par exemple des flammèches.

Lytra fixa la figure encapuchonnée, l'air interrogatif. Puis un léger sourire vint illuminer l'expression de son visage et elle se mit à rire à gorge déployée à travers toute la chambre qui dominait le palais impérial.

Chapitre Quatorzième

Dans lequel il est démontré que la bienveillance est parfois récompensée, en ce bas monde.

Au moment où cette conversation avait lieu, une autre, tout aussi privée mais moins sombre, se déroulait dans les appartements de G'aereth, dans l'aile du Dragon.

— Allons, cavalier, commença G'aereth, je vous en prie, mettez-vous à l'aise. On m'a fait savoir que vous vouliez me dire deux mots.

— C'est vrai, capitaine.

Son interlocuteur n'était autre que Pel.

— Je voudrais vous faire partager une idée qui m'a récemment traversé l'esprit.

— Je vous écoute. Vous savez que j'ai toujours attendu de mes hommes qu'ils se servent de leur tête et je sais que la vôtre est bien pleine.

— Merci, capitaine.

— Comme j'ai dit donc, je vous écoute.

— Oui, voilà : je suis inquiet au sujet du déploiement des hommes.

— Comment ça, inquiet ?

— Il me semble, capitaine, que lorsque six témoins assistent à une scène, il y aura six rapports sur ce qui s'est passé.

— Je crois que c'est une excellente observation.

— Et beaucoup d'Athyra, et d'autres, comme l'éminent philosophe Hydragaar, pensent que cela prouve qu'il s'est en fait passé six événements différents et qu'ils sont tous aussi réels les uns que les autres.

— Et vous, que croyez-vous ?

Je crois, capitaine, comme Darrid de Diar-sous-Bennaat que ces Athyras vont un peu trop loin.

— Je vois que vous connaissez vos classiques.

Pel s'inclina.

— J'ai l'honneur d'avoir eu un peu d'éducation. Mais, capitaine, si je peux me permettre de vous poser une question, je serais curieux de connaître votre point de vue sur le sujet.

— Ce que j'en pense, moi ? Ma fois, je crois que sur ce coup-là, je suis de votre côté et de celui de Darrid.

— Je suis honoré de cette réponse.

— Mais, expliquez-moi, cavalier, quel est le rapport avec le déploiement des troupes ?

— Je vais vous expliquer : j'ai parlé avec quatre hommes qui revenaient tous de garnison dans l'est.

— Dans l'est ?

— Plus précisément dans les environs de...

— De ?

— Vers Champoivré, capitaine.

— Ah. D'accord.

— Voudriez-vous savoir ce que j'ai appris ?

— Oui, si vous voulez me le dire.

— Eh bien, j’ai appris qu’il y a un million d’Orientaux qui se préparent à envahir l’Empire.

— Ah !

— Et j’ai appris aussi qu’il n’y a pas un seul Oriental à moins d’une centaine de lieues.

— Continuez.

— J’ai appris que la garnison est forte et qu’elle est faible.

— Et ?

— Qu’elle est très bien dirigée et qu’il n’y a aucun chef qui soit prêt à un quelconque affrontement.

— Je vois ce que vous essayez de me dire, cavalier. Parlez franchement, il me semble que vous prenez une direction particulière. Dites-moi ce que vous voulez.

— Ce que je veux ? s’exclama Pel.

Il avait un regard surpris et innocent.

— Vous prétendez que je suis venu réclamer quelque chose ?

— Ce n’est pas le cas ?

— Mon capitaine, l’éminent philosophe que nous avons mentionné tout à l’heure évoquait l’importance de la charité et des bonnes œuvres, et d’être au service des autres.

— Et alors ?

— Je veux juste servir Sa Majesté impériale, capitaine, c’est tout.

Puisqu’il nous semble que toute autre déclaration après celle-ci serait bien fade, nous allons retourner auprès de Khaavren. Nous l’avions laissé courir à toute allure vers le point de rendez-vous qu’il avait fixé avec Illista. Il arriva hors d’haleine mais suffisamment tôt pour se rafraîchir avec un bon verre de vin, en attendant. Il prit le temps aussi, comme à son habitude, d’observer les gens autour de lui. Maintenant que les festivités étaient complètement terminées, l’auberge avait retrouvé sa clientèle habituelle, des Tecklas pour la plupart, quelques Chreothas et quelques Jheregs. La pièce principale était très large et un vaste tapis couvrait une grande partie du sol, sans doute pour masquer les traces de sang, pensa Khaavren, après son combat avec Frai. Le propriétaire reconnut Khaavren immédiatement à en juger par l’expression de son visage, mais il ne fit aucun commentaire.

La nuit commença à tomber et les personnes qui finissaient, habituellement, de travailler à cette heure commencèrent à affluer. Khaavren trouva que c’était quand même un endroit bien étrange pour une dame de la Maison du Phénix. Mais peut-être que si elle cherchait l’anonymat et la tranquillité, c’était le meilleur endroit possible. C’est à ce moment-là qu’il réalisa qu’il avait presque oublié tous les événements de la journée. De fait, penser qu’il allait bientôt revoir Illista, dont la voix et le regard étaient gravés dans son esprit, lui avait fait oublier le reste. Et s’il l’imaginait le regardant avec des yeux doux et un sourire charmeur, qui pourrait l’en blâmer ? Dans notre imagination, nous offrons à celles et ceux que l’on aime des sentiments équivalents et réciproques, jusqu’à ce que la dure réalité nous revienne en travers de la figure comme une furie lâchée au grand galop et criant « C’est moi ! Tu vas devoir m’affronter, que tu le veuilles ou non ! » Y en a-t-il un seul parmi vous qui ne se soit jamais créé de telles illusions, perdu dans son monde imaginaire ? Même les personnes comme Khaavren, avec son verre de vin, son petit sourire goguenard et sa tête qui bougeait toute seule, ne peuvent s’interdire d’en avoir.

Mais nous savons aussi que parfois, il arrive que le rêve devienne réalité, que cet amour soit réciproque et qu’il ait le goût qu’on lui devinait. Et même si c’est plutôt rare, c’est cet espoir qui nous pousse à affronter la féroce réalité en lui criant « Vas-y, acharne-toi ! Je suis prêt à tout pour entrapercevoir le plus petit morceau de ce fol espoir ! »

C’est à ce moment-là, alors qu’il était perdu dans ces pensées douces-amères, se demandant si Illista allait vraiment venir, qu’un serveur s’adressa à Khaavren.

— Monsieur, si vous voulez me faire l’honneur de m’accompagner dans la pièce du fond, une dame souhaite vous parler.

Le serveur ne reçut pour réponse qu'un petit signe bref de la tête, et pourtant, le cœur de Khaavren se mit à battre à tout rompre. Il se leva et avala le reste de sa coupe de vin.

— Je vous suis.

Le serveur l'emmena à l'arrière de l'auberge. Ils passèrent à travers deux épais rideaux, traversèrent une petite pièce étroite bien éclairée et arrivèrent dans une autre pièce aux murs couverts de tentures et éclairée par une simple bougie accrochée en haut d'un des murs. Une petite silhouette encapuchonnée était assise tout au bout de la longue table qui constituait, à part quelques chaises, le seul mobilier de la pièce.

Khaavren plissa les yeux.

— Illista ? interrogea-t-il, hésitant.

Elle posa un doigt sur sa bouche pour lui signaler de se taire, puis elle ôta sa capuche et montra son visage.

— Ne dites pas mon nom si fort ici, répondit-elle.

Il courut vers elle et s'agenouilla à ses côtés.

— Je vais essayer, mais j'ai peur que mon cœur ne crie votre nom à chacun de ses battements.

— Oh, voyons, murmura-t-elle en rougissant. Asseyez-vous à côté de moi, nous avons à parler.

— J'attends avec une impatience folle chacun de vos mots. Le son de votre voix m'est plus doux et plus agréable que le tintement des cloches de Scansci.

— Je vous en prie.

— Je ne peux rien vous refuser. Je ne parlerai plus de vos charmes, de votre grâce, de votre beauté, du frisson qui me traverse quand j'entends votre voix, des pulsations dans ma poitrine quand votre regard croise le mien ; je ne parlerai plus de rien. Je vais m'asseoir et écouter patiemment ce que vous avez à me dire. Vous voyez ? Je ne dis plus rien, je vous écoute.

Comme il l'avait promis, il s'assit en silence et observa chacune des expressions d'Illista en attendant que le flot de ses paroles lui parvienne, tel l'eau de la fontaine de Jouvence du prince Mont d'Ouest.

— Je connais quelqu'un, commença-t-elle.

— Quelqu'un ? reprit Khaavren.

— Oui.

— Vous voulez dire, un amant ?

— Comment osez-vous me demander cela ? Vous avez promis de demeurer silencieux !

Toutes mes excuses, murmura Khaavren, gêné. Les pensées de mon cœur forcent ma bouche à parler sans passer par ma raison. Vous voyez, c'est mon plus grave défaut, je ne parle qu'avec mon cœur.

— C'est un défaut charmant, je l'avoue, mais qui peut s'avérer très dangereux.

— Ah, vous croyez ?

— J'en suis absolument certaine.

— Alors je vais freiner et harnacher ces sentiments sauvages et je vais écouter en silence.

— Bien, je continue.

Je vous écoute. Vous connaissez quelqu'un, mais ce n'est pas votre amant.

— Oui. Et elle a de gros soucis.

Continuez.

— L'Empire s'intéresse à elle.

— Quel genre d'intérêt ?

— Le plus nuisible qui soit : ils veulent l'arrêter.

— Ah ! Mais vous n'avez pas des amis à la Cour qui peuvent la protéger ?

— C'est ce que je croyais ; je suis très proche de la princesse consort elle-même.

— J'aurais juré que c'était suffisant.

— Mais ça ne suffit pas.
— Comment cela ?
— Ses ennemis sont très proches de l’empereur.
— En effet, c’est un problème. De quoi votre amie est-elle accusée ?
— Elle est accusée de meurtre, cher ami.
— Juste ciel !
— Eh bien, cela vous horrifie ?
— Pas du tout, je suis absolument ravi.
— Ravi de quoi ?
— Je suis absolument ravi parce que vous venez de m’appeler votre ami.
— Ah, c’est pour ça.

Illista rougit légèrement.

— Mais pour le crime, qu’en pensez-vous ?

Khaavren souleva ses épaules et les laissa retomber, comme Aerich.

— Tous les meurtres sont différents. Certains sont commis par lâcheté, comme le meurtre de dame Yurrota qui avait agité la Cour pendant des jours.

D’autres ne sont que le simple résultat de duels non officiels, comme quand monsieur Porishtev a tué Gerand de Kor. Et puis il y a ceux, comme celui de la baronne Kaluma, qui sont...

— Quel nom venez-vous de prononcer ? s’écria Illista.

— La baronne Kaluma, qui est plus connue sous le nom de Kathana...

— Oui, oui, je le sais. Mais pourquoi la citez-vous ?

— Eh bien, tout le monde est au courant de cette histoire, non ?

Khaavren ne l’avait appris lui-même que deux jours auparavant.

— Et comment définissez-vous ce crime ?

Il fronça les sourcils.

— Ma foi, ce n’était pas vraiment un duel et pourtant, il me semble parfaitement justifiable.

— Vous croyez, alors, qu’elle devrait être libre ?

— Non, je n’ai pas dit ça.

— Vous pensez le contraire ?

— C’est un crime, après tout.

— Alors je suis perdue !

— Pardon ?

— Vous étiez mon dernier espoir.

— J’étais ? Je ne le suis plus ? Vous parlez par énigmes.

— Et vous n’avez pas trouvé la solution de cette énigme ?

— Par les dieux ! Comment pourrais-je... ? Mais, attendez ! Se pourrait-il que votre amie ne soit autre que Kathana e’Marish’Chala ?

— Ah, vous avez fini par comprendre.

— Mais alors, cela change tout.

— Qu’est ce que cela change ? Je vous en prie, je suis impatiente de savoir.

— Plus tôt dans la journée, j’étais en train de mettre au point un moyen de la capturer.

— Comment, vous ?!

— Tout à fait. Mais j’ai abandonné cette idée maintenant.

— Vous en avez trouvé une autre ?

— Oui. Au lieu de la capturer, je vais la sauver.

— Mais, pourquoi ?

— Parce qu’elle est votre amie, et que vous...

Khaavren bafouilla puis se tut.

— Parce que je ?

— Je n’ose le dire.

Ce fut au tour d’Illista d’avoir le visage empourpré.

— Comment allez-vous la sauver ? Je ne sais même pas où elle se cache.

— Mais moi, je le sais.

— Vous le savez ? Comment est-ce possible ?

— Tout simplement parce que je l’ai découvert.

— Mais alors, où est-elle ?

Elle se trouve à Châteaurouge, chez Adron e’Kieron.

— Quoi ? Vous êtes sûr ?

— Aussi sûr que si je l’avais vu de mes propres yeux.

— Vous allez la sauver, alors ?

— Je m’en charge.

— Et vous pensez à ceux qui veulent l’arrêter ?

— Je les devancerai.

— Et s’ils vous attaquent ?

— Je vaincrai.

— Ils sont nombreux, et très puissants.

— J’ai, moi aussi, quelques amis.

— Vous pouvez compter sur eux ?

— Assurément. Mais dites-moi, qui sont ces gens nombreux et très puissants qui vont m’attaquer ?

— Oh, je ne peux pas vous le dire !

Vous ne pouvez pas ?

— Je ne peux pas.

— Mais pourquoi ?

— C’est un secret que l’on m’a confié.

— Qui vous l’a confié ?

— Je ne peux pas vous le dire et continuer à garder espoir.

— Bien, je comprends. Alors je vais simplement exécuter ma mission.

— Vous êtes donc déterminé à m’aider ?

— Déterminé ! C’est exactement le mot.

— Vous êtes la gentillesse incarnée.

— N’est-ce pas le devoir d’un gentilhomme que d’être charitable envers ceux qui en ont besoin ? Et je crois que vous en avez besoin.

— Oh, vous êtes si bon.

— Non. C’est vous qui êtes bonne de m’avoir laissé le privilège de vous aider. Par ailleurs...

— Oui ?

Vous allez m’accorder l’honneur de baiser votre main.

— Oh !

Illista détourna son regard en rougissant à nouveau.

— Eh bien ?

Elle ne répondit rien, mais tendit sa main vers Khaavren qui y posa ses lèvres avec beaucoup de respect.

— Ah ! cria-t-il. Et maintenant, je vais partir avant que l’émotion ne m’envahisse au point de me paralyser.

— Oui, répondit-elle. Partez. Quant à moi, je vais...

— Oui ?

— Je vais attendre un message de votre part.

— Vous n’aurez pas à attendre longtemps.

Il se redressa et passa sous la porte de la pièce. Il s’arrêta soudainement et se retourna.

— Excusez-moi, dit-il.

— Qu’y a-t-il ?

— Si je dois vous adresser un message, comment vous trouverai-je ?

— Oh, très simplement. Vous demanderez la marquise des Collines-Bosselées, à la Maison du Phénix.

— Je n’y manquerai pas.

Il salua Illista et sortit de la pièce. Puis il traversa l’auberge et se retrouva dehors, dans l’air doux du soir.

Chapitre Quinzième

Dans lequel Khaavren reçoit un avertissement et Aerich raconte une histoire.

Khaavren avait le sentiment que ses pieds, quand il lui venait l'idée d'y penser, avaient développé un cerveau autonome complet, avec de la mémoire et de la volonté. Ils le transportèrent dans les ruelles étroites et sinueuses jusqu'à la petite rue en pente au-dessus de leur maison. La plupart du temps, comme nous avons déjà eu l'honneur de le dire, il n'avait même pas réellement conscience de leur activité, il se préoccupait plutôt du reste de son corps : la caresse de doigts fins sur sa peau, ses lèvres délicatement posées sur un revers de main et surtout son regard fugace, mais néanmoins intense, sur ces doigts et sur cette main que nous venons tout juste de citer.

Il était également vrai que les obstacles, les coins de murs saillants, les grilles, sont toujours mal placés et toujours présents sur chaque route de chaque ivrogne, même s'il n'en a pas conscience. Pour dire les choses autrement, peu importe combien nous sommes inconscients du monde qui nous entoure, le monde lui-même n'a pas conscience de nous. Khaavren eut cette révélation philosophique tandis qu'il traversait rapidement les rues du quartier du palais de Dragaera, plus précisément quand il passa en coup de vent à côté d'un renfoncement entre une ferblanterie et une maroquinerie. C'est là qu'une paire de grosses mains puissantes l'attrapèrent par le cou et le tirèrent violemment dans le renfoncement sombre que nous avons déjà eu l'honneur de mentionner. Avant même qu'il tentât de comprendre ce qui se passait, il sentit la pointe aiguë d'une épée pressée contre son dos. Il réalisa que sa colonne vertébrale était à la merci de ses agresseurs.

Khaavren haleta – à cause de sa longue course dans la ville et de cet arrêt soudain et forcé qui lui avait coupé le souffle – et aperçut une silhouette emmitouflée dans une longue cape. La silhouette semblait légèrement plus petite que lui et elle avait la tête un peu penchée vers le sol, de sorte qu'il ne pouvait pas distinguer le visage sous la capuche.

La silhouette encapée que Khaavren observait se mit à parler dans un murmure à peine audible à cause de la respiration du Tiassa.

— Monsieur Khaavren, sachez que, bien que nous vous ayons à notre merci, nous n'allons pas vous tuer. Nous n'avons pas été envoyés pour vous tuer, mais plutôt pour discuter. En revanche, soyez assuré que si les fruits de notre conversation s'avèrent pourris, nous serons obligés de vous ôter la vie pour vous empêcher d'agir. Vous comprenez ?

Il y eut un silence après la question qui permit à Khaavren de recouvrer ses esprits et de reprendre son souffle. Il en profita pour tenter de mettre de l'ordre dans ses idées et de digérer ces nouvelles informations. À peine eut-il terminé, et avant qu'il ne commence à trouver un moyen de se sortir de ce guêpier, que l'individu posté en face de lui se remit à parler.

— Vous avez décidé de partir à la recherche d'une certaine personne... Vous voyez de qui je veux parler, n'est-ce pas ?

— Je vous assure, répliqua Khaavren, que ce n'est pas du tout...

— N'essayez pas de me mentir, jeune homme. Vous savez de qui je parle.

— Oui, peut-être. Et alors ?

— Vous devez cesser. Les enjeux sont bien trop importants et vous n'êtes pas de taille. C'est un service que je vous rends, si vous voulez, en vous demandant de vous éloigner de cette histoire ; vous

devriez me remercier. Vous avez franchement intérêt à m'écouter. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ?

— C'est très clair, répondit Khaavren. C'est aussi très clair que vous n'avez rien d'un gentilhomme.

— Oui, c'est vrai. Mais que ce soit moi ou un gentilhomme qui vous tue, vous serez mort de toute manière.

Khaavren apprécia la parfaite véracité du propos. Il eut envie de répondre qu'il n'accordait pas assez de valeur à sa propre vie pour laisser des inconnus lui dicter ses choix, mais il se ravisa en pensant qu'ils le tueraient sûrement s'il disait cela et que ça l'empêcherait encore plus de faire ses propres choix, mais aussi de punir ces deux grossiers personnages qui avaient osé poser leurs mains sales sur lui.

— Je crois bien que vous avez raison, admit-il finalement.

— Formidable, murmura la silhouette.

Elle fit un signe à celui qui se tenait derrière Khaavren. Le Tiassa ne l'avait toujours pas vu ni même aperçu. L'espace d'un instant, la pointe du couteau s'éloigna de son dos et Khaavren se mit à réfléchir à la façon de se sortir de là. Mais quelque chose lui asséna un coup puissant sur la nuque et il tomba dans la rue, inanimé.

Il se réveilla un peu plus tard, déboussolé, un peu comme quand on se réveille ailleurs que dans son lit, ou qu'on a dormi toute la nuit dans une position inconfortable, ou encore que l'on sent la fraîcheur de la brise quand la nuit tombe. Mais ce qu'il sentit en premier, ce fut la douleur lancinante qui lui parcourait la nuque. Il commença ensuite à remettre de l'ordre dans sa tête en tâchant de se remémorer la cause de cette douleur.

Sa première pensée fut de se demander si on lui avait fait les poches le temps qu'il était resté inconscient, allongé sur la route. Mais sa maigre bourse était encore là, peut-être parce que ce quartier de la ville était assez sûr, ou peut-être parce qu'il aurait pu se réveiller à tout instant et dégainer son épée, ou peut-être qu'il était caché, d'une certaine façon, dans le renfoncement, ou peut-être, enfin, pour un peu toutes ces raisons.

Quand il eut rassemblé ses souvenirs et recouvré ses esprits, il regarda autour de lui pour voir si ses agresseurs étaient toujours là.

Bien, se dit-il. Ils sont partis, apparemment. Ce sont des lâches, mais au moins ce ne sont pas des meurtriers. Mais une minute, comment ont-ils pu savoir que j'étais à la recherche de Kaluma ? Quelqu'un m'espionnerait-il ? Y aurait-il de la magie là-dessous ? Je vais devoir être plus attentif et voyager avec beaucoup plus de prudence, cette fois. Est-ce que mes jambes vont pouvoir me porter ? Et pourquoi ne le pourraient-elles pas ? C'est ma tête, pas mes jambes, qui a reçu un coup. Voyons voir. Ah ! Elles exécutent mes ordres. Excellent ! En route pour la maison, jambes ! Mais pas trop vite, pour que mes yeux et mes oreilles puissent assurer leur rôle de guetteurs.

Il arriva à la maison sans autre incident, grâce peut-être à la prudence récemment adoptée. Il trouva Pel et Aerich qui l'attendaient avec inquiétude. Tazendra ronflait dans un coin, mais elle se réveilla quand il ferma la porte. Elle cligna des yeux et secoua la tête.

— Ah, j'avais raison, dit-elle. Voilà notre ami disparu à qui nous n'avons pas l'air d'avoir manqué. N'ai-je pas raison, cher Khaavren ?

Ce dernier s'assit sur sa chaise préférée et respira un bon coup.

— Eh bien, il semble que je sois en bonne santé, mis à part ce mal de crâne. Si certains d'entre vous se sont inquiétés, sachez que ce n'était pas pour rien.

En entendant cela, Aerich fronça les sourcils et Pel se pencha en avant. Tazendra écarquilla les yeux.

— Racontez-nous ! s'écria le Yendi après un instant.

— Depuis que je suis parti, ce matin, commença Khaavren, j'ai appris où se cachait la baronne Kaluma, on m'a demandé de l'aider, on m'a sommé de rester loin d'elle et on m'a attaqué dans une

rue. Tout ceci ne représente qu'une partie de la journée, mais je sollicite votre compréhension sur le fait que je n'ai pas du tout envie de vous parler du reste pour l'instant.

Tazendra eut un sourire complice et Aerich le regard triste quand Khaavren prononça cette dernière phrase.

— Une sacrée journée, hein, lança Pel. Je ne sais même pas par quelle question commencer.

— Vous pourriez commencer par me demander ce que je compte faire avec la baronne Kaluma, dit Khaavren.

— Bien, répondit Pel avec un sourire, alors je vous le demande.

— Et je vous réponds ceci : je n'en sais plus rien.

— Comment ça, vous ne savez plus ? cria Tazendra.

— Tout est devenu si compliqué.

— Je n'aime pas les complications, continua Tazendra.

Srahi entra dans la pièce à cet instant, vêtue de son vieux peignoir usé. Elle semblait cependant plutôt réveillée. Elle s'adressa à la petite assemblée.

— Alors, il est revenu. Un peu blessé, cependant, n'est-ce pas, maître ? Vous étiez dans une auberge, sûrement, ou vous aviez un rendez-vous galant ? Ou alors vous avez été poursuivi dans toute la ville par des brigands ? Enfin, vous êtes rentré maintenant, sans vous soucier de l'heure. Et vous allez à coup sûr vouloir du thé et du vin doux. Parfait, parfait, je vais à la cuisine. Mais écoutez bien ceci : vous ne serez pas jeune éternellement, et un jour viendra où vous regretterez d'avoir gâché votre jeunesse...

— Srahi, la coupa Khaavren, seriez-vous assez aimable pour m'apporter une serviette humide afin que je la pose sur ma tête ? Je vous en remercie par avance. Et si vous pouviez faire cela en silence, je serais à tout jamais votre obligé.

Elle quitta la pièce en marmonnant dans sa barbe.

— Par les dieux, chuchota Aerich, j'ai l'impression qu'elle a tout deviné.

— Peut-être, reprit Tazendra, devrions-nous lui demander à elle ce qu'il faut faire.

— Ou pas, conclut Pel.

Srahi revint avec une serviette que Khaavren posa sur sa tête. Elle demeura silencieuse et sortit de la pièce.

— Dites-nous, cher Khaavren, reprit Aerich, pourquoi vous interrogez-vous sur vos intentions envers la baronne ?

— Eh bien, tout d'abord, on m'a demandé de la protéger.

— Qui vous a demandé cela ? s'écria Pel.

— Une dame de la Maison du Phénix, que certains d'entre nous ont rencontrée.

— Ah, fit Aerich.

— Mon cher Khaavren, s'inquiéta Tazendra, vous vous sentez bien ? Votre visage est tout rouge.

— Chut, s'exclama Pel.

— Mais, enfin... continua Tazendra.

— J'avoue que l'on ne vous voit pas souvent comme cela, coupa Aerich.

— Mais il y a autre chose, reprit Khaavren.

— Oui ? dit Aerich.

— Sur le chemin du retour, j'ai été attaqué.

— Par le sang du Phénix ! s'exclama Tazendra. Qui a fait ça ?

— Je ne sais pas. Ils m'ont attaqué par trahison, dans un recoin. Et ils étaient deux. Ils avaient un couteau pointé contre ma nuque et ils m'ont ordonné de ne pas me mêler de cette histoire avec la baronne Kaluma.

— Je vois, dit Aerich.

— Mais pour le compte de qui travaillaient-ils ? s'enquit Pel.

Khaavren secoua la tête puis fit une grimace en sentant sa blessure se réveiller.

— Ils ne m'ont rien dit d'autre. Et celui que je pouvais apercevoir avait la tête masquée par sa capuche, je n'ai donc pas pu bien le distinguer.

— Quel dommage, dit Tazendra. Il va de soi que nous allons devoir les défier, mais ce sera plus dur si nous ne savons pas qui ils sont ni ce qu'ils veulent.

— Ils ne devaient être que de simples voyous engagés pour l'occasion, répondit Pel. Des Orcas, sans doute, ou peut-être des Jheregs.

— Je ne suis pas sûr qu'il faille que nous les défiions, ajouta Aerich.

— Comment ça ? s'exclama Tazendra, surprise.

Pel fronça les sourcils au même moment. Même Khaavren sembla surpris par cette prise de position du Lyorn.

— C'est très bien de dire, « Allez, montrons-leur que nous n'avons pas peur d'un simple second couteau, fût-il Orca ou Jhereg ». Mais réfléchissez une seconde, ils auraient très bien pu tuer Khaavren s'ils l'avaient voulu. Pourrons-nous rester sur nos gardes sans arrêt ? Avons-nous la moindre idée de la puissance qu'ils vont diriger contre nous ?

Ils ouvrirent tous la bouche pour répondre, mais Srahi entra dans la pièce avec une cruche de thé très fort, adouci de vin sucré. Après les avoir servis, elle fit mine de s'asseoir avec eux et les dévisagea un par un. Puis elle grommela quelque chose et quitta finalement la pièce. Aerich fit signe aux autres de garder le silence avant même qu'ils pussent se remettre à parler.

— Laissez-moi vous raconter une histoire, dit-il.

— Ah ! s'écria Tazendra. J'adore les histoires.

— Alors voilà. Il y a longtemps vivait un jeune homme de la Maison du Lyorn. Il avait grandi dans une famille noble et fut éduqué le mieux possible. C'est-à-dire qu'on lui avait enseigné l'Histoire, la poésie, la philosophie, la magie, le maniement de l'épée, le maniement de la plume et les milliers d'autres choses nécessaires à celui qui compte diriger les terres et les vassaux dont il hériterait – puisqu'il était l'aîné, enfin pour être tout à fait exact, il était le fils unique.

Il s'arrêta un instant pour boire son thé. Khaavren eut l'impression d'apercevoir sa main trembler légèrement.

— S'il vous plaît, continuez, cher Aerich. Nous sommes pendus à vos lèvres.

— Eh bien, il s'avéra qu'au moment où l'enfant atteignit ses quatre-vingts ans – ce qui est loin d'être l'âge de la maturité en vigueur dans sa Maison –, son père fut mêlé à des histoires de la Cour. Pour être plus précis, il fut appelé par l'empereur, Sa Majesté Cherova, pour donner des conseils sur des problèmes de juridiction avec le roi de l'île d'Elde, dont le nom, malheureusement, m'échappe.

— Ce n'est pas très important, dit Khaavren. Continuez, je vous prie.

— Bien. Une autre personne, elle aussi de la Maison du Lyorn, avait été, avant cela, également sollicitée par Sa Majesté sur le même sujet. Mais M*** – c'est-à-dire le père du jeune homme – s'était montré plus apte à mener les négociations.

— Alors tout semblait aller parfaitement bien, fit Khaavren.

— C'est l'impression que cela donnait, en effet, cher Khaavren. Mais à cette époque, il était risqué de réussir là où d'autres avaient échoué.

— Ah, il y avait de la jalousie ?

C'est exactement cela, répondit Aerich. Mais pas seulement de la jalousie, la soif de pouvoir et la volonté d'arriver à ses fins également. Le conseiller déchu était du genre à user de noirs stratagèmes et à engager des assassins. Un bruit commença à courir que le conseiller actuel était sans scrupule. Les fausses preuves s'accumulèrent, jusqu'à ce que le bon conseiller, n'en pouvant plus, rendît les coups d'une façon qu'il n'aurait jamais cru devoir employer un jour. Bien sûr, ses manœuvres furent

découvertes et, en moins de temps qu'il n'en fallut pour le dire, le bon conseiller fut déchu, lui aussi. Malheureusement ce ne fut pas tout : on le destitua de ses terres et il mourut, brisé et sans un sou, laissant son fils prêt à diriger un fief qui ne leur appartenait plus.

Khaavren observa son ami quelques instants.

— Le mauvais conseiller, il ne s'appellerait pas Shaltre, par hasard ? interrogea-t-il.

Aerich lui envoya un regard glacial.

— Je ne vois pas du tout de quoi vous voulez parler. Je vous ai juste raconté une histoire pour étayer ma théorie.

— Quelle théorie, cher Aerich ?

— Eh bien, que parfois, il est dangereux de se mêler des affaires de ceux qui ont encore moins de scrupules que vous. On peut y perdre bien plus que la vie. Certains enjeux sont liés à nos vies d'une manière dont nous n'avons même pas conscience, parfois.

— Diriez-vous, cher Aerich, que le Lyorn a eu tort de faire tout ce qu'il a pu pour aider l'Empire ?

— Non, je n'ai pas dit cela. J'ai juste voulu vous faire réfléchir un peu avant que vous ne vous précipitiez au devant d'un danger inconnu, dans un endroit inconnu. Nous n'avons pas à nous soucier de nos vies, après tout ; elles appartiennent à l'Empire depuis l'instant où nous avons prêté serment. Mais alors qu'allons-nous risquer, mes amis ? Je crois que cela mérite qu'on y réfléchisse.

À ces mots, Khaavren eut un frisson, un peu comme quand une fenêtre est laissée ouverte quelque part dans la maison, en hiver, et qu'un courant d'air froid venu de nulle part vous parcourt l'échine. Il jeta un regard à Pel qui fronça les sourcils et baissa la tête.

— Mais pensez à cela, intervint Tazendra. Si nous ne faisons rien, nous nous laisserions envahir par la peur de la pire sorte qui soit : celle de l'inconnu. On peut avoir du mépris pour un homme qui fuit une bataille qu'il est sûr de perdre. Mais alors quel mépris devrions-nous avoir pour un homme qui s'enfuit d'un endroit parce que, peut-être, il existe la possibilité que se déroule un combat qu'il pourrait, éventuellement, ne pas gagner ?

Khaavren se redressa.

— Je crois que notre amie a raison, cher Aerich.

Le Lyorn soupira.

— Oui, dit-il. J'en ai bien peur. Qu'en pensez-vous, Pel ?

— Nous sommes jeunes, nous sommes courageux et nous sommes quatre, unis. Si nous laissons la peur nous gagner aujourd'hui, qu'en sera-t-il quand nous aurons tous mille ou deux mille ans de plus et que nous aurons vu toutes les horreurs de ce monde ? Nous aurons peur de jeter un caillou dans la rivière, au cas où l'eau serait empoisonnée et vienne nous éclabousser. Je suis d'accord avec Tazendra.

Aerich soupira.

— Bien, mes amis. Je ne vous contredirai pas. Et puisque c'est ainsi, voyons par où nous allons commencer.

— Par le commencement ! s'écria Tazendra. Nous devons décider si, quand nous trouverons l'artiste, nous devons l'arrêter ou bien la protéger.

— Je ne suis pas d'accord, répondit Pel.

— Je vous écoute ?

— Nous devons avant tout la trouver. Ensuite, nous déciderons de ce qu'il convient de faire. Vous avez dit, Khaavren, que vous saviez où elle se trouvait ?

— Tout à fait, répondit Khaavren.

— Nous devons y aller, alors.

— En revanche, il va nous falloir trouver un moyen de justifier notre absence. Ça ne va pas être simple.

— Vraiment ? répondit Pel, en souriant. N'ai-je pas dit que je m'en occupais ?

— Oui, c'est vrai. Et vous l'avez fait ?

— En quelque sorte.

— Comment cela, en quelque sorte ?

— Eh bien, je nous ai trouvé une mission qui nécessitera que nous partions pour une durée indéterminée.

— Une mission de quel genre ?

— Vous êtes au courant des problèmes qui ont surgi dans le comté de Champoivré ?

— Oui, répondit Khaavren.

— Moi aussi, insista Tazendra.

Elle voulait s'assurer de ne pas être écartée de la conversation.

— Vous êtes au courant de la nature de ces problèmes ?

— Oui, répondit Khaavren.

— Ah, la nature des problèmes, bafouilla Tazendra.

— Eh bien ?

— Eh bien, pas tout à fait.

— Il y a une querelle entre deux Maisons pour savoir laquelle aura le contrôle de ce territoire. C'est un peu compliqué car, comme vous le savez, on a découvert des diamants dans le coin, à un endroit appelé Havresable, et l'empereur veut envoyer une armée sur place pour sécuriser le secteur. Havresable étant à une cinquantaine de lieues, cette initiative laisserait les terres de Champoivré sans défense.

— Ah, s'exclama Tazendra, c'est beaucoup plus clair maintenant. Mais en quoi cela nous concerne-t-il ?

— Il ne vous paraît pas plus sage que l'empereur envoie quelqu'un dans la région pour prendre la température de la situation sur place ?

— Cela me semble raisonnable, en effet, répondit Khaavren en souriant. Et vous avez suggéré au capitaine que nous étions les personnes idéales pour ce travail ?

— Mon cher Khaavren, vous avez tout compris.

— Mais, reprit Tazendra. L'empereur n'a-t-il pas des hommes postés dans la région qui feraient l'affaire et à qui il pourrait s'adresser, grâce à l'Orbe ?

— Certes, mais sont-ils vraiment fiables ? Ils envoient toujours des rapports contradictoires, en fonction de la personne qui les demande. Mais un membre de son propre régiment, c'est autre chose. En tout cas, c'est ce que pense notre capitaine.

— Bien, dit Khaavren. Nous allons partir à l'est.

— Oui, en prenant tout le temps qu'il faudra. Si notre route nous pousse dans une tout autre direction, ma foi, ils n'attendent pas que nous envoyions des rapports tout de suite.

— Parfait, continua Khaavren. Notre route prend la même direction, de toute façon.

— Par les fissures de l'Orbe ! s'écria Tazendra. Vraiment ?

— Assurément. Nous allons à Châteaurouge. C'est à moins de cinquante lieues de Champoivré.

— Cinquante lieues dragaera, ou cinquante lieues à la façon des Orientaux ? interrogea Aerich.

Khaavren haussa les épaules.

— Une journée à marche rapide par les sentiers, c'est ce qu'on m'a dit. Ou alors deux jours par la piste, à cheval.

— Cela tombe plutôt bien, dit le Yendi.

— N'est-ce pas ? répondit Khaavren. Avons-nous des chevaux ?

— Mon cher Khaavren, nous aurons le choix à chaque écurie. Nous aurons aussi des cartes de Passage pour les postes et des lettres d'accréditation pour prouver qui nous sommes sur la route.

— Mon cher Pel, vous êtes un génie. Pouvons-nous partir demain matin ?

— Je ne vois aucune raison qui nous en empêche, répondit Pel.

Il s'inclina profondément pour remercier du compliment.

Aerich, qui n'avait rien dit depuis un moment, prit la parole.

— Alors je vais me préparer et aller me coucher. Je vous conseille d'en faire autant.

Tazendra et Khaavren acquiescèrent aussitôt. Pel expliqua qu'il avait rendez-vous avec un tailleur qui avait accepté de coudre des vêtements dessinés par lui-même. Il devait le voir absolument avant le départ, assura-t-il. Il partit donc, laissant les autres discuter des derniers préparatifs avant d'aller au lit. Nous reviendrons sur le contenu de cette conversation très vite, rassurez-vous. Puis Tazendra et Aerich regagnèrent leurs chambres respectives et s'endormirent.

Ce ne fut pas aussi simple pour Khaavren. Il demeura éveillé un moment, ses pensées vagabondant entre cette histoire obscure qu'avait racontée Aerich, et l'évaluation de toutes les inconnues présentes dans la mission qu'ils préparaient ; entre le départ du lendemain et les lèvres douces d'Illista, la façon charmante dont ses cils se recourbaient quand elle souriait avec les yeux... Il sombra finalement, sur cette dernière pensée, dans un sommeil sans rêve.

Chapitre Seizième

Dans lequel nous apprenons ce que signifie la notion de demi-empereur.

Laissons Khaavren dormir du sommeil du juste et, tel le faucon dont les yeux transpercent l'obscurité de la nuit pour repérer un norska qui ne peut pas le voir, même si le norska regarde en l'air, partons jeter un regard planant sur la ville. Passons au-dessus de la colline de Kieron et survolons la jungle de Fougères où Tuorli s'installa des semaines durant pour composer un recueil de poèmes amoureux à son amant errant, le marquis de Gwethurich. Allons jusqu'à la colline de Derrière, vers le canal des Neuf Ponts, où le seigneur Brythor, héritier dzur du quinzième trône, perdit son avenir et sa vie dans ce duel de six heures contre son cousin le duc de Kl'burra. Finissons notre vol au-dessus d'un hôtel en piteux état, fait d'arches de bois, situé sur l'avenue d'Urtiya le Sage. Sur place, utilisons notre sens de l'observation imaginaire et passons directement au deuxième étage sans grimper ni par les escaliers ni par le mur. Entrons dans la chambre qui fait l'angle et dans laquelle une jeune femme, à peu près bicentenaire, fait sa toilette avec l'aide d'une suivante plus jeune qu'elle.

— Alors, Yini, dit la jeune femme, n'ai-je donc rien qui irait avec ma robe ?

— Madame, répondit la suivante, si vous me faites l'honneur de me demander mon avis...

— Bien sûr que je te le demande, petite sotte.

— Alors je pense que la petite broche ornée d'un saphir que vous a donnée le comte N*** se mariera très bien avec le rouge de la robe, aussi bien qu'avec vos yeux.

— Tu as peut-être raison, Yini. Et que faire de l'insigne de la Maison ? Je ne peux quand même pas me présenter au duc de G*** sans rien qui rappelle mon sang dragon, n'est-ce pas ? Mais le pendentif n'ira pas du tout à côté des froufrous argentés.

— Madame ne va pas porter les manches noires avec les lacets argentés ?

— Si, Yini, je pense que je vais les mettre.

— Alors peut-être que madame voudra porter la bague au lieu du pendentif, puisque l'argent va parfaitement bien avec le noir et que ce sont les deux couleurs de votre Maison.

La jeune femme réfléchit un moment.

— Très bien, Yini. Va la chercher et ensuite, tu m'aideras à me coiffer. Dois-je mettre des rubans dans mes cheveux ?

— Je ne crois pas, madame ; je crois que pour cette occasion un simple nœud ou une coiffe fera largement l'affaire. Peut-être une coiffe avec des petits saphirs, pour rappeler la broche.

— Excellent, Yini. Ton idée est excellente.

— Merci, maîtresse.

La maîtresse, qui n'était autre que Jenicor e'Terics, continua sa toilette en humidifiant une partie de ses cheveux. Elle regarda son magnifique visage une dernière fois dans la glace et quitta la pièce pour attendre son visiteur dans la salle de réception attenante aux appartements qu'elle avait loués.

C'était un quartier de Dragaera qui avait servi, il y a longtemps, de marché pour les Tecklas du sud-ouest. Depuis l'achèvement de la piste d'atterrissage du Faucon, il avait été de moins en moins fréquenté et, à l'époque à laquelle nous avons l'honneur de situer notre histoire, c'était devenu le genre de quartier qu'un noble ne traversait que s'il lui venait une envie irrépressible d'aller faire l'aumône aux pauvres. On peut alors se demander ce que Jenicor e'Terics, marquise de Tournecaverne

et Alentours, future duchesse des Récifs des Hautes Terres et seulement cinquième dans l'ordre de succession du Dragon, faisait dans un endroit pareil. Pour avoir la réponse à cette question, le lecteur devra patienter, juste le temps qu'elle mette son masque d'argent pour cacher son visage.

Il faut noter qu'à cette époque, les masques dissimulaient réellement l'identité de leurs possesseurs, alors qu'aujourd'hui, ils ne sont qu'un symbole au travers duquel les aristocrates se permettent des choses qu'ils n'oseraient faire sans ce « déguisement ». En cette période, durant laquelle on pouvait employer le mot « honneur » sans en rougir, un noble qui aurait pratiqué des activités scandaleuses sans masquer son identité, aurait risqué d'y perdre sa réputation, sa fortune et même son droit de passage par la Porte de la Mort.

Yini posa donc le masque sur le visage de sa maîtresse en l'attachant avec précaution pour ne pas abîmer la coiffure. Elle réussit à masquer toutes les caractéristiques qui auraient pu l'identifier, à moins de tomber sur quelqu'un qui la connaisse suffisamment pour reconnaître sa petite lèvre et la finesse de son menton. En revanche il n'était pas nécessaire d'être un intime pour s'apercevoir que c'était une femme qui se cachait sous le masque. Un simple coup d'œil sur la finesse de ses chevilles qui étaient visibles sous sa robe cintrée et échancrée, un regard sur ses longs doigts dont les contours étaient parfaitement visibles sous ses gants de soie parfaitement brodés, suffisait à se faire une idée de sa noblesse, même pour ceux qui, moins observateurs, ne remarquaient pas que son épaisse chevelure brune semblait presque rouge sous les rayons orangés du soleil.

Au moment précis où Yini finit d'attacher le masque, des coups très doux, presque féminins, se firent entendre à la porte.

— C'est lui, murmura Jenicor. Le duc de G*** !

— Dois-je aller ouvrir ? murmura à son tour Yini.

— Non ! Allez vous installer dans les parties communes et revenez dans deux heures.

— Oui, madame. Dois-je passer par l'autre porte ?

— Bien sûr, petite idiote. Va t'en, maintenant.

Les coups retentirent de nouveau, peut-être un peu plus impatients, à en juger par la hausse du volume.

— Qui est là ? cria Jenicor.

La voix qui répondit était claire, bien que douce.

— C'est moi, madame, qui viens une fois encore m'agenouiller aux pieds de ma déesse.

Elle ouvrit la porte devant laquelle se tenait un homme recouvert d'une grande cape de laine marron et portant un chapeau qui lui tombait sur le visage.

— Ah, cavalier, s'écria-t-elle. Vous voilà, enfin.

Cette phrase lui prouva qu'il était attendu et reconnaissable.

— Oui, dit-il. Nous sommes seuls ?

— Il n'y a que nous. J'ai envoyé ma suivante dans les cuisines.

— Pourtant vous portez un masque.

— Et vous une cape et un chapeau.

— C'est vrai, mais j'ai dû traverser plusieurs quartiers où il était préférable que je ne sois pas reconnu.

— Et moi ?

— Vous, madame, vous semblez seule dans votre chambre ; donc il n'y a personne pour vous reconnaître. Je vais même enlever mon chapeau pour le prouver.

— Mais imaginez que je veuille visiter les parties communes, cavalier. Vous n'attendez pas de moi, quand même, que je demeure enfermée dans ma chambre, seule avec vous ?

Un sourire à la fois innocent et charmeur se dessina sur ses lèvres.

— Ah, madame, vous me brisez le cœur.

— Moi ?

— Assurément. Comment pouvez-vous mettre votre sécurité en doute, avec moi ?

— Eh bien, si vous vous rappeler de notre dernière rencontre, au château du baron de R***, vous vous souviendrez que...

— Bah, j'étais ivre.

— Vous ? Ivre ?

— Enivré de la beauté de vos yeux, madame. Ils sont si profonds.

— Cavalier, on ne dit pas de telles choses !

— Il le faut, puisque je n'ai toujours pas eu l'honneur de pouvoir baiser votre main.

— Alors, voilà. Allez-y.

— Ah, mes lèvres s'y posent à la perfection. Vous voyez ? Je recommence. Là. Et encore. Et...

— Ça suffit. Vous devez cesser.

— Bien, alors asseyons-nous ensemble et parlons comme un frère et une sœur, si c'est ce que vous voulez.

— Oui, je le veux.

— Puis-je vous servir du vin ?

— Juste un peu. Et faites attention, si vous ne voulez pas vous enivrer de nouveau.

— Ah, madame, si vous saviez comme tous vos gestes me transpercent le...

— Arrêtez. Nous allons parler, maintenant, cavalier, vous l'avez dit.

— Très bien. Puisqu'il le faut, parlons de la Cour.

— De la Cour ? Pourquoi de la Cour ?

— Pourquoi ? Parce que je souhaite devenir demi-empereur.

— Pardon ? Qu'entendez-vous par demi-empereur ?

— Laissez-moi vous expliquer.

— S'il vous plaît. Vous avez attisé ma curiosité.

— Permettez de commencer en vous posant une question.

— Vos explications commencent souvent ainsi.

— N'en sont-elles pas moins claires pour autant ?

— Pas du tout. Allez-y, posez votre question.

— Voici : qu'a l'empereur que je n'ai pas ?

— C'est très simple. Tout d'abord, l'Orbe.

— Oui, c'est vrai. Et ensuite ?

— Le pouvoir.

— Qu'est ce que le pouvoir ?

— C'est de donner des ordres et d'être obéi.

— Quels ordres ?

— N'importe lesquels.

— Donnez-moi un exemple, madame, que je puisse m'instruire.

— Alors, supposez que quelqu'un dise : « Vous, la Garde, allez conquérir tel duché ». Si c'est un empereur, la Garde obéira immédiatement et le duché tombera entre leurs mains. C'est cela, le pouvoir.

— Vous raisonnez comme Clybru, le maître des mathématiciens.

— Vous avez votre réponse, alors ?

— Presque. Dites-moi ceci : pourquoi voudrait-il conquérir le duché ?

— Pourquoi ? Peut-être a-t-il dit au duc : « Je réclame cinq cents tonnes de bois pour la construction de mes navires dans le Sud », et le duc ne s'est pas acquitté de cette réclamation. Au lieu de cela, il a créé une armée personnelle, comme le comte de la Butée l'a fait il y a moins de deux cents ans.

— Comment l'empereur pourrait-il être au courant ?

— Comment ? Grâce à ses informateurs.

— Qui sont-ils ?

— Ceux dont c'est le métier de l'informer.

— Pourquoi le feraient-ils ?

— Parce qu'il est l'empereur et que l'empereur doit être toujours bien informé. Comment prendrait-il ses décisions, dans le cas contraire ?

— Alors l'empereur est celui qui, premièrement, est en possession de l'Orbe et, deuxièmement, est au courant de tout ce qui se passe autour de lui, pour pouvoir déployer ses forces.

— C'est exact.

— Voyez-vous, c'est pour cela que je souhaite savoir ce qui se passe à la Cour, afin que je puisse devenir demi-empereur.

Jenicor fut impressionnée par cette logique.

— Je comprends. Que voulez-vous savoir, alors ?

— Parlez-moi des intrigues.

— Vous prétendez qu'il y a des intrigues ?

— Des intrigues, des complots, appelez cela comme vous voulez.

— Vous avez l'air bien certain qu'il se passe de telles choses.

— C'est une Cour ; il y a forcément des intrigues et des complots.

— De quelle sorte ?

— De toutes sortes. Alliances d'amour, alliances de haine, et, par-dessus tout, alliances de bénéfices. Allons, vous en savez forcément quelque chose.

— Mais, cher cavalier, où en aurais-je entendu parler ?

— *K'luno*, ma chère. Partout. Mais si je devais commencer, je parlerais d'abord de la princesse consort.

— Ah, elle est très belle.

— Et puissante. Elle détient l'oreille de l'empereur, en plus des deux siennes. En toute logique, cela fait d'elle une demi-impératrice.

— Vous devez avoir raison.

— Alors ? Qui s'est rallié à sa cause ?

— Eh bien, on dit qu'il y a tous ceux qui voudraient être son amant.

— Ah. Et elle arrive à demeurer chaste ?

— Certains prétendent que oui, mais seulement parce qu'elle n'arrive pas à se décider, parmi tous ses prétendants.

— Et l'empereur, est-il jaloux ?

— Seulement de ses amis, à ce qu'on dit.

— Naturellement. On est toujours jaloux de ses amis.

— Comment le sauriez-vous, cavalier ? Vous n'en avez pas.

— Vous vous trompez, mon tendre Dragon. J'en ai même trois.

— Quoi ? Trois amis ? Sûrement pas ceux avec qui vous vivez et qui ne vous connaissent que par votre nom d'emprunt ?

— Et pourtant, si.

— Comment vous appellent-ils ? N'est-ce pas le nom d'une vallée de l'ouest ? Kor, c'est cela ?

— Pel.

— C'est cela. Et vous dites qu'ils sont vos amis ?

— Ils le sont ; tellement que je risquerais ma vie pour eux.

— Mais risqueriez-vous vos ambitions ?

— Pardon ? Vous insinuez que j’ai des ambitions ?

— Assurément. Vous avez l’intention de devenir demi-empereur.

— Ah, vous m’avez eu, très chère. Je nourris cette ambition, en effet. Mais dites-moi, quels sont les noms de ces prétendus amants qui tournent autour de la princesse ; les ragots de la Cour n’ont certainement pas oublié de préciser les noms ?

— Il y a un dzurnoble, le marquis d’I***. Et un Tiassa, monsieur N***. On parle aussi d’un dragonoble, Adron e’Kieron, et d’un certain Lyorn qui se fait appeler comte de Shaltre. Et même d’un Phénix, un certain duc de Troismurs.

— Troismurs, dites-vous ?

— Oui, ce nom est apparu dans la conversation. Je crois qu’il s’appelle Allistar.

— Vous m’intéressez énormément ; je crois que je le connais. N’a-t-il pas une sœur, Illista, marquise des Collines-Nouées ?

— Elle-même. On dit, en fait, que cette sœur complote dans le dos de son frère, dans l’espoir de récupérer toute la fortune de la famille.

— Vraiment ? Irait-elle jusqu’à l’aider à trouver les fleurs que la princesse consort aime tant, comme les flammèches ?

— Cavalier, vous vous êtes joué de moi, puisque vous connaissez déjà tous les ragots de la Cour. Je ne vous dirai donc rien de plus.

— Si vous vous taisez, nous allons devoir changer de sujet, alors.

— Cavalier, vous commencez à m’effrayer.

— Pourquoi ? Mes baisers ne vous sont pas plaisants ? Cela vous rend malheureuse quand je fais ceci ? Et cela ? Et...

— Attendez, j’ai entendu quelque chose !

— Je n’entends rien d’autre que le doux bruit de votre respiration dans mon oreille.

— Non, c’est ma suivante, Yini, qui revient des cuisines. Nous devons nous séparer.

— Nous séparer ? Voilà une nouvelle déchirure dans mon cœur !

— Et ma réputation, qu’en faites-vous ?

— Elle ne craint rien avec votre suivante.

— Parce que vous croyez qu’une suivante ne parle pas aux autres suivantes ? Et que ces suivantes ne parlent pas à leurs maîtresses ? Je vous assure que je suis responsable de suffisamment de duels pour tenir jusqu’à la fin du règne du Dragon. Je n’ai pas besoin d’en créer un de plus parce que je serai passée de pourvoyeuse de ragots à sujette de ragots.

— Alors, je pars.

— J’espère bien. Et rapidement.

— Très bien. Ma cape et mon chapeau ?

— Les voici.

— Comment sont-ils ?

— Ils vous vont à merveille.

— Votre main, pour un baiser ?

— La voici.

— Au revoir, donc, mon cher tourment, jusqu’à la prochaine fois.

— À la prochaine fois, méchant homme.

Ils se séparèrent sur ses mots. La porte se referma derrière Pel juste quand Yini entra dans la pièce, par l’autre porte. Elle découvrit sa maîtresse, le regard perdu, rêveuse, à l’endroit où était assis le cavalier tout à l’heure.

— Un jour sera-t-il peut-être même plus qu’un demi-empereur. (Elle se parlait à elle-même, avec un petit sourire.) Il est déjà plus qu’un demi-amant.

Chapitre Dix-Septième

Dans lequel on parle de mathématiques et de philosophie pendant que nos amis se préparent à partir.

Nous allons à présent retourner dans la maison de la rue des Souffleurs de Verre et donner des détails à notre lecteur sur la discussion qui eut lieu pendant l'absence de Pel. Nous devons ajouter que cette absence inquiéta quelque peu ceux qui étaient restés à la maison, puisqu'ils n'avaient pas, comme nous, la possibilité de voyager au-dessus de la ville et de pénétrer les recoins les plus étranges au gré de nos envies. Khaavren, Aerich et Tazendra étaient donc assis dans la chambre d'Aerich et imaginaient toutes sortes de plans. Le Tiassa était installé sur le lit, la serviette humide, que lui avait fourni la renfrognée mais silencieuse Srahi, sur le crâne.

— Nous devrions partir dans la matinée, je pense, dit-il.

— Très bien, répondit Aerich.

— Nous devons donc préparer notre départ ce soir.

— Préparer ? demanda Tazendra. Quel genre de préparation ?

— Eh bien, toutes les préparations possibles. C'est-à-dire que nous devons faire la liste de ce dont nous allons avoir besoin.

— Bien, alors... commença la Dzur.

— Pas si fort, je vous en prie, coupa Khaavren. J'ai encore cet affreux mal de tête.

— Ah oui, je m'en souviendrai.

Elle baissa le ton de sa voix.

— C'est gentil. Qu'alliez-vous dire ?

— J'allais dire que j'aurai besoin de mon épée.

— C'est exact, admit Khaavren.

— Dois-je prendre une pierre de feu ?

— Ce serait une bonne idée, oui. Plusieurs même, si vous pouvez en trouver.

— Si je peux en trouver ? Mon cher Khaavren, je ne les trouve pas, je les fabrique !

— Vous ?

— Parfaitement. Vous savez bien que je suis mage.

— C'est vrai ; je l'avais presque oublié. Bon, et combien de temps vous faut-il pour en fabriquer une ?

— Eh bien, pour charger une pierre qui possède assez de puissance pour faire tomber un homme de son cheval et le clouer au sol, j'ai besoin de trois heures pour préparer la pierre, puis de deux heures pour la supplier de se charger, et enfin d'une heure encore pour habituer la pierre à l'idée de se décharger.

— Cela fait donc six heures en tout.

— Ah oui, c'est cela. Comme c'est curieux...

— Qu'est ce que cela a de curieux ?

— Eh bien, j'ai souvent remarqué qu'il me fallait six heures pour charger une pierre.

— Et alors ?

— Et alors, c'est curieux que vous arriviez à ce chiffre après avoir entendu les différentes parties du

processus.

— Vous savez, Tazendra, que je suis arithméticien.

— Ah, je l'ignorais. Tout s'explique, alors.

— Mais dites-moi, si nous avons besoin d'une pierre capable de mettre deux hommes à terre, ou même cinq, combien de temps faudra-t-il, alors, pour la préparer ?

— Pour une pierre deux fois plus puissante, il faudra quatre heures de préparation, quatre heures pour la charger, mais toujours une heure pour préparer la décharge.

— Ce qui nous fait neuf heures.

— Oui, je crois que c'est cela. Par le sang du cheval, vous êtes un sacré arithméticien !

— J'arrive à faire des calculs comme un comptable, mais je dois vous avouer que c'est à peu près tout. Fort heureusement, c'est souvent la seule chose qui est utile.

— Oui, vous avez raison. J'ai entendu dire que toutes les autres branches de l'arithmétique font, en fait, partie de la philosophie, et qu'elles ne sont pas du tout considérées par les gentilshommes qui se respectent.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites.

Je le crois, oui.

— Mais, chère Tazendra, revenons à cette histoire de pierre de feu, voulez-vous ?

— Avec plaisir. C'est un sujet que je connais bien mieux que l'arithmétique ou la philosophie.

— Voici ma question : ne peut-on pas préparer une seule pierre à recevoir deux, trois ou quatre charges ?

— C'est possible.

— Et pour la préparation ?

— Pour de petites charges, il faut ajouter une heure par charge pour préparer la pierre. Puis il faudra quatre heures de plus pour la charger.

— Et pour les décharges ?

— Pour prévenir la pierre qu'elle doit lâcher les décharges une à une, c'est une tout autre histoire, cher Khaavren.

— Ah ?

— Deux charges, cela représente trois heures de travail. Trois charges, cinq heures et pour quatre charges, il faut huit heures.

— Donc, une pierre avec trois charges demande à peu près une demi-journée de travail.

— C'est cela.

— Bon, alors nous n'avons pas le temps. Nous allons devoir faire sans pierre de feu.

— Mais non, j'en ai déjà préparé une avec deux petites charges et deux autres avec une charge légère. Si j'en prépare une autre de petite charge, nous serons équipés pour le voyage.

— Excellent, Tazendra. Faisons cela, alors.

— Je vais commencer de ce pas.

— Attendez un moment. Nous devons savoir de quoi d'autre nous aurons besoin pour le voyage.

Aerich avait gardé son silence habituel tout le long de la conversation, mais il finit par parler.

— De l'argent, dit-il.

— Pardi ! s'écria Khaavren. C'est vrai, nous allons avoir besoin d'argent. En avez-vous ?

— Pas assez, répondit Aerich.

Il fouilla dans sa poche et sortit un seul impérial et quelques orbes, qu'il posa sur la table.

— Avec cela, ajouta Khaavren, vous êtes plus riche que moi.

Il plongea la main dans sa poche et posa quelques piécettes près de celles d'Aerich.

— Et vous, chère Tazendra ?

— Oh, j'en ai plein.

— Ah, plein ? s'exclama Khaavren. En avez-vous assez ?

— Sûrement. Tenez.

Elle sortit un impérial flambant neuf gravé du visage de Sa Majesté Tortaalik et trois ou quatre orbes d'argent.

Eh bien, c'est tout ? interrogea Khaavren.

— À peu près. J'ai aussi cela.

Elle sortit un bout de papier que le Tiassa s'empressa de prendre et d'étudier.

Par les dieux ! s'écria-t-il. C'est une traite de la trésorerie du Dragon, d'une valeur de trois cents orbes !

— Trois cents orbes ? répéta Aerich. Ma foi, c'est une coquette petite somme. D'où vient ce papier, Tazendra ?

— Je vous assure que je n'en ai pas la moindre idée. Je sais juste que la poste l'a apporté en fin d'après midi.

— Qui a bien pu l'envoyer ?

— À dire vrai, je l'ignore. Il était enroulé et scellé ; il y avait un ruban autour et aucun nom n'était inscrit. Puisque c'est moi qui l'ai pris des mains du facteur et qu'il n'y avait aucune adresse dessus, je me suis permise de l'ouvrir.

— Et vous avez bien fait ! s'exclama Khaavren.

Aerich prit le bout de papier, l'examina et haussa les épaules.

— Il est signé, tamponné et même paraphé. Cela nous ira aussi bien que de l'argent sonnante et trébuchant.

— Je suppose que notre capitaine ne voudrait pas qu'on échoue dans notre mission à cause d'un problème de trésorerie, continua Khaavren.

— Il pense que cette mission est importante, vous croyez ? s'enquit Tazendra.

— Oui, je pense. D'ailleurs ce bout de papier en est la preuve, n'est-ce pas ?

— Effectivement. Pel s'est débrouillé comme un chef avec le capitaine, apparemment.

— Cela me fait penser... où est-il ?

— Chez son tailleur, répondit Tazendra.

Son petit sourire moqueur montrait qu'elle n'était, de toute évidence, pas dupe.

— Il reviendra, continua Aerich, quand il aura terminé ses petites affaires.

— Ce qui veut dire qu'il n'est pas là parce qu'il a mieux à faire, reprit Khaavren.

— Ça me semble une excellente conclusion.

— Peut-être, mais je suis toujours inquiet.

— Ah. Ce serait vous, ou même Tazendra, je m'inquiéteraï peut-être. Mais il n'y aucune raison de s'inquiéter pour Pel quand il traîne dans la ville ; il a beaucoup d'amis.

— Beaucoup de maîtresses, vous voulez dire, ajouta Tazendra.

Aerich haussa les épaules.

— Oui, reprit Khaavren. Vous avez raison. Attendons, je suis sûr qu'il va revenir. Et pendant que nous attendons, continuons à faire la liste de ce dont nous avons besoin.

— Nous allons dans l'est, n'est-ce pas ? demanda Tazendra.

— Oui, répondit Khaavren. Votre mémoire est aussi profonde que l'Orbe.

— Dans ce cas, nous devons également aller au nord ou au sud à moins que vous vouliez traverser le désert de Suntra, ou les jungles.

— J'ai toujours pensé que le désert ne serait pas si terrible que ça si on y enterrait assez de bouteilles de vin dans le sable, de même pour les jungles : elles ne seraient pas si terribles s'il n'y avait pas tous ces animaux assez voraces pour manger des hommes. Normalement, c'est l'inverse.

— Oui, mais comme il n'y a pas de vin dans le désert et que les jungles sont remplies de bêtes

sauvages, vous voudrez sûrement passer par le nord ou par le sud pour rejoindre l'est.

— Vous avez raison, chère Tazendra. Nous allons contourner le désert par le sud à travers la steppe.

— Alors nous n'aurons pas besoin de vêtements chauds.

— Il y a quand même les montagnes.

— Ah oui, c'est vrai. Je vais prendre ma cape, dans ce cas, celle qui est doublée de fourrure de renard et de norska.

— C'est très sage de votre part, Tazendra.

— De quoi d'autre aurons-nous besoin ?

— D'une carte, je pense.

— J'en ai une, intervint Aerich.

— Elle est précise ?

C'est une carte du baron de Libreport, et elle porte le sceau de ma Maison.

— Excellent.

— Quoi d'autre, encore ? interrogea Tazendra.

— Nos épées et nos dagues.

— Bien sûr.

— Des chevaux, ajouta Tazendra.

— L'empereur nous en fournira.

— Comment ?

— Vous oubliez que nous sommes des Gardes.

— Peut-être, mais si l'un d'entre eux se met à boiter ?

— Nous en achèterons un autre.

— Avec quel argent ?

— Nous trouverons de l'argent. N'avons-nous pas déjà trouvé trois cents orbes sur lesquelles nous ne comptons pas une seconde ?

— Il a raison, dit Aerich. Il ne faut pas douter de la providence qui nous a déjà énormément gâtés.

— Très bien, répondit la Dzur. Quoi d'autre ?

Elle n'avait pas l'air entièrement convaincue par les propos d'Aerich.

— De la corde, dit Khaavren.

— Pour quoi faire ? demanda Tazendra.

— Je ne sais pas. Mais un voyageur peut-il se passer d'une corde dans les montagnes ?

— Pour ma part, je n'ai pas l'intention d'escalader ces montagnes, juste de les traverser.

— D'accord. Faut-il prendre des tentes pour la nuit ?

— Comment cela ? s'écria Tazendra. Il n'y aura pas d'auberges ?

— Si, sur la plus grande partie du trajet.

— Eh bien ?

— Mais si nous devions être coincés dans les montagnes, entre deux hôtels ?

— Nous ferons un feu.

— Alors nous devons prendre une hache.

— Très bien, concéda Tazendra. Je suis d'accord pour la hache.

— Il nous faut des sangles de rechange, des rênes et des outils pour réparer les fers des chevaux.

— Parce que vous savez vous en servir, peut-être ?

— Moi oui, répondit Aerich.

Alors d'accord pour les outils, dit la Dzur.

Des gourdes, continua Khaavren.

— Tout à fait, des gourdes, reprit Tazendra.

— De quoi allumer un feu.

— Je suis mage.

C'est vrai. Des pansements ?

— Oui, d'accord.

Des ustensiles de cuisine ?

— Je compte bien manger dans des restaurants, pour ma part, répondit Tazendra.

— Et si nous sommes entre deux auberges ?

— Alors nous emporterons du pain et du fromage.

— Très bien. Il nous faut une nappe et des serviettes, alors.

— Vous avez raison.

Des capes cirées, pour la pluie.

Excellent. Quoi d'autre ?

— Je crois que c'est tout.

Dans ce cas, conclut Aerich, il est l'heure d'aller reprendre des forces. Nous devons nous lever, quand Pel rentrera, pour le mettre au courant de nos décisions.

Ils se couchèrent donc, comme nous l'avons mentionné plus haut, pendant quelques heures. Khaavren fut le premier à se réveiller quand Pel entra et il se dépêcha de réunir les autres qui, bien que fatigués, se pressèrent de les rejoindre.

Mon cher Pel, dit Tazendra. C'est vous ?

— Oui, c'est moi, répondit Pel.

— Mais où donc étiez-vous pour que vous ayez pris une large cape et un chapeau qui masquent si bien votre visage ?

— Vraiment ? bafouilla Pel, gêné. Je faisais un essayage, c'est tout. Ce chapeau est très en vogue dans certains quartiers.

— Dans quels quartiers ?

— Oh, eh bien, dans certains...

— Allons, coupa Khaavren. Nous avons fait la liste de ce que nous devons emporter.

— De l'argent, avant tout, s'écria Pel.

— C'est réglé.

— Ah, très bien. Je dois vous avouer que je suis plutôt sur la paille en ce moment.

— Nous irons chercher l'argent qui nous est dû, si l'on s'en réfère à ce billet, et nous le partagerons équitablement.

— Ah, nous avons un billet, alors ?

— Il vient du capitaine, je crois.

— Bien.

— Cela ne vous surprend pas ?

— Il avait parlé de quelque chose comme ça. Quoi d'autre ?

— Tazendra va nous préparer des pierres de feu.

— Bien. Quoi d'autre ?

— Aerich s'occupe de la carte.

— Ah oui, une carte. Et ?

— Des pansements, une hache, des capes chaudes.

— Ensuite ?

— Du pain et du fromage.

— Il y a autre chose ?

— Non, c'est tout.

— Excellent. Et quand partons-nous ?

— Demain. Aux premières lueurs.

— Alors je vais aller dormir jusque-là. Bonne nuit, mes amis.

Ils souhaitèrent tous une bonne nuit à Pel et, suivant sa judicieuse remarque, ils en firent tous autant à l'exception de Tazendra. Elle se retira dans sa chambre, c'est vrai, mais seulement pour préparer ses pierres de feu. Elle passa plusieurs heures – six, pour être exact – concentrée sur une pierre banale, la brossant, la trempant dans son petit alambic, utilisant un stylet très fin pour graver les bons symboles dessus et enfin prononçant des incantations mystérieuses en langue serioli.

Pour résumer, elle accomplit son travail et alla se coucher pour profiter de quelques heures de sommeil avant le départ.

LIVRE SECOND

Chapitre Dix-Huitième

Dans lequel certains réfléchissent, tandis que d'autres s'interrogent, mais où la plupart font les deux en même temps.

Le lendemain matin, après un rapide petit déjeuner, ils s'arrêtèrent à la trésorerie dragon pour échanger la traite que leur avait envoyée le capitaine G'aereth. Ils reçurent, comme promis, trois cents orbes, la moitié en impériaux d'or et le reste en argent et en cuivre. Ils se partagèrent la somme en parts égales puis allèrent emprunter des chevaux et une mule aux écuries de la Garde. Ils prirent également des selles et tout l'équipement nécessaire. Puis Tazendra distribua les pierres de feu et ils partirent. Ils passèrent dans les rues en rang par deux, Khaavren et Aerich devant, Pel et Tazendra juste derrière eux. La brume qui voilait cette matinée estivale à Dragaera ne s'était pas encore dissoute, tandis que nos amis passaient sous la porte des Drapeaux. Ils s'arrêtèrent, peu après, pour s'asperger le visage à la mare fumante. Ils jetèrent tous quelques pièces au fond de l'eau et invoquèrent la chance pour leur voyage. Quelques gouttes de pluie leur tombèrent dessus quand ils quittèrent la mare ; c'était un excellent présage, selon Tazendra. Khaavren était plutôt d'accord Aerich haussa les épaules et Pel, trop profondément plongé dans ses propres pensées, n'entendit même pas.

Puisqu'ils n'étaient pas pressés, ils voyagèrent tranquillement, chevauchant tous les quatre côte à côte, maintenant que la route était devenue assez large. Ils purent donc aisément discuter tout en avançant, ce qu'ils firent après qu'ils furent tous, en quelque sorte, mis en condition.

Ils voyagèrent et devisèrent ainsi pendant deux ou trois heures. Puis Khaavren s'adressa à Tazendra.

— Ma chère Tazendra, je vous trouve étrangement silencieuse.

— C'est vrai, vous avez raison, répondit-elle.

— Je suis curieux de savoir ce qui peut vous mettre dans cet état, très inhabituel.

— Je réfléchissais, déclara la Dzur.

— Ah, vous réfléchissiez. Pel, Tazendra réfléchissait.

— C'est bien, répondit Pel. Elle devrait continuer.

— J'ai quand même envie de savoir à quoi vous réfléchissiez.

Il s'était tourné à nouveau vers Tazendra.

— Je pensais que nous étions en train de quitter la cité.

— Par le cheval ! s'écria Khaavren. C'est très vrai.

— Je me demandais...

— Mais vous venez de dire que vous réfléchissiez.

— Oui, oui, je confirme. Seulement...

— Oui ?

— Mes réflexions se sont transformées en interrogations.

— Cela m'arrive très souvent, à moi aussi.

— Ça m'est déjà arrivé aussi, avoua Pel.

— Donc vous dites que vos réflexions vous ont amené à vous interroger sur des sujets qui vous posent question ?

— Voilà, déclara Tazendra. C'est exactement cela.

— Et qu'est-ce que vous vous demandez ?

— Eh bien, nous quittons la ville...

— Oui, vous nous avez déjà dit que c'était votre sujet de réflexion.

— Oui. Et j'ai commencé à me demander pourquoi nous quittons la ville.

— Mais, vous savez bien que nous avons l'intention de retrouver Kathana e'Marish'Chala ?

— Oui, je le sais.

— Eh bien, alors ?

— Je me demande *pourquoi* nous allons à sa recherche.

— Oh, ça...

— Oui, ça.

— Eh bien, nous allons soit l'arrêter, soit la protéger.

— Mais, mon cher Khaavren, cela fait une différence, n'est-ce pas ?

— Quoi ? Entre provoquer son arrestation et lui éviter d'être arrêtée ? Ah oui, c'est sûr !

— Qu'est-ce qui fera la différence, alors ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, confessa Khaavren. Nous avons compris que nous ferions très mal à Lanmarea si elle était arrêtée, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Alors nous devrions l'arrêter, sans doute.

— Mais ?

— Mais on m'a demandé de la sauver. Et la personne qui me l'a demandé... Khaavren rougit peu à peu, mais il poursuivit.

— ... est quelqu'un qu'il fait bon écouter.

— Mais alors, quand nous la trouverons, que ferons-nous ?

— Nous ferons ce que vous avez fait depuis que nous avons quitté la ville.

— Nous allons réfléchir ?

— Exactement. Et si ça ne suffit pas, alors nous nous poserons des questions.

— Se poser des questions, ajouta Pel, ce n'est pas si mal, ça fait passer le temps. Mais réfléchir, c'est déjà plus difficile. Taro le Sage a dit un jour : « Une minute à récolter les moissons vaut largement une journée à séparer les bons des mauvais grains. »

— Oui, reprit Tazendra. Mais qu'est-ce qu'il a voulu dire ?

— Ah, vous voudriez bien le savoir, hein ?

— En effet.

— Alors vous n'avez qu'à y réfléchir.

— Oh ! s'écria Aerich.

Khaavren se retourna vers lui, surpris.

— Pardonnez-moi, mais vous avez vu quelque chose ?

— Oui, répondit Aerich. Tout droit, là-bas, sur la route, il y a trois personnes qui n'ont l'air ni de réfléchir ni de se poser des questions. Ils semblent attendre.

— Ah oui, en effet, cher Aerich. Croyez-vous qu'ils nous attendent ?

— C'est possible, répondit ce dernier.

— À tous les coups, ils nous épient depuis un moment, ajouta Khaavren.

Tazendra caressa la crosse de son épée.

— Bien. Que ce soit nous qu'ils attendent, ou quelqu'un d'autre, s'ils refusent de nous laisser passer, cela reviendra au même. Vous voyez, l'herbe est encore humide et je détesterais que mon cheval se mouille les sabots. Ça le rendrait instable. Donc s'ils ne s'écartent pas de la route, je m'occuperai d'eux.

— Ne devrions-nous pas nous arrêter et leur parler d'abord ? Ce serait plus poli.

— Je crois que nous devrions attaquer, insista Tazendra.

Il nous faut ajouter qu'il y avait un moment qu'elle ne s'était pas battu.

— Bah ! s'exclama Aerich. Attaquer sans même leur parler ?

Un peu plus tard, il s'adressait aux deux gentilshommes et à la femme qui leur barraient la route.

— Bien le bonjour. Il semble que vous nous bloquiez le passage.

L'un d'entre eux, un jeune dragonoble aux grands yeux, habillé avec tellement de rubans et de lacets qu'il semblait vêtu pour une soirée de fête à la Cour, prit la parole.

— Je vous demande pardon. Accordez-nous un instant et nous nous écarterons pour vous laisser passer.

— Cela me semble correct, répondit Aerich. À qui ai-je l'honneur de m'adresser ?

— Je m'appelle Uttrik e'Lanya, de la Forêt de Pins Suspendue.

— Je suis Aerich.

— Je vois que l'un de vous est un Tiassa.

— Et alors ?

— Serait-ce Khaavren de Castelroc ?

— Oui, c'est moi, répondit Khaavren. Vous connaissez mon nom, apparemment, mais moi je ne vous connais pas. Votre nom ne me dit absolument rien.

— C'est impossible.

— Vous me traitez de menteur, monsieur ? Je vous assure que c'est la première fois que j'entends prononcer votre nom.

— Si cela vous chante, vous pouvez continuer à l'affirmer.

— Je le confirme, même.

— Quoi qu'il en soit, je souhaiterais m'entretenir avec vous.

— À quel sujet ?

— D'abord, permettez-moi de vous présenter mon ami, le sieur Wyth.

Il désigna le dzurnoble large d'épaules qui chevauchait un hongre bigarré. Puis il montra la femme sur son destrier gris qui se tenait de l'autre côté.

— Et voici Cohra de Dernière-Chance, de la Maison du Faucon, qui est ici en qualité de déléguée impériale. Vous avez déjà un ami, cher Khaavren, néanmoins j'autorise vos deux autres amis à être témoins.

Khaavren fronça les sourcils.

— Dois-je comprendre que vous me provoquez ?

— Exactement.

— Et pour quelles raisons, je vous prie ?

— Vous prétendez encore que vous n'en savez rien ?

— Je vous assure, monsieur, que je ne sais absolument pas de quelle façon j'ai bien pu vous offenser.

— Hum, grogna Uttrik.

Ayant manifestement fini de parler, il se tourna vers le gentilhomme nommé Wyth qui s'inclina devant Khaavren.

— Est-ce que ce gentilhomme lyorn est de vos amis ? interrogea Wyth.

Khaavren se tourna vers Aerich qui haussa les épaules.

— Parfaitement, répondit-il.

— Très bien, continua le dzurnoble. Nous vous proposons ceci : un duel qui aura lieu ici et maintenant, sans présence de guérisseur. Le combat continuera jusqu'à ce qu'un des protagonistes meure.

— Jusqu'à la mort ! murmura Khaavren. Par le cheval, j'ai dû sacrément offenser ce Dragon.

Aerich se tourna vers Khaavren.

— Vous acceptez ?

— Ma foi, oui, répondit le Tiassa.

— Très bien.

Aerich s'adressa à Wyth qui s'inclina et parla à la dame qui s'adressa à son tour à Pel et Tazendra.

— Serez-vous témoins ?

— Oui, répondirent-ils.

Ils descendirent de leurs chevaux. La fauconoble les salua et désigna un endroit au bord de la route.

Quand tous les témoins se furent mis d'accord, elle traça le cercle avec sa dague, comme le remarqua Khaavren.

— Faites attention, Khaavren, l'herbe est humide, dit Pel.

— Elle est humide autant pour moi que pour lui, n'est-ce pas ?

— Faites attention, c'est tout.

— Je vais faire plus qu'attention. J'ai ici une fine couche de peau qui entoure tous ces sympathiques organes qui permettent à l'air et à mon sang de circuler et à mon esprit de penser. Je vais donc m'arranger pour que mon épiderme finisse le combat exactement dans la même condition que maintenant.

— C'est bien, dit Pel.

Khaavren regarda Aerich, posté à côté de lui.

— C'est vraiment absurde. Vous le connaissez ? demanda Aerich.

— Pas le moins du monde, répondit Khaavren.

— Et vous n'avez pas la moindre idée de pourquoi il vous provoque ?

— Pas la moindre.

— Et pourtant il vous a appelé par votre nom.

— Mais il ne m'a pas reconnu. Quelqu'un a dû l'envoyer me trouver.

— Peut-être, mais ce n'est pas un assassin.

— C'est sûr.

Tazendra regarda l'homme qui se faisait appeler Uttrik enlever son pourpoint et sortir son épée pour s'échauffer.

— Cher Khaavren, dit-elle.

— Oui ?

— Je ne crois pas que ce gentilhomme vous causera beaucoup de soucis.

— Ah bon ?

— Regardez comme il fend l'air, en s'entraînant.

— Ça n'a rien d'anormal, avant un duel, de s'échauffer.

— Non, mais pourtant on a l'impression qu'il se rate tous les trois coups.

— Vous avez raison.

— En plus, regardez comme sa jambe arrière est raide. Et regardez comme il écarte les jambes quand il avance.

— Peut-être, coupa Aerich, qu'il cherche à vous induire en erreur.

— Bah, s'il a besoin d'avoir recours à de tels stratagèmes, vous n'avez vraiment pas de quoi vous inquiéter.

Khaavren fut plutôt d'accord avec Tazendra quant aux faiblesses de son adversaire. Mais il remarqua également que le bras du dragonoble, celui qui tenait l'épée, était très rapide et qu'il arrivait à biaiser ses coups sans le moindre effort. Il fut donc enclin à la plus grande prudence, comme il l'était en tout.

— Allons, lança la fauconoble à Aerich. Êtes-vous prêts ?

Aerich regarda Khaavren qui acquiesça.

— Nous sommes prêts, répondit le Lyorn, tranquillement.

Il escorta Khaavren à une extrémité du cercle et l'aida à ôter sa cape et sa ceinture. Le Tiassa tira son épée, salua le juge et son adversaire et se mit en garde.

Ils étaient encore suffisamment proches de Dragaera pour que la route soit très largement empruntée et l'incident avait ameuté une petite troupe de badauds, et les paris s'étaient ouverts quant à l'issue du combat. Mais, dès l'instant où les fers se croisèrent, les paris et le chahut ambiant cessèrent instantanément.

Le Tiassa était encore un peu engourdi par le coup qu'il avait reçu sur la tête, la veille. Il entama le combat avec son habituelle retenue, pour mieux prendre le temps d'analyser le genre d'adversaire qu'il affrontait. Cette fois-ci, il semblait bien que toutes les failles qu'avait décelées Tazendra étaient belles et bien réelles. Cependant, le dragonoble avait un jeu de jambes extrêmement rapide, mais surtout il avait un bras très puissant et une épée fort lourde. Khaavren fut forcé de faire plus d'efforts qu'il l'avait espéré pour parer les coups qu'Uttrik lui portait au ventre et à la tête. Il resta donc en position défensive et se protégea en utilisant la « technique d'autodéfense agressive en neuf points » créée par l'étrange école du Bouclier. Cette technique rendait sa tête et son torse pratiquement intouchables, tout en assaillant l'autre et en le forçant à réagir à une séquence complexe de neuf feintes et attaques. Khaavren espérait pouvoir prendre le dessus rapidement grâce à cet enchaînement.

Il en profita pour étudier son adversaire, comme à son habitude. Il vit, donc, un gentilhomme plutôt bien fait, à l'exception de ses yeux qui étaient trop grands. Ses sourcils étaient bien séparés l'un de l'autre, au-dessus de l'arête du nez, signe d'une âme bien ordonnée. Son front était ridé, ce qui trahissait une personnalité songeuse. Et puis Khaavren décela dans ses yeux les deux forces jumelles, rage et frustration, qui se battaient pour le contrôle de son esprit. La rage venait, selon Khaavren, de l'offense, réelle ou imaginaire, qu'il lui avait faite ; et la frustration était due à son incapacité à briser la défense formidable qu'opposait le Tiassa.

Il ne fallut pas longtemps pour que Khaavren décide qu'Uttrik s'était suffisamment embourbé dans son enchaînement complexe. Il cessa donc de l'utiliser. Le dragonoble attaqua en même temps le Tiassa sur son flanc gauche, que sa dernière parade avait laissé sans défense. Khaavren sauta légèrement sur sa droite et, dans le même mouvement, donna un coup du plat de son épée sur l'arme d'Uttrik. Il sentit sa lame se mettre à trembler après le contact. Il reprit sa position défensive juste à temps pour parer un coup de dague de son adversaire. Ce fut la dernière attaque. Uttrik gémit et recula. Son épée tomba de sa main engourdie.

Khaavren fit un pas en avant, évita la dague que le dragonoble tenait comme le dernier rempart de sa défense, et posa la pointe de son épée contre la gorge d'Uttrik.

— Alors, monsieur, dit Khaavren.

Il parlait d'un ton neutre, pour montrer que la rudesse du combat ne l'avait pas affecté.

— Vous allez me dire, maintenant, pourquoi vous m'avez attaqué et j'épargnerai peut-être votre vie.

— Quoi ? répondit l'autre. Vous prétendez toujours que vous ne savez pas pourquoi ?

— Je vous assure, monsieur, que je suis toujours aussi déconcerté.

— Mais alors, mon nom ne vous dit rien ?

— Cela vous étonne ?

— Un peu.

— Et alors ?

— Si je vous disais que je suis le fils aîné du dernier seigneur de Champoivré, que diriez-vous ?

— Ah, répondit Khaavren, c'est une autre histoire.

— Vous me connaissez, alors ?

— Disons que j'ai entendu parler de votre père et que je suis au courant de sa mort malencontreuse.

— Cela explique-t-il mon animosité envers vous ?

— Pas le moins du monde.

— Quoi ? Vous refusez encore d'avouer que vous savez d'où vient ma haine pour vous ?

— Assurément, monsieur.

— Eh bien, monsieur, je suis stupéfait.

— Ah oui ?

— Si vous le voulez bien, je vais donc vous expliquer.

— Pardi ! C'est exactement ce que je vous demande depuis une heure !

— Vous allez tout comprendre en deux mots.

— J'attends.

— Mais d'abord, s'il vous plaît, retirez votre épée de ma gorge, cela altère mon élocution. Je suis parfaitement conscient que vous avez gagné ce duel et ma vie vous appartient, désormais. Et je vous promets qu'après avoir répondu à vos questions, si vous voulez me tuer, je me laisserai faire.

Khaavren acquiesça et baissa son arme. Puis il se tourna vers ses amis.

— Avant que nous ne concluions ce duel, nous allons avoir une petite discussion. Soyez patients, je crois que cela mérite qu'on y prête une oreille attentive.

Ses amis s'inclinèrent et la foule, impatiente de connaître la conclusion du duel, se remit à chahuter, mécontente. Khaavren se tourna à nouveau vers Uttrik.

— Allons, parlez. Je dois avouer que vous avez attisé ma curiosité. Je m'attends à ce que vous me disiez des choses qui me feront réfléchir et qui m'amèneront peut-être même à me poser des questions.

— Ce n'est pas impossible, en effet.

— Allez-y, alors.

— Voici mon grief : la baronne de Kaluma, à savoir Kathana e'Marish'Chala, a assassiné mon père.

— Oui, je suis au courant de cela.

— Donc vous êtes au courant ?

— Oui, forcément.

— Et malgré tout, vous ne savez pas pourquoi nous nous battons ?

— Monsieur, c'est la vingtième fois que je vous le répète.

— Et moi je vous redis que c'est impossible.

— Monsieur, je ne connais pas la coutume de la Maison du Dragon, mais chez les Tiassas, on considère que quand on est à la merci d'un adversaire, il ne fait pas bon le traiter de menteur.

— Je suis désolé, cher Khaavren. Je vous présente toutes mes excuses.

— Vous n'avez toujours pas répondu à la question.

— Je vais vous le dire. Si la baronne de Kaluma a assassiné mon père et que vous voulez la protéger...

— Stop.

— Hein ?

— J'ai cru entendre la phrase « vous voulez la protéger ».

— Peut-être bien.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que nous voulons la sauver ?

— Vous ne le voulez pas ?

— Je ne le sais pas moi-même.

— Comment ça ?

— Monsieur, c'est moi qui pose les questions, ici. Nous sommes d'accord ?

— Oui, très bien.

— Alors dites-moi ce qui vous a fait penser que j'avais l'intention de venir en aide à la baronne de Kaluma.

— C'est très simple.

— C'est-à-dire ?

— On me l'a dit.

— On vous l'a dit ?

— Exactement.

— Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

— Qu'aujourd'hui ou demain, il y aurait un gentilhomme du nom de Khaavren, de la Maison du Tiassa, dans l'uniforme de la compagnie des Bottes rouges, qui tenterait d'aider mon ennemie à échapper à la justice.

— Eh bien, si votre information n'est pas totalement fausse, elle n'est pas exacte pour autant.

— Merci, monsieur.

— Qui vous a dit cela ?

— Je ne sais pas vraiment.

— Comment cela, vous ne savez pas ?

Je vous jure que je n'avais jamais vu cet homme auparavant.

— Comment s'est-il présenté ?

— Il n'a pas eu besoin de se présenter.

— Alors, un inconnu vous a appréhendé dans la rue et vous a dit : « Je ne me présenterai pas, mais sachez qu'un homme sera à cet endroit à tel moment et il fera telle chose » ? Enfin, monsieur, ce n'est pas possible.

— C'est pourtant comme cela que tout s'est passé.

— Si vous voulez bien me raconter cette histoire en détail, je vous en saurais gré.

— D'accord.

— Je vous assure que je serais votre obligé si vous satisfaisiez ma curiosité.

— Eh bien, je buvais un verre dans une auberge, en dehors de la ville, dans le quartier de Eaux-Longues.

— Quelle auberge ?

— Celle avec un petit chapon écarlate comme insigne.

— Très bien.

— Et puis un gentilhomme s'est assis à ma table.

— De quelle Maison était-il ?

— Je n'en ai aucune idée, je vous jure.

— Bien.

Khaavren se souvint de la remarque d'Aerich sur les Yendis et les Jheregs.

— Donc il s'est assis à côté de vous.

— Oui, et nous avons engagé la conversation.

— De quoi avez-vous parlé ?

— De la mort de mon père. J'étais en deuil, comprenez-vous, donc je n'avais pas touché un verre depuis un moment.

— Je vois.

— L'alcool aidant, j'ai commencé à parler de cet événement encore très frais dans mon esprit.

— Je comprends.

— Et puis ce gentilhomme...

— Dont vous ne connaissez pas la Maison d'origine.

— Oui. Il avait entendu parler de la mort de mon père et il m'a exprimé sa sympathie, ce qui semble tout à fait normal.

— Oui, et ensuite ?

— Ensuite, il m’a annoncé qu’il avait entendu parler d’un projet pour protéger Kaluma des autorités, en qui j’avais mis toute ma confiance.

— Continuez.

— Je lui ai demandé des détails, bien sûr, et il s’est mis à parler.

— Il s’est mis à parler, dites-vous ?

— Exactement.

— Et c’est là qu’il vous a donné mon nom ?

— Votre nom, cher Khaavren, votre description et votre mission.

— Eh bien, il était mal informé.

— Si vous le dites.

— Pourquoi vous mentirais-je sur mes intentions alors que je tiens votre vie entre mes mains ?

— C’est vrai.

À cet instant, Khaavren fut partagé entre deux possibilités. Comme beaucoup de Tiassas, il était sujet à ces éclairs de pensée qui l’emmenaient soit vers la route de l’échec, soit vers celle du succès. Khaavren, comme ses ancêtres avant lui, fit un choix et regarda Uttrik.

— Bien, en conclusion de ce duel, je vais vous laisser la vie sauve. Et je vais vous inviter à nous accompagner.

— Vous accompagner ? Mais pour aller où ?

— Par le cheval ! Nous allons chercher Kathana e’Marish’Chala !

— Mais vous venez de dire que...

— Je n’ai pas dit que nous allions l’aider.

— Alors vous allez l’arrêter.

— Je n’ai pas dit cela non plus.

— Mais alors, que ferez-vous quand vous l’aurez trouvée ?

— Par les dieux ! Eh bien, quand nous l’aurons trouvé, nous réfléchirons.

Chapitre Dix-Neuvième

Dans lequel Uttrik est accepté après un interrogatoire et aide Tazendra, au cours d'un repas, à faire l'acquisition d'un valet.

La discussion prit fin et Khaavren fit un signe au juge pour lui indiquer que le duel était terminé. Puis il emmena Uttrik à l'endroit où ses amis l'attendaient.

— Ce gentilhomme fera la route avec nous, annonça-t-il.

Aerich haussa les épaules, Pel écarquilla les yeux et Tazendra prit la parole.

— Ce gentilhomme ?

— Oui, celui-ci.

— Il va voyager avec nous ?

— Oui, c'est exactement cela.

— Lui qui voulait vous tuer il y a à peine quelques minutes ?

— Me tuer ou me blesser, oui.

— Expliquez-moi, cher Khaavren.

— Eh bien, j'en ai décidé ainsi, chère Tazendra. Cela vous pose un problème ?

— Euh, non. Mais, je...

— Arrêtez, avant que vos lèvres ne prononcent un mot que j'ai déjà trop souvent entendu.

Tazendra haussa les épaules à son tour.

— Bon, comme vous voulez.

Uttrik les salua tous, puis il s'éloigna pour discuter avec Wyth.

— De quoi parlent-ils, à votre avis ? demanda Pel.

— Ils sont amis et ils vont se séparer. Le sujet de conversation me paraît évident. Ou bien alors, ils discutent des moyens de communication à employer quand Uttrik sera absent.

— Ou encore, dit Pel, ils complotent quelque chose qu'ils ne souhaitent pas que l'on sache.

— Oui, c'est possible.

— Et si c'était vraiment cela ?

— Nous resterons sur nos gardes.

— Très bien.

Quand Uttrik eut fini de faire ses adieux à Wyth et qu'il eut payé le juge, ils remontèrent en selle et reprirent la route. Ils n'avaient pas chevauché plus d'une heure lorsque Tazendra cria à qui voulait l'entendre :

— Je crois que Khaavren doit commencer à avoir faim.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? s'enquit le Tiassa. Je serais curieux de le savoir.

— Vous vous êtes battu en duel.

— Et alors ?

— Je me suis contentée de vous regarder vous battre et pourtant, je commence à avoir tellement faim que je pourrais dévorer une de ces saucisses qui pendent derrière la fenêtre de cette hôtellerie, juste devant nous.

— Si je devais définir mes sensations actuelles, répondit Khaavren, je dois avouer que la faim serait, sans doute, l'une d'elles.

— Manger, lança Pel, songeur, ne gâcherait pas ma journée.

Aerich eut un haussement d'épaule qui signifiait qu'il aimerait assez manger, lui aussi. Utrik se contenta d'acquiescer. Ils entrèrent donc dans le restaurant dont l'enseigne représentait Beed'n, le cavalier ménestrel du début du XVI^e cycle. Il était aisément reconnaissable par la plume de paon qui était accrochée à son chapeau.

C'est la deuxième fois, depuis le début du récit, que nous entrons dans un de ces endroits particuliers que l'on appelle des auberges rurales. Et comme nous étions trop occupés la première fois pour en faire une description détaillée, et que nous allons nous retrouver dans ce genre d'endroit plusieurs fois encore au cours du voyage, nous allons nous permettre de dire deux mots sur ces institutions.

Si, comme l'a dit le trente-troisième marquis de Goi, il y a toujours une rébellion qui couve quelque part dans l'enceinte de l'Empire, il y aura toujours une auberge pour répandre les graines de la sédition. Et si, comme l'a dit K'verra e'Tenith, il y a toujours plus de bandits que de forces pour les contenir, alors il y aura toujours des auberges pour les nourrir, entre deux larcins. Et si, comme l'a dit Zerika II, il y a toujours des agents de voyage, des nomades, des conseillers et des colporteurs pour prendre ce que les bandits auront laissé, alors il y aura toujours des auberges pour leur fournir un toit pour dormir, avant de repartir sur la route.

À notre bienheureuse époque – à cette époque où nous pouvons nous souvenir des rébellions avec un sourire, nous pouvons partir, en vain, à la recherche des bandits de grand chemin qui auraient rendu les voyages bien trop dangereux, et nous pouvons faire confiance aux prix pratiqués par les agents de voyage, les nomades, les conseillers et les colporteurs –, ces auberges sont bien différentes de ce qu'elles étaient auparavant. Et pas forcément mieux pour autant, il faut bien l'admettre. Dans ces temps anciens, les sols étaient toujours propres, les tables nettoyées tous les matins et tous les soirs jusqu'à ce qu'elles brillent. Les verres de bière et de vin étaient frais et servis à ras bord. Les assiettes étaient chaudes et bien garnies et reflétaient toujours la gastronomie typique de la région. Les propriétaires, qui ne savaient jamais s'ils étaient face à un bandit de grand chemin ou à un colporteur, à un rebelle ou encore à un homme dont c'était le travail d'arrêter les précédents, étaient toujours polis avec tout le monde et l'accueil était impeccable ; sauf si bien sûr le client n'était pas courtois.

La disposition était plus simple, également. Généralement il y avait une grande salle commune, une ou deux salles privées à l'arrière et quelques chambres à l'étage supérieur (il était rare que les auberges possèdent plus d'un étage). Les bancs, les tables et les chaises étaient toujours très sobres, mais taillés pour durer des milliers d'années. Dans certaines chansons, on raconte que les voyous se battaient avec le mobilier, se cassaient des chaises sur la tête : eh bien, vous pouvez être sûrs qu'un simple tabouret brisait le crâne du malheureux qui se le prenait en pleine tête, et sans qu'une seule fissure ne vienne l'abîmer.

C'est dans un endroit de ce genre, donc, que nos amis s'arrêtèrent. Ils confièrent leurs chevaux au palefrenier et entrèrent dans l'auberge. Ils s'installèrent dans une pièce quasiment vide, à l'exception de quelques marchands, et s'assirent sur un banc près de la fenêtre, le plus loin possible de l'âtre. Nous pouvons ajouter, d'ailleurs, que ce feu n'avait aucune autre utilité, puisque le temps en cette saison était encore chaud et agréable, que de griller quelques poulets à la broche, deux grosses côtes de kethnas et une cuisse de mouton qui faisait crépiter les flammes en libérant sa graisse.

Après que nos compagnons eurent fait une rapide toilette, ils commandèrent d'abord le mouton. Mais après qu'ils eurent appris qu'il fallait encore deux heures de cuisson, ils se replièrent gaiement sur les chapons qui constituèrent un très copieux repas, accompagnés de pains chauds aux graines de pavots, de fruits secs, de quelques saucisses de kethnas et d'une carafe d'un petit vin doux local.

Au début du repas, la conversation fut un peu guindée ; la présence d'Utrik avait transformé cette alliance conviviale en association inconfortable. Mais quand ils eurent fini de manger, l'heure vint de

se nourrir l'esprit comme les chapons avaient nourri les estomacs.

— Alors, cher Uttrik, vous venez de Champoivré ? commença Khaavren.

— Oui, c'est cela.

— Vous avez vécu là-bas toute votre vie ?

— Oh non, pas du tout. J'ai habité la plupart de mon temps à Dragaera, où je me suis préparé à une carrière militaire.

— Avez-vous acquis de l'expérience sur le terrain, après votre préparation ?

— Seulement deux fois, monsieur Khaavren.

— Parlez-nous de ces deux fois, alors.

— Ce sera vite fait. Les deux fois, cela s'est passé dans le sud-ouest, peu de temps après la mort de mon père. Forcément, j'ai dû suspendre ma période de deuil.

— Oui, nous comprenons, dit Tazendra, mais parlez-nous de ces batailles.

— Eh bien, pour être précis...

— Il faut toujours être précis, coupa Khaavren.

— ... elles se sont déroulées dans le duché de Puifauton.

— Ah, s'exclama Tazendra. Vous avez donc servi sous les ordres du duc de Doublechêne ?

— J'ai eu cet honneur.

— Contre Kliburr et la révolte des Charretiers ?

— C'est ainsi qu'on l'a appelée.

— Doublechêne est un excellent général.

— Oui, je peux en témoigner. Mon premier combat fut une échauffourée. Nous avons été envoyés contre une petite unité de cavalerie pour leur apprendre à respecter les lignes de ravitaillement qui nous reliait avec Potence.

— Bien, s'écria Tazendra. Et vous leur avez donné une bonne leçon ?

Elle était de plus en plus intéressée.

— Presque. Ils sont arrivés en embuscade, de derrière les collines, quand...

— Combien étaient-ils ? interrompit Tazendra.

— Une trentaine ou une quarantaine, tout au plus.

— Et vous ?

— Trente-deux, plus notre officier, dame Duraal.

— Et alors ?

— Nous les avons chargés à revers. Nous sommes sortis d'un bosquet d'ormes où nous étions cachés. Nous en avons tué cinq, capturé le double et laissé les autres s'enfuir.

— Vous les avez poursuivis ?

— Nous n'avions pas l'autorisation de le faire.

— Vous avez subi des pertes ?

— Nous avons la chance de n'en avoir eu aucune à déclarer.

— Bien, dit Tazendra en hochant la tête, c'est du bon travail. Et vous-même, alors ?

— J'ai pris un homme au combat. Oh, bien sûr, je n'ai pas l'adresse de monsieur Khaavren, je dois dire. Mais j'ai quelques notions de combat à cheval. J'ai eu l'honneur de croiser mon épée avec une lance ennemie et j'ai pu lui faire une belle entaille dans le bras et une autre sur la jambe. Il fut contraint d'abandonner et de battre en retraite.

— Je crois que vous vous êtes très bien battu, commenta Khaavren.

Uttrik s'inclina.

— Mais, reprit Tazendra, vous avez parlé de deux batailles, il me semble.

— La seconde fut la bataille de Fautonswell proprement dite.

— Ah, s'écria la dzurnoble. Mon cousin Tynn fut blessé là-bas. Non sans avoir, bien sûr, ôté la vie à

dix ou douze de ses ennemis.

— Ce ne fut pas une mince affaire, en effet. Ils ont chargé les premiers et notre officier, Duraal, est tombée tout de suite. En fait, son cheval est mort et elle fut transpercée par une lance en tentant de se relever.

— Est-elle morte ?

— Elle fut mortellement blessée, oui. Elle est morte avant la fin des combats, mais elle eut quand même le temps de réorganiser nos troupes pour l'assaut final et, même blessée comme elle l'était, elle partit la première avec nos forces, sur un cheval récupéré à un ennemi qu'elle avait tué.

— Oh, ça, c'est un guerrier !

— C'est exactement ce que je me suis dit.

— Et vous, interrogea Khaavren, quel était votre rôle ?

— Oh, j'ai eu ma part de combat, je vous assure. Le général ordonna à notre compagnie de forcer l'ennemi à se replier derrière la colline où étaient postés leurs lanciers. J'ai eu l'honneur d'occire trois hommes, pendant cette charge ; l'un avec une pierre de feu et les deux autres avec mon épée.

— Eh bien, ce n'est pas si mal, admit Tazendra.

— C'était vraiment tendu, mais nous combattions contre des mercenaires, ce qui nous laissait un avantage.

— C'est vrai, dit Aerich. Ils se battent pour l'argent, mais vous, vous vous battiez pour l'Empire.

— C'est exactement cela ! s'écria Utrik. Et aussi pour l'honneur de notre général, que nous servions avec une immense fierté. Un gentilhomme se bat toujours mieux pour une juste cause. Il n'a pas peur de ce qu'il trouvera derrière les chutes des Portes de la Mort.

— C'est plein de bon sens, admit Aerich. Je crois que je vais finir par apprécier ce gentilhomme, ajouta-t-il dans sa barbe.

Pel eut un genre de demi-sourire en entendant le murmure d'Aerich.

— Je suis d'accord avec vous, mon ami, mais je reste réservé sur la confiance qu'il doit nous inspirer.

Aerich haussa les épaules. Au moment précis où il fit ce geste habituel, un cri retentit près de la porte, suivi d'un étrange bruit, comme si on déchirait une large bande de papier froissé. Khaavren et Tazendra se levèrent d'un coup et regardèrent en direction du bruit. Utrik, qui était assis dans le bon sens, recula simplement sa chaise et posa la main sur la garde de son épée. Aerich et Pel se contentèrent de jeter un coup d'œil.

L'origine du cri et le bruit de papier provenaient apparemment de la même personne, un petit homme qui portait les couleurs de la Maison du Teckla et qui avait, contrairement à toutes les coutumes de ce genre d'endroit, été balancé à travers la fenêtre *dans* l'auberge. Il était étalé sur le dos et tentait de se relever. Le choc avait l'air de lui avoir atteint le cerveau, il semblait totalement désorienté.

Il fut suivi par quelques – Khaavren en compta onze – hommes de robuste composition. Ils ne portaient aucun signe apparent d'aucune Maison, à l'exception de ceux de cette Maison mystérieuse qui rassemblait tous ceux qui n'étaient nés ni pour servir ni pour être servis ; ni pour travailler ni pour vendre : en d'autres termes, les petits brigands des grands chemins. On pouvait discerner sur l'un d'entre eux la pâleur des Orcas, c'est vrai, mais aucun signe distinctif ne le liait officiellement à cette Maison et il ne pouvait donc pas prétendre au titre de gentilhomme.

Ces bandits entrèrent donc dans l'auberge par la porte et entourèrent le Teckla qui avait traversé la fenêtre, sans doute un peu grâce à eux. Ils le relevèrent et deux d'entre eux le tinrent pendant qu'un troisième, une vraie masse, s'apprêtait à lui faire passer un mauvais moment. En voyant cela, Khaavren fronça les sourcils. Aerich haussa les épaules, pour dire qu'aucun de ces hommes n'était des gentilshommes et qu'ils n'avaient donc pas à se mêler de cette histoire. Pel recula un peu, pour mieux

jouer du spectacle. Tazendra, en revanche, qui était déjà debout, se racla la gorge de façon significative et Uttrik alla se poster à côté d'elle.

Le raclement de gorge de la dzurnoble était censé faire passer le message d'une menace imminente, mais cela n'eut pas du tout l'effet escompté. La bruyante agitation autour du Teckla empêcha d'entendre tout autre bruit, à part la parole.

— Excusez-moi, mes amis, cria Tazendra.

Un des bandits, celui qui ressemblait à un Orca, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Quoi ?

Je ne voudrais pas interrompre votre petit jeu, mais j'ai quelques questions à vous poser. En fait, je voudrais savoir ce qu'a bien pu faire ce Teckla pour mériter un tel traitement.

— Ça ne vous concerne pas, madame, répondit l'Orca poliment, au sens très large de la politesse.

— Je vous demande pardon, mais ça me concerne et c'est pour cette raison que j'ai l'honneur de vous poser la question.

— Et je vous répète, madame, que ça ne vous concerne pas. C'est notre problème et, grâce à l'Orbe, aucune loi ne nous oblige à répondre aux questions de tous les touristes.

— Permettez-moi de vous dire que vous êtes grossier, lança Tazendra. Et qu'en plus, vous êtes un piètre observateur ; vous vous seriez rendu compte, sinon, que nous portons ces capes dorées qui signalent que nous faisons partie des Gardes de Sa Majesté impériale. Alors, qu'a fait cet homme pour mériter ce traitement ? Je vous fais remarquer que c'est la deuxième fois que je pose la question ; il n'y aura pas de troisième fois.

— Encore heureux, répondit l'Orca.

Il fit signe à son ami de commencer le lynchage. Mais sa gaule n'eut pas l'occasion d'atteindre son but, car un éclair aveugla toute la pièce au même moment. Il fut accompagné d'un bruit semblable à deux morceaux de bois frappés l'un contre l'autre. Une odeur âpre envahit ensuite la pièce et, au même moment, l'homme qui tenait le bâton se mit à crier en regardant la brûlure au milieu de sa poitrine. Puis il s'effondra sur le sol, comme une pile de linge sale.

— Oh ! s'écria l'Orca. C'est comme ça, hein ? Très bien, je vais répondre à votre question, étrangère. À l'attaque !

Ils sortirent leurs couteaux, à l'exception de leur chef qui avait un sabre, et ils chargèrent Tazendra.

Elle demeura aussi calme qu'Aerich l'était en toutes circonstances.

— Mais enfin, mon pauvre, pensiez-vous que je n'avais qu'une seule charge dans cette pierre ? Laissez-moi vous corriger.

Elle lança la seconde charge au visage de l'Orca qui s'écroula instantanément sur le sol, foudroyé. Elle se tint en position, ensuite, son épée pointée vers les bandits (elle tenait la pierre dans sa main gauche), prête à se défendre comme jadis le seigneur Golgoril au carrefour de Bendrock. Ainsi donc, le bandit qui chargea le premier, juste derrière son chef mort, se retrouva avec son petit poignard face à l'immense épée de Tazendra. Il tenta vainement de parer le coup et il termina avec son propre poignard et l'épée de Tazendra plantés dans l'épaule. Il tomba sur les genoux en geignant.

Les choses auraient pu se compliquer pour Tazendra si Uttrik, se sentant offensé par l'inégalité des forces, n'avait pas planté son épée dans le premier assaillant venu, qui s'écroula lui aussi sur le sol.

Pendant ce temps, délaissé par ses ravisseurs, le Teckla ramassa un tabouret, au lieu de s'enfuir. C'était le genre de tabouret utilisé pour cirer les bottes des gentilshommes. Il le saisit par deux de ses trois pieds et l'asséna contre la tête la plus proche de lui. Il se débrouillait plutôt bien.

— Bien envoyé, mon cher Uttrik, dit Tazendra.

— Je dois dire que votre magie n'est pas mal non plus, ma chère Tazendra.

— Bah, ce n'était rien. Attention sur votre gauche, il y a... C'est cela !

Pendant que se déroulait le combat, Pel s'adressa à Khaavren et à Aerich en murmurant :

— Tout ceci prend une tournure qui ne me plaît guère. Dites-moi si je me trompe, mais il me paraît évident que ces hommes sont arrivés ici pour nous provoquer et pour nulle autre raison.

— Oui, répondit Aerich. C'est sans doute vrai. Mais, par le sang des dieux, ils ont réussi leur coup !

Sur ces paroles, les trois amis se levèrent, chacun tenant une pierre de feu à la main.

— Allons ! Je crois qu'on peut s'occuper d'eux en une seule tournée, ne pensez-vous pas ? À mon commandement, messieurs. Prêt ?

Ce fut la goutte de trop pour les assaillants qui, à cet instant du combat, n'étaient plus que six à tenir debout. Ils sortirent de l'auberge en courant. Le dernier à passer la porte reçut sur le crâne un coup de tabouret de la part du Teckla, pour l'aider à accélérer le pas. Ceux qui restèrent sur ce qu'on pourrait appeler le champ de bataille, les regardèrent ranger leurs armes, à savoir trois pierres de feu, deux épées et un tabouret qui avait été transformé en arme de combat, pour l'occasion. Aerich et Pel se rassirent les premiers pendant que Tazendra et Utrik se donnaient l'accolade et se complimentaient l'un et l'autre.

— Peut-être, dit Pel, devrions-nous interroger les survivants, s'il y en a, pour savoir qui les a envoyés vers nous.

— Vous persistez dans votre idée, répondit Aerich, selon laquelle tout cela n'était qu'une embuscade dirigée contre nous ?

— Vous ne croyez pas ?

— Ce n'est pas impossible, admit Aerich.

Bien, dit Khaavren. Nous apprendrons peut-être quelque chose en interrogeant ce Teckla qui manie si bien le tabouret.

— Bonne idée, répondit Aerich. Vous vous en chargez ? Pendant que je...

— Pendant que vous ?

— Enfin ! Pendant que je commande une autre bouteille de ce doux vin gegaare.

— Très bien. Vous, mon ami, dites-nous votre nom.

Le Teckla, à qui s'adressait Khaavren, était étrangement maigre, pour un Teckla. Il était dans la force de l'âge, son visage était rond avec deux petits yeux et sa lèvre supérieure trop proéminente. Il avait de petits doigts potelés qui rappelaient les traits caractéristiques de sa Maison, même si ce n'était pas le cas de ses cheveux clairs et raides et encore moins de ses jambes arquées.

— Monsieur, c'est un plaisir de vous dire mon nom : je m'appelle Mica, et je vous remercie profondément, puisque vous m'avez sauvé la vie, sans le moindre doute.

— Que vous voulaient ces brigands, dites-moi ? interrogea Khaavren.

— Je dois vous avouer que je n'en ai pas la moindre idée.

— Vous dites que vous ne savez pas pourquoi ils vous ont attaqué ?

C'est tout à fait ça, monsieur.

— Pourquoi pas, dit Khaavren. Dans ce cas, dites-nous au moins comment tout a commencé.

Il n'avait pas l'air du tout convaincu par la réponse de Mica.

— Voyez-vous, monsieur, je viens ici trois fois par semaine pour me faire offrir un repas chaud en échange de services que je rends à maître Cleff (qui est, nous devons le préciser, le patron de l'auberge).

— C'est comme cela que vous vivez ?

— Oui, monsieur.

— Et comment mangez-vous les deux autres jours de la semaine ?

— Je fais ce que faisait Kieron le Conquérant sur les falaises d'Adrilankha.

— À savoir ?

— J'attends le lendemain.

— Décidément, vous êtes quelqu'un de très spirituel, Mica, et plutôt courageux, si j'en crois la

façon dont vous avez traité vos agresseurs. Mais continuez votre histoire, je vous prie. Je dois avouer qu'elle m'intéresse assez.

Mica s'inclina respectueusement.

— Très bien. Aujourd'hui, c'est un des jours où je viens travailler. J'ai vu ces personnes malintentionnées, avec qui vous vous êtes battus, quand je suis arrivé.

— Que faisaient-ils ?

— Ils étaient regroupés à l'extérieur de l'auberge, monsieur, et ils parlaient à voix basse.

— Bien, continuez.

— Quand je me suis approché, l'un d'entre eux m'a montré du doigt et les autres m'ont regardé et ont acquiescé. Je n'avais pas la moindre idée sur leurs intentions, pourtant, je me méfiai et les contournai en prenant mes distances. Je ne suis pas un gentilhomme, monsieur, je peux donc fuir le danger sans me déshonorer, vous comprenez.

— Oui, c'est vrai. Continuez.

— Ils ont tous avancé ensemble et m'ont barré la route. L'un d'entre eux a dit « Dis-nous ce que tu as l'intention de faire dans cet établissement. » J'ai répondu « Messesseurs, j'ai l'intention d'y entrer et d'y travailler en échange d'un repas chaud. » « Quoi ? a crié l'homme, tu veux entrer là-dedans ? » « Si ça ne vous dérange pas », je lui ai répondu. « Sinon, je n'en ferai rien, je resterai dehors. » « Oh non », ils m'ont répondu. « Nous sommes contents que tu veuilles entrer. On va même t'aider à avoir un accès direct à l'intérieur. » Et c'est ainsi, messieurs, qu'ils m'ont attrapé et qu'ils m'ont lancé à travers la fenêtre. Vous connaissez la suite.

— Alors, s'écria Pel, pensez-vous toujours que je me trompe ? C'était un piège qui nous était tendu, et nous ne l'avons évité que parce que notre amie dzurnoble sait se servir de pierres de feu, parce que nous avons avec nous un dragonoble qui a horreur de l'injustice, et parce qu'un Teckla sait rendre les coups.

— Je crois que vous aviez raison, répondit Aerich. Mais qui peut bien souhaiter nous arrêter à tout prix ?

— La même personne qui a convaincu Utrik de tuer Khaavren.

— À savoir ?

— La même personne qui a envoyé un avertissement à Khaavren.

— Et c'est... ?

— Je n'en ai absolument aucune idée.

— Dommage, murmura Aerich.

— Mais, ajouta Tazendra, nous nous en sommes sortis.

— Et c'est à vous que nous le devons, reconnut Khaavren.

— Je vous remercie tout particulièrement, madame, dit Mica. S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire, quoi que ce soit, vous n'avez qu'à demander ; dorénavant, ma vie vous appartient tout entière.

Tazendra le salua, puis se redressa soudainement après qu'une idée lui eut traversé la tête.

— Tu as bien dit que tu ne mangeais que trois jours par semaines ?

— Oui, madame. Mais c'est déjà deux fois plus que quand je ne travaillais pas ici.

— Peut-être voudrais-tu grimper encore un échelon ; un échelon qui te permettrait de manger non pas trois fois par semaines, mais quatre fois par jour.

Mica saliva en pensant à cette éventualité et, à en juger par ses yeux, il sembla que rien ne l'empêchait d'accepter une proposition avec un tel salaire. Il salua la dzurnoble.

— Madame, cela comblerait mes rêves les plus fous. Dites-moi seulement ce que je dois faire.

— Eh bien, d'abord, tu devras voyager avec moi.

— Voyager avec une dame telle que vous ? Oh, ce serait une excellente expérience.

— Bien.

— Mais, que devrai-je faire d'autre ?

— Tu devras porter mes couleurs.

— Ah, porter les couleurs d'une dzurnoble ! Quel immense bonheur. Mais, quoi d'autre ?

— Tu devras prendre soin de mon cheval.

— J'adore les chevaux et j'en ai pris soin toute ma vie. Ensuite ?

— Tu devras apprendre à nettoyer, polir et aiguiser mes armes.

— J'aiguisse les couteaux de maître Cleff aussi bien que je nettoie et polis l'argenterie qu'il garde au cas où un prince viendrait à passer dans le coin. Il ne s'en est pas servi depuis deux cents ans, mais il veut qu'elle soit polie une fois par semaine, pour encourager la chance.

— Tu devras m'aider à m'habiller.

— Ma grand-mère maternelle vivait avec nous quand j'étais enfant. Elle avait si mal aux articulations qu'elle ne pouvait pas s'habiller toute seule. Je lui ai rendu ce service tous les jours pendant trois cents ans. Y a-t-il autre chose ?

— Tu devras nous servir, mes amis et moi, à manger et à boire quand nous te le demanderons. Tous les restes seront pour toi.

— C'est exactement ce que j'ai fait pour maître Cleff toute cette année, et c'est un vrai tyran quant à la qualité du service. Que devrai-je faire d'autre ?

— C'est tout.

— Alors, je ne vous cache pas que je me ferais une joie immense de gravir cet échelon.

— Eh bien, cher Mica, tu es engagé.

— Une seconde, s'exclama Pel. Vous êtes sans doute au courant que cela ne se fait plus d'avoir un valet.

— Par le sang ! s'écria Tazendra. C'est vrai, où avais-je la tête ?

Mica trembla en entendant ainsi ses perspectives d'avenir s'effondrer. Uttrik le prit en pitié, mais il ne sut pas quoi faire pour lui, même s'il lui avait déjà sauvé la vie. Il se pencha vers Khaavren.

— Nous devons faire quelque chose, murmura-t-il.

— Ah bon ? demanda Khaavren. Et pourquoi cela ?

— Non, mais regardez-le ! Il ne vous fait pas de la peine ?

— D'accord, mais qu'y pouvons-nous ?

— Par le cheval ! Vous êtes un Tiassa, trouvez une solution.

Khaavren, qui avait de la répartie, allait répondre automatiquement : « Vous êtes un Dragon, tuez quelqu'un », mais ses pensées vagabondèrent et il finit par s'adresser à Tazendra.

— Ma chère amie, écoutez-moi.

— Oui ?

— Imaginez qu'au lieu d'être entrée dans cet excellent établissement, vous vous en soyiez vu interdire l'entrée par un gentilhomme. Qu'auriez-vous fait ?

— J'aurais pris mon épée et j'aurais séparé sa tête de son corps, tout simplement.

— Bien. Et si quelqu'un venait vous voir dans le jardin pendant vos exercices matinaux et vous disait « Votre entraînement m'agace. Je vous ordonne de cesser. » Que feriez-vous ?

— Oh, eh bien, si je n'ai pas mon épée avec moi, je prendrais ma plus grosse pierre de feu pour voir le trou qu'elle pourrait faire dans son corps.

— Bien. Maintenant, imaginons qu'un soir vous dîniez seule à l'hôtel des *Longues Lances* et qu'un individu insiste pour avoir la table à laquelle vous êtes assise et qui a une vue sur la rivière.

— Eh bien je lui offrirais la meilleure vue sur la rivière qui soit, en le jetant directement dedans. Mais pourquoi toutes ces questions, cher Khaavren ?

— Parce que je ne comprends pas comment vous pouvez laisser la tendance du moment décider pour vous de vos choix, alors que vous ne laisseriez personne se tenir devant vous.

— Vous avez entièrement raison. Je vais encore changer d’avis. Mica, tu es mon homme.

— Entendu, madame, et je ne serai jamais plus heureux que quand vous me commanderez de me plier en quatre pour vous.

— Je dois dire, ajouta Pel, que vous m’avez également convaincu. Je n’ai plus d’objection à faire. Il fronça les sourcils, cependant, en disant cela. Après un moment, il se tourna vers Aerich.

— Pensez-vous que j’avais raison à propos de ces brigands ? murmura-t-il.

— Oui, cher Pel, je vous l’ai déjà dit.

— Alors voulez-vous savoir ce que je pense, maintenant ?

— Vous savez parfaitement, cavalier, que j’écoute toujours avec attention tout ce que vous dites.

— Eh bien, sachez que je ne fais pas confiance à un Teckla qui se bat aussi bien.

— Vous croyez que... ?

— C’était peut-être là tout le principe du piège : nous convaincre de prendre un espion avec nous pendant notre voyage. Et cet espion, ce serait Mica.

Le front d’Aerich se plissa au mot « espion ». Puis le Lyorn observa le Teckla avec attention et secoua la tête.

— Non, cher Pel. Je crois que vous vous trompez, cette fois. J’ai bien regardé cet homme et si je dois me faire juge, et j’ai l’impression que vous m’avez demandé de l’être en effet, je dirais qu’il est un honnête homme, pour un Teckla.

— Alors vous croyez qu’on peut lui faire confiance ?

— Oui, je le crois.

— Très bien, je me rends à votre perspicacité.

— Alors partons. Cet établissement commence passablement à m’ennuyer, aussi divertissant soit-il.

Ils payèrent trois orbes à maître Cleff. La note était plus salée mais ils s’engagèrent à lui laisser les dépouilles des bandits, en contrepartie. Il fut encore plus ravi que Mica par ce petit arrangement. Puis ils sortirent de l’auberge, emmenés par Mica qui ramassa le tabouret dont il s’était servi comme arme. Le hasard ferait qu’il aurait peut-être à s’en resservir et il prouva qu’il était assez malin, en le ramassant. Ils choisirent le meilleur cheval parmi ceux des hommes morts et le donnèrent à Mica, qui fut l’homme le plus heureux de la journée.

— Allons-y, lui dit Tazendra.

La troupe repartit une fois de plus, augmentée d’un dragonoble et d’un valet.

Chapitre Vingtième

Dans lequel l'auteur pense qu'il est temps d'aller voir ce que Seodra prépare.

Les hommes ont inventé plusieurs systèmes de mesure des distances et ils ont pris un certain plaisir à les mélanger les uns avec les autres. Par exemple, il faut des tas de pouces pour faire un pied et des tas de pieds pour faire une lieue ; ou alors, une lieue à Sorannah est équivalente à deux lieues dans l'ancienne Diguemer, territoire qui appartenait jadis à la ville de Dragaera, laquelle, au moment où nous avons l'honneur de raconter cette histoire, en détenait encore une partie. Cependant, la meilleure façon de mesurer les distances, pour ceux qui voyagent, mais aussi pour ceux qui écoutent les récits de ces voyageurs, est bien sûr *le temps*.

La distance, par exemple, entre la porte de Darr et le carrefour Sinueux est d'à peine une lieue, alors qu'il faut une bonne trentaine de lieues pour se rendre de la porte du Fer au puits de Fosson. Mais comme ce dernier trajet se fait en plaine, sur une route bien tracée, alors que l'autre est à flanc de montagne, coincée entre des éboulements et des chutes de pierre, nous pouvons affirmer avec certitude que ces lieux sont à égale distance du cœur de Dragaera, soit une trentaine d'heures, ou une journée et une nuit de voyage.

Par conséquent, si nous disons qu'il restait plusieurs jours de trajet à nos amis, nous espérons que le lecteur ne se sentira pas lésé par l'apparente imprécision de la mesure.

Après la rixe de l'auberge s'ensuivit une chevauchée d'un certain temps, très détendue, à travers le défilé de Boisfer, dans les Montagnes brûlantes. C'est un endroit superbe, pour qui a le temps de le traverser tranquillement, mais sans grand intérêt pour ceux qui suivent le parcours en observateurs extérieurs.

Comprenons-nous bien ; les observateurs extérieurs dont nous parlons, à savoir, ceux qui lisent ces pages, ont peut-être pu apprécier la beauté des rivières qui serpentent en torrents dans les montagnes jusqu'à se réunir pour former le grand fleuve Yendi ; ils ont peut-être apprécié aussi ces légères brises fraîches qui viennent caresser le visage des voyageurs ; et ils ont sans aucun doute été admiratifs devant l'explosion de rouge et d'or de la Forêt Rampante, comme un tapis de couleur sous le rocher du Magicien : et n'ont pas pu ne pas apprécier l'odeur subtile des tunnis et des tilleuls ; mais tous ces plaisirs ne peuvent être appréciés réellement que des lecteurs qui furent témoins de la période d'avant la catastrophe d'Adron. Cinq cents ans après les événements décrits ci-dessus, la catastrophe détruisit à tout jamais la vue, les sons et les odeurs, ainsi que le palais, la cité et tout ce qui y vivait. Ce qui subsista ne vaut même pas la peine que l'on en parle. Mais nous n'allons pas gâcher le temps précieux de nos lecteurs et nous allons donc revenir à l'histoire qui nous intéresse et que nous avons l'honneur de conter.

Nous retournons, donc, dans la ville, quelques heures après l'incident de l'hôtellerie que l'on surnommait *l'Auberge de Beed'n*. Pour être plus précis, nous nous retrouvons dans l'aile du Dragon, dans les luxueux et spacieux appartements du seigneur de Guerre. Nous pouvons apercevoir de notre point de vue, invisibles, que Lytra, le seigneur de Guerre, se trouvait là en compagnie d'un gentilhomme plutôt repoussant dont une large cicatrice en demi-lune partait de la tempe et rejoignait le coin des lèvres. Il portait les couleurs grise et noire de la Maison du Jhereg.

— Alors, s'exclama Lytra, vous avez échoué. C'est ce que tu es venu m'annoncer. Fayaavik ?

— C'est ça. Excellence, répondit le Jhereg. Il ne montrait aucun signe d'embarras.

— Bien, raconte-moi.

— Excellence, ma mission était d'empêcher certaines personnes de poursuivre leur voyage. Il m'avait été donné toute latitude quant à la manière d'y arriver.

— Sauf de les tuer, Fayaavik.

— Oui, madame, c'étaient les ordres. Mais ce n'était pas nécessaire ; je ne tolère pas plus les assassinats que vous. Excellence.

— Je te crois, Fayaavik. Continue.

Le ton de sa voix montrait clairement qu'elle ne le croyait pas.

— Excellence, j'ai trouvé un ami avec qui je suis plutôt en bons termes...

— J'en conclus qu'il a une dette envers toi !

— Si vous préférez.

— Très bien. Continue.

— Mon ami...

— Il a un nom ?

Fayaavik fit un geste pour expliquer que ça n'avait aucune importance.

— Mon ami, reprit-il, a trouvé dix compagnons et, par un quelconque stratagème, a tenté de convaincre une femme du groupe de voyageurs de se battre, sans les autres. Nous aurions ainsi pu en neutraliser une pour ensuite s'attaquer aux autres un par un jusqu'au dernier, ou au moins jusqu'à celui pour lequel vous montrez le plus d'intérêt.

— Ça me paraît être un bon plan.

— Je suis ravi que vous le pensiez aussi. Mais en fait, Excellence, le stratagème a échoué et ils se sont enfuis.

— Comment a-t-il pu échouer ? J'aimerais bien le savoir. Tu as dit qu'il y avait ton ami et dix hommes. Si je compte bien, cela fait onze. Et ils étaient censés en battre seulement quatre.

— C'est vrai, on m'a dit qu'ils étaient quatre.

— Parce que c'est la vérité.

— Je suis obligé de vous contredire.

— Pardon ?

— Ils étaient cinq.

— Cinq, Fayaavik ?

— Je vous jure. Excellence. Et qui plus est, le Teckla, sans qu'on s'y attende, a attaqué deux de mes hommes. Ce qui fait qu'ils étaient six.

— Oui, mais enfin, quand même. Ça fait toujours onze contre six, avec un Teckla dans le lot...

— Excellence, ils s'étaient préparé des pierres de feu.

— Ah. Je ne savais pas qu'ils possédaient de telles armes.

— Le rapport que j'ai reçu est pourtant très clair là-dessus.

— Quand même. Onze contre six. Ils en ont blessé un ou deux, au moins ?

— Un ou deux ennemis ? Non. Mon ami a été tué, par contre, comme deux de ses camarades. Trois autres ont été blessés, plus ou moins grièvement.

— Incroyable, soupira Lytra. Mais qui est le cinquième homme ?

— Ça, je ne peux pas vous le dire.

— Tu ne peux pas me le dire ?

— Non, parce que je ne sais pas qui vous vous attendiez à cueillir, à part le Tiassa que vous m'avez décrit. Je ne peux savoir lequel n'était pas supposé être là.

— Eh bien, il y avait une dzurnoble.

— Ça, je le sais, oui, c'est elle que mon ami pensait pouvoir séparer du groupe. Les Dzurs

défendront toujours la personne qui est en sous nombre, qu'elle soit bonne ou mauvaise.

— Il y avait aussi un Lyorn.

— Oui, c'est lui qui a commandé à ses amis de décharger leurs pierres de feu sur les survivants alors qu'ils battaient en retraite.

— Il devait y avoir un Yendi, également.

— Je ne vous contredirai pas, mais vous savez, ceux-là, ils sont plutôt difficiles à identifier. On m'a décrit un homme petit et plutôt beau et élégant. Il avait des cheveux noirs, des yeux noirs et il portait un uniforme identique à celui des Gardes.

— C'est lui.

— Très bien. Qui reste-t-il ?

— Qui reste-t-il, Fayaavik ? Eh bien, le Tiassa que j'ai eu l'honneur de te décrire hier.

— Et le dragonoble, alors ?

— Quoi ? Tu dis qu'il y avait un dragonoble avec eux ?

— Tout à fait. Il n'avait pas de pierre de feu, lui, mais son épée, m'a-t-on dit, était particulièrement longue.

— Je ne connais aucun dragonoble qui voyage avec eux.

— Une seconde, Excellence. Je crois me souvenir du nom par lequel ils l'appelaient. Ils l'appelaient... oui, c'était Yt-quelque chose. La fin était dure à prononcer, peut-être un « g » ou un « k ».

— Uttrik, s'écria Lytra.

— C'est ce nom-là, oui.

— Mais c'est impossible.

— Ah, d'accord.

— Comment cela, ah, d'accord ?

— Eh bien, si c'est impossible, j'ai forcément été mal renseigné.

— Mais Uttrik devait tuer le Tiassa !

— Peut-être qu'il n'a pas réussi.

— Alors c'est le Tiassa qui aurait dû le tuer.

— Ça a dû échouer aussi.

— C'est impossible.

— Ah, d'accord.

— Quoi encore ?

— Par le sang du cheval, je suis juste d'accord avec vous, c'est tout.

— Pars, Fayaavik. Va-t'en tout de suite. Par les escaliers de service, s'il te plaît.

— Naturellement. Mais avant, tenez, prenez ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une bourse, Excellence.

— J'ai vu que c'était une bourse, mais qu'est-ce qu'elle contient ?

— Enfin ! Elle contient des impériaux, c'est tout.

— Et pour quelle raison me donnes-tu de l'argent, Fayaavik ?

— Vous m'en avez donné aussi, non ? Et une belle somme, n'est-ce pas ? J'ai échoué dans ma mission, donc je vous rends l'argent.

— Bah, tu étais payé pour essayer. Garde-le.

— Je dois encore vous contredire, madame. Ce sont les employés qui sont payés pour essayer.

— Et tu n'es pas un employé, puisque je t'ai embauché ?

— Je l'étais peut-être, mais je ne le suis plus. Alors je vous rends votre argent.

— J'insiste pour...

— Non, Excellence, c’est moi qui insiste. Je ne porte pas vos couleurs et je ne les porterai jamais. Si vous avez besoin, un jour, d’un nouvel essai, je serai ravi de vous rendre ce service et de récupérer votre argent. En attendant, je n’en veux pas. L’argent que l’on n’a pas gagné est un boulet dont je ne veux pas.

— Si c’est ce que tu veux, Fayaavik.

— Oui. Bonne journée, Excellence.

— Bonne journée, Fayaavik.

Le Jhereg sortit, comme promis, par l’escalier de service. Quand le bruit de ses pas se fut dissipé, une autre personne apparut dans la pièce – l’Athyra que nous avons déjà rencontrée, Seodra, comme nous continuerons à l’appeler, puisque c’est ainsi que Lytra l’appelle et surtout parce que c’est son vrai nom.

— Le Jhereg a échoué, alors, Excellence.

— À ce qu’il paraît, chère Seodra.

— C’est amusant.

— Pas vraiment. Nous nous sommes fait doubler. Nous ne pouvons pas nous permettre de les laisser arrêter Kaluma ; nous devons la garder à l’abri jusqu’à ce qu’il soit l’heure, dans notre plan, de la détruire.

— Alors nous devons trouver un autre moyen de les arrêter.

— Exactement, Seodra.

— Nous savons, au moins, où ils se trouvent.

— Ah oui, nous le savons ?

— On vient de m’en informer.

— C’est une bonne nouvelle.

— Vous devez rappeler votre ami jhereg.

— Pourquoi donc ?

— Nous avons un autre travail pour lui.

— Lequel ?

Seodra se mit à murmurer, comme si des espions étaient cachés dans la pièce, ou pire, des historiens. Cette petite manœuvre fut d’ailleurs un succès puisque nous sommes incapables de retranscrire ce qu’elle dit, à partir de cet instant. Nous pouvons juste écrire que Lytra écouta et qu’après avoir écouté elle acquiesça et qu’elle prit ensuite la parole.

— Oui, Seodra, vous avez raison.

— Alors ?

— Je vais faire revenir Fayaavik demain et je lui donnerai les instructions que vous venez de me suggérer.

— C’est ce qu’il y a de mieux à faire. Je vais, pour ma part, réfléchir aux prochaines étapes du plan.

— Très bien. Bonne nuit. Et, s’il vous plaît, sortez par l’escalier de service.

— Comme toujours, Excellence.

Elle s’inclina, ironique, et prit le même chemin que le Jhereg avant elle.

Chapitre Vingt et Unième

Dans lequel il est évident que rien, pas même les secrets de Sa Majesté impériale murmurés à son Discret, n'échappe à la vigilance de l'historien.

Il est temps, à présent, avec toute l'indulgence de nos lecteurs, de diriger notre attention sur un personnage qui, bien que nous l'avons négligé, ne mérite pas un tel traitement. Son rôle dans l'Histoire en général, mais aussi son rôle dans cette histoire en particulier mérite qu'on s'y attarde. Nous voulons bien sûr parler de l'empereur Tortaalik I^{er}.

À cette époque, c'est-à-dire au début du dix-huitième cycle. Tortaalik était encore un jeune homme. Il avait les cheveux fins et soyeux de sa Maison et des yeux d'une rondeur presque parfaite et d'une clarté étonnante. Son nez était petit et droit et ses narines avaient tendance à se dilater quand il était en colère. Sa peau, dont il prenait grand soin, avait une agréable teinte de bronze et était aussi douce que celle d'une jeune fille. Au début de son règne, son caractère était marqué par la fougue de la jeunesse, tempéré par l'entraînement attentif auquel le soumettait son chef tuteur, maître Yon, qui lui avait inculqué un sens sévère des responsabilités. En réalité, une bataille permanente se jouait entre les deux facettes de sa personnalité : le jeune homme fougueux qui souhaitait devenir un empereur qui compterait pour l'Histoire, et le gentilhomme responsable, inquiet des excès de sa propre personnalité. Et c'est ce combat éternel entre ces deux tempéraments qui fut la marque caractéristique de son règne.

À cause de ce combat, la Cour se trouva en pleine agitation. Les quelques conseillers de l'empereur (ceux sur lesquels il s'appuyait le plus) étaient toujours en conflit avec ses quelques favorites (celles avec lesquelles il cherchait le plus de distraction). Le règne, qui avait démarré sous les meilleurs auspices avec la répression de la révolte des Charretiers, que nous avons déjà eu l'honneur de citer dans ces pages, commença à connaître les complots de Cour. Ceux qui prenaient les décisions craignaient constamment que les favorites n'influencent l'empereur contre leur politique, et les favorites craignaient toujours que les intendants et les ministres ne veuillent prendre leurs places dans le cœur de l'empereur.

L'une des conséquences fut, comme nous l'avons déjà vu, qu'on donna l'ordre à Lanmarea d'arrêter Kathana e'Marish'Chala pour un meurtre qui scandalisa la société impériale. Pourtant il était le moins recommandé pour accomplir cette mission, puisqu'il était un ami de Kathana. Une autre, bien plus importante, fut que l'empereur tarda à choisir quelle lignée de Dragons aurait la charge de commander les garnisons de Champoivré. Il était pris à la gorge par son épouse, ses favorites et ses conseillers qui œuvraient pour l'intérêt de l'Empire, et par ceux qui souhaitaient aider des amis ou des complices.

Une telle situation est forcément instable. Elle finit par disparaître et s'installe alors un nouvel ordre, un nouvel équilibre, une nouvelle stabilité. En ce qui nous concerne, les vraies crises eurent lieu pendant que nos amis étaient à mi-chemin de leur voyage pour Châteaurouge.

Au moment où nous nous intéressons à l'empereur, il se prélassait dans la salle des Sept (ainsi appelée pour sa forme particulière, constituée de sept murs). C'était une salle confortable et sûre. Elle était parfaite pour des conversations privées. Dans cette pièce, nous pouvons voir également un autre personnage au sujet duquel l'Histoire ne nous apprend pas grand-chose ; pas autant qu'il le mériterait, en tout cas. Il s'agit de Sa Discretion le duc de Bonnaissance, Discret de la Famille impériale. Bonnaissance faisait partie de la Maison de l'Athyra, mais il n'avait aucune envie de changer ou de

rétablir l'ordre de ce monde. Il était beaucoup plus intéressé par les affaires de cœur des hommes, les secrets et les désirs. Par conséquent, il avait été amené tout naturellement, dans sa jeunesse, à faire l'apprentissage difficile et fastidieux des mystères de la Confiance. Tout en s'engageant dans ces études, il avait fait la découverte du travail d'A'jo, qui avait recueilli les Confidences de Zerik II. Celui-ci avait provoqué la ruine de la famille A'jo et avait confié ce secret à A'jo qui lui avait pardonné et avait gardé le secret. Il aurait pu confier cet aveu aux dragonobles qui cherchaient n'importe quel prétexte pour prendre l'Orbe – secret qu'ils avaient également confié à A'jo – mais il n'en fit rien.

Le jeune homme trouva cet acte si noble et si beau qu'il se prit de passion pour cet art et commença à l'étudier de son propre chef. Il avait, comme tous les Athyras, cette capacité à se focaliser sur une chose unique et à s'y intéresser totalement. Il étudia jusqu'au jour de ses six cents ans, où il reçut le poste de Discret impérial qu'il occupait toujours quelque cent cinquante ans après, quand Tortaalik s'installa sur le trône. Il demeura l'incarnation de la fiabilité et de la confiance, qu'il avait su se forger avec l'ancien empereur.

Physiquement, nous savons qu'il était plus robuste que la moyenne des Athyras et que ses immenses yeux bleu gris brillaient sur sa peau foncée. Sa taille et ses manières, nous dit-on, inspiraient la confiance, parce que son apparente force semblait pouvoir supporter les confidences des âmes les plus sombres.

Et qui, plus que l'empereur, pouvait avoir conscience sombre, nous vous le demandons ? Qui devait prendre des décisions capitales chaque jour, qui en réjouissaient certains et en précipitaient d'autres vers la ruine et la mort ? Ajoutez à cela l'Orbe, qui ne lui laissait jamais l'occasion d'oublier ses décisions et leurs conséquences. La réponse est : personne, à part, peut-être, le Discret, qui absorbe tous ces jets d'auto-répugnance. Sans lui, l'empereur ne serait plus capable de rien, ou alors, comme Vengli le Vicieux, il deviendrait un empereur dont on se souviendrait pour la terreur qu'il ferait régner.

Quand Tortaalik entra dans la pièce, l'Orbe autour de sa tête émettant une couleur brune inquiète, le duc était déjà là. Cela ne faisait qu'un très court moment qu'il attendait, car Tortaalik était réputé pour être l'empereur le plus ponctuel de la Maison du Phénix. Sa Majesté ferma la porte derrière elle et le duc se leva et s'inclina très respectueusement. Pendant que Sa Majesté s'asseyait, Sa Discretion attrapa sa baguette de travail et la pointa dans tous les coins de la pièce, sur le sol et vers le plafond. Une fois ce rituel accompli, il la plaça au centre de la pièce, la pointe de verre dressée vers les cieux et le bout en cuivre posé délicatement sur le sol.

Quand il eut terminé toutes ces étranges manipulations, il se tourna vers l'empereur.

— Personne ne nous écoute, Votre Majesté.

— Très bien, répondit l'empereur.

Il prit une grande respiration et ferma les yeux.

— Ma conscience me torture, Votre Discretion.

— Laissez-moi panser vos blessures, Sire.

Après ces formalités d'usage, Tortaalik s'enfonça dans son fauteuil et tendit ses longs doigts parfaitement manucurés (qu'il n'avait jamais encore peints, à ce moment de l'histoire, à l'exception d'un vernis très clair).

— Mon ami, j'ai un grave problème.

— C'est bien, Sire. Cela prouve que vous avez une conscience et, qui plus est, cela me permet de vous servir.

— Oui, Bonnaissance. J'ai besoin de réconfort.

— Si Votre Majesté veut bien me raconter, je verrai ce que je peux faire.

— J'ai été trop sévère avec ma femme.

— Avec la princesse consort ? À quelle occasion, Sire ?

— Pour une chose à propos de laquelle je me dis qu'elle n'était, finalement, pas en tort.

— Continuez, Sire. Je vous écoute avec attention.

— Ce matin, je suis allé prendre le petit déjeuner avec elle et je l'ai trouvée en grande conversation avec ce Lyorn, Shaltre.

— C'était une erreur de sa part ?

— Il a eu peur quand je suis arrivé, comme s'il ne voulait pas être vu ici.

— Bien, et elle ?

— Elle a souri et m'a souhaité le bonjour.

— Qu'avez-vous dit ?

— Je leur ai souri et je leur ai rendu le bonjour. Puis j'ai demandé quel était le sujet de leur conversation, pour m'y joindre, au cas où il aurait été question d'un thème que je connaissais bien.

— Et que vous a-t-on répondu ?

— Eh bien, ils m'ont répondu qu'ils se saluaient simplement, que le comte Shaltre était venu me voir, et qu'il demanderait sans doute une audience dans la journée pour une affaire importante – certainement à propos de la conquête du territoire de Havresable.

— Bien, et qu'avez-vous dit ?

J'ai dit que je ne pouvais pas aujourd'hui, mais qu'il n'avait qu'à essayer demain.

— Mais y a-t-il quelque chose de mal dans cette situation ?

— J'en ai peur. Votre Discrétion. Je n'étais pas si occupé que cela, j'étais juste énervé de les voir ensemble, tous les deux. Par conséquent je n'étais pas disposé à accorder quoi que ce soit à ce Shaltre.

— Vous avez donc pris une décision sur un caprice. C'est cela qui vous perturbe ?

— C'est cela, exactement.

— Sire, je crois que si votre colère n'avait aucune chance de s'apaiser, vous avez bien fait de repousser tout naturellement l'audience au lendemain. Est-ce que le comte a laissé entendre que cette entrevue était urgente ?

— Non, pas du tout.

— Alors, il ne me semble pas que vous ayez mal agi.

— Je suis content de vous l'entendre dire.

— Mais vous êtes également préoccupé par l'attention que Shaltre accorde à votre épouse, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas préoccupé, je suis agacé.

— Mais, pourtant, il semble qu'elle n'ait rien fait qui sorte de l'ordinaire.

— Non, mais lui, oui.

— Alors, pourquoi diriger votre colère contre elle ?

— Je vais vous le dire, pourquoi.

— Je vous écoute, Sire.

— Dans l'après-midi, après mon entrevue avec Lytra et Havrevent à propos de l'état de la révolte dans les duchés de l'Ouest...

— Je vous demande pardon, Sire, mais je croyais que la révolte avait été réprimée.

— Oui, c'est vrai. Mais il y a toujours des garnisons sur place et il y a eu beaucoup de dégâts. Tout cela va nous coûter cher et il va falloir faire couler le minerai, encore une fois ; donc nous nous sommes réunis.

— Je comprends maintenant. Sire.

— Alors je continue. Après cette entrevue, il me vint à l'esprit qu'une heure dans les bains inférieurs me ferait le plus grand bien. Vous savez de quoi il s'agit, n'est-ce pas, duc ?

— C'est exact, Sire. Ce sont des bains alcalins naturels dans lesquels l'eau chaude coule de la

bouche de statues de marbre, qui représentent un Phénix, un Dragon, un Dzur et un Lyorn.

— Voilà, c'est tout à fait cela. Et vous connaissez aussi bien le bain de Renouveau ?

Bien sûr, Sire, je vais vous le prouver sur le champ. Il se trouve dans une alcôve séparée des autres bains. Elle est entourée de fougères et l'eau y est encore plus chaude, les alcalis plus puissants et les sources sortent directement de sous le bain.

— Eh bien, c'est là que je suis allé. Je vais vous dire ce que j'y ai découvert.

— Je suis impatient de l'entendre, Sire.

— J'ai découvert Noïma, mon épouse, dans le bain, seule avec...

— Avec Shaltre ?

— Non, Bonnaissance, avec un Phénix, Allistar, duc de Troismurs et qui plus est, mon cousin.

— Ah. Quelle fut sa réaction quand vous êtes apparu, Sire ?

— Duc, il avait l'air incontestablement coupable, ou alors je ne sais pas juger les hommes.

— Et elle ?

— Elle était l'incarnation même de l'innocence et prétendit être ravie de ma présence.

— Qu'avez-vous fait, alors. Sire ?

— Je l'ai renvoyée, duc, avec l'ordre de ne plus réapparaître au palais avant demain.

— Vous l'avez bannie, en quelque sorte ?

— Tout à fait.

— Mais seulement pour une journée ?

— Exactement.

— Mais, Sire, encore une fois...

— Je n'ai pas terminé, duc.

— Très bien.

Le soir même, alors que je retournais dans ma chambre pour mettre ma tenue de soirée, j'ai voulu rendre une visite à Sa Majesté pour lui demander si elle accepterait de dîner avec moi.

— Et alors, Sire ?

— Là, dans sa chambre, se trouvait l'héritier dragon, Adron e'Kieron, qui semblait en pleine discussion avec elle. Sachez que je n'étais même pas au courant de la venue en ville de l'héritier. Il se permet de rendre visite à Sa Majesté sans même prendre la peine de m'informer de sa présence.

— Étaient-ils seuls ?

— À l'exception d'une dame d'honneur, oui.

A-t-il lui aussi paru coupable ?

— Peut-être pas coupable, mais au moins très surpris.

— Et elle, Votre Majesté ?

— Un brin surprise, c'est tout.

— Alors, qu'avez-vous fait ?

— J'ai commencé à me vexer, duc, et mon tempérament a pris le dessus.

— Vous savez, Sire, que ce n'est jamais bon.

— Ça le fut encore moins cette fois-ci.

— Dites-moi donc ce que vous avez fait.

— J'ai demandé au prince pour quelles affaires il était en ville.

— Et que vous a-t-il répondu, Sire ?

— Il a dit que sa visite était due au fait que cela faisait fort longtemps qu'il n'était pas venu et que la ville lui manquait, qu'il voulait y passer plus de temps. Il voulait aussi venir me faire part de quelques inquiétudes concernant les Orientaux aux frontières des terres de Champoiré.

— Ma foi, ça ne me semble pas être une vraie réponse.

— Ah, je suis bien content que vous pensiez cela. C'est exactement ce qui m'a traversé l'esprit, à

moi aussi.

— Qu’avez-vous fait, ensuite ?

— J’ai informé Son Altesse qu’il n’était pas bon qu’il néglige ses devoirs, qu’il était voisin de Champovré et que je comptais sur lui pour protéger ses propres terres des invasions imminentes.

— Quoi ? Vous l’avez renvoyé ?

— Oui, je l’avoue, Votre Discrétion. J’ai mal agi ?

— Oui et non, Votre Majesté.

— Comment ça, oui et non ?

— Peut-être que renvoyer quelqu’un était la bonne solution, mais peut-être que vous vous êtes trompé de coupable.

— Pardon ? J’ose espérer que vous n’êtes pas en train de me dire que j’aurais dû renvoyer Sa Majesté ?

— Non, bien sûr que non.

— Qui, alors ?

— Sa Majesté me permet-elle de lui poser une question ?

— Votre Discrétion peut m’en poser autant qu’elle le souhaite.

— Très bien. Dites-moi, Sire, est-ce un problème récent ? Est-ce la première fois que quelqu’un essaye de prendre votre place dans ses faveurs ?

— Non, duc. Pour être franc, je ressens de moins en moins de respect de la part de Noïma, à mon inattention.

— Alors pourquoi, Votre Majesté, ne venez-vous me parler de ce problème que maintenant ?

— Ça devient pire qu’avant.

— Je me permets de signaler à Votre Majesté que ce n’est pas une réponse.

— Eh bien, parce que je pensais que mes ressentiments étaient ignobles, indignes, et qu’ils ne reposaient sur aucun fait réel.

— Raison de plus pour venir me voir à cette époque. Sire.

— C’est vrai, Bonnaissance. Vous avez raison.

— Et vous n’avez pas l’impression que c’en est même devenu gênant pour la gestion de la Cour, et donc de l’Empire ?

— Vous avez tout compris.

— Alors pensez-vous que ce soit, en fait, une sorte de complot ?

— Comment ça, un complot ? Contre moi ? De la princesse consort ? Duc, je commence à croire que vous dépassez les bornes.

— Pas du tout, Sire. Je signalerais simplement le fait que c’est vous qui venez de suggérer que c’était un plan de la princesse.

— Eh bien, de qui d’autre voulez-vous que ce le soit ?

— Sire, avez-vous déjà vu un homme impliqué dans un crime ?

— Je crois, Bonnaissance. Chaque jour, il me semble que l’on commet un nouveau crime contre quelqu’un et qu’il faut que je rende un jugement.

— Oui, mais, Votre Majesté, avez-vous déjà vu un homme impliqué directement ?

— Je crois que je viens de vous répondre.

— Mais, n’est-ce pas votre avis que, quand un homme en accuse un autre, ça ne constitue pas une preuve que le crime a été commis ?

— Vous essayez de me dire que quelqu’un essaierait de faire accuser Noïma, dans l’intérêt de bouleverser la Cour ?

— Je pense que c’est une possibilité qui vaut qu’on l’examine, Sire.

— Mais dans quel but, Votre Discrétion ?

— Ah, ça, Sire, je n'en ai aucune idée.

— Mais dites-moi, qu'est-ce qui vous a fait penser cela ?

— Sire, pour vous répondre, je dois encore vous poser des questions.

— Allez-y alors, duc. Vous savez que vos questions m'aident à répondre à celles que j'ai dans la tête.

— Je suis là pour ça, Sire. Et je suis ravi d'y parvenir.

— Allons, posez-moi vos questions.

— Très bien, voici la première : combien de fois avez-vous pris le petit déjeuner avec la princesse, comme vous vous le proposiez ce matin ?

— Deux fois, seulement.

— C'est donc quelque chose de tout à fait inhabituel.

— Oui, c'est vrai. C'est mal de ma part ? Dites-moi la vérité.

— En soi, non.

— Mais ?

— Écoutez-moi, Sire.

— Je ne fais que ça.

— Pourquoi avez-vous décidé de prendre ce petit déjeuner avec la princesse ?

— Pourquoi ? Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, Sire, qu'est-ce qui a déclenché cette idée ?

— Il faut forcément un déclencheur ?

— Oui, puisque vous ne l'avez fait que deux fois auparavant. Pourquoi, alors, ce matin ?

— Ma foi, je ne sais pas.

— Tâchez de vous souvenir, Sire.

— J'essaye, Bonnaissance, mais ça ne vient pas.

— Bien. Alors qu'est-ce qui a déclenché votre idée d'aller vous baigner ?

— Oh, ça, c'est facile. J'y vais très souvent.

— Dans le bain de Renouveau ?

— Non, rarement dans celui-ci.

— Alors, pourquoi aujourd'hui ?

— Suggérez-vous qu'un sort m'a forcé à y aller ? Mais vous oubliez l'Orbe.

— Un sort... peut-être, mais alors un sort que l'Orbe ne peut pas détecter.

— Expliquez-vous, Bonnaissance.

— D'abord, Votre Majesté, pouvez-vous m'expliquer pourquoi vous avez choisi, aujourd'hui, le bain de Renouveau ?

— Parce que je pensais que j'étais un peu éreinté.

— Vous le pensiez ?

— Eh bien, c'était l'avis du seigneur Guirland.

— Ah !

— Excusez-moi, mais vous venez de crier « ah ».

— Et alors, Sire ?

— J'aimerais savoir pourquoi.

— Votre Majesté, je vous le dirai bientôt. D'abord...

— Quoi, encore des questions ?

— Juste celle-ci : qu'est-ce qui vous a donné l'envie de dîner avec Sa Majesté, ce soir ?

— Je peux répondre à cela facilement.

— Je vous en prie.

— Parce que ma tentative pour prendre mon petit déjeuner avec elle avait échoué de bien piètre

manière.

— Alors vous pensiez que dîner ensemble aurait arrangé les choses ?

— C'était à peu près ce que j'avais en tête.

— C'était une bonne idée, Sire.

— Elle n'était pas de moi.

— De qui, alors ?

— De mon conseiller, monsieur Guirland.

— Mais c'est aussi lui qui vous trouvait fatigué et qui pensait que vous deviez aller vous détendre au bain de Renouveau.

— Oui, et alors ?

— C'est tout ce que je voulais savoir, Sire.

— Dites-moi... non, attendez, je viens de me souvenir de quelque chose.

— Dites-moi tout, Sire. C'est pour cela que je sers Sa Majesté.

— C'est aussi monsieur Guirland qui se demandait ce que pouvait bien manger Sa Majesté le matin et c'est ça qui m'a donné envie de prendre mon petit déjeuner avec elle.

— Nous savons alors, maintenant, qu'il y a un point commun entre les trois affaires.

— Oui, monsieur Guirland. Mais, pensez-vous qu'il savait que...

— Je ne pense rien. Sire. C'est à vous de penser, moi je ne fais qu'écouter et poser des questions.

— Mais pourquoi voudrait-il que je découvre les petits caprices de Sa Majesté ?

— Vous pensez que ces caprices sont réels. Sire ?

— À dire vrai, je ne sais plus. Mais maintenant que j'y pense, ce n'est pas la première fois que les suggestions de Guirland m'ont fait me poser des questions sur Sa Majesté.

— Je m'en doutais un peu.

— Dans ce cas, est-ce qu'il essaye de me faire prendre conscience de quelque chose ? Ou alors veut-il juste jeter le trouble là où il n'y a pas lieu ?

— Que savez-vous de lui. Sire ?

— C'est un tsalmoth du sud.

— Très bien.

Il vient d'une excellente famille.

— Continuez.

— Il m'est dévoué.

— Ah, ah !

— Allons, vous en doutez ?

— Non, Sire, je pose juste la question.

— Non, non, duc. Vous l'accusez, dites-le franchement.

— Je n'accuse personne. Sire. Ce n'est pas mon genre, vous le savez bien. Vous avez dit que vous étiez malheureux de la façon dont vous avez traité votre épouse. Nous avons donc examiné ensemble les causes de cette colère et nous avons trouvé monsieur Guirland.

— Mais Votre Discretion doit comprendre que je ne sais pas si monsieur Guirland use de ces subterfuges pour me montrer ce qui est bon pour moi, ou pour me faire du mal.

— Alors, qu'allez-vous faire, Majesté ?

Tortaalik réfléchit à la question quelques instants.

— Je dois découvrir la vérité.

— Absolument. Et quoi d'autre ?

— En attendant d'avoir la réponse, je devrais le renvoyer, pour qu'il ne puisse plus me nuire. S'il est innocent, il sera le bienvenu quand il reviendra.

— Ce serait une bonne chose. Que devez-vous faire d'autre ?

— Encore ?

— Oui, Sire. Quoi d'autre ?

— Eh bien, je ne sais pas quoi faire d'autre.

— Vous ne savez pas ?

— Je vous assure que je n'en ai pas la moindre idée.

— Comment se sent Votre Majesté depuis que nous avons discuté ensemble ?

— Ma foi, un peu mieux qu'avant. Quand je suis venu vous voir, j'étais malheureux. Maintenant je suis malheureux et inquiet à la fois.

— Mais, Sire, pourquoi êtes-vous malheureux ?

— Pourquoi ? Pour les raisons que je vous ai dites : d'abord parce que j'ai peur qu'il y ait un complot destiné à je-ne-sais-quoi, et ensuite parce que j'ai peur que... ah.

— Oui, Sire ?

— Vous pensez que je dois aller m'excuser auprès de ma femme ?

— Vous le pensez, Sire ?

— Ça ne me tente pas vraiment.

— Que m'avez-vous dit, la semaine dernière, à propos des actions peu engageantes ?

— Qu'elles sont généralement un bon indicateur de ce qu'il faut faire.

— Alors ?

— Vous avez raison, comme toujours, mon ami. Je vais aller m'excuser auprès de Noïma sur le champ. Je vais également envoyer un mot à Shaltre et à Troismurs et je vais faire rappeler Son Altesse, monsieur Adron.

— C'est tout ce dont vous vouliez me parler, Sire ?

— Oui, pour l'instant, Bonnaissance. Mais je suis persuadé que je vais revenir voir Votre Discretion très vite.

— Au revoir, Sire.

— Au revoir, duc.

Quand la discussion fut terminée, Bonnaissance ôta la baguette de son socle et l'empereur quitta la pièce. Le rôle du Discret étant terminé, nous n'avons aucune raison de le suivre. Nous pourrions retourner vers nos amis pendant qu'ils traversent la Rivière Écumante, sur le Pont Haut, mais à part quelques panoramas intéressants pour ceux qui font le voyage, il n'y a rien, là-bas, de très passionnant. Nous allons donc suivre Sa Majesté impériale qui, pour le bien de sa conscience, grimpe les escaliers qui mènent aux appartements de Noïma, la princesse consort.

Il la trouva dans sa chambre, entourée de servantes. Juste avant de la saluer, il s'arrêta pour essayer d'imaginer dans quel état d'esprit elle se trouvait à cet instant. Cette pause nous donne l'occasion de dire deux mots sur la femme du dernier empereur avant l'Interregnum.

Il reste beaucoup de portraits d'elle, et ils montrent tous comme une véritable évidence qu'elle était une vraie fille du Phénix. Ses cheveux avaient cette couleur dorée brillante qui n'existe que dans cette Maison et chez quelques dragonobles de la lignée e'Kieron. Elle avait de grands yeux d'un bleu profond et un regard fier. Sa bouche était fine et ses lèvres avaient l'habitude de faire la moue, donnant l'impression qu'elle allait embrasser, ou qu'elle venait d'embrasser la personne qui se trouvait à côté d'elle. Les traits de son visage étaient fins et réguliers ; ils avaient presque la finesse des Dzurs. Sa nuque était gracieuse, ses bras étaient des modèles de délicatesse et de perfection. Elle avait enfin, les doigts longs et gracieux.

Nous en savons aussi beaucoup sur sa personnalité. Elle ne savait pas par quel bout tenir une épée ; elle n'avait jamais eu l'intention de se battre et elle confiait sa sécurité à ceux qui l'entouraient. Elle était constamment entourée d'hommes qui voulaient la protéger. Comme le comte Brakko, toujours entouré de femmes, elle n'avait besoin ni de soigner sa toilette ni de faire attention à son

comportement pour s'assurer la présence de ces hommes. Tous les historiens s'accordent à dire qu'elle reçut plus de marques d'attentions que trois femmes réunies. Il n'est écrit nulle part qu'elle accepta les offres qui lui furent faites d'entretenir une liaison, mais il n'est écrit nulle part non plus qu'elle en fût offensée. Au contraire, certains indices tendent à montrer qu'elle se sentait plutôt mal, les jours où elle n'avait pas au moins deux ou trois refus à émettre pour défendre sa vertu.

Pourtant, nous insistons sur le fait que la princesse consort n'était pas une de ces coquettes de l'époque. Il est vrai qu'elle jouait de sa séduction, mais aucun livre ne rapporte qu'elle fut cruelle envers ceux qui tombaient sous le joug de son charme, à l'exception de cette cruauté nécessaire pour préserver sa vertu des embuscades, des sièges et des batailles rangées de toute sorte. C'est cette même vertu qui lui permettait de conserver son calme et de ne pas rougir quand, par hasard ou non, l'empereur la trouvait en conversation privée avec un gentilhomme de la Cour.

Ces précisions faites, nous comprenons pourquoi, lorsque l'empereur se fit annoncer dans ses appartements, Noïma demeura calme et respectueuse, ne montrant aucun embarras d'aucune sorte ni de difficulté pour accueillir son époux.

Je vous souhaite une bonne soirée, madame, dit Sa Majesté.

— Une bonne soirée à vous. Sire. À quoi dois-je l'honneur de votre visite ?

— Cela paraît-il si étrange que je veuille vous voir, madame ?

— Peut-être pas étrange, mais j'avoue que je n'attendais pas une visite de votre part.

— Ne suis-je donc pas le bienvenu ?

— Sire, vous serez toujours le bienvenu, quel que soit l'objet de votre visite.

— Je viendrais selon vous pour une raison particulière ?

— N'est-ce pas le cas ?

L'empereur soupira et s'enfonça les ongles dans la paume de la main. Maintenant qu'il était là, il n'arrivait pas à dire ce pour quoi il était venu.

— Vous avez raison, madame, je suis venu pour une raison précise.

— Dois-je renvoyer mes servantes ?

Tortaalik allait dire oui, mais il regarda toutes les très jolies filles qui entouraient Noïma, la tête baissée. Il eut presque l'impression de voir le visage de Bonnaissance devant lui.

— Non, laissez-les. C'est bien qu'elles entendent ce que je suis venu vous dire.

— Pardon, Sire ? Vous êtes venu me parler ?

Son visage refléta une marque de surprise et d'intérêt mêlés, avec, bien sûr, une pointe d'inquiétude.

— C'est exact, répondit l'empereur.

— Dites-moi, Sire, je vous en prie. Vous voyez bien que je tremble devant vous.

— Il n'y a pas de quoi, madame.

Ah bon ? Vous avez pourtant l'air si sévère.

— C'est parce que je suis en colère.

— Oh, Sire, qu'ai-je fait pour m'attirer votre courroux ?

— Ce n'est pas contre vous, Noïma. Je suis en colère contre moi.

En l'entendant prononcer son nom pour la première fois, elle commença à croire qu'elle n'allait pas être blâmée devant ses suivantes. C'eut été une affreuse humiliation, bien plus forte que s'il l'avait blâmée en privé. Elle se mit à respirer un peu plus tranquillement.

— Bien. Mais, comment se fait-il que vous soyez en colère contre vous ?

J'ai fait quelque chose dont j'ai honte, madame, et je suis venu demander votre pardon.

— Pardon ? Votre Majesté vient s'excuser auprès de moi ? Mais, Sire, ce serait bien la première fois.

— Peut-être. Mais c'est pour cela que je suis venu. J'ai eu tort de vous parler si durement aujourd'hui. Et j'ai eu encore plus tort de renvoyer monsieur Adron.

— Oh, mais Sire...

— Laissez-moi terminer, madame. J'ai eu tort, car vous n'avez commis aucune faute. J'enverrai, demain, un message à monsieur Adron pour lui demander pardon. C'est tout ce que j'avais à vous dire.

— Vous exagérez, Sire.

— Pas le moins du monde. Et je vais maintenant me retirer. À moins que...

— Oui, Sire ?

— À moins, madame, que vous ne me laissiez vous embrasser d'abord.

— Ah. Avec plaisir, Sire. Voilà.

Alors vous me pardonnez, Noïma ?

— Oh, mais je n'ai rien à vous pardonner, Sire. Et même si c'était le cas, vous auriez été pardonné sur le champ.

— Alors, madame, je suis le plus heureux des hommes et le plus heureux des maris. Je peux me retirer.

— Et vous laissez une femme loyale et dévouée, Sire.

Tortaalik, fier d'avoir accompli ce qu'il devait faire, s'inclina avec joie et quitta les appartements de la princesse. Puis il partit à la recherche de monsieur Guirland.

Guirland n'était jamais très difficile à trouver. Si l'empereur avait toujours le regard fixé sur l'Empire, Guirland, lui, avait toujours les yeux fixés sur l'empereur. Nous savons que c'était un petit homme gracieux avec de puissantes jambes et des bras de Tsalthoth. Nous savons aussi qu'il devait être meilleur à l'épée que certaines caricatures ne le laissaient entendre. À l'époque où il était le favori de l'empereur, il s'était battu vingt-neuf fois en duel. Il n'avait pas gagné à chaque fois mais il n'avait jamais été grièvement blessé. Et nous savons également que lors d'une dispute à propos d'un regard que l'empereur aurait, ou n'aurait pas lancé à Jenicor e'Terics, il s'était battu avec le marquis de Griffecolline, fine lame lui-même, et qu'il l'avait tué en une seule passe.

L'empereur trouva donc ce gentilhomme dans l'une des antichambres des appartements impériaux. Il jouait aux dés avec quelques autres gentilshommes de la Cour. Les joueurs se levèrent et saluèrent Sa Majesté impériale en s'inclinant respectueusement. Il leur rendit leur salut d'un petit signe de tête. Puis il fit signe à Guirland de le suivre, passa devant les joueurs et traversa l'une des salles à manger qu'il avait rendue privée. Guirland donna avec hâte ses jetons à un des joueurs qui n'était pas dans la partie, et suivit son suzerain.

L'empereur était debout, une main posée sur la table de marbre noir, l'autre sur une pile de dossiers. Guirland salua Sa Majesté et attendit ses paroles.

— Monsieur Guirland, commença-t-il, patientez encore un moment.

Puis Tortaalik s'assit à son bureau et prit un parchemin, une plume, de l'encre et un buvard. Il se mit à écrire de sa propre main, puis il scella le papier avec les armes impériales, et une fois de plus, avec son sceau personnel. Il inscrivit un nom sur l'enveloppe et la tendit à Guirland. Guirland prit l'enveloppe et regarda le nom du destinataire. La surprise se peignit sur son visage.

— Votre Majesté, qu'est-ce que cela veut dire ?

Tortaalik, toujours assis à son bureau, leva les yeux vers le Tsalthoth.

— Monsieur Guirland, se pourrait-il que vous me questionniez ?

Guirland parut choqué, mais il s'excusa immédiatement.

— Ai-je, d'une façon ou d'une autre, mérité les mauvaises grâces de Votre Majesté ?

— Je n'ai rien dit de tel.

— Mais...

— Taisez-vous, Guirland.

Le Tsalthoth s'inclina.

— La lettre, comme vous le voyez, est adressée à Son Altesse le seigneur Adron e'Kieron. Elle

contient des excuses que je me sens obligé de lui faire parce que je l'ai injustement renvoyé aujourd'hui. Vous comprenez, monsieur Guirland ?

— Sire, je...

— Vous délivrerez ce message personnellement.

— Je... Quand dois-je partir, Sire ?

— Sur le champ.

— Sire, il faut plusieurs jours de voyage en diligence, je dois me préparer.

— Vous pouvez utiliser les chevaux postaux. Voici une traite, sur le trésor, de deux cents orbes.

Cela devrait vous suffire pour l'aller et le retour.

— J'insiste, Sire, je vous prie de m'accorder un peu de temps pour me préparer au voyage.

— Très bien, Guirland. Vous pouvez décaler votre départ à demain matin.

— À vos ordres, Sire. Ce sera tout ?

— Oui.

Il fit un signe nonchalant et Guirland s'inclina, puis quitta la pièce.

Nous allons maintenant, avec la permission de nos lecteurs, quitter l'empereur, qui va simplement écrire quelques lettres et aller se coucher, pour suivre monsieur Guirland qui gravit les marches d'un escalier pour arriver dans une des pièces vides de la tour ; celle-là même où nous avons rencontré pour la première fois l'Athyra appelée Seodra. Nous ne serons donc pas surpris si nous découvrons en entrant avec Guirland que Seodra s'y trouve déjà.

— Vous avez quelque chose à me communiquer, monsieur Guirland ?

Le Tsalmoth avait visiblement peur de l'Athyra. Il eut un mal fou à conserver son aplomb. Il ne parla pas et donna la lettre qu'il avait reçue plus tôt. Seodra la prit dans ses mains ridées et l'observa de près.

— Qu'est-ce que cela signifie, monsieur Guirland ?

— On m'a envoyé porter cette lettre au seigneur Adron. Sa Majesté m'a fait l'honneur de me dévoiler qu'elle contenait un mot d'excuse.

— Un mot d'excuse ?

— Oui, madame.

— Pour quoi ?

— Sa Majesté regrette d'avoir renvoyé le seigneur Adron, aujourd'hui.

— Comment ça, il regrette ?

— Il a changé d'opinion sur la conduite de la princesse.

— Oui, c'est évident. Mais pourquoi est-ce vous qu'il envoie délivrer cette lettre ? Vous n'êtes ni postier, ni diplomate.

— J'ai peur que Sa Majesté soit en colère contre moi et que ce soit ma punition.

— Alors, vous avez été démasqué, n'est-ce pas ?

Guirland eut du mal à avaler sa salive. Il regarda fixement ses pieds.

— Madame, je...

— Avez-vous été démasqué, oui ou non ?

— Je...

— Vous êtes un idiot, et vous vous êtes fait avoir.

— J'ai suivi vos ordres, madame. J'ai fait tout ce que j'ai...

— Silence ! Il est clair que vous avez tout raté, sinon Sa Majesté ne vous aurait jamais suspecté de rien. Et il me paraît évident qu'il vous suspecte, même s'il n'a pas de preuves.

— Que dois-je faire, maintenant, madame ?

— Eh bien, l'empereur ne vous a-t-il pas donné une mission à remplir ?

— Si, madame.

— Alors vous allez l’accomplir. Quand partez-vous ?

— Demain matin, madame.

— Très bien. Non seulement vous allez vous en acquitter, mais en plus vous irez plus vite que personne ne l’a jamais fait. Vous allez faire du zèle pour cette mission que l’empereur vous a confié et vous arriverez avant le seigneur Adron, qui a un jour d’avance sur vous.

— Très bien, madame. Que devrai-je faire sur place ?

— Vous ne voyez pas que je suis en train d’écrire quelque chose ?

— Si, madame.

— J’ai écrit trois noms et trois lieux où vous pourrez rencontrer les trois personnes qui portent ces noms. J’ai écrit aussi les mots de passe pour vous identifier. Vous devrez avoir mémorisé tout cela avant de partir.

— Ce sera fait.

— Vous trouverez une ou plusieurs de ces personnes et vous passerez un petit arrangement avec eux.

— Oui, madame.

— Un arrangement à propos du Tiassa et de ses amis, dont nous avons déjà parlé. Vous avez compris ?

— Oui, madame. Suivront-ils mes ordres ?

— Si vous arrivez à les convaincre. Tenez, ça pourra vous aider à être convaincant.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Le sceau du seigneur Adron e’Kieron.

— Le sceau... ! Mais comment se trouve-t-il entre vos mains, madame ?

— Cela ne vous concerne pas, Guirland. J’ai certains pouvoirs, vous n’avez pas besoin d’en savoir davantage.

— Très bien, j’utiliserai le sceau si nécessaire.

— Quand vous l’aurez utilisé, vous lui rendrez en lui expliquant que vous l’avez trouvé dans les appartements du palais qu’il occupait.

— Très bien.

Elle fouilla dans les plis de sa robe et en sortit un disque de cuivre avec d’étranges signes gravés sur la surface.

— Vous savez ce que c’est, monsieur Guirland ?

— Non, mais je suis sûr, madame, que vous allez me le dire.

— En effet. Si vous pensez à moi et que vous parlez dedans...

— Oui ?

— Eh bien, je vous répondrai.

— De la magie, madame ?

— Exactement, Guirland. Cela vous effraye ?

— Non, madame.

— Vous voulez dire que je vous effraye encore plus.

— Oui, madame.

— C’est sage de votre part, Guirland. Bien, quand vous aurez rejoint le seigneur Adron, utilisez le cercle pour me parler. J’aurai peut-être quelques nouvelles instructions à vous donner.

— Je n’y manquerai pas, madame.

— Bien. Vous avez tout compris ?

— Mémoriser les noms, les lieux et les mots de passe. Voyager rapidement. Le Tiassa et ses amis. Le sceau, à utiliser et à rendre. Délivrer la lettre de Sa Majesté. Entrer en contact avec vous.

— Ah, à propos de la lettre de Sa Majesté...

— Oui ?

— Quand vous rendrez le sceau, il se pourrait que vous oubliiez de délivrer le message.

— Madame !

— Nous verrons. Si vous oubliez, alors vous pourrez y repenser plus tard et personne n’y verra rien.

Je vous donnerai ma décision quand vous serez sur place.

— J’obéirai, madame.

— J’espère bien. Maintenant, disparaïssez.

Guirland ne se le fit pas dire deux fois : il salua Seodra et sortit rapidement de la pièce. Puis il se rendit à ses propres appartements pour se préparer au voyage du lendemain. Pendant ce temps, Seodra s’assit un moment pour réfléchir à ce qu’il était nécessaire de faire. Puis elle appela sa servante et lui ordonna de trouver monsieur Shaltre qui résidait près des appartements impériaux, et de le prier de venir lui rendre visite.

Au moment convenu, le Lyorn fit son apparition. Seodra se leva pour l’accueillir.

— Alors ? Que me vaut l’honneur d’être mandé pour une entrevue ?

— J’ai réfléchi, comte.

— Cela m’arrive aussi de temps en temps. Où vous ont emmenées vos pensées, cette fois ?

— J’en suis arrivé à une conclusion, comte, à votre sujet.

— Continuez.

— C’est en rapport avec l’histoire.

— Ah, je n’ai jamais étudié l’histoire.

— Ça vous serait sûrement utile de vous y mettre.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous apprendriez qu’un conseiller lyorn déshonoré avait trahi un autre Lyorn qui fut à son tour déshonoré et vit sa famille ruinée. Il finit par se faire sauter la tête avec une pierre de feu.

Shaltre mit un moment à retrouver son calme, puis il fit un geste de dédain.

— Intéressante histoire, madame, mais j’ai du mal à voir en quoi cela me concerne.

— Vous prétendez, que vous ne connaissez pas cette histoire ?

Je n’en ai jamais entendu parler. Mais je suis sûr que les survivants de la famille du malheureux l’ont vengé.

— Pas du tout. Toute sa famille a été décimée. Le Lyorn n’avait pas fait les choses à moitié.

— Alors, une autre personne de la Maison qui aurait appris...

— Personne de cette Maison n’a réagi. En plus, qui pouvait le défier, à part un guerrier ? Et vous devez savoir, comte, qu’aucun Lyorn ne peut défier quelqu’un de sa propre Maison qui n’a pas reçu, lui aussi, un entraînement spécifique.

— Ah oui, c’est vrai.

— À moins qu’il s’agisse d’un cas de trahison.

— Ce qui, dans votre histoire, ne semble pas être le cas.

— Si, presque.

— Il a juste donné de mauvais conseils.

— Parfois, donner de mauvais conseils peut être très proche de la trahison, comte.

Le Lyorn haussa les épaules, presque exactement comme le faisait Aerich.

— C’était presque de la trahison, peut-être, madame, mais je doute que ce soit aussi similaire pour quelqu’un de ma Maison ; nous sommes très pointilleux sur ce genre de détails. Qui plus est, si la famille a disparu, comme vous dites, et que personne n’est au courant ; alors ce Lyorn, quel qu’il soit, est en sécurité.

— Et s’il reste un membre de la famille ?

— C’est impossible.

— Je m’excuse, comte, mais il me semble que, finalement, vous connaissez cette histoire. Shaltre rougit. Il réajusta ses vêtements.

— C’était une supposition. Vous avez dit que le Lyorn était très méticuleux...

— Et peut-être même que cette histoire se sait.

— Qui la connaîtrait ?

— Son Altesse le seigneur Adron e’Kieron, héritier dragon du trône.

— Adron ? Il est au courant ?

— Il connaît l’histoire, pour l’instant, mais il ne connaît pas les noms.

— Comment est-ce possible ?

— Il était impliqué des deux côtés de l’affaire, celui du gagnant et celui du perdant. Et comme il n’aime pas perdre, il a mené son enquête.

— Et alors... ?

— Il n’a pas pu percer le secret, mais il y est presque. Shaltre s’agita nerveusement.

— Je ne vois toujours pas en quoi cela me concerne.

— Ah, vraiment ?

— Oui, vraiment.

— Très bien, alors parlons d’autre chose.

— Au contraire, nous devrions continuer à parler de ça. J’aimerais connaître la conclusion de tout ceci.

— Pourquoi, puisque ça ne vous concerne pas ?

— Je... bon, très bien. Je suis à votre service. De quoi voulez-vous parler ?

— Le successeur du marquis de Champoivré.

— Que voulez-vous savoir ? Il n’a pas encore été désigné.

— C’est vrai. La lignée e’Lanya est intéressée.

— Je suis au courant.

— Il y a une autre personne, également, qui veut la place.

— Qui donc ?

— Adron e’Kieron.

— Eh bien, j’espère que celui qui aura le poste sera compétent.

— Vous savez, comte, que le marquis de Champoivré tient un rôle particulier ?

— Oui, bien sûr, il est nommé par l’empereur.

— C’est un poste de grande confiance, comte.

— Oui, et une grande responsabilité, vu le nombre d’invasions d’Orientaux dans la région.

— Le marquis a, par conséquent, des droits spécifiques que les autres nobles n’auront jamais.

— Lesquels ?

— Le droit d’interroger l’Orbe directement pour des questions historiques.

— Ah.

— C’est primordial, pour des questions stratégiques...

— Je comprends, madame.

— J’ai des raisons, pour vouloir que le poste revienne à la lignée e’Lanya.

— Parfait, je vous soutiendrai.

— Soutenir est une chose, mais l’heure est à l’action.

— Je ne suis pas très actif de nature.

— Non, mais vous êtes l’oreille de l’empereur, comte.

— J’ai cet honneur, en effet.

— À moins que vous ne tombiez en disgrâce.

— Je l'étais il y a une heure de cela, mais je ne le suis plus, maintenant.

— Que s'est-il passé ?

— Cela n'a pas d'importance.

— Très bien. Il est donc vrai que si vous demandez à Sa Majesté de faire arrêter certaines personnes, il en donnera l'ordre, très probablement.

— Des personnes comme Adron e'Kieron ? Il y a peu de chances.

— Je ne parle pas de Son Altesse.

— De qui, alors ?

— Certains individus qui se mêlent de choses qui ne les regardent pas et qui, si on les laisse faire, feront triompher la lignée e'Kieron.

— Je comprends.

— Excellent.

— Si vous me donnez leurs noms, je demanderai à Sa Majesté de les arrêter.

— Vous devez faire plus que cela, comte.

— Que voulez-vous dire ?

— Ils sont loin d'ici. En fait, ils sont en route pour la forteresse de Châteaurouge, la demeure du seigneur Adron.

Shaltre lut surpris par cette annonce.

— Mais alors, nous n'y pouvons plus rien.

— Pas du tout. Ils voyagent lentement, aussi vous pouvez arriver avant eux, ou juste un peu après. Ce sera très bien aussi, je pense.

— Et alors ?

— Monsieur Guirland partira dès les premières lueurs, demain ; il vous aidera.

— Il m'aidera ?

— Vous devez faire ce qui est nécessaire.

Je ne suis pas un guerrier.

— Ce n'est pas grave, le seigneur Adron a beaucoup d'hommes.

— Quoi, le seigneur Adron ? Pourquoi m'aiderait-il ?

— Il suffit d'un mot de Sa Majesté lui ordonnant de vous aider.

— Sa Majesté s'est retirée pour la nuit, je ne peux pas le rencontrer avant demain.

— Qu'il en soit ainsi. La rapidité, comme vous le savez, est la clef. Vous devez persuader Sa Majesté de forcer le seigneur Adron de coopérer avec vous, et...

— Je dois faire arrêter ces personnes.

— Ça ne sera peut-être pas suffisant. Ceux que nous voulons arrêter seront peut-être graciés. Et même s'ils étaient condamnés, ils pourraient encore parler.

— Je comprends. Je ferai ce qui est nécessaire.

— Alors tout est parfait. Je suis ravie que nous nous comprenions, comte.

— Moi aussi, madame.

Nous allons laisser le comte Shaltre se préparer pour son entrevue avec l'empereur, avec l'intention de partir aussitôt après, pour retrouver nos quatre intrépides Gardes à qui cette histoire est dédiée. Nous espérons que leur absence a été suffisamment brève et que nos lecteurs n'ont pas perdu patience. Cependant, nous considérons que cette digression fut nécessaire pour pouvoir amener cette histoire à une conclusion satisfaisante.

Chapitre Vingt-Deuxième

Dans lequel nous montrons qu'il n'y a pas que les historiens qui ont les oreilles aux aguets.

Depuis la porte des drapeaux, nos amis descendirent la montagne jusqu'à la petite ville de Troublejour où ils se reposèrent. Ils repartirent le lendemain d'un bon pas, sans pour autant aller trop vite, à travers la Vallée Fleurie. Ils traversèrent le fleuve Yendi à Point-flou vers le milieu du jour suivant. Après quoi, ils commencèrent leur périple à travers la steppe – de longues plaines arides aux frontières du désert de Suntra. Nous devons signaler que ce voyage fut entrepris à la pire période de l'année, dans la chaleur de l'été. Mais nos Gardes n'étant pas très pressés, ils s'arrêtaient souvent pendant les plus fortes chaleurs de la journée et se reposaient dans les auberges des nombreux villages que comptait la steppe. Pour terminer, ils prirent la barge pour traverser le fleuve Adrilankha, au carrefour du rocher de Guil, et recommencèrent à grimper doucement les montagnes de l'Est où se trouvaient leur destination supposée et la véritable. Ils continuèrent ainsi leur voyage – c'est-à-dire en avançant tranquillement et en appréciant le trajet – jusqu'à la montagne Bli'aard où se trouvait la ville de Bengloarafurd qui n'était elle-même qu'à trois jours de cheval de la montagne où se trouvait Châteaurouge, la demeure et la forteresse d'Adron e'Kieron.

Tazendra, plutôt pensive au début du voyage, avait fini par prendre en compte les conseils de Khaavren. Elle profita pleinement du voyage et s'amusa à donner des ordres à son nouveau valet. Mica, qui, nous devons le préciser, appréciait autant de recevoir des ordres que Tazendra aimait en donner. Il apportait du vin, aiguisait les épées, pansait les chevaux, servait les repas, préparait les couches et accomplissait un millier d'autres tâches que nos compagnons avaient l'habitude de faire eux même. Ils furent donc ravis d'en être débarrassés. Entre deux ordres donnés, Tazendra discutait souvent avec Uttrik de manière assez virulente, au sujet des paysages et de la qualité des routes.

Pel faisait le chemin en dévorant les moindres détails de ses yeux perçants, comme s'il voulait se souvenir de tout. De temps en temps, il s'arrêtait et fixait une personne ou un village ou encore un arbre, qui semblaient avoir pour lui plus d'intérêt que pour n'importe qui d'autre.

Uttrik, comme nous l'avons dit, avait développé une relation presque fusionnelle avec Tazendra. Il semblait s'amuser à la tester pour savoir jusqu'à quel point il pouvait la titiller sans la mettre en colère. Il contredisait toutes les opinions qu'elle émettait et si elle commençait à s'énervier, il se mettait à rire immédiatement, ce qui avait pour effet de couper le flot de colère qui montait en elle.

Aerich restait tranquillement assis sur son hongre Cramerie, profitant du paysage alentour en écoutant les bavardages de ses camarades, sans perdre sa bonne humeur ni même se rendre compte de ce qui se passait autour de lui. En fait, il était perdu dans ses pensées.

Khaavren avait d'abord apprécié le voyage, mais en approchant des montagnes, il avait semblé de plus en plus inquiet. En arrivant à l'auberge, il était devenu franchement soucieux, ce que remarqua Aerich, à qui le Tiassa plaisait de plus en plus.

Bien qu'ils fussent arrivés à Bengloarafurd tôt dans la matinée, ils trouvèrent une auberge dont l'enseigne disait, en lettres manuscrites : *Le Signe Peint*. Ils prirent des chambres pour la journée et la nuit. Il est important de préciser ici que Bengloarafurd est installée sur une partie étrangement calme de la Rivière Grimpante, une des plus longues et des plus rapides rivières des montagnes de l'est et du

mont Bli'aard si abondamment arrosé, en particulier.

Les premiers à découvrir cet endroit furent, selon la légende, des éclaireurs de la Maison du Dragon, au quatrième cycle. Ils étaient à l'avant-garde de l'Armée impériale, qui était venue repousser les Orientaux derrière les montagnes dans l'espoir de mettre un terme aux pillages que subissait cette région reculée. Ils suivirent la Rivière Grimpante vers le nord et trouvèrent un coin plus calme où ils s'installèrent et fondèrent une tribu serioli indépendante.

Il s'ensuivit dix ans de guerres incessantes entre les dragonobles de l'Empire et les Orientaux, durant lesquels ces derniers occupèrent la région et allèrent combattre depuis les montagnes environnantes. Les Seriolis fuirent la région pour ne pas avoir à subir les incidents causés par la guerre. Ils ne laissèrent, comme trace de leur passage, que le nom de l'endroit. « Ben » voulait dire « gué », dans leur langue. Les Orientaux appelèrent donc cet endroit « Gué de Ben », ou en Oriental « Bengazlo ».

Après dix ans de violents combats, l'Armée impériale remporta une grande victoire sur le site, chassant les Orientaux derrière les montagnes. Les dragonobles qui trouvèrent cet endroit commencèrent à l'appeler « Gué Bengazlo ». Mais les Dragons, qui détestaient perdre leur temps à parler, raccourcirent le nom en « Gué Benglo », ou, dans la langue dragon, toujours utilisée à cette période, « Benglo ara ». Finalement, au cours des millénaires qui suivirent, la langue dragon devint hors d'usage et la langue du nord-ouest s'imposa. L'endroit changea encore de nom pour « Gué Bengloara » et fut enfin transformé pour donner « Bengloarafurd ». La rivière qui traversait la ville devint « Gué Bengloarafurd », nom qui resta jusqu'après l'Interregnum. Puis ils aménagèrent la rivière et construisirent le pont de Bengloarafurd. Si quelqu'un cherche cette ville aujourd'hui, elle est toujours debout et le pont a toujours le nom qu'on lui avait attribué plus haut ; la ville, en revanche, s'appelle Troe, du nom de l'ingénieur qui a bâti le pont. Les habitants étaient très fiers de leur nouveau symbole et le nom de l'ingénieur était très court.

Mais plus étonnant que son nom, il se trouva que la ville – nous insistons sur le mot ville, puisque même à l'époque sur laquelle nous avons l'honneur d'écrire, elle abritait une population de onze mille habitants, soit deux fois son altitude – continua à prospérer et à s'agrandir dans une région dépourvue de minerais, de bois et de terres arables propices à la culture de céréales ou même à l'élevage, à l'exception de quelques chèvres qui pouvaient se satisfaire des rares touffes d'herbe de la montagne. À l'époque du règne de Kiva VI de la Maison du Jhegaala, un représentant impérial demanda au héraut comment les habitants arrivaient à survivre dans de telles conditions. Le héraut lui répondit sans réfléchir :

— Monseigneur, nous faisons pousser des cailloux.

La vérité est moins amusante, mais non moins intéressante. La population de ces montagnes avait toujours farouchement défendu son indépendance par rapport à l'Empire. Il en résulta que, sous couvert de possibles invasions d'Orientaux, l'Empire laissa toujours des garnisons dans la région. Et si ce n'était pas une invasion, c'était la population locale qui fomentait une révolte. Parfois, ces deux possibilités se réalisaient et parfois, même, simultanément.

Une amitié, jamais observée ailleurs, entre les Orientaux et les humains commença à se tisser et les habitants de Bengloarafurd vécurent de cette amitié. Ils passèrent, dans les deux sens, des articles en contrebande. Ce n'est pas par hasard si jusqu'à ce jour, il ne fallait rien de plus pour engager le combat avec un homme du coin (il n'y avait presque jamais de duels ici ; on préférait la spontanéité aux règles étriques) que de se présenter comme percepteur. Les épées sortaient alors immédiatement de leurs fourreaux.

Passons, maintenant, de la ville à l'auberge qui fut construite au début du dernier règne jhegaala par un voyageur érudit, un Tsalmoth appelé Noiraud. Il fuyait la chute de la République teckla et tomba amoureux de ces montagnes et des gens qui vivaient là. Il pensa donc à leur être utile en les enivrant

toute la journée et à s'enrichir ainsi des commerces qui se faisaient dans la région. Il proposa du vin et de la bière et un assortiment de victuailles variées. C'est ainsi qu'il ouvrit son établissement et écrivit sur l'enseigne *Auberge Noiraud*.

Après avoir été affamé pendant plus de cinquante ans, ce digne gentilhomme finit par demander à l'un de ses serveurs, tout aussi affamé, pourquoi ils ne recevaient jamais de voyageurs.

— Parce que, maître, en passant devant, personne ne devine que c'est une auberge.

— Mais, rétorqua Noiraud l'enseigne n'indique-t-elle pas que c'est une auberge ?

— Je ne sais pas, maître, je ne sais pas lire.

— Tu ne sais pas lire ?

— Non, monsieur.

— Mais c'est inadmissible. Que dois-je faire ?

— Je vais apprendre, maître.

— Mais non, idiot. Comment vais-je attirer les clients ?

Maître, la coutume veut que l'enseigne d'un hôtel soit peinte d'un symbole par lequel on désignera l'auberge.

L'érudit partit en secouant la tête et les mains. Il revint le lendemain avec une enseigne sur laquelle on pouvait lire : *Le Signe Peint*. Cette pancarte n'attira pas plus de clients et l'établissement aurait fermé ses portes si Noiraud n'avait pas été enlevé par des bandits alors qu'il revenait avec son approvisionnement. Noiraud n'avait aucune expérience des bandits, pas plus que les bandits ne s'y connaissaient en érudits. Quand ils lui volèrent ses marchandises destinées à l'hôtel, il fit donc, en toute innocence, une facture qu'il présenta humblement au chef des bandits.

Le chef commença d'abord par rire, puis il vit que la facture, qui représentait un gros approvisionnement en vin et en kethnas fumés, n'était pas du tout élevée.

— Dis donc, tu ne demandes pas beaucoup pour tes vivres.

— Comment cela ? Ce sont les prix que je pratique dans mon auberge.

— Quoi ? Tu as une auberge ?

— Eh bien, oui. À moins de deux lieues de cette route, là où elle se scinde en deux pour contourner un rocher taillé comme un bec de faucon, si vous prenez à droite, vous passerez juste devant, sur votre droite.

— J'ai déjà vu cet endroit. Tu dis que c'est une auberge ?

— Absolument, monsieur. Je peux vous assurer que vous y serez fort bien accueillis.

— Et ça, c'est les tarifs que tu pratiques ?

— Presque. Peut-être un petit chouïa en plus, pour payer la disposition sur l'assiette et le serveur qui l'apporte à votre table, vous comprenez.

— Bien. Voilà ton argent, l'ami. Sois sûr qu'on ne va pas tarder à se revoir.

— Ce sera un vrai plaisir de vous servir comme ça l'a été aujourd'hui.

C'est ainsi que le mot courut qu'il y avait cette auberge. Quand Noiraud mourut, laissant l'hôtel à son fil aîné, qui s'appelait Brunaud, la famille avait amassé une belle petite fortune et l'établissement était devenu un des symboles de la région.

C'est ici, donc, que nos amis trouvèrent de quoi manger, de quoi boire, une étable pour les chevaux et des chambres pour se reposer avant d'entamer la dernière étape du parcours. Avec quelques autres voyageurs, ils apprécièrent le déjeuner, composé de saucisses rôties à la broche et d'une soupe faite de champignons de montagne, de lard de kethnas et de quelques herbes qui poussaient dans l'arrière-cour de l'auberge. À la fin du repas, on leur servit une grande tarte aux mûres et aux noix rouges garnie de fruits bouillis et de crème de lait de chèvre.

Il se trouva que Khaavren mangeât plus de saucisses qu'il n'aurait dû, découvrant pour la première fois la cuisine épicée des montagnes (largement influencée par la proximité des Orientaux) et

qu'Aerich ne mangeait jamais de sucreries d'aucune sorte sous prétexte que ça lui pourrirait les dents, partie de son corps qu'il choyait le plus. Ainsi, quand les convives se ruèrent sur la tarte qui, précisons-le, faisait toute la longueur de la table, Aerich en profita pour signaler à Khaavren qu'il souhaitait l'entretenir en privé.

Ils s'éclipsèrent de la pièce principale et se promenèrent bras dessus, bras dessous, dans le grand jardin de l'auberge. Il y avait une table en pierre d'un côté du jardin, un potager et un herbier de l'autre. Il y avait aussi, au fond, un mur de pierre qui entourait un jardin secondaire. Dans ce mur étaient installées des portes, par lesquelles on pouvait accéder aux bâtiments annexes, comme les étables, les commodités et la cabane du jardinier.

— Vous avez quelque chose à me dire, mon ami ? commença Khaavren.

— J'ai remarqué votre attitude, répondit Aerich.

— Et alors ?

— Vous avez l'air soucieux.

— Moi ? Pas le moins du monde.

— Je me suis trompé, alors.

— Sans aucun doute, cher Aerich.

— Alors vous ne vous êtes pas mordu la lèvre ? On peut voir encore qu'elle est abîmée.

Khaavren passa la langue sur ses lèvres, comme pour masquer le travail de ses dents sur la chair.

— Eh bien...

— Et vous n'avez pas planté vos ongles dans la paume de vos mains, comme ces traces le prouvent encore ?

Khaavren rougit soudainement et retourna ses mains.

— C'est-à-dire que...

— Et n'avez-vous pas continuellement soupiré, de plus en plus fort à mesure que la journée avançait, de telle sorte que Pel et moi-même nous jetions des coups d'œil avant chaque soupir, tant ils étaient prévisibles ?

Le visage de Khaavren devint cette fois totalement cramoisi.

— Vraiment, j'ai fait tout ça ?

— Je peux vous l'assurer.

— C'est vrai que je suis un peu perturbé, en effet.

— Dites-moi tout, si vous le voulez, et je vous conseillerai du mieux que je peux.

— Je sais que je ne trouverai jamais d'ami plus sage et plus avisé.

— Allez-vous me parler, alors ?

— Oui. Mais ne pouvez-vous pas le deviner ?

— Ma foi, je pense que vous êtes perturbé par le sort à réserver à la baronne Kaluma.

— C'est exactement cela. Voyez-vous, j'ai fait une promesse...

— Ah ! Une promesse.

— Oui.

— À une femme ?

— Oui, à une femme.

— À une maîtresse ?

— Oh, eh bien, comment dire...

— Oui ?

— Oui, à une maîtresse.

— Vous devriez apprendre, mon ami, à faire attention, en présence d'une femme, à ce que votre bouche ne vous mette pas dans une position dont ni vos pieds ni vos mains ne peuvent vous extirper, et qui brouillera votre cerveau.

— Mais, quand c'est le cœur qui parle...

— Alors vous devez faire encore plus attention. Quand c'est le cœur qui parle, la raison disparaît totalement.

— Le mal est fait, puisque j'ai fait cette promesse.

— Et vous avez prêté serment, également, au capitaine G'aereth.

— Je sais, répondit Khaavren.

Il émit un soupir aussi fort que ceux dont s'était gentiment moqué Aerich.

— Que dois-je faire, alors ? interrogea le Tiassa.

Aerich secoua lentement la tête.

— C'est aussi grave que ce que j'avais imaginé, murmura-t-il. Et bien, poursuivit-il plus fort, continuons d'avancer et peut-être que nous trouverons conseil sur le chemin.

— Ce serait fort appréciable.

Ils se remirent en marche pour retrouver leurs compagnons dans la salle. Ils étaient encore au niveau du mur en pierre, au fond du jardin, quand Khaavren fit signe d'une main à Aerich de s'arrêter et de l'autre, de ne pas faire de bruit. Aerich, qui n'était pas quelqu'un de curieux, haussa les épaules en silence et obéit.

Si Khaavren avait été un tiassa – l'animal, nous voulons dire – ses oreilles de félin se seraient couchées vers l'avant et les pointes se seraient tendues vers le mur, car il avait entendu quelque chose qui, selon lui, devait être d'une grande importance. Pour être précis, il avait entendu quelqu'un parler à voix basse, quoique suffisamment haute pour qu'il puisse comprendre une phrase, avec un fort accent de la région : « Ils sont tous à l'intérieur, en train de se goinfrer, on peut parler librement. »

Certaines erreurs, quand nous les entendons prononcer par un inconnu, nous poussent à vouloir les rectifier sur le champ. Par exemple, si nous tombons sur quelqu'un qui nous dit que la Maison du Teckla n'a jamais formé le moindre compositeur, nous nous sentirons forcés de demander à cette personne si elle n'a jamais entendu parler de G'hair de Clyfougères qui écrivit la symphonie en Neuf Heures des Sept Modèles. Si nous rencontrons quelqu'un qui prétend que le serioli n'existe plus, nous aurions envie d'emmener cette personne à la montagne Osmont pour lui présenter le danseur désarticulé Jggo !f'tha et lui reposer la question, ensuite. Si nous croisons un Oriental qui soutient que son art est bien supérieur à la magie que nous axons reçue de l'Orbe, nous lui proposerions, gentiment, en gardant tout notre flegme habituel, de le vérifier dans l'instant.

Quelques autres erreurs, en revanche, nous donnent envie de laisser les gens dans l'ignorance. Entendre, par hasard, quelqu'un prétendre qu'on ne peut pas l'entendre, et qui plus est, assurer à son camarade qu'il peut dévoiler ses secrets, cela nous semble de l'ordre de la deuxième catégorie. Ce fut, en tout cas, l'opinion de Khaavren et c'est pour cela qu'il signala à Aerich de s'arrêter.

Tournons notre attention, donc, vers l'endroit que Khaavren écoutait, de l'autre côté du mur qui séparait le jardin de la cabane du jardinier. Le second intervenant était soit une femme avec une voix grave, soit un homme à la voix aiguë. Il parlait sans accent et avec une excellente élocution, signe qu'il venait de la ville de Dragaera.

— Ils sont donc cinq ?

— Oui, cinq et un valet.

— Bien, ce n'est pas énorme.

— Non, s'ils ne font pas de magie.

— Et s'ils en font ?

— Eh bien, monsieur, ils seront beaucoup plus nombreux.

Nous sommes maintenant en mesure d'affirmer que le second interlocuteur était un homme.

— Si nous les prenons par surprise, leur magie ne leur sera d'aucun secours.

— Oui, vous devez avoir raison.

— Alors tout va bien, n'est-ce pas ?

— Monsieur, on a encore d'autres problèmes à résoudre.

— Il y a encore un problème ?

— Un bien plus grave.

— Alors, parlez.

— On n'a pas le droit de les tuer, monsieur.

— Comment ça, on ne peut pas ?

Ce sont les ordres que j'ai reçus directement de la dame.

— Eh bien, mes ordres viennent de l'autre dame, de l'Athyra. Vous voyez de qui je veux parler, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors sachez qu'elle n'a pas autant d'états d'âme.

— Oui, mais mes ordres sont...

— Ces montagnes sont profondes, hautes et sauvages, un accident peut si vite arriver à des étrangers. Si un accident devait arriver, si des brigands, dont cette montagne est remplie, tombaient nez à nez avec ces voyageurs, ma foi, il n'y a aucune raison que ma générosité s'atténue et qu'il vous arrive quoi que ce soit ; tant que le Dragon ne s'en doute pas.

— Monsieur, je ne suis pas un assassin.

— Non, juste un bandit. Dont la tête est mise à prix.

— Je vais croire que vous me menacez, monsieur.

— Peut-être bien.

— Alors laissez-moi vous rappeler que les montagnes sont profondes, hautes et sauvages et qu'un accident peut vite arriver à un étranger. Et rappelez-vous aussi que je suis un bandit, dont la tête est mise à prix.

— J'aime votre façon de raisonner, Baaro.

— Merci, monsieur. Je crois que ma tête est suffisamment pleine.

— Laissez-moi, cependant, vous signaler quelque chose que vous avez peut-être négligé.

— Qu'est-ce que c'est, monsieur ?

— Vous ne pouvez survivre dans ces montagnes que grâce au bon vouloir de ceux qui vivent ici.

— Oui, c'est normal.

— Et ceux qui vivent ici sont loyaux envers le seigneur Adron.

— Moi aussi, monsieur.

— Mais imaginez qu'il monte les gens d'ici contre vous.

— Il ne le fera jamais.

— Imaginez qu'il le fasse.

— Alors je ne pourrais plus survivre.

— Donc ?

— Donc je vous répète qu'il ne fera jamais ça. Pas plus qu'il ne se mêlera à un assassinat.

— Ce n'est pas nécessaire qu'il s'en mêle ni qu'il se retourne contre vous. Il suffit simplement que le peuple de ces montagnes pense qu'il s'est retourné contre vous.

— Vous prétendez pouvoir convaincre tous ces gens, sans que lui-même soit au courant ?

— Ne savez-vous pas, cher Baaro, que le seigneur Adron est, à l'heure actuelle, en train de négocier le contrôle de Champoivré à Dragaera ? Il ne peut donc pas savoir ce qui se décide en son nom.

— C'est vrai. Il suffit de convaincre ces gens que... qu'avez-vous là ?

— Vous ne le reconnaissez pas ?

— C'est le sceau du seigneur Adron !

— Exactement.

— Par les dieux ! Comment l’avez-vous eu ?

— Ça ne vous regarde pas. Ce qui compte, c’est que je l’ai.

— Oui, je vois ça.

— Je vais même m’en servir.

— Je vous crois.

— Et je peux m’en servir pour convaincre tout le monde que le seigneur Adron s’est retourné contre vous et non pas contre ces voyageurs.

— Je vois.

— Ferez-vous ce que je vous demande, par conséquent ?

— Je crois que je n’ai pas le choix.

— Bien. Dites-moi comment vous comptez procéder, alors.

— Les étrangers vont partir demain matin.

— À ce qu’il paraît.

— Juste avant qu’ils n’atteignent la route du Gué, qu’ils seront obligés de prendre s’ils comptent aller au château du seigneur Adron, il y a un endroit avec un vieux sycomore d’un côté et une rangée de bouleaux de l’autre.

— Très bien.

— Mes hommes se cacheront là et ils leur tomberont dessus avec des épées et des lances.

— Combien d’hommes ?

— Trente.

— Ça suffira. Autre chose ?

— Eh bien, nous les tuons tous.

— Très bien. Voilà votre or.

— Merci, monseigneur.

— J’espère, Baaro, que malgré les méthodes que j’ai dû employer pour vous convaincre, vous ne chercherez pas à me nuire.

— Monsieur, je vous assure que je vous respecte énormément et que cet or enlève tous les doutes qui auraient pu germer dans ma tête.

— C’est bien. Je vous reverrai après que vous aurez accompli votre mission et vous recevrez encore la même somme.

— Vous êtes très généreux.

— L’Athyra à qui j’obéis est très généreuse. Ne l’oubliez jamais.

Khaavren toucha l’épaule d’Aerich et lui fit signe de se diriger vers l’auberge, ce qu’ils firent. Ils retrouvèrent leurs compagnons comme ils les avaient laissés, mais le gâteau, lui, avait bien diminué. Khaavren et Aerich s’approchèrent de la table, saluèrent poliment toute l’assemblée (rappelons qu’en plus de leurs compagnons, il y avait quelques voyageurs de passage), et signalèrent à leurs amis qu’ils désiraient se réunir à l’extérieur. Ils s’excusèrent ensuite et sortirent de la pièce par-derrière, puis ils attendirent leurs compagnons.

Chapitre Vingt-Troisième

Dans lequel on débat de l'art de l'embuscade en donnant des exemples.

Pel fut le premier à arriver. Il regarda Aerich avec circonspection. Ce dernier secoua la tête pour lui indiquer que le moment de parler n'était pas encore arrivé. Uttrik arriva quelques instants après, suivi par Tazendra et Mica.

— Que se passe-t-il ? demanda Tazendra.

— Ceci, répondit Khaavren.

Il assumait parfaitement son rôle de meneur, comme s'il était né pour cela. Il tendit son doigt en direction de la route qu'ils comptaient emprunter le lendemain et désigna un petit endroit où un muret de pierre avait été dressé, sûrement pour empêcher les éboulements de bloquer le chemin.

— Que sommes-nous supposés voir ?

— Rien, mais nous devons parler de quelque chose.

— Mais dans ce cas, pourquoi ne pas parler dans l'auberge ? Je vous avoue que je préférerais être assise.

— Parce qu'on pourrait nous entendre, là-bas, mon amie.

— C'est incroyable comme les sons se propagent dans ces montagnes, ajouta Aerich.

Tazendra, malgré la remarque judicieuse de Khaavren, était toujours ennuyée à l'idée de ne pas rester assise à l'intérieur.

— Vous croyez vraiment que le son se propage plus dans la salle à manger que le long de cette route ?

— Si vous étiez assez aimable pour envoyer Mica surveiller les environs, afin qu'il puisse nous avertir de la présence d'oreilles curieuses, je crois que nous pourrions discuter d'un sujet de grande importance.

— Très bien, alors.

Elle indiqua à Mica de faire ce que Khaavren avait dit. Le Teckla acquiesça d'un air concerné, puis, le tabouret à la main, il se mit à rôder dans les environs.

— Allons, qu'avez-vous à nous dire ? interrogea Pel, après un instant.

— Nous sommes impatients de savoir, continua Uttrik.

— Je vais vous le dire, alors.

— Que se passe-t-il de nouveau, s'enquit Pel ?

— Aerich et moi nous sommes absents pendant la dégustation du gâteau.

— Nous le savons, répondit Tazendra. J'ai même fait une petite remarque à ce sujet, n'est-ce pas Uttrik ?

— C'est vrai, reprit le dragonoble.

— Nous avons marché derrière l'auberge, poursuivit Khaavren. Il y a un petit chemin pavé et quelques bassins d'eau pure dans lesquelles vous pouvez vous regarder si vous voulez voir votre reflet se refléchir à l'infini.

— Oh, s'exclama Tazendra, j'en ai marre de refléchir.

— Oui, mais pas nous.

— Ah, et où cette réflexion vous a-t-elle menés, cette fois-ci ?

— Ça n’a pas d’importance. Ce qui est important, c’est ce que nous avons entendu quand nous étions en train de réfléchir.

— Vous avez entendu quelque chose ?

— Nous avons surpris quelque chose, pour être plus précis.

— Et qu’avez-vous surpris ? demanda Pel.

Khaavren leur raconta la conversation en essayant de la répéter mot pour mot, ce qu’il fit pratiquement. Il avait un large front et, comme on le sait, les larges fronts sont le signe d’une excellente mémoire. Au moment où il terminait son histoire, Mica réapparut et salua le groupe.

Messires, dit-il, j’ai fait trois fois le tour de l’endroit, avec trois circuits différents et à intervalles réguliers. Une fois, j’ai cru entendre quelqu’un qui écoutait, mais un examen approfondi m’a révélé qu’il s’agissait d’un norska. Il semblait aussi étonné de me voir que moi de le découvrir.

— Très bien. Mica. Tu peux rester ici, dit Tazendra.

Mais alors, intervint Uttrik, où l’embuscade doit-elle avoir lieu ?

— Une embuscade ? s’écria Mica.

— Chut, avertit Tazendra.

— Le long de cette route, si j’ai bien compris, répondit Khaavren.

Je l’ai également compris comme cela, confirma Aerich. Peut-être à une demi-lieue d’ici.

— Qu’allons-nous faire ? interrogea Pel.

— Pour ma part, répondit Tazendra, je pense que nous devrions attendre au-dessus du point d’embuscade jusqu’à ce que nous débusquions ces brigands.

— Quelle honte, s’indigna Aerich. Une attaque surprise ?

— Je serais plutôt d’accord avec Tazendra, à vrai dire, concéda Khaavren. Imaginez que nous serons cinq contre trente et qu’en plus, ils nous attaqueront exactement de la même manière.

— Pourtant... commença Aerich.

— Mon cher ami, coupa Pel, comprenez que nous aurons affaire à des brigands, pas à des gentilshommes.

— C’est vrai, admit Aerich. Néanmoins...

— Et pensez surtout que, si nous n’agissons pas ainsi, nous échouerons dans notre mission, ce qui me décevrait quelque peu, ou bien nous tomberons dans une embuscade, ce qui aura sensiblement le même résultat. Il faut que vous sachiez que je tiens à ma peau autant qu’au succès.

— Bien, nous pourrions simplement passer derrière eux et nous diriger tout droit vers le château.

— Et laisser des ennemis dans notre dos ? s’exclama Uttrik.

Aerich soupira.

— Bon, très bien. Avez-vous un plan de bataille ?

— J’en ai un ! s’écria Uttrik.

— Dites-nous, répondirent les autres.

— Voici. Nous quitterons l’auberge comme prévu demain matin, mais nous devons nous arranger pour partir très lentement.

— Pour quelle raison ? s’enquit Tazendra.

— Je vais vous le dire. Il ne fait aucun doute que, lorsque nous partirons, quelqu’un nous surveillera et informera les embusqués que nous arriverons bientôt. Ce serait bien si on les avertissait que nous ne nous pressons pas.

— Et pourquoi donc, monsieur ? demanda Pel avec une grande courtoisie.

— Parce qu’alors ils n’auront aucun soupçon si nous prenons notre temps pour arriver là-bas.

— En effet, dit Tazendra, ça paraîtra normal que nous tardions à arriver si nous marchons lentement au lieu de faire trotter nos chevaux.

— Exactement, confirma Uttrik.

— C’est assez malin, avoua Khaavren.

— Mais il faudra quand même que nous arrivions à l’endroit de l’embuscade. Si nous y allons trop lentement... commença Tazendra.

— Tazendra n’a pas compris, répliqua Aerich.

— C’est vrai, je l’admets.

— Nous voulons, expliqua Pel, passer *derrière* l’embuscade. Si nous suivons le plan d’Uttrik, que je trouve excellent... (Pel s’inclina respectueusement devant Uttrik) ils ne seront pas sur leurs gardes.

— Devrons-nous nous séparer ? demanda Khaavren.

— Avez-vous pu recharger la pierre de feu que vous avez utilisée si efficacement l’autre fois, Tazendra ? ajouta Uttrik.

— Non, je n’ai pas encore trouvé le temps.

— Dans ce cas...

— Excusez moi, coupa Pel, mais vous devriez nous demander à nous aussi si nous possédons de telles armes.

— Quoi ? Il en reste ? s’exclama Uttrik.

— Eh bien, quand on a la chance d’avoir une amie mage... (Il s’inclina devant Tazendra.) C’est un peu comme si l’on pouvait charger une pierre soi-même.

— Mais alors, combien nous reste-t-il de ces fameuses armes ?

— Trois, monsieur, répondit Pel. Et la mienne est, pour ainsi dire, très lourdement chargée. Je pourrais abattre quatre hommes sur leurs chevaux.

— Ça en fait une. Et les deux autres ?

— Elles sont pareilles, monsieur.

— Alors vous pourriez occuper la portion de la route au-dessus d’eux pendant que Khaavren, Aerich et moi nettoierions la zone du dessous :

— Il nous faut un signal, s’exclama Tazendra.

— Vous, Pel, quand vous jugerez qu’il est temps d’engager le combat, vous déchargerez simplement une pierre sur le plus grand nombre d’entre eux, nous attaquerons tout de suite après.

— C’est d’accord, dit Pel.

— Comme nous serons cachés dans les bois pour leur décharger nos pierres dessus, si nous faisons suffisamment de bruit, peut-être qu’ils croiront que nous sommes finalement plus nombreux et qu’ils s’enfuiront.

— En tout cas, eux, précisa Khaavren, ils seront trente pour de vrai.

— Oui, rétorqua Uttrik, et alors ?

— Et alors, je me demande comment cinq personnes peuvent en battre trente.

— Nous n’allons peut-être pas les battre, répondit Uttrik.

— Mais ce sera un sacré combat ! s’écria Tazendra.

— Ça ne fait aucun doute, répliqua Pel.

Sa main reposait sur la garde de son épée et son sourire était sombre. Après ces mots, ils retournèrent dans l’auberge, car il commençait à se faire tard.

L’impératrice Undauntra I^{ère} peu de temps avant la fin de la guerre des Coupes de Vin, plus précisément pendant la bataille que lui avait fait gagner l’Orbe, fit cette observation en inspectant ses troupes : « Je peux toujours deviner qui n’a jamais vu une bataille de ses propres yeux. »

Un de ses sous-officiers, qui a retranscrit plus tard cette anecdote, entendit cela et alla lui demander si c’était la nervosité qui les trahissait.

— Non, coupa-t-elle. Tout le monde est stressé avant une bataille.

— Alors c’est parce qu’ils sont plus impatients que les autres ?

— Dans mon armée, tout le monde est impatient de se battre.

— Dites-moi, alors, madame, comment vous le sentez.

— Parce qu'ils ont l'air plus fatigués que les autres.

Peu importe le nombre de duels qu'un homme a disputé, ou dans combien de bagarres il fut impliqué, il aura toujours ce sentiment étrange, quand viendra l'heure de sa première bataille. Poser la tête sur son oreiller en songeant « C'est peut-être ma dernière nuit en ce monde », ou en se demandant à chaque fois qu'un œil se ferme « Serai-je encore en vie demain à la même heure ? », suffit à envoyer paître le sommeil très loin de son lit.

La nuit précédant sa première vraie bataille, Khaavren s'endormit à peine quatre heures avant que le personnel ne vienne le réveiller, comme convenu, avec un grand bol de klava chaud au miel et au lait de chèvre.

Il ne se réveilla peut-être pas du meilleur pied, mais il avait suffisamment de hargne pour se préparer à pallier leur manque d'effectif. Et même s'il était nerveux, il n'en garda pas moins la tête bien froide et prête au combat.

Il était très précisément huit heures passées de trente minutes quand Khaavren croisa Tazendra et Mica en haut des escaliers. Le visage du valet montrait une certaine anxiété, tandis que les yeux de sa maîtresse brillaient comme seuls peuvent briller les yeux d'un dzurnoble avant de s'engager dans un combat dans lequel il serait en sous nombre. En bas des escaliers, ils retrouvèrent Aerich qui était tranquillement assis à une table, le regard tourné vers la fenêtre. Uttrik était déjà dehors, à préparer les chevaux et Pel descendit les escaliers quelques instants plus tard. Ils payèrent le patron de l'auberge et, sur les conseils d'Uttrik, le plus expérimenté d'entre eux en matière de batailles, prirent un soin particulier à attacher leurs selles et leurs rênes. Puis ils s'assurèrent que leurs pierres de feu fussent à portée de main et que leurs épées soient dégagées, prêtes au combat.

— Eh bien, messieurs, allons-y, lança Uttrik.

— Doucement, s'écria Khaavren. C'est une belle matinée et je tiens à en profiter un peu.

— Comme vous voulez, répondit Pel.

Puis ils sortirent les chevaux des écuries et quittèrent l'auberge du *Signe Peint*.

C'était une belle matinée, comme l'avait fait remarquer Khaavren. Bien que ce fût toujours le plein été, l'altitude rafraîchissait l'air. Les innombrables ruisseaux et brises tourbillonnantes qui faisaient la réputation du mont Bli'aard, rafraîchissaient d'autant plus la température. L'orangé du ciel était très clair, comme souvent dans l'est, et si haut dans le ciel, en cette matinée, qu'il tirait sur le mauve pâle. La fournaise, que l'on peut d'habitude sentir sans pour autant la voir, était presque visible ce jour-là, de telle sorte que si l'on regardait dans une direction précise, les yeux pleuraient et se plissaient fortement, donnant une irrépressible envie d'éternuer, ce qu'ils firent tous plusieurs fois.

Ils gardèrent leur allure tranquille pendant la première lieue du trajet. Puis, juste avant d'arriver au dernier tournant avant l'endroit prévu de l'embuscade, Uttrik fit un signe. Ils emmenèrent leurs chevaux hors de la route, descendirent de leurs montures et les attachèrent à des troncs d'arbres. Enfin, ils se faufilèrent chacun aux places prévues par le plan.

Bien que les deux côtés de la route fussent boisés, la forêt n'était pas très dense et Khaavren cessa donc de s'inquiéter de savoir si sa tête se cognerait aux branches ou s'il se prendrait les pieds dans des racines sauvages. Il s'agissait pour la plupart de sapins et de mélèzes qui procuraient un excellent couvert que Khaavren, Aerich et Uttrik surent utiliser à leur avantage. Ils descendirent très bas dans la pente, firent un grand détour et commencèrent à remonter. Ils croisèrent ce qui s'avéra être des traces de dragon, mais fort heureusement, les traces cessèrent vite, indiquant que la bête était sûrement partie depuis longtemps.

— Oh, fit Aerich après quelques instants.

— Que se passe-t-il ? Vous les voyez ? murmura Uttrik.

Aerich pointa le doigt vers le haut de la pente, où une douzaine d'hommes et de femmes en haillons

attendaient, l'arme au poing, en scrutant la route.

— Approchons-nous, proposa Khaavren.

Le sang commençait à lui monter à la tête.

— D'accord, répondit Uttrik, mais soyons prudents.

Ils s'approchèrent si près qu'ils purent presque entendre les murmures des brigands qui se parlaient entre eux.

— Maintenant, chuchota Uttrik à l'oreille de Khaavren et d'Aerich, nous devons attendre que...

Mais ce qu'il fallait attendre arriva au même moment. Pour être plus clair, il y eut un soudain *crac*, bruit parfaitement unique d'une pierre de feu qui se déchargeait. Uttrik, qui avait déjà connu des batailles, savait profiter du moment où les oreilles de ceux qui étaient près de la détonation sifflaient bruyamment. Il tira donc son épée hors de son fourreau. Khaavren et Aerich le regardèrent se lever et ne se firent pas prier pour dégainer à leur tour et pour s'emparer chacun des deux pierres de feu qui leur restait.

— Je crois, messieurs, qu'il est temps de passer à l'attaque ! s'exclama Uttrik.

— Eh bien, opina Aerich, c'est vous qui commandez.

— Je suis d'accord, ajouta Khaavren.

— Alors je vous en donne l'ordre.

— Allez-y, dit Khaavren. Nous sommes avec vous !

— Alors, à l'attaque ! cria Uttrik.

Il grimpa la côte à toute vitesse. Khaavren et Aerich le talonnaient. Avant même qu'ils fussent découverts, ils entendirent les premiers cliquetis des fers et les premiers cris venant de l'autre côté de la route. Ceux qu'ils attaquèrent étaient absorbés par l'agitation qui régnait de l'autre côté de la route, ils offrirent ainsi leurs dos sans défense aux assaillants.

Khaavren prit un air renfrogné quand il réalisa qu'il allait asséner son premier coup dans le dos d'un homme qui ne s'attendait pas à une telle attaque. Il mit néanmoins cette considération de côté et se prépara à frapper quand il entendit Aerich crier.

— Excusez-moi, chers messieurs, mais je crois que ce serait vraiment mieux si vous vous rendiez sans résistance, cria-t-il.

Khaavren eut la très nette impression qu'on le dévisageait avec stupeur, puis avec incrédulité, puisqu'ils demeurèrent tous figés, pendant un instant. Puis quelqu'un bougea. Ce fut un tout petit mouvement, un mouvement de pied, une main qui se réajustait sur une garde, mais, comme le petit galet qui déclenche un éboulement, ce fut suffisant.

L'arme de Khaavren sembla directement contrôlée par ses yeux. Il frappa un coup, puis un autre et se retrouva soudain dans une tempête de métal soufflant tout autour de lui, menaçant de l'emporter. Il entra dans une phase de transe où les blessures, données ou reçues, sont irréelles car tout l'esprit et le corps sont focalisés sur l'ensemble complexe de mouvements à effectuer et à éviter, où les meilleurs coups sont les plus subtils et où les ajustements les plus fins sont de grandes avancées vers la victoire. Un demi-tour sur la gauche, une fente sur la droite, ici un ajustement pour parer un coup avec sa dague, là une sixte pour désarmer son ennemi. Puis, presque instantanément, selon lui – il n'y eut qu'une suite d'images gravées dans sa mémoire pour prouver que du temps avait passé –, Khaavren se retrouva au milieu de la route, entouré de ses compagnons, sains et saufs, à l'exception de quelques égratignures.

Ce qui se passa exactement fut un peu plus complexe. Les ennemis s'étaient installés, quinze de chaque côté de la route, pour mettre en place le piège. Comme Uttrik l'avait prévu, l'un d'eux s'était caché près de l'auberge et avait couru avertir la troupe de Baaro, si on peut les appeler ainsi, que leurs ennemis étaient partis mais qu'ils avançaient au pas. Le plan d'Uttrik fonctionna si bien que, lorsque Pel décida qu'il était temps d'attaquer en déchargeant sa pierre de feu, la petite troupe n'avait même

pas encore montré de signes d'impatience.

Les hommes de Baaro étaient tous regroupés les uns contre les autres, si bien que la décharge, même si elle n'en tua qu'un, en blessa ou en assomma cinq autres. Trois autres hommes furent paralysés par la peur. De fait, il n'en resta, de ce côté de la route, que six à combattre. Il faut signaler que la décharge fut si forte que même Pel, assourdi par le choc, dut prendre un moment pour recouvrer ses esprits. Par chance, Tazendra n'eut pas ce problème. Son épée déjà en main, elle envoya deux hommes au sol, avant même qu'ils n'eussent le temps de se remettre du choc de la décharge. L'un des deux se trouva être Baaro lui-même, qu'elle tua d'un coup à la gorge. Les quatre autres s'étaient mis en garde et les choses auraient pu mal tourner pour Tazendra, mais Mica, qui s'était installé sur une petite corniche en surplomb, en frappa un à la tête avec son fidèle tabouret. L'homme tomba sur le coup. Au même moment, Pel, qui s'était remis du choc et avait tiré son épée, chargea avec férocité. Il combattit son premier ennemi, une femme, en trois passes, puis lui planta son épée dans la cuisse. Elle s'écroula sur la route. Enfin, Tazendra et lui se tournèrent vers les deux ennemis qui étaient encore debout. Ils ne résistèrent que quelques secondes avant de faire demi-tour et de s'enfuir à toutes jambes.

Tazendra et Pel coururent immédiatement de l'autre côté de la route. De ce côté, le combat était bien engagé, déjà. Khaavren avait terrassé un homme avec sa pierre de feu (sans même s'en rendre compte), mais Aerich avait raté son coup. Ils s'étaient retrouvés dans une position défensive, Aerich à la pointe du triangle qu'ils formaient, parant tranquillement les coups qui pleuvaient avec ses poignets de fer, et ne frappant que lorsqu'une faille se présentait clairement. Il avait blessé deux adversaires, grièvement, de cette façon. Uttrik, qui se battait avec deux longues épées, se sentait un peu à l'étroit dans cette disposition défensive. Il réussit, néanmoins, à tuer un assaillant qu'Aerich avait déséquilibré et à en blesser un autre qui avait été trop pressé d'en finir.

Khaavren se battait avec son épée et sa dague ; il avait dégainé cette dernière sans même s'en rendre compte, juste après avoir déchargé sa pierre. Il se servait parfaitement de la confusion que faisaient régner ses deux autres compagnons.

Il sautillait entre eux, continuellement, se fendant, tournant constamment pour frapper à des endroits inattendus, riant aux visages de ses ennemis. Il avait ainsi vaincu un de ses adversaires au moyen d'une bonne entaille sur le côté et d'une douzaine d'autres un peu partout, pour lui apprendre à respecter son épée.

Ils furent donc, à ce moment, neuf contre trois. Les bandits auraient largement pris le dessus s'ils s'étaient organisés au lieu d'agir chacun à sa façon. En fait, ils avaient essayé d'organiser un assaut final, mais Pel et Tazendra arrivèrent au même moment et les attaquèrent par-derrière. Se faire attaquer deux fois par-derrière dans la même bataille sembla être plus qu'ils n'en pouvaient supporter et après que Tazendra en tua un d'un coup puissant au-dessus du crâne, ils s'enfuirent dans la confusion et le désordre, laissant la victoire aux cinq compagnons et à Mica. Nous devons préciser que le Teckla, après avoir donné son coup fatal, était resté aussi calme qu'Aerich.

Nos six valeureux combattants regardèrent les cadavres et les blessés autour d'eux.

— Ma foi, je crois qu'il est temps de nous remettre en route, lança Khaavren.

— Les chevaux sont par là, continua Aerich.

Ils retrouvèrent donc leurs montures après leur première vraie bataille et se mirent en route, à travers les restes du carnage, en direction de Châteaurouge, domicile d'Adron e'Kieron et refuge supposé de Kathana e'Marish'Chala.

Chapitre Vingt-Quatrième

Dans lequel nous démontrons que trois pièces de cuivre, dépensées intelligemment, ont plus de valeur que soixante orbes négligemment dépensées.

On pourrait supposer qu'une fois arrivés au pied de la forteresse de Châteaurouge, les dernières lieues ne poseraient aucune difficulté, surtout qu'il y avait qu'une route dans cette direction. En fait, ce serait très loin de la réalité. Rapidement, la route se divisa, puis se divisa encore et encore. Uttrik savait, pour habiter non loin de Bli'aard, que la plupart des routes menaient à des fermes, des carrières, des rivières, des grottes ou se terminaient dans des fosses ou contre des murs. Cela avait été un des moyens de défense imaginé par Maalics e'Kieron qui avait conquis cette région au cinquième cycle et entamé la construction du château. Uttrik, qui ne connaissait pas la région en détail, ne fut pas d'une aide précieuse.

La population non plus, d'ailleurs. Plusieurs fois nos compagnons demandèrent leur chemin, et payèrent même pour cela, mais les guides s'étaient enfuis et avaient disparu. La frustration aidant, ils augmentèrent les primes et y ajoutèrent des menaces de toutes sortes ; rien n'y fit.

— Pensez-vous, demanda Aerich, que c'est de cette façon que sont accueillis tous les étrangers, dans ces montagnes ?

— Eh bien, répondit Khaavren, peut-être que nous avons été un peu trop menaçants. Nous devons peut-être nous estimer chanceux que ces paysans ne nous aient pas attaqués et que nous n'ayons perdu qu'une soixantaine d'orbes.

— Oui, mais il semble que nous pourrions errer dans ces montagnes des jours entiers avant de trouver la bonne route, s'exclama Uttrik. Le pire, c'est que chaque fois que nous arrivons à un endroit dégagé, nous pouvons distinguer comme si nous y étions les murs du château.

— Vous avez un plan, alors ? interrogea Khaavren.

— Pendons quelques-uns de ces paysans à un arbre pour forcer les autres à nous respecter.

— Bah, répliqua Aerich. Nous allons rendre visite à Adron e'Kieron, dont ils sont tous les vassaux. Je ne suis pas sûr qu'il nous remerciera d'en avoir pendus. Et puis, nous ne sortirons sans doute jamais de ces montagnes si nous fâchons les paysans ; ils sont nombreux et s'ils se liguent contre nous, ils peuvent devenir violents à tout instant.

— Vous avez un plan, alors ? lui demanda Khaavren.

— Je dis que nous devrions retourner à l'auberge et envoyer un message au château demandant qu'on nous fournisse un guide. Nous sommes des gentilshommes ; il n'y a aucune raison pour que le seigneur Adron nous refuse ce service.

— Si, il y a une raison, corrigea Khaavren.

— Laquelle, je vous prie ?

— C'est qu'il n'est pas là en ce moment, comme nous l'avons entendu dire, mais à Dragaera.

— Ah, c'est vrai, reprit Aerich. J'avais oublié ce détail.

Il fut légèrement décontenancé par cette remarque.

— Alors, écoutez mon plan, déclara Tazendra.

— Oui, reprirent les autres, écoutons le plan de Tazendra.

— Nous envoyons Mica enquêter et, comme c'est un paysan lui aussi, les autres paysans lui

parleront et il trouvera le chemin.

— Bah, rétorqua Pel, il porte vos insignes et ils vont le reconnaître.

— Nous pouvons lui enlever ses vêtements.

— Je ne suis pas sûr que cela fonctionne, grogna Aerich.

— Et puis, reprit Pel, il restera un étranger pour les gens de ces montagnes et il ne réussira au final pas mieux que nous.

— Très bien, coupa Khaavren, quel est votre plan, alors ?

— Mon plan est très simple. Nous retournons à l'auberge et nous kidnappons le propriétaire, ou n'importe lequel de ces paysans, et nous le menaçons jusqu'à ce qu'il nous dévoile le bon trajet. Nous l'emmènerons ensuite avec nous pour lui montrer que sa vie dépend de la qualité de ses indications. Qu'en pensez-vous ?

— Personnellement, répondit Tazendra, cette idée ne me tente pas du tout.

— Moi non plus, reprit Uttrik.

Mica, qui semblait ravi d'entendre n'importe quel plan qui ne nécessitait pas qu'on lui ôte ses vêtements, resta silencieux, mais son visage ne cachait pas sa préférence pour ce plan-ci.

— Et s'il croit que ses devoirs sont plus importants que sa propre vie, objecta Aerich, le tuerez-vous pour avoir été loyal envers son suzerain ?

— Oh, répondit Pel, eh bien...

— Et puis, continua Aerich, vous savez ce que je pense des prises d'otage.

— Les otages ont une valeur légitime en temps de guerre, déclara Uttrik.

— Tout à fait d'accord, confirma Aerich. Mais pensez-vous que nous sommes en guerre avec le seigneur Adron ?

— Nous n'en sommes pas loin, avoua Tazendra. Nous avons gaspillé soixante orbes d'argent, ce qui suffit à me mettre passablement en colère.

— Néanmoins... commença Aerich.

— Enfin, cher Aerich, coupa Khaavren, nous ne pouvons pas errer éternellement dans ces montagnes.

— Ça n'arrivera pas, répondit le Lyorn avec un sourire.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, nous n'avons toujours pas entendu votre plan.

— Mon plan ?

— Oui, oui, répondit Tazendra. Dites-nous votre plan, Khaavren.

— Vous avez l'air sûrs que j'ai un plan, dit le Tiassa avec un petit sourire aux lèvres.

— Eh bien, oui, s'écria Pel, vous avez toujours un plan.

— Vous avez raison, j'en ai un.

— Alors soyez assez aimable pour nous en faire part, déclara Uttrik, et si nous l'aimons, nous l'adopterons.

— Alors, mon plan, c'est d'emprunter cette route.

— Celle-là ? demanda Tazendra. Et pourquoi celle-là plus qu'une autre ?

— Parce que sur ce chemin, à une centaine de mètres d'ici, il y a un cheval mort étendu le long de la route et si je ne me trompe pas, il y a l'insigne des postes sur la selle.

— Et alors ? intervint Uttrik.

— Et alors on dirait que ce cheval est mort de fatigue. Le coursier devait donc être très pressé. Maintenant, je pense pouvoir dire sans me tromper qu'aux postes, ils connaissent le trajet qui mène au château et que, qui plus est, un coursier pressé à ce point ne peut se rendre qu'à Châteaurouge, plutôt que dans un coin perdu de ces montagnes. Qu'en pensez-vous ?

Uttrik, qui connaissait Khaavren depuis moins longtemps que les autres, le dévisagea avec

stupéfaction.

— Votre esprit est aussi tranchant que votre lame, mon ami, et tout aussi dangereux pour vos ennemis.

— Bon, s'exclama Tazendra, alors prenons cette route.

La forteresse de Châteaurouge, propriété de Son Altesse Adron e'Kieron, héritier dragon du trône, duc du Guet-des-Orientaux, comte de Koryo et Ciel, et cetera, et cetera, était sans doute un des ouvrages les plus impressionnants, avec les châteaux flottants de la lignée e'Drien (dont il ne subsiste plus que la Citadelle noire) et peut-être avec la montagne du Dzur, pour peu que l'on découvre un jour le mystère qui se cache derrière cette étrange enclave.

Pour commencer, nous pouvons dire qu'il était fait de kilomètres de murs sur lesquels des tours, irrégulièrement alignées, émergeaient dans toutes les directions. Ces murs, comprenez bien, étaient aussi hauts qu'épais et ils épousaient si bien les aspérités de la montagne que c'est comme si la montagne elle-même avait créé ces murs avant d'autoriser les descendants de Kieron le Conquérant, la plus vieille lignée de Dragons, et la plus fière, à construire leur maison à l'intérieur.

La ville de Châteaurouge se trouvait au sud du château, à une cinquantaine de mètres, dans la Rivière Orientale, ou plus précisément sur les rochers qui sortaient de la Rivière et formaient ces courants contraires affreusement dangereux et ces tourbillons d'écume. À l'ouest, la montagne Bli'aard partait en pente douce jusqu'à la ville la plus proche, Troe, qui s'appelait à l'époque Bengloarafurd. Au nord, la montagne était un peu plus abrupte et menait vers la grande ligne de postes d'observation dont la construction avait débuté des milliers d'années plus tôt sous les ordres de la Maison du Dragon. Cette ligne commençait sur le mont Kieron et traversait la vallée du Sel, derrière laquelle s'étendait la région de Havresable. Enfin, à l'est, on pouvait discerner au loin les sommets de Mur-de-Fer et Blanchecime qui menaient au territoire des Orientaux.

Le château comportait plusieurs bâtiments, tous reliés par une série de tunnels destinés à acheminer les vivres et les réserves rapidement, à n'importe quel endroit du mur et dans les maisons, afin de pourvoir aux besoins de la garnison impériale, toujours sur place, et de la petite armée que le duc se réservait le droit de lever pour se protéger, lui et ses terres. Le domaine de monsieur Châteaurouge, comme on l'appelait parfois – c'est-à-dire, si nos lecteurs veulent nous pardonner la confusion, que le maître des lieux se faisait parfois appeler monsieur Châteaurouge et qu'on appelle parfois son château le domaine de monsieur Châteaurouge –, ce domaine, disions-nous, était le bâtiment le plus haut de l'ensemble et se trouvait placé au centre de l'immense cour et des autres structures. Il comptait neuf tours et était entouré par ses propres murs, ses portes et ses postes de garde.

Nos amis s'avancèrent sur la route du château. Khaavren, Tazendra et Pel formaient une première rangée, Aerich et Utrik fermaient la marche, accompagnés par Mica qui semblait apprécier la conversation d'Aerich, laquelle se résumait en un grand silence ponctué de plusieurs petits silences. Peu avant qu'ils n'atteignent le premier mur extérieur, Tazendra se tourna vers Pel et Khaavren.

— Je m'interroge encore, leur dit-elle.

Pel haussa les épaules.

— Je pensais que vous en aviez terminé avec ce genre d'activités.

— Oui, mais je crois que c'est plus fort que moi.

— C'est un signe d'intelligence, répondit Khaavren, que de ne pouvoir s'empêcher de s'interroger.

— Vraiment ?

Tazendra fut ravie d'entendre ça.

— Tout à fait.

— Alors, c'est bien. On m'avait déjà soupçonnée d'être intelligente, mais à présent, c'est confirmé, donc...

— Oui ?

— Donc, je vais continuer à m’interroger.
— C’est une bonne chose.
— Pourtant, j’aimerais bien pouvoir trouver une réponse à cette question qui me tараude l’esprit.
— Je comprends que cela vous perturbe, admit Pel, mais essayez de reconsidérer la chose.
— Reconsidérer la chose ?
— Exactement.
— Pourquoi ?
— Parce que si vous posez la question, on vous donnera probablement la réponse.
— Oui, c’est justement ce que je cherche.

— Non, c’est faux.
— Comment ça, c’est faux ?
— C’est archi-faux, je vous assure.
— Moi il me semble que c’est exactement pour cela que je veux poser la question.
— Et vous avez tort.
— Mais enfin, allez-vous me dire pourquoi ?

— Avec joie.
— Je vous écoute.
— Eh bien, si vous posez votre question, vous cesserez de vous interroger.

— Oui, et alors ?
— Alors, n’avez-vous pas dit que vous souhaitiez continuer à vous interroger, puisque c’est une preuve d’intelligence ?

— Oh, mais ça ne changera rien, Pel.
— Et pourquoi cela, Tazendra ?
— Parce que chassez le naturel, il revient...
— J’entends bien.

— Eh bien, voilà. Chassez le naturel, il revient au galop. Je crois qu’après que vous aurez répondu à ma question, je ne pourrai pas m’empêcher de m’en poser de nouvelles.

Pel, ne pouvant qu’acquiescer à cette très judicieuse remarque, demeura silencieux.

— Alors, dites-nous ce qui vous tracasse donc, reprit Khaavren.

— Oui, voilà : que ferons-nous lorsque nous arriverons à la forteresse de Châteaurouge ?

— Nous demanderons à parler au seigneur Adron, répondit Khaavren. Vous voyez, vous avez votre réponse.

— Cher Khaavren, c’est exactement ce que j’attendais.

— Comment cela ?

— Parce que cela m’en fait me poser d’autres.

— Quoi ? Vous avez d’autres interrogations ?

— Oui, en effet. Qu’en dites-vous ?

— Je ne savais pas que vous étiez aussi intelligente.

— Eh bien, il est vrai que mon second cousin du côté de ma mère, Deraff, était un fin tacticien.

— Il était, avez-vous dit ?

— Oui, répondit Tazendra. Il a été tué dans une embuscade lors de sa première campagne.

— Quelle déveine.

— Oui, c’est ce que j’ai toujours pensé. Mais cela prouve que de l’intelligence circule dans ma famille.

— Je vous l’accorde, répondit Khaavren.

— Pourtant, continua Tazendra, il me semble que si quelqu’un est bancal, ou a de grands bras, ou un grand buste, il le doit souvent à un aïeul qui était comme lui. Dans ce cas, pourquoi l’intelligence ne

se transmettrait pas de la même façon ?

— Je pense que vous avez parfaitement raison, acquiesça Pel.

— Vous êtes d'accord ?

— C'est ce que je viens de dire.

— Alors je suis réellement convaincue de mon intelligence.

— Il n'y avait aucun doute à avoir à ce sujet, répliqua Khaavren.

— Moi, reprit Pel, je serais assez curieux de savoir sur quoi s'interroge, maintenant, Tazendra.

— Eh bien, vous m'avez dit que nous allions demander à voir le seigneur Adron ?

— C'est cela, répondit Pel.

— Pourtant, je me souviens que nous avons appris, grâce à la conversation que Khaavren et Aerich ont surpris, qu'il était à Dragaera. C'est à quelques semaines derrière nous, je vous rappelle.

— Oui, répondit Khaavren, c'est vrai.

— Donc il ne sera pas là.

— C'est vrai aussi.

— Voilà ce sur quoi je m'interroge, alors. Pourquoi allons-nous demander à le voir, sachant parfaitement qu'il n'y est pas ?

— Parce que c'est sa demeure, répondit Pel, et que si nous voulons la visiter, la politesse veut que nous demandions à le rencontrer.

— Et s'il n'est pas à demeure, que se passera-t-il ?

— Alors, reprit Khaavren, nous demanderons à l'attendre.

— Nous attendrons peut-être longtemps.

— En fait, c'est exactement ce que nous espérons.

— Ah oui ?

— Notre mission dépend de ce laps de temps.

— Alors, je ne comprends plus rien.

— Je vous assure, répondit Khaavren, que je ne remets pas en doute votre intelligence pour autant.

— Tant mieux. Pourtant je me demande bien ce que nous allons faire en l'attendant.

— Pour quelle raison sommes-nous venus jusqu'ici ?

— Je ne sais pas. Je sais juste que nous devons trouver la baronne Kaluma.

— Qui se cache où ?

— Par les dieux ! Je crois qu'elle est à Châteaurouge, ou alors nous avons perdu des semaines de voyage pour rien.

— Voilà. Donc, tandis que nous attendrons le seigneur Adron, nous pourrons partir à la recherche de Kathana e'Marish'Chala.

— Oh ! Maintenant, je comprends tout.

Les yeux de Tazendra s'écarrillèrent d'un coup.

— Vous allez devoir trouver un autre sujet d'interrogation, alors, fit remarquer Pel.

— Oh, je trouverai, répondit Tazendra. Ne vous inquiétez pas pour cela. Il n'y a aucune urgence, n'est-ce pas ?

— Non, confirma Pel. Je crois que vous pouvez prendre tout votre temps.

— Tant mieux.

— Nous sommes arrivés, s'écria Khaavren.

Ils passèrent le dernier lacet de la route et se retrouvèrent devant les deux pans ouverts de la porte ouest. Ils observèrent la cour, à travers le trou ainsi créé dans le mur, dans laquelle trois coches pouvaient tenir côte à côte sans se toucher. Ils saluèrent les Gardes et pénétrèrent dans la cour centrale. Des serviteurs vinrent s'occuper de leurs chevaux, tandis que d'autres les convièrent à entrer dans une antichambre très confortable du château principal. Ils se présentèrent et demandèrent à parler

au seigneur Adron, en précisant qu'il ne voulait pas non plus trop le déranger.

Le serviteur s'inclina respectueusement et leur demanda d'attendre un moment, puis il sortit de la pièce.

— À votre avis, qu'est-il parti faire ? interrogea Tazendra.

— Il est allé s'enquérir de ce qu'il convient de faire avec ces étrangers qui demandent à voir son maître qui n'est pas au château, je pense, expliqua Khaavren. Nous devons prier pour qu'ils acceptent que nous attendions son retour.

— D'accord. Et en l'attendant, nous tâcherons de *la* trouver.

— Exactement, confirma Uttrik.

Il eut un air ravi.

— Mon cher Uttrik... commença Aerich.

— Oui ?

— Quoi qu'il se passe, nous sommes les invités du seigneur Adron, et la baronne également.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'il nous faudra observer l'étiquette, par respect pour notre hôte.

— C'est une criminelle et, qui plus est, c'est mon père qu'elle a tué.

— C'est une invitée, insista Aerich.

— Et si je la force à assumer les responsabilités de ses actes ?

— Alors nous croiserons le fer.

— Mon cher Lyorn...

— Je le regretterais amèrement, je vous assure.

— Mais il semble que...

— Excusez-moi, messieurs, coupa Khaavren. Permettez-moi de vous proposer d'attendre de voir comment vont se dérouler les choses, avant de vous enflammer.

— Je suis entièrement d'accord avec Khaavren, assura Pel.

— Très bien, admit Aerich.

— Comme vous voudrez, dit Uttrik.

Un nouveau serviteur apparut à cet instant. Ce ne fut pas un Teckla, cette fois-ci, mais un gentilhomme issola qui portait les couleurs vert et blanc, signe de son allégeance au seigneur Adron.

— Je m'appelle Custrin, pour vous servir. J'ai cru comprendre que vous nous faisiez l'honneur de réclamer une audience avec mon maître, le prince ?

Les cinq amis se levèrent tous ensemble (Mica, en qualité de valet, resta assis) et saluèrent Custrin.

— Vous avez parfaitement compris. Mais comme nous ne voulons pas le déranger et que nos affaires n'ont absolument rien d'urgent, nous sommes prêts à attendre le moment opportun, aujourd'hui, ou demain, ou dans quelques semaines. Vous comprendrez, cher monsieur, que nous ne voulons absolument pas nous imposer.

— Il n'y a aucun problème, le prince est prêt à vous recevoir immédiatement.

Pardon ? s'exclama Khaavren. Il est ici ? Il va nous recevoir, maintenant ?

Tout de suite, si cela peut vous satisfaire. Mais, si vous préférez, puisque le prince serait ravi que vous passiez un peu de temps avec lui, vous pouvez d'abord aller dans vos chambres pour vous rafraîchir. C'est comme vous voudrez.

— Non, non, répondit Khaavren.

Il tenta tant bien que mal de masquer son désarroi.

— Nous serons honorés, continua-t-il, de rencontrer le seigneur Adron tout de suite, si cela ne le dérange pas.

— Pas du tout, je vous assure. Il est revenu hier d'un long voyage et il s'est reposé, mais il n'a pas encore repris ses habitudes quotidiennes. C'est donc, je crois, le moment parfait pour le rencontrer.

— Eh bien, nous sommes à votre service, monsieur.

L'Issola les mena de l'antichambre à un large couloir, au bout duquel se trouvait une pièce très haute de plafond, remplie de peintures de plusieurs nobles de la lignée e'Kieron. Il y avait également une table couverte de bouquets de fleurs, qui occupait la plus grande partie de la pièce, autour de laquelle étaient disposées des chaises aux dossiers immenses. Quelques-unes, cannées, étaient installées aux quatre coins de la pièce. Un feu crépitait dans la cheminée de marbre noir et se reflétait dans les plaques. Au fond de la pièce, une main sur le dossier d'une des chaises et l'autre sur la hanche, se tenait le duc du Guet-des-Orientaux, et cetera, et cetera, le seigneur Adron e'Kieron.

Adron avait déjà atteint le sommet du pouvoir, mais pas encore celui de la notoriété. En réalité, il s'était distingué à la bataille des Douze Pins et à d'autres occasions pendant la guerre de la Vieille île, mais les guerres du Rocher Instable, où il avait créé et dirigé le bataillon du Souffle de Feu, n'avaient pas encore eu lieu. Il avait, de plus, atteint le sommet du savoir, grâce à ses études de magie, et il avait déjà commencé à se servir des infâmes pierres bleues qui lui permettraient, cinq cents ans plus tard de rassembler le pouvoir qui détruirait l'Empire et raserait Dragaera pour n'y laisser que la Petite Mer de Flux. Nous devons ajouter que ses yeux étaient bleus et froids, qu'il avait les cheveux très clairs et qu'il les portait attachés. Enfin, il avait le « menton Dragon ». à tel point que l'on dirait plus tard : « Son menton était si lourd qu'il écrasa l'Empire avec. »

Néanmoins, il s'inclina respectueusement devant nos compagnons et leur proposa de s'asseoir à la table. Il fit, ensuite, entrer un serviteur avec un vin très frais qu'il servit et goûta en premier.

— Alors, messieurs, à quoi dois-je l'honneur de votre visite, dans ma modeste demeure ?

— Votre Altesse, commença Khaavren, nous sommes ici, enfin... nous sommes venus vous présenter nos respects les plus sincères.

Khaavren avait profité de la petite mise en scène du vin pour se clarifier un peu les idées.

— Présenter vos respects ? s'exclama Adron. Comme c'est étrange. Et au nom de qui me les présentez-vous ?

— Au nom du capitaine G'aereth, répondit Khaavren.

Ce fut plus exactement la bouche de Khaavren qui parla car son esprit, apparemment, n'aurait jamais trouvé une telle réponse.

— Le capitaine G'aereth ? reprit Adron en fronçant les sourcils. Je le connais, en effet.

— Et il vous connaît, Votre Altesse.

— Et il a un immense respect pour votre personne, ajouta Pel.

— Mais, a-t-il un service ou une faveur à me demander ?

— Pas du tout, répondit Khaavren.

Khaavren ne trouvait aucune raison pour que G'aereth veuille quelque chose d'Adron.

— Il désire simplement vous faire parvenir un millier de compliments, par notre intermédiaire.

Uttrik gigota nerveusement sur sa chaise, mais, comme les autres, il était ravi de laisser à Khaavren le soin de prendre la parole.

— Pourtant, reprit Adron, vous ne pouvez pas avoir fait le voyage de la ville rien que pour cela. Allons, soyez franc avec moi, c'est l'empereur qui vous envoie, n'est-ce pas ?

— L'empereur ! s'écria Khaavren.

— Pardon ?

— Votre Altesse, je vous assure que je n'ai aucune idée de pourquoi l'empereur nous aurait envoyé ici.

— Vous êtes de la Garde, pourtant. Et l'on m'a fait comprendre que Sa Majesté est en colère contre moi.

— Et donc, vous pensez que...

— Que vous êtes venus m'arrêter, c'est bien cela ? Soyez assurés que je vous suivrai avec plaisir et

que j'aurai autant de plaisir à plaider ma cause devant la Cour.

— Je vous donne ma parole, Votre Altesse, que...

— Oh, vous n'avez aucune crainte à avoir, je vous en fais la promesse. Donnez-moi juste un instant pour préparer mes affaires, pour le voyage. Dois-je aller chercher mon épée pour vous la remettre ?

Aerich décida de venir à la rescousse de Khaavren.

— Votre Altesse, dit-il, je suis un Lyorn et, par définition, je ne peux pas mentir.

— Je sais cela, monsieur.

— Je vous confirme donc que nous n'avons pas été mandatés pour vous arrêter ou quoi que ce soit d'autre de la sorte.

— Vraiment ?

— Comme je vous l'ai dit, monseigneur.

— Mais alors, quel est l'objet de votre visite ?

Aerich avait donné suffisamment de temps à Khaavren pour se remettre de son embarras et il décida qu'il valait mieux dire la vérité à Adron, ou tout au moins, une partie.

Votre Altesse, reprit-il, le capitaine, qui œuvre dans l'intérêt de l'empereur, s'intéresse à ce qui se passe dans la région de Champoivré.

— Alors vous êtes ici pour...

— Analyser la situation, coupa Pel. Tout simplement.

— Est-ce la vérité ?

— Tout à fait, monseigneur, répondit Pel.

Adron examina les visages des cinq gentilshommes devant lui.

— Très bien, alors je vous souhaite la bienvenue. J'aurais dû le savoir, qui plus est. Je suis revenu avec une telle hâte que personne n'aurait pu me rejoindre aussi vite. J'ai même tué trois chevaux pour rentrer ici. Peut-être les avez-vous remarqués sur la route.

— Nous en avons vu un, en effet, Votre Altesse, dit Khaavren.

— Et puisque ma disgrâce (j'ai bien peur que c'en soit une) n'a pris effet qu'après mon départ, quand bien même Sa Majesté voudrait m'arrêter, que vous ne pourriez pas être les mandataires de cette mission ni même en avoir pris connaissance.

— Votre Altesse, s'exclama Khaavren, je suis soulagé que vous compreniez tout cela.

— Or donc, vous avez simplement décidé de passer me faire une visite de courtoisie lors de votre mission dans ces contrées lointaines ?

En disant cela, il fixa Khaavren droit dans les yeux, avec un regard pénétrant et intense. Dans ces conditions, le Tiassa n'osa pas mentir.

— Eh bien, avoua-t-il, pas entièrement.

— Y aurait-il alors une autre raison ?

— Oui, exactement. Il y a une autre raison.

— Mais elle n'affecte en rien la sincérité de notre courtoisie à votre égard, Votre Altesse, ajouta Pel.

— Je comprends. Mais quelle est donc cette autre raison ?

— Ma foi... commença Khaavren.

Il chercha désespérément de l'aide du regard.

— Nous venons informer Votre Altesse d'une étrange circonstance, reprit Pel.

— Ah, y a-t-il quelque chose que je devrais savoir ?

— Oui, exactement, continua Pel. Et, comme nous étions dans le coin, nous avons voulu en profiter pour en informer Votre Altesse.

— Soyez donc assurés de ma gratitude, répondit Adron. Quelle est cette étrange circonstance dont vous parlez, alors ?

— Eh bien...

— Je vous écoute.

— Eh bien, c'est ce monsieur, Khaavren de Castelroc, qui va vous l'annoncer, Votre Altesse.

— Ah.

Adron se tourna vers Khaavren.

— Alors, monsieur ?

— Oui, Votre Altesse, répondit Khaavren, je vais vous raconter toute l'histoire.

— Je commence à perdre patience.

Khaavren passa sa langue sur ses lèvres et, comme si son idée était coincée dans ses poumons, il respira profondément.

— Votre Altesse, nous sommes venus vous dire qu'un imposteur utilise votre signature.

— Comment ça, ma signature ? Mais de quoi parlez-vous ?

— C'est vrai, Votre Altesse, reprit Aerich. Nous sommes tombés sur des bandits qui croyaient agir selon vos ordres.

— C'est impossible ! s'écria Adron.

— C'est la stricte vérité.

— Mais qui pourrait faire une chose pareille ?

— Ça, répondit Khaavren, nous n'en avons aucune idée.

— Et puis pourquoi, d'abord ?

— La réponse me paraît assez évidente.

— Eh bien, dites-la moi.

— Bien sûr, Votre Altesse, dit Aerich. Mais Votre Altesse me permettrait-elle d'abord de vous poser une question ?

— Si cela peut aider à éclaircir les choses.

— Je le crois, oui.

— Alors, vous pouvez poser votre question.

— Avez-vous votre sceau, Votre Altesse ?

— Mon sceau ?

— Oui, votre sceau personnel.

— Bien sûr.

— Pourrais-je, sans paraître trop grossier, vous demander la permission de le voir ?

— Pardon ? Vous voulez voir mon sceau ?

— Si cela ne vous dérange pas, Votre Altesse.

— Pas du tout.

— Alors, si Votre Altesse veut bien...

— Très bien. Attendez ici un instant, je vais vous l'apporter.

— Comment ? Votre Altesse ne le porte pas sur lui ?

— Normalement, si. Mais je rentre tout juste de voyage, il est dans mes affaires. Je ne le laisse jamais loin de moi, voyez-vous.

— Et vous avez bien raison, Votre Altesse.

Adron quitta la pièce, l'air intrigué. Lorsqu'il fut hors de portée, Khaavren soupira franchement.

— Pourtant, je croyais qu'il ne devait pas être là, déclara Tazendra.

— Nous le pensions tous, ajouta Utrik. Je dois dire, Khaavren, que vous avez fort bien joué le coup.

Khaavren ne répondit pas. Il était épuisé par la difficulté qu'il venait de surmonter.

— Qu'allons-nous lui dire, lorsqu'il reviendra sans son sceau ? demanda Pel.

Aerich haussa les épaules.

— Vous pourriez aussi demander ce que nous ferions s'il revient *avec* le sceau.

— Bah, souffla Pel. C'est impossible.

— N'était-il pas impossible que nous trouvions le seigneur Adron dans son château ?

— Pourtant, nous savons qu'hier, quelqu'un d'autre avait le sceau.

Khaavren soupira.

— En ce qui me concerne, je renonce à toutes ces énigmes. S'il revient avec le sceau, il faudra trouver une explication à tout ceci, et j'espère que vous vous en occuperez.

— Je vous dis que c'est impossible, assura Pel.

Aerich haussa les épaules.

— Qu'il le trouve ou non, nous avons toujours le même problème à résoudre, déclara Uttrik. Comment allons nous trouver Kathana e'Marish'Chala ?

— C'est vrai, admit Aerich. Il me paraît improbable que le seigneur Adron nous réponde, si nous lui demandons des informations à ce sujet.

— Pourtant, nous devons trouver un moyen.

— Et que ferons-nous quand nous l'aurons en face de nous ?

— Pour ça, répondit Uttrik, je peux vous assurer que je saurai quoi faire.

— Pas moi, dit Khaavren. J'ai l'impression que chaque heure qui passe complique un peu plus cette histoire.

— Moi, ça me plaît, se réjouit Tazendra.

— Cet imbroglio vous plaît ?

— Oui. Je savais que je serais la seule dans ce cas.

— Mais non, je vous assure. Moi je voudrais savoir qui essaye de nous arrêter et surtout pourquoi.

— Oui, pourquoi, reprit Tazendra. Si nous ne savons pas ce que nous allons faire, comment quelqu'un d'autre le pourrait-il ? Et donc, si personne ne sait ce que nous voulons faire, pourquoi quelqu'un voudrait-il nous empêcher de le faire ?

— Vous venez de poser le problème de façon admirable, avoua Khaavren.

— Il est évident, ajouta Uttrik, que cette Dzur raisonne comme une Discrète.

— Eh bien, déclara Pel, j'ai peut-être une réponse à vous soumettre.

— Vous ? s'exclama Khaavren. Vous voulez dire que vous connaissiez notre ennemi depuis le début et que vous n'en avez pas parlé ?

— Pas du tout, répondit Pel, calmement. Je n'ai jamais su de qui il s'agit et je ne le sais toujours pas. Mais il se peut, en y repensant, qu'il me vienne une ou deux suggestions à vous soumettre.

— Nous vous écoutons, dit Khaavren. Je suis curieux d'entendre ces fameuses suggestions.

— Le cycle a changé, fit remarquer Pel. À cause de la baronne Kaluma.

— C'est vrai, répondit Khaavren.

Pel lui avait déjà fait cette observation auparavant.

— Elle est donc le noyau autour duquel tourne la politique du moment.

— Attendez, s'exclama Tazendra. J'aime cette phrase : la politique du moment. C'est assez malin, je trouve, comme expression.

— Je suis ravi que vous le pensiez.

— Mais continuez, je vous prie. La politique du moment – par le sang, que j'aime cette expression – tourne autour de Kathana e'Marish'Chala.

— C'est exact. Donc, toute personne susceptible d'être attirée par le pouvoir doit s'employer à la manipuler, d'une façon ou d'une autre. C'est-à-dire, soit ils veulent l'arrêter, soit ils veulent la garder en liberté, ou encore ils veulent la laisser en liberté jusqu'au moment où ils décideront de sa déchéance.

— Mais, reprit Khaavren, qui sont ces gens ? Je suis convaincu que nous trouverons nos ennemis parmi eux.

— Vous avez entièrement raison, cher Khaavren. Je peux même vous en donner la raison. Nous sommes venus ici de notre propre chef, sans aucun esprit de complot et nous n’agissons que dans notre propre intérêt. Toute personne qui s’assiérait à la table des négociations verrait avec méfiance ces personnes qui sont rentrées sans avoir été annoncées et qui dictent de nouvelles règles du jeu. Qu’advierait-il des plans qu’ils ont élaborés pendant des mois entiers ? Que deviendraient leurs projets d’atteindre le pouvoir ou d’obtenir des faveurs ? Ils ne nous connaissent pas, mais ils ont peur que nous mettions tout à l’eau, donc ils essayent de nous arrêter.

— Pel, je crois que vous avez parfaitement raison, dit Aerich.

— Mais alors, qui sont ces joueurs ? insista Khaavren.

— Par l’Orbe, s’écria Pel. Qui ne sont-ils pas ? Il y a d’abord notre hôte, qui souhaite prendre le contrôle des terres de Champoivré pour le compte de sa lignée, celle des Kieron.

— Continuez.

— Il y a le seigneur de Guerre, Lytra, qui souhaite offrir les terres de Champoivré à la lignée des Lanyas.

— Je vois ce que vous voulez dire ; continuez.

— Et vous, n’avez-vous pas une amie, une femme de la Maison du Phénix ?

— Et alors ?

— Elle a un frère qui s’intéresse de près à tout cela. Et même si je ne sais pas quelles sont ses motivations, il n’y a aucun doute qu’il fait partie de cette grande table.

D’accord. Quelqu’un d’autre ?

— Nous ne devons pas oublier l’Athyra. Seodra.

— Qui ?

— Une mage, conseillère en chef de l’ancien empereur. Elle doit trouver un moyen de s’attirer les grâces de Sa Majesté, pour conserver sa position à la Cour, ce qu’elle désire plus qu’ardemment.

— Je vois.

— Il y a Gyorg Lavode, également, qui ferait n’importe quoi pour mettre la question des Lavodes sur le devant de la scène.

— Pel, vous me faites tourner la tête. Qu’en pensez-vous, Tazendra ?

— Oh, j’ai cessé d’écouter il y a un moment déjà. Tout ceci est bien trop déconcertant.

— Oui, je crois que vous avez raison. Et vous. Uttrik ?

— Rien de tout ceci ne me concerne.

— Au contraire, s’exclama Pel. Cela vous concerne directement.

— Oui, peut-être, mais quand bien même, je ne veux pas me mêler de tout ceci. Quand j’aurai trouvé et tué la femme qui a assassiné mon père, je...

— Oui ?

— Je... eh bien, je verrais à ce moment-là.

— Ah, répondit Pel.

— Et vous, Aerich, s’enquit Khaavren, quelle est votre opinion ?

— Mon opinion ? C’est que notre hôte met un sacré bout de temps à trouver son sceau.

— Par le cheval ! s’exclama Pel. Vous avez raison. Je me demande si...

— Messeigneurs, s’écria Mica, j’entends des pas.

Personne n’avait remarqué que le valet s’était posté près de la porte.

— Un serviteur modèle, confessa Aerich.

Mica s’éloigna rapidement de la porte et alla s’installer devant la cheminée. Le seigneur Adron ouvrit la porte au même moment, en plus de l’expression étrange qui se peignait sur son visage, il tenait dans la main un petit objet. Et nous devons dire que ledit objet ressemblait à s’y méprendre à un sceau.

— Votre Altesse... commença Khaavren.

Sa bouche était prête à l'aider à se sortir de l'embarras dans lequel il se trouvait plongé d'un seul coup, mais Adron secoua la tête.

— Il se passe quelque chose de très étrange.

— Vraiment, Votre Altesse ?

— Oui. Je vous dois des excuses pour vous avoir abandonné si longtemps, mais les événements de ces dernières minutes furent assez surprenants.

— Surprenants ? osa reprendre Pel.

— Surprenants, en effet, répondit Adron. Je dirais même plus, étonnants.

— Que s'est-il donc passé. Votre Altesse ? demanda Aerich. Si, bien sûr, Votre Altesse veut nous faire l'honneur de nous le dire.

— Oui, je vais vous raconter, car si vous n'aviez pas été là avant, j'aurais pris tout ceci pour un stupide incident.

— Nous vous écoupons. Votre Altesse, déclara poliment Pel.

— Eh bien, voici. Je suis allé directement dans ma chambre pour prendre le sceau dans ma valise, dans le but de vous le montrer, messieurs. Je l'ai fait, comprenez-vous, parce que je supposais que vous aviez quelque chose d'important à me révéler, qui concernait le sceau avec lequel je signe tous mes ordres.

— Et vous avez eu raison, monseigneur, répondit Khaavren.

— J'ai donc trouvé mon sac, mais vous comprendrez mon étonnement en voyant que le sceau n'y était pas.

— Il n'y était pas, s'exclama Uttrik. Ce n'est donc pas ce que vous tenez dans votre main ?

— Si, c'est en effet le sceau.

— Pourtant, reprit Tazendra, Votre Altesse nous a fait l'honneur de nous signaler que le sceau n'était pas là où elle l'avait laissé.

— Exactement. Et j'ai passé un long moment à le chercher, je puis vous rassurer.

— Alors, dit Khaavren, où était-il ?

— C'est cela qui est étonnant. J'allais revenir ici pour apprendre ce que vous saviez au sujet de mon sceau et de la façon outrageuse dont on s'en serait servi à ma place, quand un visiteur se présenta à la porte.

— Un visiteur ? répéta Khaavren.

— Exactement. Un visiteur qui s'annonça comme un messenger impérial.

— J'espère que Votre Altesse lui donna l'autorisation de délivrer son message, dit Aerich.

— C'est exactement ce que j'ai fait et il me l'a délivré.

— Nous feriez-vous l'honneur de nous dire ce que contenait ce message ?

— Bien sûr. En fait je vais même vous le montrer tout de suite, le voici.

Il sortit le sceau de son fermoir.

— Quoi ? s'écria Pel. Le messenger vous a délivré le sceau ?

— Exactement.

— Excusez-moi de vous poser la question. Votre Altesse, mais je suis très curieux. Vous a-t-il expliqué comment il l'avait eu en sa possession ?

— Oui. Il a prétendu que je l'avais laissé dans ma chambre, au palais.

— Est-ce possible ? s'écria Aerich.

Il avait réussi à déterminer que ce dragonoble n'était pas franchement négligeant.

— Non, c'est impensable.

— Alors... ?

— Alors, je pense qu'on me l'a volé.

— Bah, soupira Aerich. Sa Majesté ? C'est impossible.

— Pourtant, c'est son confident. Guirland, qui me l'a délivré en personne.

— Quoi ? s'écria Pel. Guirland ? Un messenger impérial ?

— C'est pourtant ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

— Votre Altesse a raison : il y a un complot là-dessous.

— Ce fut en effet mon sentiment. Je suis ravi que vous le partagiez avec moi.

— Alors, Votre Altesse, vous croyez qu'on vous a dérobé le sceau ? demanda Khaavren.

— Oui, et pour de bien viles raisons.

— Eh bien, c'est exactement ce que nous étions venus vous dire. Votre Altesse.

— Dites-moi donc ce qui a été fait en mon nom, avec l'utilisation de ce sceau.

— C'est pour cela que nous sommes ici, continua Khaavren.

Il se hâta de raconter au seigneur Adron la conversation qu'il avait surprise avec Aerich.

Mais, cria Adron, c'est intolérable ! C'est absolument abject !

— C'est aussi mon opinion, confirma Aerich.

— Vous avez eu raison de m'en parler.

— Nous sommes contents de l'avoir fait, répondit Khaavren.

— Et comment avez-vous évité le piège, après en avoir entendu parler ?

— Évité ? s'exclama Tazendra. Nous n'avons rien évité du tout. Nous nous en sommes chargés nous-même, si l'on peut dire.

— Quoi ? Vous cinq contre trente bandits ?

— Nous avons l'avantage de la surprise, avoua Pel. Nous avons aussi des pierres de feu, même si l'une d'elle, il est vrai, n'a pas fonctionné. Par contre les deux autres ont fonctionné à merveille.

— Mais c'est incroyable ! s'exclama Adron.

— Qu'il y en ait une qui n'ait pas fonctionné, s'enquit naïvement Tazendra, ou que les deux autres aient fait du dégât ?

— Non, non. Que vous ayez survécu, vous cinq, contre trente brigands.

— Oh, nous ne nous sommes plutôt pas trop mal battus, répondit Tazendra.

— Cinq contre trente ?

— Nous en avons tué quelques-uns, reprit Khaavren, mais les autres ont fui.

— C'est une grande victoire ! s'écria Adron.

Pel s'inclina respectueusement.

— Vraiment, reprit Adron en secouant la tête. Je suis impressionné.

— Votre Altesse nous honore, dit Aerich.

— Allons, vous devez au moins rester pour la nuit, que je donne un dîner en votre honneur.

— Votre Altesse est bien trop bonne, répondit Aerich.

— Vous allez accepter ? Je me dois d'insister. En gagnant cette bataille, vous avez lutté contre l'infamie qui se jouait en mon nom. Une infamie dont je déplore l'existence.

— Alors, reprit Khaavren, si Votre Altesse insiste.

— Mais oui, tout à fait, déclara Adron.

— Nous acceptons avec joie, conclut Khaavren.

— Allez donc faire votre toilette pendant que je donne les ordres pour le festin. Mon valet vous montrera vos chambres et vous appellera quand le dîner sera servi.

Après moult paroles de courtoisie et de politesse, cette affaire fut réglée. Mais nous ne voulons pas fatiguer nos lecteurs avec une description de la fête qui, en de nombreux points, était bien plus plaisante à partager qu'à lire. Il suffit juste de dire qu'il y avait des pains frais au pavot de montagne avec des fromages de chèvre, de la viande de sanglier sauvage, des faisans rôtis et fourrés aux champignons noirs, et de fines tranches de kethnas servies dans une crème au beurre, auxquelles

même l'empereur n'aurait rien trouvé à redire.

Le seigneur Adron n'avait aucun autre invité à ce moment (excepté peut-être la baronne Kaluma, qui ne se montra pas). Ils ne furent donc que tous les six, mais il prit la peine de leur porter un toast à plusieurs reprises et de louer leur fait d'arme en demandant, encore et toujours, plus de détails sur la bataille. Il prit autant de plaisir à écouter ce récit qu'un enfant de soixante ou soixante-dix ans en aurait pris à le raconter. Mica fut autorisé à aider pour le service, ainsi il put aider à décrire la bataille à laquelle il avait activement participé. Nous ne serions pas au plus près de la véracité de l'histoire si nous ne précisions pas qu'à ce moment précis, il eût été extrêmement difficile de trouver un Teckla plus heureux que Mica, dans tout l'Empire.

Quand le repas fut terminé, Son Altesse se leva et les salua tous.

— Cette demeure est à vous, vous êtes libre de vous promener où bon vous semblera. Pour ma part, je serais enchanté de vous revoir demain matin. Nous pourrions déjeuner ensemble avant votre départ.

— Ce sera un immense honneur. Votre Altesse, dit Aerich.

Il s'inclina profondément en retour. Puis ils quittèrent la salle à manger.

— Mes amis, dit Khaavren, je crois que nous devrions accepter l'invitation du seigneur Adron et profiter de cette magnifique soirée.

— Je suis d'accord, dit Tazendra, mais je me demande toujours comment nous allons trouver Kaluma.

Khaavren sourit à sa manière, très particulière.

— Oh, je suis né avec un sixième sens et je vous prédis que nous n'aurons aucune difficulté, maintenant que nous avons l'autorisation de visiter tout le domaine.

— Pardon ? s'exclama Uttrik. Vous insinuez que nous pouvons visiter toute la forteresse de Châteaurouge, pièce par pièce, couloir par couloir, bâtiment par bâtiment, et même les alentours en une seule nuit ?

— Non, je ne crois pas que ce sera nécessaire.

— Comment cela, non ? répliqua Tazendra.

— Observez et retenez.

— Khaavren a une idée derrière la tête, dit Pel à Aerich.

Aerich acquiesça.

— Mica, trouve-moi, si tu le peux, un morceau de parchemin, une plume et de l'encre, et ramène-les moi ; ou, si ce n'est pas pratique, conduis-moi à eux.

Mica s'exécuta. Pel dévisagea Khaavren avec curiosité, mais Aerich, lui, semblait prêt à attendre patiemment. Mica revint rapidement et montra du doigt un petit bureau sur lequel le secrétaire d'Adron avait l'habitude de faire sa correspondance. Khaavren s'assit devant le bureau, comme un vrai secrétaire, et se servit de la plume pour écrire ce mot :

Ma chère dame Fricorith,

Je suis depuis longtemps un véritable admirateur de vos œuvres et j'espère sincèrement pouvoir vous sortir un instant de votre travail pour avoir une petite conversation avec vous.

Votre serviteur,

Khaavren de Castelroc.

Quand il eut terminé, il montra le mot à Pel.

— J'imagine que Fricorith est le nom sous lequel Kaluma réside ici ?

— Exactement.

— Mais supposez qu'elle refuse de vous voir ?

— Il n'y a aucune chance, répondit Khaavren. Observez.

Il prit le chemin de la cour où il trouva un jeune paysan.

— Mon ami, si tu fais une rapide course pour moi, je connais trois pièces de cuivre qui passeront de

ma poche à la tienne.

Le garçon sembla fort accommodant.

— Que dois-je faire, monseigneur ? Je serais heureux de vous servir, si je peux.

— C'est très simple : donne ce mot à l'artiste, dame Fricorith, et ramène-moi sa réponse.

— Madame Fricorith ? Mais...

Le garçon parut tout à coup hésitant.

— Allons, allons, nous n'allons pas compromettre sa présence au château. Tu as bien compris que je sais qu'elle se trouve ici. Comment aurais-je pu le savoir si ton maître, le Seigneur Adron, ne me l'avait pas dit ? En plus, comment aurais-je su quel nom elle avait pris ? Et puis, je ne te demande pas de trahir sa cachette, mais juste de lui délivrer un message et de rapporter la réponse.

— Pourtant...

— Tiens, voilà les trois pièces. Les veux-tu ?

L'avidité l'emportant, comme bien souvent, sur la prudence, le garçon prit le message et courut.

— Je vous repose tout de même ma question, insista Pel. Que ferez-vous si elle ne veut pas vous voir ?

— Et je vous répète, mon bon Pel, que sa réponse n'a aucune importance. Croyez-vous que nous allons attendre sa réponse ? Ce jeune homme sait qui elle est et où elle se trouve. Qu'attendons-nous ici, messieurs ? À cheval ! Ou plutôt, à pied ! Nous allons le suivre et nous nous tiendrons devant Kathana e'Marish'Chala avant que la nuit ne soit totalement tombée, je vous en donne ma parole.

Chapitre Vingt-Cinquième

Dans lequel le lecteur sera ravi, à n'en pas douter, de rencontrer enfin l'un des personnages principaux de notre histoire.

Il existe une pièce de théâtre, écrite par l'immense dramaturge Villsni de Villepavée, qui s'appelle *Le Retour du duc de Hautes-Eaux*. L'histoire se déroule autour de deux personnages centraux, le duc et son plus jeune fils, le marquis de Port-au-Bois. En assistant à cette pièce, on ressent une émotion bizarre quand, vers le deuxième acte, on se rend compte que le marquis n'a fait aucune apparition physique, même s'il met des bâtons dans les roues du premier personnage en nombre industriel – il mène des assauts, il est blessé au combat, il est trahi par sa maîtresse, et ainsi de suite. Et le public n'a cessé de se demander quand il le rencontrera. En réalité, à aucun moment le marquis n'apparaît dans la pièce et il semble évident que... mais nous demandons humblement pardon à nos lecteurs : il n'était pas dans notre intention de faire une critique de cette œuvre. Nous tenions simplement à souligner l'analogie avec la situation présente, situation qui ne va pas tarder à détruire totalement cette analogie, d'ailleurs.

Pour être plus précis, nous tenons à signaler que les plus astucieux de nos lecteurs, à ce stade de la narration, ont commencé à noter qu'un de nos personnages de première envergure n'était toujours pas apparu. Il s'agit bien sûr de Kathana e'Marish'Chala. Nous n'avons jamais eu l'intention d'imiter le redoutable Villsni et nous avouons même volontiers que les subtilités de ses œuvres sont parfois si complexes que nous nous perdons dans ses thèmes, ses intrigues, ses sur-intrigues et, plus généralement, dans tout ce que ce maître essaye de nous dire (cependant, le lecteur doit rester assuré que nous admirons ses monologues finement ciselés et les analyses très subtiles des différents caractères et tempéraments).

Nous avons toutefois porté son travail à la connaissance de nos lecteurs dans le simple but d'éliminer toute hypothèse qui amènerait à penser que nous allions faire la même chose. Donc, dans l'intention de dissiper complètement le moindre doute, mais surtout parce que notre histoire en a besoin, nous allons concentrer notre attention sur la baronne invisible. Pour ce faire, suivons nos amis jusqu'à l'endroit où elle se tient en ce moment même, comme si elle attendait depuis toujours de recevoir notre attention, avec ses poudres, ses pinceaux et ses chevalets, le regard perdu sur Châteaurouge. Une fois arrivés, nous commencerons par dépeindre l'artiste. Nous sommes conscients qu'il y aura un peu de présomption, à un certain degré.

Mais nous vous le demandons, qui peut prétendre écrire une histoire sans tomber, dans une certaine mesure, dans le péché de présomption ? C'est-à-dire sans avoir l'arrogance de croire que l'on est doué d'une perspicacité que les autres n'ont pas ; sans avoir la grossièreté de rentrer dans le cercle de ceux qui, petit à petit, ont posé toutes les pierres nécessaires à la construction de l'histoire. Nous ne voulons pas rabaisser la grandeur de ces hommes et de ces femmes, dont nous venons de parler, ni celle de leurs actes. Il se peut que nous ressentions un certain plaisir à révéler, le plus fidèlement possible, les motivations secrètes qui poussent ces grands personnages à agir comme ils le font, puisque quelque part, nous sommes au-dessus d'eux. Et si nous ressentons ce plaisir, ne peut-on pas en être excusé ? Ce sont les mêmes volontés qui poussent certains à agir et qui nous poussent, nous, à narrer leurs actions. Et si nous tirons une certaine fierté de la qualité de notre narration, a-t-elle moins de valeur que la

fierté qu'ont ressentie ceux qui ont accompli ces actions ? Et si, dans nos discussions, nous arrivons par hasard à faire ressentir une peur universelle, ou un fantasme commun, et que grâce à cela nous éclairions, ne serait-ce qu'un peu, l'esprit de nos lecteurs, devons nous tirer moins de fierté de cette réussite que les personnages de l'histoire en tirent de celle de leurs actions ? Ou même moins de fierté que les lecteurs qui parviennent à décrypter la complexité des relations et des références dans un passage ardu de la narration, ou, plus simplement, à récolter ce qui avait déjà été semé ?

Nous croyons pourtant que tout ceci ne pourrait être possible, ni pour les grands personnages de l'histoire ni pour les narrateurs ni même pour les lecteurs, sans un certain degré de présomption ; c'est-à-dire, sans un sentiment grossier d'arrogance. C'est pourquoi nous ne nous excuserons pas si, pour notre propre satisfaction, nous dénichons le repaire de ce grand personnage autour de qui tournent tous les rouages de la grande machine historique du dix-huitième règne du Phénix. Et nous ne nous excuserons pas non plus, si, comme nous l'avons dit, nous allons dépeindre l'artiste.

En deux mots : c'était une femme très fine, de taille moyenne ; sa peau était très foncée, pour une dragonoble, mais nettement moins que celle d'un Lyorn ; elle avait un visage particulièrement anguleux, surtout pour une dragonoble. Ses yeux étaient profondément enfoncés sous son front et recouverts par d'épaisses paupières, signe évident de grande sensualité ; elle avait des pommettes hautes et saillantes, qui dénotaient sa force de caractère ; enfin, ses cheveux étaient très clairs et lui tombaient jusqu'aux côtes.

Mais nous n'allons pas nous contenter de décrire ce qui peut être vu. Nous allons passer outre cette enveloppe de chair, portée par tous les mortels, qui n'offre qu'une vision très superficielle des nuances et du caractère de chaque personne, pour révéler ce qu'elle dissimule et que seul un œil averti et aiguisé est capable d'apercevoir, comme il peut deviner la nature d'une rivière en observant, à la surface, ses tourbillons et l'écume de ses remous. Ceux-ci ne révèlent jamais directement la vraie nature des courants, soyez-en assurés. Ils sont simplement un point de départ qui permettra, plus tard, de traverser la surface et de découvrir les vrais courants ainsi que les rochers cachés sous l'eau, qui déterminent de façon précise le chemin particulier que prend cette destinée unique.

Nous nous justifions en ajoutant que cette capacité, que les hommes appellent la clairvoyance, était l'apanage de cette lignée dragon très rare qu'était celle des Marish'Chala et que Kathana la possédait pleinement. En réalité, cette clairvoyance n'a rien à voir avec l'éther, par exemple, que l'on retrouve partout dans l'univers et qui permet la propagation de la lumière et du son à travers une pièce ou même à travers la planète. La clairvoyance, si vous préférez, n'existe pas indépendamment des autres caractéristiques, mais elle se base justement dessus pour s'exprimer. Dans le cas de Kathana, la clairvoyance venait de son habilité à regarder et à montrer les qualités des personnes, des choses et des lieux qui, opposées en apparence, déterminent en fait ce qu'ils sont. C'est un peu comme ce musicien serioli qui faisait rire son auditoire en pleurant et le faisait pleurer quand il riait. Kathana pouvait voir, puis retranscrire, la peur qui déterminait la bravoure d'un dzurnoble, la douce malléabilité qui formait la puissante rigidité de la montagne, le mouvement caché d'une mare d'eau stagnante, ou, comme dans le cas de feu le seigneur de Champoivré, la faiblesse qui nourrit la puissance et la force d'un dragon blessé qui protège son petit.

Quant à ses qualités cachées, nous savons qu'elle avait, à l'âge de trois cents ans, assimilé toutes les techniques de peinture développées depuis des dizaines de milliers d'années. Elle continuait à penser que son style était fade et neutre, mais elle ne faisait rien pour le nourrir, car elle croyait que pour avoir un style personnel, seule la technique était essentielle, et non les sensations de la main. Nous savons qu'à ses yeux, les œuvres qu'elle peignait étaient fort éloignées des images qu'elle s'en était faites dans son imagination ; si bien qu'elle devenait arrogante à ce sujet et ne tolérait aucune critique. Nous savons aussi qu'elle ne tolérait que la perfection, que ce fût chez les gens ou les objets. Elle était devenue, par conséquent, l'une des personnes les plus parfaites de tout l'Empire, et un véritable

modèle de courtoisie et de politesse – quand elle n’était pas sous le coup de la colère après avoir été critiquée. Nous savons également que, comme le sujet de son tableau. *Dzurnoble avant la charge de Grandeporte*, la vie lui était si précieuse qu’elle avait une peur panique de la mort ; elle se lançait alors dans des actes de bravoure personnelle qui auraient suffi à faire la fierté de sa Maison quand bien même elle n’aurait jamais touché un pinceau de toute sa vie.

Quel aspect de sa personnalité était immédiatement perceptible ? Autant demander, debout au milieu du Canyon Hurlant « Dans quel sens soufflera le vent, demain ? » Tout dépendait du *contexte*, cette mystérieuse entité, représentée par ce mot si précis et si ambigu à la fois ; c’est le contexte, le déroulement aléatoire des événements alourdi par le poids de la probabilité, mais parfaitement imprévisible, qui détermine pour chaque peintre, soldat, empereur, paysan ou historien, les réactions qu’ils auront à un moment donné, sur la côte houleuse de l’incertitude. Et, si Kathana passait son temps sur ces plages infinies de sable mouvant, c’est ce même sable, ce même ressac, cette même pierre sur cette plage immense que l’on appelle hasard ou caprice, ou *contexte*, qui déterminaient la façon dont elle allait réagir aux événements imprévus et aux compagnies non désirées.

Nos amis trouvèrent donc cette femme assise devant un canevas sur lequel elle avait tracé quelques lignes (dont la plupart avaient été effacées), qui passaient du rose pâle brumeux à l’orange sombre jusqu’au vert luxuriant de la vallée que surplombait Châteaurouge.

Sa concentration était entièrement focalisée là-dessus avant que le garçon, porteur du message de Khaavren, ne vienne l’interrompre. Nos compagnons étaient en haut d’une pente douce, recouverte d’herbe, quand elle prit connaissance du message.

— Mais qui est ce gentilhomme ? Et quelle sorte de réponse attend-il ?

— C’est moi, madame, fit Khaavren.

Le garçon n’eut pas le temps de répondre lui-même. Il se tourna, stupéfait, et Khaavren lui tendit, comme il l’avait promis, trois pièces de cuivre.

— Je considère que tu m’as ramené la réponse, expliqua-t-il.

Le garçon dévisagea Khaavren et ses amis, puis il se tourna vers le peintre, et se retourna enfin vers Khaavren. Il fit un salut avec tant de hâte qu’il aurait mieux valu ne rien faire et il s’enfuit en courant à toute vitesse vers le bas de la pente.

— Eh bien, lança Kathana.

Elle avait pris un ton à la fois poli et inquisiteur.

— Vous dites que vous vous appelez Khaavren, n’est-ce pas ? Qui sont vos amis et qu’attendez-vous de moi ?

— Madame, répondit Khaavren, c’est un honneur pour moi de vous présenter sieur Aerich, dame Tazendra, le cavalier Pel et sieur Uttrik e’Lanya.

Ils saluèrent tous, chacun leur tour.

— Uttrik e’Lanya ? Attendez, je connais ce nom.

— J’ai l’honneur, répondit Uttrik, d’être le fils de l’homme que vous avez assassiné.

— Assassiné ? s’exclama-t-elle en fronçant les sourcils. Le terme est un peu fort.

— Pas plus que votre geste.

— Je dois donc comprendre que votre visite est en rapport avec ce prétendu assassinat ?

— Vous avez parfaitement compris.

— Et vous croyez, je suppose, que puisque vous donnez le qualificatif de meurtre à la mort de votre père, vous pouvez venir à cinq, devant moi, armés jusqu’aux dents, alors que je n’ai que ma dague ? Eh bien, qu’il en soit ainsi : j’ai ma dague. Allez-vous m’attaquer un par un ou craignez-vous que vos épées ne soient pas assez longues pour cela ? Enfin, c’est comme vous voudrez, je suis prête.

Elle tira la dague qu’elle avait mentionnée ; elle était droite et plutôt longue, un peu comme un couteau. Kathana se mit dans la position de garde des combattants au couteau, légèrement en appui sur

les hanches, l'épaule droite penchée en avant et la main gauche tendue, comme prête à agripper ou à griffer n'importe quoi.

— Je vous demande pardon, madame, intervint Aerich, Veuillez nous excuser pour le malentendu qu'a causé cette situation.

— Quel malentendu ? reprit Kathana.

Elle ne bougea pas d'un pouce.

— Vous avez mal compris, répondit Uttrik. Nous serions heureux de vous prêter une épée et, qui plus est, vous ne vous battrez qu'avec moi. Quant aux témoins et au juge, nous...

— Bah, coupa Aerich, mon ami Uttrik ne parle qu'en son nom propre. Nous ne sommes en aucun cas venus vous combattre. J'en veux pour preuve que nous allons faire notre maximum pour dissuader notre ami de provoquer ce duel ; en tout cas pour le moment.

— Vraiment ? s'écria Uttrik.

Il semblait complètement décontenancé par cette annonce.

— Parfaitement, mon cher Dragon, assura Khaavren.

— Pourtant, je vous avais prévenu que je voulais la trouver.

— Oui, et nous vous avions prévenu que vos raisons n'étaient pas les nôtres.

— Mais...

— Dites-moi, coupa Kathana. Pourquoi, vous autres, vouliez-vous me trouver ?

— Oh, eh bien, commença Khaavren, je vous prie de croire que...

— Madame, coupa Tazendra. Nous ne sommes venus ici que pour réfléchir.

— Pour réfléchir ? répéta Kathana.

— Pour ma part, insista Uttrik, je suis...

— Soyez patient, coupa Pel. Vous l'aurez, votre chance de vous venger.

Il mit sa main sur l'épaule d'Uttrik.

— Vous croyez ? demanda Uttrik.

— Vous croyez ? répéta Kathana.

— Je viens de vous le dire, confirma Pel.

— Pas du tout ! s'exclama Khaavren.

Kathana secoua la tête.

— Il me semble que vous êtes arrivés ici sans vous mettre d'accord au préalable.

— Néanmoins, nous sommes arrivés, fit remarquer Aerich.

— C'est vrai.

— Bien, reprit Uttrik. Si nous ne sommes pas tous d'accord sur le but de cette visite, moi, je sais pourquoi je suis là, je suis venu vous tuer. Alors si vous voulez bien...

— Mon cher Uttrik, le coupa Aerich. Je vous prie de ne pas oublier que nous sommes sur les terres du seigneur Adron, que nous avons mangé à sa table et que, même si nous n'avons pas encore dormi sous son toit, il nous a offert cet honneur et nous l'avons accepté. Et n'oubliez pas non plus que cette dame est une invitée de Son Altesse, au même titre que nous.

Uttrik fronça les sourcils.

— Bon, vous avez raison. Je n'avais pas pensé à cela, en effet.

Mica, qui trouvait que les présentations étaient bien longues, s'assit sur l'herbe. Il arracha quelques brins et se mit à les mâcher, tant par faim, devons-nous préciser, que par ennui.

— Mais alors, reprit Tazendra, nous ne pouvons pas l'arrêter, non plus.

— M'arrêter ? s'exclama Kathana. Vous voulez m'arrêter ?

Elle commençait à avoir la même ride qu'Uttrik au-dessus des sourcils.

— Cela vous étonne ? répondit Pel. Vous êtes recherchée par l'Empire et il s'avère que nous sommes quatre Gardes impériaux qui ont fait le serment, entre autres, d'arrêter les fugitifs et les hors-

la-loi.

— Vous avez donc l'intention de me ramener à Dragaera comme une vulgaire criminelle ?

— Pas du tout, répondit Aerich. Comme l'a justement fait remarquer mon amie Tazendra, nous ne pouvons rien faire de tel, puisque nous sommes sur les terres du seigneur Adron.

— Alors, rester ici serait un acte de lâcheté ?

— C'est ce que je pense, répondit Uttrik.

— Mais partir serait une vraie folie.

— Nous comprenons votre position, dit Khaavren.

— Comment pourrais-je alors me décider ? Allons, dit-elle à Aerich, vous êtes un Lyorn ; quelle est votre opinion ?

Aerich haussa les épaules comme pour dire « Vous êtes un Dragon, pourquoi vous en soucier ? »

Kathana réfléchit un instant.

— Donc, même si je suis en sécurité ici, vous êtes venus m'arrêter ou me tuer, c'est selon. Et je dois décider...

— En réalité, coupa Khaavren, tout ceci n'est pas encore définitif.

— Quoi ? Uttrik ne sait pas vraiment s'il veut me tuer ?

Ce dernier s'inclina profondément.

— Je puis vous assurer, madame, que non seulement je le veux mais que je suis déterminé à agir le plus tôt possible, à votre convenance.

— Bien, donc c'est à propos de cette arrestation, n'est-ce pas ?

— Eh bien, répondit Khaavren, oui.

Il était parfaitement embarrassé par la question.

Pourtant, je vous rappelle que ce monsieur... quel est votre nom déjà ?

— Pel.

— ... que Pel a exprimé très clairement votre intention de...

— C'est un beau parleur, coupa Khaavren.

— ... m'arrêter, sans la moindre hésitation.

— Cependant, continua Khaavren, vous devez savoir que vous avez des amis.

— Oh, je sais cela. Le seigneur Adron est mon ami. Il est même plus que cela, c'est mon mécène.

— Ce n'est pas votre seul ami.

— Ah, vous m'en connaissez un autre ?

— Absolument.

— Mais de qui parlez-vous ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Pardon ?

— Ce serait trop indiscret.

— Ce serait indiscret de me dire le nom de mon ami ?

— Tout à fait.

— Ah bon.

— Votre ami est une de mes connaissances, si je puis dire.

— C'est logique. Sinon, comment sauriez-vous qu'il est indiscret de me dire le nom de cet homme ?

— De cette femme.

— Ah, c'est une femme. Alors je peux me rapprocher de la réponse.

— Oui, vous pouvez dorénavant éliminer la moitié de l'Empire.

— Ce qui laisse toute l'autre moitié, remarqua Kathana. Ça fait quand même beaucoup.

— C'est vrai.

— Allons, continuez. Mon ami est une amie que je ne connais pas, mais qui vous connaît.

— C'est plus qu'une connaissance.
— Plus que cela ? Elle est donc votre...
— Amie, tout à fait.
— Alors nous avons une amie commune.
— Oui, c'est cela.
— Ce qui fait de nous des amis, alors ?
— Presque.

— Mais alors, s'arrête-t-on entre amis ?
— Je ne crois pas, madame.
— Mais vous êtes un Garde et, par conséquent, vous devez arrêter les fugitifs.
— Vous avez admirablement cerné le problème.
— J'ai une solution.

— Je serais heureux de l'entendre.
— Je vous accompagnerai hors des terres du seigneur Adron.
— Oui, et ensuite ?

— Ensuite ? Eh bien, monsieur Uttrik me tuera et il sera soulagé. Quant à vous, vous n'aurez plus besoin de m'arrêter parce que je serai morte et vous n'aurez donc pas failli à votre devoir.

— C'est un plan admirable ! s'écria Uttrik.

Il salua Kathana avec un immense respect.

— Cependant, continua Pel, la mort d'une artiste de votre talent serait une perte immense pour ce monde.

— Vous êtes extrêmement poli, répondit Kathana, mais qui sait ? Peut-être vais-je tuer monsieur Uttrik.

— Mais, lança Tazendra, ça ne fera pas avancer les choses, alors ; et même pire, nous aurons perdu un ami.

Elle salua Uttrik en prononçant le mot « ami ».

— Oui, mais que voulez-vous ? Je n'ai pas de meilleure idée. De toute façon, dit-elle en se tournant vers Uttrik, il fait trop noir pour se battre, maintenant. Le temps que nous nous mettions d'accord sur les termes, nous n'arriverons même plus à nous voir et nous devrons tâtonner, quitte à blesser les témoins, ou le juge. Ce serait inélégant et parfaitement inutile.

Uttrik s'inclina devant la sagesse de cette remarque.

— Alors, organisons cela pour demain matin, voulez-vous ?

— Je pense que c'est une bonne idée, répondit Kathana. Nous nous rencontrerons dans les écuries et nous choisirons dans quelle direction aller, puis nous nous battons.

— Je suis d'accord, dit Uttrik.

— Moi aussi, confirma Tazendra.

— C'est une solution satisfaisante, reprit Pel.

— Il va bien falloir faire avec, soupira Khaavren.

Aerich haussa les épaules.

Chapitre Vingt-Sixième

Dans lequel l’auteur a recours à un subterfuge pour révéler les effets d’un stratagème.

Le lendemain matin, comme convenu, ils se retrouvèrent aux écuries. Mica s’était levé bien avant tout le monde et il était affairé à préparer les chevaux. Uttrik salua Kathana respectueusement.

— Vous avez bien dormi, j’espère ? demanda-t-il.

— Absolument, répondit Kathana. Et vous ?

— Oh, j’ai passé une soirée très reposante. Je suis donc parfaitement préparé à vous affronter à armes égales. Et ce ne sera pas de ma faute si je n’arrive pas à séparer votre tête de votre corps, comme vous l’avez fait à mon père, souvenez-vous, sans ces formalités que je m’apprête à suivre aujourd’hui.

Kathana haussa les épaules.

— Eh bien, votre loyauté vous honore. Mais je vous prierais de remarquer qu’il était armé.

— Oui, en effet. Mais il n’a pas eu le temps de dégainer son...

— Ah, ça...

— Pardon ?

— J’avoue avoir agi promptement. Pourtant...

— Oui ?

Il tenait son épée dans la main.

— Mes amis, interrompit Khaavren, il est grand temps de partir.

— Partir ? s’écria une voix.

Une personne venait juste d’entrer dans l’écurie.

— En effet. Votre Altesse, répondit Aerich. Nous sommes en train de nous préparer, comme vous pouvez le constater.

Adron lança un rapide regard circulaire.

— Mais, dame Frigorith a choisi de vous accompagner ?

— En effet, répondit-elle. Et je suis ravi que Son Altesse se soit levée de bonne heure, ainsi je peux la remercier vivement pour son hospitalité, sans craindre de la réveiller.

— Il n’y a pas de quoi, comme toujours, mais je me demande pourquoi vous avez décidé de partir si précipitamment.

Les Gardes se regardèrent, mal à l’aise.

— J’ai une affaire à régler avec ces parfaits gentilshommes.

— Une affaire ? Et peut-on savoir quelle est la nature de cette affaire ?

— Je suis malheureusement dans l’obligation d’annoncer à Votre Altesse que nous n’avons en aucun cas le droit d’en parler.

Adron les observa tous pendant un instant, comme s’il essayait de lire la réponse sur leurs visages.

— Nous souhaitons également exprimer notre gratitude envers Son Altesse, pour son accueil chaleureux.

— Oui, répondit Adron, brièvement.

Il était de toute évidence mécontent des réponses qu’il recevait, mais il ne trouva aucun prétexte pour insister et avoir de plus amples informations.

— Très bien. Faites-moi au moins l'honneur de passer par les cuisines pour vous faire servir tout ce dont vous aurez besoin pour le voyage.

— Votre offre est extrêmement généreuse, déclara Aerich, et nous acceptons, pour faire honneur à votre bonté.

— Tant mieux, répondit Adron.

Puis il soupira, leur souhaita un bon voyage et se retira. Quand il fut parti, Uttrik s'inclina profondément devant Kathana qui s'inclina brièvement en retour.

— Allons, dit-elle.

Ils se mirent en selle et partirent en prenant soin de s'arrêter aux cuisines pour se fournir en pain, fromage, fruits et autres viandes séchées. Après cette pause, qui ne dura qu'un petit quart d'heure, ils prirent la route. Khaavren et Aerich se mirent en tête du petit cortège, suivis par Tazendra et Uttrik. Pel et Kathana, accompagnés par Mica, fermèrent la marche. Ils passèrent sous l'arche de Châteaurouge et prirent la route qui menait à Bengloarafurd.

— Khaavren, mon ami, commença Aerich, permettez-moi de vous dire que je vous trouve bien sombre, aujourd'hui.

— Oui, c'est vrai. Et je ne vois aucune raison de ne pas l'être. Soit Kathana va tuer Uttrik, pour qui je commence à avoir une profonde amitié ; soit Uttrik va tuer Kathana et j'aurai trahi la promesse faite à Illista. Ou alors, personne ne tuera personne et je trahirai mon serment, parce que je n'ai aucune envie de l'arrêter.

— Mon jeune ami, soupira Aerich, vous vous inquiétez beaucoup trop !

— Parce que vous trouvez qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter ?

— Un grand nombre de lieues nous sépare de la ville et je suis intimement persuadé que d'ici là, vous aurez une brillante idée.

— Pourtant, je vous assure que je n'en ai aucune. C'est comme si ma réserve à idées s'était épuisée pour les années à venir. Non, s'il faut trouver une idée, cela viendra de quelqu'un d'autre que moi.

— Il y a toujours les dieux. Et s'ils échouent...

— Oui ?

— Alors il y a toujours le hasard, la chance, les coups de tête, les caprices de la vie, ou tout ce que vous voudrez.

— Je devrais mettre mon bonheur entre les mains des hasards du destin ?

— Mon ami, n'est-ce pas là ce que nous faisons à tout instant ?

— Peut-être, mais vous me pardonnerez tout de même, cher Aerich, si cela ne me reconforte guère.

— Qui a parlé de réconfort ? Je crois que... et puis non, vous vous êtes résigné à la défaite, vous n'avez donc pas besoin de mes conseils. C'est vrai que l'on ne prête pas souvent attention aux conseils que l'on nous donne, et encore moins quand ils sont bons.

— Parce que vous avez un conseil à me donner ?

— Quelle importance, si vous baissez les bras ?

— Eh bien, si vous avez un conseil, je vous déclare que je n'abandonnerai pas avant d'avoir entendu ce fameux conseil. Et si je pense qu'il est bon, alors je le suivrai.

— Vous voulez donc connaître mon plan ?

— Par les bottes de Kieron ! C'est ce que je vous demande depuis une heure !

— Très bien, alors au lieu de prendre cette route, tournez plutôt au nord.

— Au nord ?

— Exactement.

— C'est cela, votre conseil ?

— Absolument.

— J'avoue que je ne vois pas bien comment ceci va résoudre mon problème.

— Je vais vous l'expliquer.

— J'avoue que je suis impatient d'entendre la suite.

— Le domaine du seigneur Adron s'avance plus loin au nord que dans les autres directions.

— Oui, et ?

— C'est tout.

— Comment, c'est tout ?

— Oui. En voyageant ainsi, d'un pas régulier, mais lent, nous avons trois bonnes journées devant nous, pendant lesquelles beaucoup de choses peuvent arriver. Peut-être que Kathana mourra, ou peut-être qu'Uttrik mourra. Peut-être que nous mourrons tous ou peut-être que Kathana et Uttrik deviendront amis. Ou alors, peut-être que nos chevaux vont...

— Oui, je crois que j'ai compris et j'avoue qu'il y a une certaine sagesse dans votre plan. Mais comment vais-je expliquer ce changement d'itinéraire à Kathana et Uttrik, qui sont tous les deux impatients d'en finir ?

— C'est très simple, mon cher Khaavren. Avez-vous oublié notre mission ?

Notre mission ? Arrêter Kathana ? Je vous assure que j'y pense suffisamment pour que...

— Mais non, la mission que le capitaine nous a confiée.

— Oh, j'avais complètement oublié cette mission.

— Je vous prie de vous la remémorer.

— Oui, ça y est, c'est revenu.

— Formidable.

— Mais, comment allons-nous expliquer que nous allons prendre ce nouvel itinéraire, ou plutôt que nous venons de le prendre, puisque je viens juste de diriger mon cheval sur cette route qui mène au nord ?

— C'est très simple. Champoiré s'étend au nord, et l'endroit où nous devons aller jouxte directement le pays Korio, l'extrémité nord du domaine du seigneur Adron.

— C'est le plus court trajet ?

— Oui et non.

— Pardon ?

— C'est le plus court trajet si nous voulons y aller à cheval.

— Et si nous préférons marcher ?

— Oh, nous pourrions y être demain, peut-être même à la fin de la journée, si nous nous pressions un peu.

— Mais nous ne sommes pas du tout pressés, précisa Khaavren.

— Vous avez raison.

— Et puis nous préférons y aller à cheval.

— Je pense aussi.

— Je comprends, maintenant.

— Donc, vous avez cessé de vous inquiéter ?

— Pas encore tout à fait, je l'avoue.

— Tant pis, alors.

— Mais c'est vrai que je m'inquiète moins qu'il y a quelques minutes, tout de même.

— Bien. Profitons de la balade, dans ce cas. Regardez cette belle journée et ces splendides montagnes que nous allons, il me semble, grimper dans quelques minutes, après que nous aurons passé ce rocher.

Quand ils décidèrent de faire une pause, Uttrik les questionna sur le trajet qu'ils avaient pris et Kathana lui fit écho. Aerich leur expliqua calmement qu'ils devaient accomplir la mission que leur avait confiée leur capitaine et que pour cela, ils avaient dû prendre cette route. Puis il termina en leur

disant qu'ils n'auraient qu'à s'entre-tuer dans un jour ou deux. Ils ne furent, ni l'un ni l'autre, satisfaits de cette nouveauté dans le plan, néanmoins, quand ils virent que les quatre Gardes étaient déterminés à suivre cette route, ils furent bien forcés de les suivre.

Ils passèrent la nuit dans la montagne, serrés devant un grand feu de bois humide qu'ils avaient allumé à grand renfort d'épines de pins. Ils demeurèrent éveillés avec ce sentiment de vigueur que seule une nuit en montagne peut offrir. Au matin, ils déjeunèrent de pain et de fromage de chèvre que le seigneur Adron avait intelligemment pensé à leur donner. Ils passèrent ensuite une journée fort tranquille qui les amena jusqu'à la vallée entre Bli'aard et Kieron. C'est là que trônait majestueusement le Mur-de-Fer, cette immense dalle de pierre posée verticalement. Elle avait dû être créée par les dieux dans une vaine tentative de garder les Orientaux et les Dragaerans bien séparés.

Cette tentative aurait pu être efficace s'il n'y avait pas eu la rivière de l'Est qui s'était frayée un passage à travers le mont Kieron jusqu'à ce grand et vert plateau fertile, accessible autant par l'est que par l'ouest. C'était, sur toute la longueur des montagnes orientales, l'un des seuls points accessibles permettant la rencontre de ces deux civilisations – si nous pouvons employer ce mot pour décrire le mode de vie des Orientaux.

Le soir venu, pendant qu'ils se préparaient à coucher dans cette vallée plus tempérée, Kathana prit son carnet de croquis et son crayon et fit quelques esquisses du Mur-de-Fer. Uttrik, quant à lui, observa la noirceur de ce ciel vide, comme pour tenter d'y lire un présage ou un signe que lui enverraient ses ancêtres. Aerich s'assit près du feu avec son crochet, Pel écrivit une lettre à quelqu'un dont il ne souhaita pas divulguer l'identité, Khaavren se perdit dans ses pensées et Tazendra dormit.

Les dernières lueurs du crépuscule suivaient le tracé de la rivière de l'Est pour aller se perdre derrière la vallée, quand Kathana sursauta.

— Oh ! Qu'est-ce que c'est ?

Khaavren, qui prenait manifestement moins de plaisir dans son activité que les autres et qui pouvait, également, être plus facilement interrompu, s'approcha.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda-t-il.

— Je n'ai rien trouvé, Khaavren, mais j'ai vu quelque chose.

— Eh bien, alors, qu'avez-vous vu ? s'enquit Pel.

Il avait levé les yeux de sa correspondance, avec un certain agacement.

— Je ne pourrais pas vous répondre exactement, mais j'ai vu quelque chose bouger entre ces rochers.

— La montagne n'est pas déserte, reprit Khaavren. Il y a, par exemple, les norskas...

— Non, c'était plus gros qu'un norska.

— Il y a des dragons.

— C'était plus petit qu'un dragon.

— Il y a des dzurs et des tiassas.

— Ça ne marchait pas sur deux pattes.

— Alors, peut-être un darr.

— Pas dans ces montagnes.

— Il y a des ours dans ces montagnes.

— Les ours ne portent pas de chapeau.

— Alors, c'était peut-être un homme.

— C'est ce que je pense aussi, reprit Kathana. Un homme qui, manifestement, souhaitait rester caché si l'on considère que je n'ai pu l'apercevoir que très furtivement et qu'il n'a pas... Ah, le voilà encore.

— Effectivement, confirma Khaavren, j'ai vu quelque chose, également. Vous pensez que c'est un bandit ?

— Les bandits portent du rouge et de l'argent, d'habitude, n'est-ce pas ? Kathana avait les yeux qui pétillaient particulièrement.

— Par l'éclair ! s'écria Pel. Un Tsalmoth !

— Mais, demanda Uttrik, que viendrait faire un Tsalmoth dans ce coin ? Tazendra ouvrit les yeux.

— Nous surveiller, je dirais.

— C'est assez incongru, remarqua Aerich.

— Oui, je me demande bien qui c'est, continua Kathana.

— Je crois que j'ai une petite idée, répliqua Pel.

— Laquelle ?

— Monsieur Guirland.

— Guirland ? s'exclama Khaavren. Le favori ?

— Le messenger, répondit Pel.

— Vous avez raison. Nous savons qu'il est dans la région. Mais qu'est-ce qu'il peut bien faire ?

— Il nous espionne, répondit Pel.

— Pourquoi donc ?

— Mais pour nous attaquer.

— C'est vrai que nous avons déjà été attaqués plusieurs fois depuis notre départ de la maison, admit Tazendra.

— Pourquoi cela ? interrogea Kathana.

— Ah, ça. Je peux vous assurer que nous n'en avons pas la moindre idée.

— C'est monsieur Guirland qui dirigeait ces attaques ?

— Ma foi, c'est possible, répondit Pel.

— Demandons-le-lui, proposa Kathana.

— Nous devons le trouver, d'abord répondit Uttrik.

— Ça va être difficile, dit Pel. Il fait déjà nuit et nous ne serons pas capables de voir grand-chose, passées les lueurs de notre feu.

— Pas du tout, s'exclama Tazendra. Vous oubliez que je suis mage ?

— Vous pouvez éclairer la zone où il se cache ? demanda Kathana.

— Ce n'est pas impossible.

— Ce serait, en effet, plus pratique d'avoir de la lumière.

— Alors, allons-y.

Tazendra se leva et tira son épée.

— Mais que ferons-nous de plus quand nous aurons de la lumière ? demanda Pel. Je suis sûr qu'ils sont tous prêts à nous massacrer et je ne crois pas que nous aurons autant de chance que la dernière fois.

— Oh, soupira Tazendra. Khaavren trouvera bien quelque chose.

— Je vous assure que j'ai totalement épuisé mon stock d'idées.

— Alors, quelqu'un d'autre s'en chargera, répondit Aerich d'un ton ennuyé. Lumière, s'il vous plaît.

— Mais, reprit Khaavren, ils sont peut-être une armée entière, prêts à nous sauter dessus et je n'ai pas franchement envie, pour une fois, d'affronter une armée sans en avoir une autre à mes côtés.

— Je crois que vous venez de me donner une idée, s'exclama Tazendra.

— Ça ne me surprend pas, confia Aerich. J'ai toujours su que vous vous sous-estimiez en matière d'idées, juste parce que vous êtes, parfois, plus lente que d'autres en matière de compréhension.

— Donc, vous pensez que les idées et la compréhension ne sont pas interconnectées ?

— Où avez-vous appris ce mot, Tazendra ? interrogea Pel.

— Aucune idée.

— Si je puis me permettre, interrompit Uttrik, je croyais que vous aviez dit que vous aviez une idée.

— Allons, continua Kathana. Écoutons cette idée avant que l'on ne nous attaque et que l'on ne devienne, comme nos âmes, immatériels.

— Mais, insista Uttrik, ne vient-elle pas juste de dire qu'elle n'avait aucune idée ?

Tazendra ignore la remarque d'Uttrik.

— Je vais vous la dire, mais d'abord qui a la voix la plus forte ?

— Moi, répondit Kathana.

— Très bien, alors voici.

Elle ébaucha rapidement son plan, auquel Uttrik et Kathana firent quelques rajouts avant d'être d'accord.

— Faites votre lumière, maintenant, s'exclama Kathana.

— Très bien.

Alors qu'il serait très facile de relater les faits qui suivirent, comme par exemple l'invocation de ce sort très simple, nous devons admettre que nous avons trouvé plus amusant de remettre cette description à plus tard ; ou plus précisément de la raconter par des moyens détournés. Conscient que l'amusement de l'auteur n'est pas une raison suffisante pour prendre un raccourci dans le récit, nous tenons à vous assurer que nous avons également une autre raison. Il est de notre devoir de vous narrer une autre conversation, qui relate les événements que nous avons annoncés.

Il semblerait donc, qu'en épiant cette conversation, avec l'autorisation de nos lecteurs, en vertu du fait qu'ils accompagnent l'historien dans ses recherches, nous pourrions, en une seule scène, nous libérer de deux obligations ; d'abord un sacrifice, si on peut appeler cela ainsi, au dieu de la Concision. Tous les historiens, et d'ailleurs tous ceux qui vivent de l'écriture de récits, se doivent de lui vouer un culte et de l'adorer. Mais nous ne pouvons pas trop en parler ici.

D'ailleurs, honorons tout de suite le dieu susnommé afin de ne plus nous perdre dans d'interminables explications et pour nous retrouver, avec nos lecteurs, devant Châteaurouge, deux lieues en arrière, mais une heure après. Monsieur Guirland (Pel ne s'était pas trompé en identifiant le Tsalmoth) fixait le disque d'or que nous l'avons vu recevoir de Seodra.

Quelques instants plus tard il lui sembla entendre sa voix.

— C'est vous, Guirland ?

— Oui, maîtresse.

— Vous avez quelque chose à me dire ?

— Oui, maîtresse.

— Vous avez donc accompli votre devoir ?

— Pas encore, maîtresse.

— Pardon ? Mes explications n'étaient pas assez claires, peut-être ?

— Oh si, maîtresse. Elles étaient limpides, seulement...

— Quoi ?

— Seulement, nous avons été trahis, maîtresse.

— Trahis ? C'est impossible !

— C'est la vérité.

— Par qui ?

— Ça ne peut être que par le propriétaire de la maison avec les pierres en forme de dents crochues, maîtresse.

— C'est complètement absurde. Avouez, Guirland, que vous avez lamentablement échoué.

— Peut-être, maîtresse. Mais nous avons quand même été trahis...

— Arrêtez avec ce mot. Guirland.

— Il ne vous plaît pas, maîtresse ?

— Je n'ai aucun problème avec ce mot.

— Alors quoi ?

— Alors c'est son utilisation, dans cette histoire, qui me dérange.

— Oui, mais je m'y tiens, madame.

— Et moi je déclare que c'est parfaitement impossible.

— Alors, laissez-moi vous raconter ce qu'il s'est passé, ainsi vous pourrez en juger par vous-même.

— Faites vite, alors.

— Tout de suite, madame.

— Allez-y.

— Bien, après l'échec de notre attaque, à la sortie du *Signe Peint*...

— Je ne comprends d'ailleurs toujours pas cet échec, Guirland.

— Moi non plus, maîtresse.

— Très bien, continuez.

— Oui. Vous m'avez donc demandé d'aller ramener le sceau au seigneur Adron.

— Et vous l'avez fait ?

— Bien sûr.

— Et il vous a invité à rester ?

— Oui, madame. Exactement comme vous l'aviez prévu.

— Vous êtes resté ?

— Non, madame. Vous m'aviez donné l'ordre de prétexter que je devais rejoindre l'empereur de toute urgence. C'est ce que j'ai fait et je me suis excusé.

— Très bien. Et vous lui avez donné la lettre de Sa Majesté ?

— Non, je l'ai encore avec moi, selon vos ordres.

— Très bien. Continuez.

— Ensuite je me suis rendu dans un petit hameau, en contrebas de Châteaurouge, qui s'appelle Quatre-Voies et j'y ai repéré une maison très banale, avec seulement trois grosses pierres à l'entrée, pointues et aiguisées comme des dents crochues.

— Vous avez une excellente mémoire. Guirland.

— Je peux toujours me fier à elle, madame.

— Vous avez trouvé la maison ?

— Exactement comme vous l'aviez dit.

— Et vous avez parlé à celui qui était à l'intérieur ?

— J'ai fait plus que lui parler. Comme convenu, je lui ai montré ce disque qui me permet de communiquer avec vous, maîtresse.

— Parfait. Qu'a-t-il dit ?

— Il s'en est totalement remis à moi, ou plutôt, à vous.

— Bien. Et qu'avez-vous fait, ensuite ?

— Je lui ai ordonné de me fournir une pierre de feu, suffisamment chargée pour terrasser neuf hommes.

— Pourquoi neuf ? Ils n'étaient que cinq, avec un valet.

— Il vaut toujours mieux se préparer à quelques imprévus, madame.

— Oui, pourquoi pas. Continuez. Il vous a donné la pierre ?

— Dans la minute, madame. Il en avait apparemment déjà une de prête.

— Et ?

— Et je lui ai demandé de réunir soixante guerriers en qui il avait confiance, puis de m'accompagner avec eux pour enfin se servir à la fois de la pierre et des guerriers, contre ceux que j'avais indiqués.

— Continuez.

— Il a juste demandé la permission de partir chercher ses amis et des provisions pour la route.

— Il a posé des questions ?

— Il a demandé combien de temps nous serions partis, pour qu’il puisse s’équiper en fonction.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Que je n’en avais aucune idée.

— Je vois, continuez.

— Ça n’a pas eu l’air de le déranger plus que ça. Il a réuni ses troupes et nous sommes partis.

— Combien de temps a-t-il mis à réunir ses amis ?

— Pas loin de trois heures, maîtresse.

— Ensuite ?

— Nous sommes partis, maîtresse.

— Eh bien, racontez-moi le voyage.

— Le lendemain matin, madame, depuis notre cachette qui surplombait la forteresse de Châteaurouge, nous les avons vus partir tous les six.

— Par six, vous voulez dire tous les cinq et le valet.

— Je vous demande pardon, madame. Ils étaient six, plus le valet.

— Comment ça, ils étaient six ?

— Je les ai comptés plusieurs fois, pour vérifier qu’il n’y avait pas d’erreur.

— Bon, et alors ?

— Alors ils étaient six, le valet en plus.

— Mais qui était le sixième ?

— La baronne Kaluma, Kathana e’Marish’Chala.

— Quoi ? Elle voyageait avec eux ?

C’était exactement comme j’ai eu l’honneur de vous le raconter.

— Vous saviez qu’il ne fallait pas la tuer, j’espère.

— Sitôt eus-je repéré sa présence que j’informai mon bataillon, si je puis dire, qu’il était hors de question de la toucher.

— C’est bien.

— Mais j’ai l’honneur de vous informer, madame, que ça n’a eu aucune espèce d’importance.

— Comment cela ?

— Nous n’avons réussi à en toucher aucun, de toute façon.

— Quoi ? Ils avaient une protection ?

— Oh oui, maîtresse, la meilleure.

— À savoir, Guirland ?

— Ils commandaient une armée.

— Une armée ?

— Un régiment, si vous préférez, prêt à nous tendre une embuscade.

— Ils vous ont attrapés ?

— Non, nous avons réussi à fuir sans trop de dégât.

— Mais, comment est-ce possible ?

— Eh bien, nous étions en train de prendre position autour de leur campement, près du Pont Flottant.

— Oui, je connais l’endroit. Comment vous êtes-vous positionnés ?

— Nous les avons encerclés, madame.

— Quelle heure était-il ?

— C’était la tombée de la nuit.

— Le moment idéal pour lancer une attaque.

— C’est aussi ce que j’ai pensé, maîtresse.

— Et alors ?

— C’est à ce moment-là, madame, juste au moment où j’allais décharger ma pierre et que nous allions partir à l’assaut que...

— Une pierre lourdement chargée et soixante hommes, n’est-ce pas ?

— Oui, exactement. À cet instant, le ciel s’est éclairé et au lieu d’être cachés, nous nous sommes retrouvés en pleine lumière.

— Oui, les bases de la magie. C’est tout ?

— Pas du tout.

— Quoi, alors ?

— À cet instant, nous fûmes attaqués par un régiment.

— Vous avez été attaqués ?

— Oui. En tout cas, ordre avait été donné.

— Par qui ?

— Je crois avoir reconnu la voix de la baronne Kaluma.

— Et quel était-il ?

— Elle déployait ses forces en vue d’une contre-attaque.

— Comment s’y est-elle prise ?

— D’abord, elle a crié aux lanciers de se mettre en position.

— Des lanciers ?

— Oui, maîtresse.

— Ensuite ?

— Elle a ordonné à ses archers de tenir leur position.

— Des archers ? Vous êtes sûr ?

— Elle criait très fort, maîtresse, pour que toute son armée puisse l’entendre. Et par conséquent, nous l’entendions très bien, aussi.

— Bon, et ensuite ?

— Elle a commandé à la cavalerie de se préparer à charger.

— C’est tout ?

— Non. Elle a également ordonné à ses magiciens de préparer des contre-sorts, au cas où ils en auraient eu besoin et aussi pour en envoyer pendant l’attaque, si j’ai bien compris. J’en ai conclu qu’ils devaient être un certain nombre, tout de même.

— Des magiciens ?

— Il y avait des éclairs, assourdissants et aveuglants et je ne vois pas autre chose que la magie pour créer les explosions que nous avons vues.

— Mais, vous avez vu des flèches ? Ou des lances ? Ou même des chevaux ?

— Madame, nous étions vraisemblablement pris en embuscade et, pour éviter un massacre, j’ai ordonné la retraite, immédiatement.

— Et vos hommes ont obéi ?

— Plus que ça, même. La plupart avaient déjà fui avant que j’en donne l’ordre.

— Je vois.

— Mais, pendant que nous tentions de fuir, certains de nos hommes ont dû traverser un régiment ennemi, car trois ne revinrent jamais.

— Trois de vos hommes ?

— Madame, nous avons donc forcément été trahis.

— Vous avez raison, Guirland. Vous avez été trahi.

— Je suis ravi que vous ayez fini par comprendre, madame.

— Je peux faire mieux que ça même. Je peux vous dire qui vous a trahi.

— Je suis impatient de l'apprendre.

— C'est votre propre bêtise qui vous a trahi, Guirland.

— Pardon... ?

— Il n'y avait ni lanciers, ni piquiers. Il n'y avait aucun archer, ni aucun magicien et encore moins de cavalerie. Il n'y avait qu'un dragonoble à l'esprit vif qui avait repéré votre attaque, un mage qui connaît le sort de lumière et un imbécile qui croit tout ce qu'il entend.

— Mais les lumières, et les explosions...

— Quelles explosions ? N'importe quel magicien amateur peut créer des éclairs qui font du bruit.

Quelqu'un a-t-il été blessé pendant les explosions ?

— Eh bien, non. Mais...

— Taisez-vous, crétin. Je dois réfléchir aux nouvelles mesures à prendre.

— Très bien, maîtresse. Et moi, que dois-je faire ?

— Vous ? Quand j'aurai réfléchi, je vous ferai parvenir mes nouvelles instructions.

— Et je m'en chargerai, madame.

— J'espère bien, Guirland.

— Quand dois-je vous recontacter ?

— Donnez-moi deux heures.

— Au revoir, alors, madame.

Ainsi, avec la permission de nos lecteurs, nous allons pouvoir laisser Seodra réfléchir à son nouveau plan, pendant que nous suivrons nos amis pour traverser le Pont Flottant et le mont Kieron et ainsi de suite, jusqu'à Champoivré.

Chapitre Vingt-Septième

Dans lequel il arrive que certaines personnes sont malheureuses par compassion, quand d'autres le sont par anticipation.

Il était impératif d'emprunter le Pont Flottant pour passer la rivière de l'Est, trop froide pour être traversée à la nage et bien trop tumultueuse. À l'époque des Guerres pionnières, Duraj e'Kieron, duchesse du Guet-des-Orientaux, avait réussi cette prouesse technique qui permettait l'accès aux forts et aux bastions que les rebelles avaient bâtis le long des côtes du mont Kieron. Précisons tout de suite que le pont ne flotte pas réellement, mais qu'il est tellement bas qu'en le regardant soit du mont Kieron, soit du mont Bli'aard, il donne l'impression de flotter sur l'eau. Cet effet était, de plus, renforcé par l'étrange forme de la construction – mystère que nous vous proposons de résoudre.

On avait entendu beaucoup de choses sur la forme du pont – des torsions, des virages, des essies et des demi boucles. Par exemple, un bruit courut que sa forme avait été causée par un sort de préservation du bois, qu'on lui avait jeté. On raconte aussi que c'était pour faire peur à l'ennemi, pour qu'il ne l'emprunte pas. Nous avons entendu aussi que l'ingénieur qui l'avait dessiné avait un penchant pour la bouteille et les herbes étranges, et que son analyse s'en serait trouvée un brin faussée. Il existe bien d'autres histoires, toutes aussi loufoques.

Pourtant, il suffit de lire les lettres et le journal de dame Duraj à cette époque, quand les guerres faisaient rage, pour comprendre que les ingénieurs qui construisirent le pont furent en permanence assaillis par les rebelles. Les attaques se faisaient par des charges d'infanterie, des tirs de flèches ou de boulets de catapulte et bien d'autres choses. L'idée d'un pont permanent n'avait pas du tout germé dans l'esprit de la duchesse ; elle voulait simplement accéder à l'autre rive le plus vite possible. Elle décida donc de faire venir des rochers du mont Bli'aard et de les jeter, ou de les tirer dans l'eau. Ensuite, elle fit poser des planches par-dessus, suivant la manière dont ils étaient tombés. C'est ainsi que Duraj put faire ouvrir une brèche jusqu'au mont Kieron.

Par la suite, ils ne purent jamais reconstruire le pont proprement. Il fallut d'abord le garder intact pour une éventuelle retraite, puis il dut être consolidé pour permettre l'arrivée des renforts et enfin il fallut l'agrandir pour le passage des chariots de ravitaillement. Avant la fin de la guerre (en fait, juste après l'abdication de l'empereur issola Juzai XI), Duraj ordonna à ses hommes de fixer des cordages pour permettre le passage d'une ambulance. Quand la guerre fut presque terminée, le pont était donc toujours fait de bois et de cordes. Il fallut attendre vingt ou trente ans pour voir l'apparition de la première poutre métallique. Personne ne songea, à cette époque, à redessiner le pont, à cause du travail titanesque qu'il aurait fallu pour dégager le premier, qu'il était nettement plus simple de renforcer (bien que plus coûteux en matériaux). Quand les rochers, qui servaient au support du pont, commencèrent à s'enfoncer un peu plus dans l'eau, ils furent remplacés, d'abord par des piliers de bois, puis par des entretoises de métal et enfin par des briques qui furent reliées à la structure par d'épaisses chaînes en fer.

Au final, on avait construit un pont bien étrange, aux courbes et aux angles improbables, trois fois plus long, si on l'étirait complètement, que la distance qu'une flèche pouvait parcourir. En conséquence, au plus fort de la saison des pluies, la surface du pont était recouverte d'eau et personne ne pouvait prétendre le traverser les pieds au sec. D'ailleurs, les années particulièrement pluvieuses, il

devenait inaccessible pendant plusieurs semaines.

Le pont est connu pour un tas de raisons. D'abord, par exemple, pour son rôle déterminant dans les Guerres pionnières, dont nous avons déjà eu l'honneur de parler. Puis, il y eut toutes ces personnes qui se suicidèrent à côté, en particulier les amoureux qui sautèrent de la dent du Deppa dans l'eau glacée que le pont enjambe. Parmi ces couples, il y eut Charola le noble Issola et son tendre amour tiassa, Auri, comme le raconte la fameuse ballade qui porte leurs noms. Un nombre incalculable de duels eurent également lieu sur ce pont et nous ne les citerons pas tant la liste est longue. Néanmoins, il faut préciser que c'est sur le Pont Flottant que le poète Barrack et son principal critique, V'rono, se tuèrent l'un et l'autre pour mettre fin à presque deux millénaires de blocus artistique. Nous pouvons d'ailleurs ajouter que le critique Nora, témoin impérial, écrivit avec ironie sur ce duel : « La mort de Barrack fut aussi dramatique que le permit son âge, mais il souffrit d'avoir laissé sa pompeuse grandiloquence imprégner jusqu'à son dernier geste ; tandis que V'rono semblait incapable de mettre ses idées inébranlables et définitives de côté pour comprendre ce que son adversaire était en train d'achever ; assez curieusement, le résultat fut donc artistiquement plutôt convaincant. »

Ce fut donc sur ce pont que nos amis passèrent après avoir échappé à l'étau ennemi, ou plutôt après avoir fait fuir l'étau ennemi. Ils descendirent de leurs chevaux et les firent marcher à côté d'eux le long de l'étrange construction (une autre raison de la renommée du pont était liée au fait qu'il énervait et qu'il excitait les chevaux. C'est comme cela que le cavalier Joroli de Bridenval s'était noyé).

— Alors, nous sommes d'accord n'est-ce pas, pour dire que Tazendra est ingénieuse ?

— Absolument, répondirent les autres.

Tazendra les salua.

— Nous devons ajouter que Kathana est courageuse, dit-elle.

— Et qu'elle a le regard affûté, précisa Khaavren.

— Par les dents du norska ! s'exclama Pel. Vous avez ô combien raison ! Je serais éparpillé comme un jeu de quilles, à l'heure qu'il est, si elle n'avait pas vu ces brigands qui s'apprêtaient à nous sauter dessus, quand nous pensions que tout était enfin terminé.

— Et j'aurais eu le crâne fendu en deux, ce qui m'aurait empêché de réfléchir, si elle n'avait pas si élégamment tué celui qui m'avait attrapé par-derrière.

Le Tiassa s'inclina devant Kathana.

— Et, ajouta Uttrik, même s'il me coûte de l'admettre, j'ai pu constater qu'en faisant cela, elle s'était exposée aux attaques de trois hommes, qui l'auraient sûrement blessée à mort si Tazendra ne l'avait pas aidée comme l'aurait fait une amie.

Il salua lui aussi Kathana, même s'il n'y mit pas le même entrain.

— C'est gentil, mais je crois, répliqua l'artiste, que nous devrions plutôt nous demander pourquoi nous avons été attaqués pour, plus tard prévenir d'autres échauffourées.

— Oui, c'est vrai, répondit Tazendra. Peut-être que la prochaine fois, ils auront une armée entière.

Et ils ne se feront sûrement pas avoir deux fois de suite.

— Nous pourrions demander de l'aide au seigneur Adron, qui est un ami de Kathana, et qui a lui aussi une armée.

— J'aurais horreur de faire cela, répondit-elle. Une telle chose compromettrait sa position dans le bras de fer qui l'oppose à l'empereur pour la possession de Champovré. Il m'enverrait, sans aucun doute, de l'aide si je lui en demandais, mais ce serait cruel de ma part.

— Alors, nous n'en ferons rien, conclut Aerich.

Ce fut comme si d'évoquer la possibilité que l'on puisse manquer de respect à l'héritier dragon mettait un terme définitif à cette conversation.

— Je ne crois pas que nous ayons besoin d'aide, de toute manière, déclara Uttrik.

— Comment cela ? s'enquit Pel. Expliquez-vous.

— Demain, nous arriverons à Champoivré.

— Oui, et alors ?

— Et alors Kathana et moi-même aurons l'honneur de croiser le fer et il me semble que, quelle que soit l'issue du combat, les survivants n'auront nul besoin de s'attarder dans le coin. Et d'ailleurs, peut-être même que la cause de ces attaques aura été annulée.

— Ah, admit Kathana, il y a du vrai dans ce que vous venez de dire.

— Nous arrivons au bout du pont, lança Khaavren. Je vous propose que nous remontions en scelle et que nous continuions notre route.

Ils écoutèrent cette excellente suggestion et suivirent la route qui menait vers la montagne, abrupte, comme celle de Châteaurouge, mais parfaitement praticable à cheval.

Khaavren prit la tête de la troupe. Pendant un instant, Aerich l'accompagna mais, grâce à sa grande sensibilité, il comprit que le Tiassa préférait rester seul avec ses pensées, aussi fit-il ralentir son cheval et se mit-il au niveau de Tazendra et d'Uttrik. Ils étaient tous les deux en pleine discussion, comparant les mérites de toutes les sortes d'étriers utilisés pour les duels à cheval (qui n'étaient pas encore totalement tombés en désuétude). Aerich les stupéfia par son savoir en la matière et par sa sagesse quant à la nécessité de faire la comparaison entre le style d'étrier utilisé par les officiers de cavalerie et ce qu'ils en attendaient, en terme de performance. Mais comme nous suspectons que nos lecteurs ne sont pas particulièrement intéressés par le sujet, nous allons retourner auprès de Khaavren, dans sa tunique bleue et blanche, sa cape dorée flottant derrière lui, qui ruminait ses pensées en un long monologue.

Bon, se disait-il, il faut que je choisisse entre trahir mon empereur et trahir mon amour. Remarque , dit comme cela, le choix paraît beaucoup plus simple : l'amour d'un pauvre Garde doit passer après les besoins de l'Empire. C'est ainsi que vivent les hommes sous sa bannière. Mais non, il faut que je réfléchisse encore. Ce n'est pas un choix entre l'amour et l'Empire, mais entre deux serments que j'ai prêtés et qui se contredisent l'un et l'autre. Il faut que je décide lequel des deux je vais devoir renier. Renier ! Que voilà un bien vilain mot. Et pourquoi devrais-je renier ? Parce que ma bouche a fait une promesse que mon cœur lui a dictée, sans avoir consulté mon cerveau, qui ne l'aurait certainement pas laissée passer. C'est le propre de mon cerveau que de garder un œil sur ma bouche, alors que mon cœur devrait se contenter de pomper le sang et de le renvoyer dans tout mon corps. De toute façon, une chose est évidente : il est immensément plus important de tenir une promesse faite à son empereur qu'une faite à son amour.

Mais si c'est vrai, pourquoi mon cœur pense-t-il différemment ? Non, c'est très simple, c'est parce que mon cœur est honteux de ce qu'il a fait et qu'il n'irrigue plus mon cerveau. Du coup, au lieu de réfléchir sereinement, mon cerveau est parfaitement embrouillé et confus. Peut-être aurai-je la chance que mon cœur, lors de notre prochaine incartade, refuse d'irriguer mon bras et se fasse percer de toutes parts. Mon dilemme prendrait ainsi fin. Ce serait une drôle de fin, d'ailleurs. Les serments doivent venir de quelque part, et mon cœur sait qu'il n'a aucun rôle à y jouer, surtout quand il contredit ceux qu'a faits mon cerveau, ou au mieux, mes tripes.

Dans un cas, mes choix me feront mal au cœur, et dans un autre, soit j'aurai une douleur aux tripes, soit j'aurai des migraines. J'ai déjà eu mal au ventre et j'ai déjà eu des migraines, peut-être qu'il est temps d'avoir mal au cœur, comme ça, j'aurai connu la souffrance dans toutes les parties majeures de mon corps. Bah, comme dirait Aerich, il doit y avoir un meilleur moyen de faire un choix que de déterminer où l'on veut avoir mal. Tiens, c'est une question intéressante ; examinons-la de plus près.

Vivre, c'est être confronté à des choix. Sans doute parce que la mort ne confronte à aucun choix, sauf à ceux qui existent derrière les Portes de la Mort. Mais les philosophes croient que ce ne sont que la répétition de ceux que nous avons faits dans la vie.

Dans ce cas, si la vie est faite de choix, pour la plupart difficiles, quelqu'un aurait dû écrire un

manuel sur l'art de prendre des décisions. Mais non, j'ai oublié quelque chose. On a tous notre méthode ; c'est juste qu'on ne le sait pas, c'est tout. Alors, quelle est ma méthode ? C'est simple : ne jamais prendre de décision, s'inquiéter comme un chien devant un fouet et enfin, par les jarretières d'Undauntra, commettre des actes haïssables que je n'aurais jamais imaginés il y a un mois, ou pire, ne rien faire du tout. Pardi ! Ce n'est pas comme ça que l'on vit !

Mais pour en revenir à la question, il doit y avoir un moyen clair et explicite de décider quelle obligation doit supplanter l'autre. Pourtant, la plupart du temps il n'y en a pas. Par exemple, dans ce cas précis, trahir mon amour m'infligera, et à elle aussi, j'en suis sûr, une grande souffrance. En revanche si je trahis l'empereur, ça ne créera aucun dommage à l'Empire, ça va juste énerver légèrement un homme comme moi, sauf qu'il a l'Orbe au-dessus de sa tête et moi je n'ai que des nuages noirs qui n'arrêteront pas de faire tomber des gouttes de pluie jusqu'ici ce qu'on soit assez haut et qu'ils fassent tomber des flocons de neige. Pardi ! Si la nature ne peut pas se décider entre des choix simples, comme faire pleuvoir, neiger ou grand beau, comment puis-je faire un choix moral, sachant que je souffrirai quelle que soit la décision ?

Comment quelqu'un peut-il prendre une décision quand il n'y en a aucune de bonne ? Mais il me semble que ma mère, et mon père, qui eurent la charge de m'éduquer, auraient pu me donner la réponse à cette question ; à moins que ce soit le genre de leçon qui s'apprend mais qui ne s'enseigne pas. Dans ce cas, je serais un idiot de penser que je peux simplement décider. Je dois tracer ma route et apprendre les leçons de la vie, qui reste la meilleure conseillère, je crois, pour celui qui est prêt à l'écouter.

Khaavren arrêta son monologue à cet instant, car il vit que Mica s'était approché de lui et qu'il le regardait avec tristesse, lui qui avait habituellement un sourire communicatif.

— Eh bien, s'exclama le Tiassa, tu as l'air bien morne.

Khaavren était ravi de pouvoir se changer les idées, ne serait-ce qu'avec la détresse d'un autre.

— Vous avez raison, monsieur.

— Quelle est la raison de ce regard ? Ce serait cette pluie qui nous trempe jusqu'aux os et qui nous fait craindre que nos chevaux ne glissent dans cette montagne abrupte et nous fassent nous briser la nuque ? Tu sais, nous avons pensé à emporter des capes cirées, mais nous les avons oubliées. C'est une bien triste démonstration de la condition humaine lorsqu'un plan bien pensé échoue à cause d'un oubli. C'est cela qui te rend triste, cher Mica ? Parce que si c'est le cas, je suis comme toi.

— Non, ce n'est pas cela du tout, monsieur.

— Alors, quoi ?

— Vous voulez que je vous le dise ?

— Bien sûr.

— D'accord.

— Vas-y, je t'écoute.

— Eh bien, j'ai fait des calculs dans ma tête, monsieur.

— Mais, moi aussi je fais des calculs dans ma tête et ça ne me rend jamais triste ; au contraire, ça renforce mon intelligence et, par conséquent, me rend plus amusé par les choses de ce monde. Ça me fait passer le temps d'une très agréable manière.

— Je vais tâcher de suivre votre exemple, monsieur.

— Tu seras ravi du résultat, Mica, je t'assure.

— Mais, en réalité, je n'ai pas fait que des calculs, monsieur. J'ai aussi réalisé des *projections*.

— Ah, les projections. Ma foi, c'est une tout autre histoire.

— Et même...

— Quoi, tu as fait encore autre chose ?

— Oui, monsieur. Et si vous voulez bien m'écouter, je vais vous raconter.

— Je serais enchanté de t’écouter, et pas seulement parce que ton accent m’amuse ; tu parles tellement différemment des gens du Nord ou de ma propre région.

— C’est peut-être aussi parce que votre façon de gérer vos calculs diffère de ma façon de gérer mes projections.

— Ou plutôt parce que je ne savais pas que tu faisais des projections, Mica.

— Pourtant, si, monsieur.

— Et donc, quel est l’objet de tes pensées ?

— Les soldats, monsieur.

— Comment cela, les soldats ?

— Oui, les soldats. Vous allez voir : n’avez-vous pas été attaqué par un homme, avant que j’aie eu l’honneur de vous connaître ?

Si. Et c’était même Uttrik, qui voyage avec nous, maintenant.

— Et à l’auberge Beed’n, ce sont douze bandits qui vous ont attaqués, n’est-ce pas ?

— Eh bien oui, c’est rigoureusement exact.

Et puis, quand nous avons quitté le Signe Peint, ce sont trente hommes qui nous ont tendu une embuscade.

— C’est plutôt nous qui les avons eus par surprise, mais le nombre est exact.

— Bien, et n’étaient-ils pas une centaine à fuir devant la ruse de madame ?

— Ah, cette fois, je crois que tu te trompes.

— Mais ils étaient au moins plus que trente, monsieur.

— Là, je suis d’accord avec toi.

— C’est à ce sujet que j’ai fait des projections, dans le but de déterminer le nombre d’assaillants au prochain combat.

Je vois. Et qu’en as-tu conclu, Mica ?

Qu’ils seront bien plus nombreux que nous.

— Je suis sûr que tu as raison.

— Une armée, monsieur. J’ai peur qu’ils n’engagent une armée.

— C’est possible. Mica.

— Monsieur, je sais que vous êtes fort et courageux et que ma maîtresse se bat comme un Dzur. J’ai vu que monsieur Aerich reste très calme, dans le feu de l’action, et que le cavalier Pel est à la fois fier et rusé. Monsieur Uttrik et madame Kathana sont tous les deux Dragons. Quant à moi, je peux garder la tête froide si j’ai mon tabouret dans les mains...

— Je sais que tu es courageux, Mica. Je l’ai vu de mes propres yeux.

— Merci, monsieur. Mais quand même... Une armée, monsieur ?

— Allons, tu as peur de mourir ?

— Peur ? Oh non, monsieur. Je vous prie de croire que je ne me permettrais pas d’avoir peur. Mais je suis triste parce que c’est une si grande joie de servir ma maîtresse que ça m’enragerait si je devais mourir à cet instant précis de ma vie.

Khaavren tendit la main et la posa sur l’épaule de Mica.

— Ressaisis-toi, cher Mica, dit-il. Tout n’est pas perdu et qui sait, peut-être même qu’il arrivera quelque chose qui, comme l’a suggéré Aerich, nous sauvera tous les deux, toi de la mort et moi de pire que cela. Qui plus est, ce ne sont que des projections. Peut-être qu’ils ont abandonné et qu’ils vont nous laisser tranquilles.

— Oh, vous le croyez vraiment, monsieur ?

— Pardi ! C’est possible. De toute façon, je ne vois pas où ils pourraient trouver une armée, même s’ils voulaient en rassembler une.

— J’espère que vous avez raison, monsieur, conclut Mica.

Il secoua la tête.

— Mais je n’y crois pas quand même.

Chapitre Vingt-Huitième

Dans lequel le décor autant que les acteurs servent le dénouement d'une tragédie.

Finalement, Mica n'était pas loin de la vérité. Quelques lieues derrière eux, un noble demanda à être introduit auprès du seigneur Adron. Il tenait dans sa main un bout de papier, un simple rouleau, qui allait changer la destinée de toutes les personnes impliquées dans cette histoire, une fois son devoir terminé.

Après avoir donné son nom, le noble personnage fut reçu immédiatement. On l'emmena dans la pièce que nous avons déjà visitée. Le seigneur Adron se leva, s'inclina, puis observa son visiteur.

Bonjour à vous, comte Shaltre, dit-il.

— À vous aussi. Votre Altesse, répondit le Lyorn.

Il s'inclina très bas, avec toute la déférence due à un dragonoble de son rang, mais pas trop bas tout de même, puisqu'il était là en qualité de messenger de Sa Majesté. Adron saisit la symbolique de ce salut.

— Vous avez quelque chose à me communiquer ? demanda-t-il.

— J'ai cet honneur, oui. Votre Altesse.

— Je vous écoute.

— Je viens réclamer mille hommes, qui seront sous votre commandement, pour capturer des fugitifs.

— Des fugitifs ? Vous voulez dire des criminels ?

— Je n'ai pas dit des criminels. Votre Altesse. Cependant, ils doivent être arrêtés, ou tués.

Et combien y a-t-il de fugitifs à appréhender ?

Ils sont six, pour le moment.

Six ? Vous me demandez mille hommes pour arrêter six fugitifs ?

Il y a des kilomètres de montagne à fouiller, Votre Altesse.

Ah, vous avez besoin de faire des recherches. Mais je pense que quelques traqueurs seraient plus à même d'effectuer de telles recherches qu'un millier de soldats.

— Ces mille hommes seront peut-être nécessaires pour ramener les fugitifs, quand les traqueurs les auront trouvés, Votre Altesse.

— Ils sont donc dangereux, monsieur ?

— Excessivement.

— Comment s'appellent-ils ?

Je ne connais pas tous les noms. Votre Altesse. Il y en a un qui s'appelle Khaavren et un autre Uttrik.

Eux ?

Oui, en personne.

— Ce sont des fugitifs ?

— En effet.

— Eh bien, je les connais. Ils ont été mes invités, mais ils sont partis il y a deux jours. J'ai peur qu'ils soient bien loin d'ici, maintenant – trop loin pour que mes soldats les rattrapent.

— Pas du tout, Votre Altesse. Nous avons toutes les raisons de croire qu'ils ont pris la route du Pont

Flottant.

— Comment le savez-vous ?

— Ils ont, pour des raisons qu’eux seuls connaissent, pris la route la plus longue. Peut-être qu’ils espèrent faire tout le trajet à cheval. Si nous partons dans l’heure et que vous nous menez à travers les cols, nous pouvons être, dans neuf heures, exactement où ils se trouvent maintenant.

— Vous connaissez très bien le terrain, comte.

— Votre Altesse est trop bonne.

— Je suis désolé, mais je dois refuser.

— Pardon ?

— Ils ont été mes invités, et qui plus est, ils ont, avec eux, une personne...

— Dont le nom n’a pas besoin d’être mentionné. Votre Altesse. Il n’est pas nécessaire de tous les capturer, ou de les tuer. C’est pour cela que vous devez diriger vos hommes, pour être sûr qu’ils ne commettent pas d’erreur.

Adron fronça les sourcils, tâchant de mettre en place toutes les pièces de ce mystère complexe, mélange d’intrigue et de politique, qui avaient amené cette requête impériale.

— Néanmoins, comme j’ai déjà eu l’honneur de vous le dire, je dois refuser la demande de Sa Majesté. Il y a une raison très simple : j’ai été informé, quand j’étais à Dragaera, d’une invasion imminente des Orientaux dans les terres de Champoivré. Je dois absolument envoyer mes hommes là-bas pour protéger la région.

— Permettez-moi de vous rappeler, Votre Altesse, que vous n’êtes pas marquis de Champoivré.

— C’est vrai, mais je vous signale qu’il n’y a pas de marquis de Champoivré en ce moment. Et je vous assure que les Orientaux ne retarderont pas leur invasion en attendant que l’empereur ait choisi un marquis.

— Comme vous dites, il s’agit d’un choix impérial, et certaines personnes s’interrogent sur votre détermination à placer vos forces là-bas.

— Les Orientaux, je puis vous l’assurer, ne s’interrogent pas, eux.

— Alors, vous êtes décidé à transporter vos forces dans les terres de Champoivré plutôt que d’honorer une requête de l’empereur ?

Par le sang ! C’est ce que je viens de dire. J’ai tué deux chevaux pour revenir ici le plus vite possible et m’occuper de ces invasions.

— Pourtant, je vous déclare que c’est une chose impossible, Votre Altesse.

— Comment ?

— Quand Sa Majesté émet une requête...

— Cela reste une requête, et j’ai le choix de m’y plier ou pas. Néanmoins, puisque je n’ai pas envie d’offenser Sa Majesté...

— Et si ce n’était pas une requête, mais un ordre ?

— Ce serait une tout autre histoire. En qualité de duc du Guet-des-Orientaux, je porte les armoiries impériales et je me dois d’obéir aux ordres.

— Exactement.

— Pardon ?

— Eh bien, en fait, c’est un ordre.

— Mais, vous m’aviez signalé qu’il s’agissait d’une requête.

— C’était une requête, Votre Altesse, jusqu’à ce que vous refusiez, puis c’est devenu un ordre.

Adron scruta le Lyorn avec attention.

— Vous avez sûrement une attestation des désirs de Sa Majesté ?

— Si Votre Altesse veut prendre la peine de lire ce papier ?

Les rides d’Adron se creusèrent un peu plus. Il prit le papier que Shaltre lui tendait et lut :

« Seigneur Adron, il est de notre volonté que vous suiviez précisément les instructions que vous recevrez du comte Shaltre au sujet de la capture de Khaavren de Castelroc et de ses compagnons. Signé Tortaalik. » Il vérifia le sceau et la signature et se maîtrisa pour ne montrer aucun sentiment. Finalement, il s'inclina, parce qu'il n'avait pas confiance en ce qu'allait dire sa bouche.

— C'est assez clair. Votre Altesse ? interrogea Shaltre.

Adron prit un moment pour retrouver son aplomb.

— Nous serons prêts à partir dans l'heure, monsieur.

Retournons maintenant voir nos amis qui ignorent tout de cette conversation. Ils n'étaient plus qu'à deux lieues de Champoivré quand le soleil se coucha. Uttrik souhaitait qu'ils se pressent, pour pouvoir en finir avec Kaluma dans la soirée, mais Khaavren le convainquit finalement d'attendre qu'il fasse jour, afin qu'ils puissent se reposer une dernière fois, jusqu'au matin.

Il faisait assez froid, nous devons le préciser, quand ils arrivèrent à un endroit élevé, mais ils ne manquèrent pas de bois et ils purent donc, après s'être occupés des chevaux, faire un immense feu. Ils dînèrent de pain et de fromage et restèrent silencieux tout le repas, emmitouflés dans leurs capes et leurs couvertures. Ils ne dirent rien, car ils savaient tous que le lendemain serait le dernier jour de l'un d'entre eux. Ils s'étaient pourtant habitués à cette amitié qui liait le groupe, d'une façon ou d'une autre. De temps en temps, Kathana regardait Uttrik, l'air songeur, comme pour essayer de comprendre quelle sorte d'amis ils auraient été en d'autres circonstances. Uttrik, quant à lui, évitait de regarder Kathana, comme s'il ne souhaitait plus s'engager dans un combat à mort avec elle, malgré sa parole et son devoir.

Khaavren soupira.

— Mes amis, je tiens à vous dire que ce que nous faisons me rend malheureux. Ça semblait une bonne idée, à Dragaera, de partir à l'aventure, de gagner des faveurs et de devenir des héros. Mais, maintenant que nous sommes là, ça n'a plus l'air aussi simple.

— Vous avez raison, admit Tazendra. Et je dois avouer que, pour une fois, je ne comprends pas pourquoi.

— Nous nous sommes mêlés des affaires de l'Empire, intervint Aerich. Et nous l'avons fait pour notre propre compte, plutôt que pour servir l'empereur. C'était une erreur et je me déclare coupable pour tout cela.

— Bah, s'exclama Pel. Oui, c'est parce que nous sommes mêlés à des histoires impériales, mais ce n'est pas une faute si l'empereur est fort. C'est d'ailleurs comme cela qu'un gentilhomme se rend compte de sa force. Quand l'empereur est faible, les gentilshommes qui le servent se rendent compte de leurs faiblesses.

Khaavren fronça les sourcils.

— Vous dites que l'empereur est faible ? Je ne vois pas en quoi.

— Vraiment ? répondit Pel. Examinez notre propre histoire. Tous les quatre – je m'excuse pour vous, Uttrik, et pour vous, Kathana –, nous avons quitté notre maison à Dragaera pour une mission impériale. Nous servons l'Empire, qui est personnifié par l'empereur et sa Cour.

— Jusque-là, je comprends, dit Khaavren. Continuez.

— Eh bien, cette Cour est un peu comme une toile de chreotha dont les fils se seraient rompus avec le vent et se seraient entortillés d'une manière si étrange, au gré du hasard, que l'on pourrait aisément parler d'anarchie. Nous avons eu la malchance de nous retrouver coincés dans un de ces nœuds, qui n'ont plus de tête pensante, de pouvoir central. Sinon, nous aurions été repérés avant même de quitter la ville. Cet esprit central qui doit contrôler ces nœuds, c'est l'empereur. Si ce n'est pas le cas, alors nous savons qu'il est faible.

— Mais dans ce cas, quelles sont les causes de sa faiblesse ?

— D'abord il est jeune.

— Mais bien intentionné, reprit Aerich.

— Oh, je ne dis pas le contraire. Mais il est jeune et, qui plus est, il a le plus gros défaut qu'un empereur puisse avoir.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Khaavren.

— Il a de mauvais conseillers et il les écoute.

— Il faut bien qu'il écoute quelqu'un.

— Oui, mais il doit acquérir de l'expérience pour savoir qui il doit écouter.

— Et comment peut-il savoir qui sont ces gens ?

Khaavren était fasciné par le nouveau visage qu'on lui montrait de l'Empire.

— Eh bien, comme l'a dit Aerich, il doit s'entourer de conseillers qui n'ont que le bien de l'Empire pour intérêt.

— Comment sont ses conseillers actuels ?

— Ils essayent de se placer. Ils ne le conseillent que dans le but de gagner ses faveurs. Donc, ils finissent tous par se contredire les uns et les autres, inutilement, et ils délaissent la politique qui doit être forte pour pouvoir unir toutes les décisions impériales dans la même direction. Au final, les terres de Champoivré sont laissées sans défense, la baronne...

Il salua Kaluma.

— ... n'est pas sous les verrous et on ne lance des campagnes que pour mettre la main sur des babioles, pour satisfaire son amour des pierres précieuses.

— Eh bien, déclara Aerich, avec un sourire, si seulement il vous avait comme conseiller...

— Oh, répondit Pel, je n'ai pas autant d'ambition, je vous assure.

Il répondit, peut-être, un peu trop vite ; Khaavren et Aerich se regardèrent du coin de l'œil et échangèrent un sourire furtif.

— Néanmoins, continua Tazendra, si vous étiez conseiller, que diriez-vous à Sa Majesté ?

Pel secoua simplement la tête, comme si, au chaud près du feu dans la nuit froide, il en avait déjà trop dit.

— Je dois avouer, intervint Aerich, que si j'étais un conseiller, poste pour lequel je n'ai pas plus d'ambition que Pel, je lui conseillerais en tout premier lieu d'arrêter madame Kathana.

Cette dernière voulut répondre à cela, mais Aerich était si poli qu'elle ne réussit pas à en prendre offense. Khaavren se sentit mal à l'aise.

— Eh bien, madame, qu'alliez-vous dire ? Enfin ! On ne peut pas tuer tous ceux qui n'aiment pas nos tableaux.

— Vous ne peignez pas, répondit-elle, froidement.

— Vous avez raison, je ferais mieux de me taire.

Après un silence, elle reprit la parole, mais elle semblait parler pour elle-même.

— Il était trop arrogant, dit-elle. Ce n'est pas lui qui a travaillé sur cette peinture pendant trente-neuf ans, dont onze passés à observer les dragons dans la jungle, à s'approcher le plus près possible de leurs repaires. J'ai passé cinq années sur le fond, pour que chaque plante, chaque pierre, chaque ombre soit plus réelle que les modèles dont je me suis servie. Et pendant quinze ans j'ai dessiné des dragons, jusqu'à ce que je sois capable de lire les expressions sur leurs visages. Et puis j'ai peint, et peint encore, et j'ai verni. Et pour finir, je l'ai apporté, très humblement, au seigneur e'Drien et, alors que je me tenais là, prête à lui présenter mon travail, cette personne entre, passe devant, jette un regard et l'ignore, comme s'il ne méritait aucun commentaire.

Elle se tut, à nouveau.

— Vous voulez dire que ça vous a mise en colère, c'est cela ? demanda Tazendra.

— Si vous voulez toute la vérité, répondit Kathana avec un sourire, sachez que je regrette ce que j'ai fait.

— Quoi ? s'exclama Uttrik. Vous regrettez ?

— Oui, je regrette de l'avoir tué, ou plutôt, de ne pas lui avoir laissé le temps de se défendre. J'étais tellement enragée.

— Je sais ce qu'est la colère, admit Uttrik.

— C'est bien. De mon côté, je connais aussi le sentiment de vengeance.

— Nous nous comprenons l'un et l'autre, alors.

— Absolument.

— Mais, cette histoire de pinceaux...

— Pardon ?

Dans ses yeux.

— Bah, ce sont des histoires.

— Quoi, vous êtes sûre ?

— Mon cher Uttrik, je crois que je suis bien placée pour savoir si j'ai planté des pinceaux dans les yeux de quelqu'un. Et puis, j'étais venue présenter le tableau, je n'avais donc aucun pinceau sur moi.

— Mais, on dit que...

— Vous savez, les histoires s'étoffent à chaque fois que quelqu'un les raconte.

— Oui, vous avez raison.

Je suis contente de vous l'entendre dire.

— Oui, je comprends. Et, si je dois vous tuer demain, je vous assure que je n'aurais plus aucune animosité envers vous.

— Et moi non plus, si c'est moi qui vous tue.

— Donnez-moi votre main.

— La voici.

— À demain, alors.

— À demain.

Après avoir réglé ce problème, ils fermèrent les yeux et s'endormirent les uns après les autres.

Chapitre Vingt-Neuvième

Dans lequel nos amis se rendent compte, avec joie, que la situation est devenue désespérée.

Le domaine de Champoivré, un grand plateau fertile coincé entre le mont Kieron et Mur-de-Fer, devait son nom aux variétés innombrables de poivres sauvages qui y poussaient et à la douzaine d'espèces qui y étaient cultivées, grâce au climat propice et à la richesse de la terre. Au nord se trouvait une falaise à pic d'une centaine de mètres de haut sur laquelle était construite la Forteresse Surplombante, propriété du marquis de Champoivré. Derrière, dans la Pinède Suspendue, se trouvait, jusqu'à récemment, la maison d'Uttrik. Un couloir tortueux et abrupt allait de la forteresse au plateau. C'était l'un des quatre chemins qui permettaient d'accéder, depuis Champoivré, au monde extérieur. Il fallait donc passer par les champs de poivre pour pouvoir arriver à la Forteresse Surplombante.

L'un des accès se trouvait à l'est, le long d'une pente douce, qui partait d'une ouverture dans Mur-de-Fer, quatre lieues au nord. Il existait un autre passage, au sud-est, sur une falaise escarpée, inaccessible à cheval, mais à très courte distance de Châteaurouge. Le dernier passage, celui que nos amis empruntèrent, se trouvait au sud-ouest. C'était un chemin étroit, mais bien tracé, qui partait de la vallée de la Rivière Orientale, juste quelques lieues après sa source, aux chutes tonitruantes de Mur-de-Fer.

Ce dernier passage était celui qui ressemblait le plus à une route. Des murets de pierre de chaque côté longeaient des bosquets d'arbres, derrière lesquels s'étendait la plaine infinie où tant de sang, humain et oriental, avait été versé depuis la découverte de la région par le dzurnoble Brionn, qui avait donné à la montagne le nom de son héros, Kieron le Conquérant.

Tôt dans la matinée, nos compagnons scrutèrent ces champs immenses.

— Mes amis, déclara Uttrik, nous voici sur le domaine de Champoivré. Nous avons donc quitté la propriété du seigneur Adron.

— D'accord, répondit Kathana, sèchement.

Uttrik prit la tête et les mena vers un endroit où des peupliers en fleur semblaient, par leur taille, célébrer les quelques années qui les séparaient de la domination orientale. C'étaient les Orientaux qui avaient cultivé tous ces champs ; les hommes, eux, se contentaient des poivres sauvages qui poussaient en abondance.

— C'est ici, reprit Uttrik, que mon ancêtre, Ziver le Grand, rendit son dernier souffle, pendant le règne tsalmoth du onzième cycle. Après ce petit monticule, vous pouvez voir l'endroit où la cavalerie de Cli'dha's se tint cachée, avant la charge des Arbres Tranchés, qui nous fit regagner la possession des terres de Champoivré, pendant le règne dzur du seizième cycle. Sur votre gauche, derrière cette petite colline, fut établie la défense du Cercle Roulant. Ce fut une mesure désespérée, prise au quatorzième règne issola, pour sauver Taalini Trois-Doigts qui fut blessé juste là, derrière ce rocher couvert de champignons. Il fut ramené sur la butte par son chef, dont le nom m'échappe. (Il arrêta son cheval en serrant les genoux.) Et là, continua-t-il, mon père me fit prêter le serment de Protection et me remit mon épée. Vous voyez, le sol est plat et mou et il n'y a que quelques plants de poivre qui y poussent au début de l'été. Ils donnent le maximum de saveur à leur fruit, qui est une variété de poivre blanc, si je ne me trompe pas. Il est piquant et doux à la fois, et il a une saveur très délicate pour le

palais.

Il descendit de son cheval, qu'il donna à Mica en lui indiquant un grand cerisier, à une centaine de mètres, où il pourrait attacher les montures.

— Tazendra, serez-vous mon second ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle. Mais je veux signaler que je n'ai aucune animosité envers Kathana. J'espère qu'elle me fera l'honneur de me croire.

— Je comprends, dit celle-ci.

Sa gorge semblait s'être asséchée pendant le long discours d'Uttrik. Elle mit pied à terre et confia son cheval à Mica. Puis elle se tourna vers Pel.

— Serez-vous mon second ? interrogea-t-elle.

— J'en serais honoré, répondit-il. Je tiens à faire la même déclaration que Tazendra, à Uttrik.

— Tout va bien, déclara Uttrik.

— Qui sera le juge ? s'enquit Tazendra.

— Aerich, bien sûr ! s'exclama Pel.

Le Lyorn s'inclina contre le cou de son cheval, puis il descendit.

— Et nous avons Khaavren comme témoin impérial.

— C'est d'accord, répondit le Tiassa. Je serai un observateur objectif, car je n'ai aucune préférence sur la victoire, mais je le fais à contrecœur, car je ne veux voir aucun d'entre vous deux mourir. Les dieux savent que je vous aime tous les deux.

Le ton de sa voix trahit son émotion.

Uttrik et Kathana baissèrent la tête après cette déclaration d'une réelle tendresse. Tazendra, Pel et Khaavren descendirent de cheval et les confièrent également à Mica, qui les amena jusqu'au cerisier, où il les attacha.

— Comme si nous pouvions nous permettre d'être un de moins pour le retour, murmura Khaavren. Je prie pour que nous n'en perdions pas deux.

— Tracez le cercle, Khaavren, dit Aerich.

Khaavren tira son poignard en jetant un regard au Lyorn, qu'il est absolument impossible de décrire. Le cœur sur le point de s'arrêter, il se courba et traça la limite dans l'herbe grasse. Le cercle était assez large pour un duel, même s'il était difficile à discerner. De toute façon, les deux combattants n'étaient pas du genre à battre en retraite.

— Les termes ? réclama doucement Aerich.

Tazendra se tourna vers Uttrik qui lui fit un petit signe de la tête, comme pour dire « Vous savez très bien quels sont les termes de ce duel ». Tazendra se tourna alors vers Pel.

— Arme blanche uniquement, jusqu'à la mort, déclara-t-elle.

Pel se tourna vers Kathana, qui lui fit un signe de tête, comme pour dire « Qu'il en soit ainsi ». Il se retourna vers Tazendra et s'inclina.

— Nous acceptons les termes.

— Bien, déclara Aerich. Nous pouvons commencer.

Khaavren vint se tenir près du Lyorn, la tête basse. Mica, à son tour, se posta près de Khaavren et secoua la tête.

— Si c'est ça, être un gentilhomme, murmura-t-il, je suis heureux de ne pas en être un.

Les deux combattants se mirent en position.

— N'êtes-vous pas réconciliés ? demanda Aerich.

Uttrik, le regard vers le sol, fit signe que non. Kathana haussa les épaules.

— Je vous le demande encore.

La voix d'Aerich tremblait d'émotion.

— N'êtes-vous pas réconciliés ?

La petite troupe le regarda avec étonnement. Une telle démonstration était étonnante de la part du Lyorn. Une nouvelle fois, ils firent signe que le duel devait avoir lieu.

Aerich soupira lourdement.

— Inspectez vos armes.

Il parlait d'une voix très basse, mais se fit entendre parfaitement. Sur la plaine toujours calme, même le vent sembla s'être arrêté de souffler, par respect pour la tragédie qui se jouait.

Tazendra jeta un coup d'œil rapide à l'épée d'Uttrik et à son poignard. Pel examina rapidement les armes de Kathana. Ils s'échangèrent les lames et signalèrent à Aerich que tout était en ordre.

— Prenez vos armes, dit Aerich.

Tazendra donna son épée à Kathana et Uttrik récupéra la sienne auprès de Pel.

— Placez-vous dans le cercle, poursuivit Aerich.

Sa voix n'était presque plus qu'un murmure.

Les combattants se placèrent et Aerich se mit entre eux. Il indiqua par des signes où ils devaient se placer ; il semblait incapable de parler. Mais il fit un dernier effort.

— L'un de vous a-t-il quelque chose à dire avant de commencer ?

— Pour ma part, dit Uttrik, je tiens à déclarer que c'est uniquement par devoir que je vais essayer de vous ôter la vie et, à cet instant, je vous avoue que si vous me tuez, vous me rendrez un grand service.

— Quant à moi, déclara Kathana, je tiens à dire que vous êtes l'un des gentilshommes les plus délicats qu'il m'ait été donné de rencontrer. Je regrette amèrement, à présent, d'avoir tué votre père. C'était un piètre geste, indigne d'un Dragon et si je devais vous tuer, j'irais me rendre sur le champ à l'Empire.

Khaavren tremblait d'émotion.

— Vous le ferez si vous voulez, mais ne comptez pas sur moi pour vous amener dans l'aile de l'Issola. Pour ma part, vous serez libre si vous gagnez, et pleurée si vous mourez. Quant à vous, Uttrik, je vous redis que je vous aime comme un frère et j'espère que vous n'y voyez aucun mal quand je déclare que je trahirai mon serment à l'empereur et au capitaine s'il s'avère que Kathana gagne et que je la laisse partir.

— Je ne vous en tiens absolument pas rigueur. En fait, je vous assure que je mourrai plus heureux, si je dois mourir, en sachant que Kathana, que j'estime comme une sœur, sera libre de ses actes et de tout remords.

— Le seul moyen de me libérer de tout remords, reprit Kathana, serait que vous me fassiez l'honneur de m'ôter la vie.

— C'est ce que je vais essayer de faire, reprit Uttrik, mais sans aucun plaisir, croyez-le.

— Alors, conclut Kathana, nous pouvons commencer.

— Je suis prêt, déclara Uttrik.

— En garde, murmura Aerich.

Kathana se mit en position, son bras droit, celui qui tenait son épée, en avant, mais sa jambe droite en arrière. La pointe de son épée visait l'œil d'Uttrik et son poignard était prêt à le toucher au ventre. Uttrik s'était placé avec la jambe gauche en avant, sa longue épée brandie en l'air au-dessus de sa tête, dans le but de frapper dès que l'occasion se présenterait. Son poignard visait l'œil de Kathana.

Khaavren, bien que témoin impérial, ne put se résoudre, au début, à regarder la scène, même s'il savait qu'il regarderait, dès le premier bruit de métal. Il tourna les yeux vers l'est, la plaine fertile de Champovré, où une mort de plus, insignifiante par rapport aux milliers d'autres qui l'avaient précédée, serait à ajouter au compte de ce magnifique, horrible et fatal paysage.

— Eh ! s'écria Khaavren, soudainement.

Aerich avait déjà pris sa dernière respiration et s'appêtait à dire « Commencez » quand Khaavren cria. Il s'arrêta donc dans son élan et dévisagea le Tiassa dont les yeux étaient fixés sur l'horizon. Il

souffla doucement l'air de sa dernière respiration et suivit la ligne imaginaire que formait le regard intense de Khaavren.

Pel, Tazendra et Mica regardèrent à leur tour, suivis par Uttrik, qui faisait face à l'est. Enfin, Kathana se retourna pour regarder elle aussi.

— Des Orientaux, si je ne me trompe pas, déclara Pel. Voyez comme ils chevauchent, affalés sur leurs montures.

— Ils sont des milliers, observa Khaavren.

— L'invasion a commencé, s'écria Uttrik.

Il n'en crut pas ses yeux.

— Alors, déclara Tazendra, au lieu d'en regarder un mourir, nous allons tous mourir en même temps. C'est formidable !

— Formidable, maîtresse ? intervint Mica.

Il s'étonnait de la joie avec laquelle elle annonçait leur fin à tous.

— En comparaison, admit Khaavren, c'est effectivement un plaisir.

— J'avoue que ça me plaît aussi, déclara Pel.

— C'est exactement le genre de chose que j'espérais, continua Aerich.

— Je suis assez d'accord, dit Kathana.

— Moi aussi, reprit Uttrik.

Mica les dévisagea tous et secoua la tête. Puis il dirigea son regard, de nouveau, sur les Orientaux.

— Nous avons le temps de courir jusqu'aux chevaux et de fuir, si nous nous pressons.

Les autres le dévisagèrent.

— Quoi ? s'écria Tazendra. Et rater une bataille à six contre mille ? C'est le genre de chance qui n'arrive qu'une fois dans une vie.

— Et qui plus est, continua Uttrik, si nous fuyons, Kathana et moi devons nous confronter à nouveau et je t'assure que je n'ai pas le cœur à renouveler l'expérience, vu ce que j'ai ressenti en me concentrant pour la tuer.

— Mieux vaut mourir sur un champ de bataille contre de vrais ennemis, déclara Kathana, que d'être forcée à tuer un ami. Ah ! Ce ne sont pas des Orientaux, c'est notre expiation !

— Bien, s'écria Uttrik. Mettons-nous en ligne et voyons ce qu'ils vont faire.

Mica tremblait de toutes ses forces. Il prit le poignard que Tazendra lui avait donné dans une main, mais garda son tabouret fétiche dans l'autre. Aerich lui jeta un coup d'œil.

— Tazendra, je partage complètement votre envie de vous battre, mais n'est-il pas vrai que nous devons avertir le seigneur Adron de ce qui se trame ici ?

— Ah, répondit Tazendra. Je n'avais pas pensé à cela. Vous avez raison. Que devons-nous faire ?

— Eh bien, répondit Uttrik, nous devons ordonner à Mica de retourner à la forteresse de Châteaurouge, par le chemin le plus rapide. Si je ne me trompe pas, ce doit être celui qui se trouve entre les deux tours de guet que l'on appelle les tours Nilk'arf's. Deux tours en pierre. Pour y arriver, il faut suivre ce ruisseau, qui s'appelle le Nœud Coulant et qui descend jusqu'aux tours.

— Tu as compris, Mica ? demanda Tazendra.

Mica se redressa et secoua la tête.

— Oh, maîtresse, vous quitter en de telles circonstances ? Je ne peux pas faire ça.

— Ton courage t'honore, mais il faut que tu le fasses, tu es le seul.

— Pourtant, je préférerais...

— Ça suffit, s'exclama Tazendra. Ils seront ici dans vingt minutes, chaque seconde compte. Allez !

— Maîtresse...

— Allez !

Les yeux de Mica se trempèrent de larmes. Il s'inclina et courut dans la direction indiquée.

— Et maintenant ? intervint Khaavren.

Il regarda les Orientaux s'approcher au pas.

— Il n'y a pas de meilleur endroit pour attendre, répondit Uttrik. La nature de cette terre est telle qu'il n'y a qu'ici que nous pourrions les forcer à attaquer en petits groupes. Alors je propose que nous restions ici.

— Bien, dit Tazendra. Il me reste une pierre de feu, qui contient une simple charge. Je l'ai faite à la forteresse de Châteaurouge. Tenez, Khaavren, prenez-la. Vous essayerez de la décharger sur leur chef ; ça devrait les décontenancer quelques instants.

— Excellent ! s'exclama Pel. Quant à nous autres, nous nous arrangerons pour que Khaavren ait le temps d'agir.

Aerich, Pel et Tazendra tirèrent leurs épées et, n'ayant rien d'autre à faire, attendirent.

Chapitre Trentième

Dans lequel Khaavren découvre avec étonnement un Oriental qui parle le dragaeran – avec un fort accent tout de même –, et devient diplomate par nécessité.

Puisqu'il va falloir encore un moment avant que les Orientaux n'arrivent à l'endroit où Khaavren et ses amis les attendent, nous allons en profiter pour suivre Mica. Nous devons tout d'abord préciser que sa douleur de quitter sa maîtresse et les autres n'était pas feinte. Bien qu'il n'ait aucun goût pour la guerre, il avait développé un lien suffisant pour ne pas vouloir la laisser mourir seule. Il en était même au point de préférer mourir à ses côtés. C'est vrai qu'elle avait représenté sa première chance de sortir le nez de l'extrême pauvreté dans laquelle il se noyait. Et il avait pris si vite plaisir à sa nouvelle vie qu'il préférerait mourir plutôt que de retourner à sa condition antérieure. Mais, paradoxalement, son attachement pour sa dame et sa nouvelle vie lui donnaient les meilleures raisons du monde de vouloir demeurer vivant.

La confusion était totale dans son cerveau. Néanmoins, cela ne diminua pas la cadence de ses pieds et de ses jambes, tandis qu'il courait à toute allure le long du chemin que lui avait indiqué Uttrik. Il pouvait voir au loin les deux tours Nilk'arf's, dont Uttrik avait parlé, affirmant que la route démarrait entre elles. Les tours devaient leurs noms à deux frères e'Terics, Nilk pour la tour de droite, et son frère Narf pour celle de gauche. Il courut donc jusqu'à elles, dans le but d'emprunter le chemin qui partait au milieu et de se dépêcher ensuite pendant quinze ou seize heures jusqu'à la forteresse de Châteaurouge où, épuisé, peut-être même mourant, il pourrait délivrer le message d'une invasion imminente de démons venus de l'est à qui voudrait bien l'entendre.

C'était son but, comme nous l'avons dit. Mais il se passa tout autre chose. Avant d'atteindre les rochers qui marquaient le début de la descente dans la vallée coincée entre le mont Kieron et le mont Bli'aard il s'arrêta. Il avait la bouche si grande ouverte que ce fut une chance qu'aucune abeille ne vive dans ces montagnes.

Qu'aperçut-il, qui lui coupa son élan aussi brusquement et lui embrouilla l'esprit ? Entre les rochers, qu'il aurait dû lui-même traverser, se profilait ce qui ne pouvait être autre chose qu'une armée dont les fantassins, d'aussi loin qu'il pût le voir, marchaient droit sur lui. Il fut incapable de déterminer leur nombre, à cause de la distance, mais surtout parce qu'il en apparaissait sans cesse, comme un flot continu sorti de terre en direction de la montagne du Dzur. On aurait dit les Terres Enchanteresses qui, parfois, crachaient du feu.

Il demeura donc planté là, à regarder l'armée se diriger vers lui. Après ce choc brutal, il finit par se rendre compte que ce qu'il contemplait était la réponse à ses prières. Puis il se rendit compte qu'il n'avait, en fait, jamais prié. Il se mit donc à penser aux dieux, se demandant si les prières étaient finalement bien nécessaires, puisqu'il avait eu beau prier, à un moment ou un autre de sa vie, il n'en recevait, à chaque fois, les fruits que lorsqu'il n'y pensait plus. Mais sa réflexion s'acheva brutalement quand il se rendit compte que l'armée grandissait encore et toujours et qu'il était grand temps de laisser la place à l'action, plutôt qu'aux réflexions qui se prêtaient mieux à une journée de voyage tranquille.

Il resta encore planté un moment sur place, puis il pensa à ce qu'il devait faire.

— Je pourrais retourner tout de suite voir ma maîtresse et lui dire que les renforts sont en marche le

long du Nœud Coulant, près des tours Nilk'arf's. Peut-être, alors, aura-t-elle l'intelligence de faire une retraite stratégique pour laisser le temps à ses sauveurs d'arriver. Mais elle semble déterminée à mourir et elle ignorera sûrement cette alternative. Je devrais plutôt continuer mon chemin, pour rejoindre l'armée et tenter de les convaincre de se dépêcher et d'aller sauver madame. Si, comme je le pense, ces troupes viennent de Châteaurouge, cette option a l'avantage de me permettre de réussir ma mission et personne ne pourra me réprimander. Oui, je crois que je vais faire ça. Allons, il faut passer à l'action.

Après avoir pris sa décision, notre malin et dévoué serviteur courut de toutes ses forces à la rencontre de l'armée, un millier d'hommes, qui s'était mise en formation et semblait se diriger vers lui. En très peu de temps, il atteignit les premiers rangs, qui mirent d'abord la main sur leurs épées, puis l'enlevèrent quand ils virent que c'était un Teckla et qu'il était seul. Leur officier remarqua que ce Teckla avait manifestement quelque chose de très urgent à raconter et lança l'ordre de halte. À cet instant, Mica se retrouva face à face avec le seigneur Adron.

— Eh bien, mon brave ? demanda Adron.

— Votre Altesse, répondit Mica.

Il le salua le plus bas possible.

— Tu as quelque chose à me dire ?

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, alors... Attends un instant ! (Mica venait de relever la tête.) Je te connais ; tu es le valet de l'un de ceux qui m'ont fait l'honneur de demeurer sous mon toit, il y a quelques jours de cela.

— Oui, monseigneur, je m'appelle Mica.

— Parfait, Mica. Alors...

Deux gentilshommes se joignirent à la conversation. Ils ne portaient ni les uniformes ni les armoiries du Seigneur Adron. Devant leur comportement, Mica se figura qu'ils étaient des nobles de haut rang. D'après leurs vêtements, l'un d'eux était un Tsalthoth et l'autre un Lyorn.

— Votre Altesse, commença le Lyorn, je crois que la colonne vient de s'arrêter.

— Vous avez bien observé, comte, répondit Adron.

— Je serais curieux d'en connaître la raison.

— Je parle avec ce Teckla.

— Je vois cela.

— Vous tenez votre raison, alors.

— Je m'excuse, seigneur, objecta l'autre, mais nous voudrions savoir précisément pourquoi vous avez fait arrêter la colonne pour discuter avec ce Teckla.

— Pour une raison évidente, monsieur Guirland, répondit Adron. Ce Teckla est le valet de l'un de ceux que nous pourchassons.

— Un valet ? Comme c'est pittoresque.

Guirland eut un petit rire mesquin. Son comparse fronça les sourcils.

— Et donc, vous l'interrogez ? demanda-t-il.

— Monseigneur, dit Mica, puis-je poser une question à Votre Altesse ?

— Vas-y, je t'écoute.

— Je m'excuse, mais il me semble vous avoir entendu employer le mot « pourchasser » en parlant de ma maîtresse.

— Oui, et alors ?

— Votre Altesse pourchasse madame ?

— Par le cheval ! Crois-tu que je me promènerais avec mille de mes hommes, sinon ?

— J'avais pensé, Votre Altesse...

— Qu'as-tu pensé ?

— Que c'était pour l'invasion que vous étiez...

— L'invasion ! s'écria Adron.

— Les Orientaux, Votre Altesse.

— Les Orientaux ont envahi l'Empire ?

— Ils sont en train, Votre Altesse.

— Combien sont-ils ?

— Deux ou trois mille, monseigneur.

— Et où sont-ils ?

— Là-bas. Votre Altesse peut presque les voir d'ici.

— Par le sang du cheval, c'est vrai. Je les vois. Et ta maîtresse et ses amis, où sont-ils ?

— Ils sont devant les Orientaux.

— Devant ! Ils mènent l'attaque ?

— Oh non, Votre Altesse. Ils vont les combattre.

— Quoi ? Tous les six ? Contre une armée ? Trois pour mille ?

— Je suis sûr qu'ils auraient préféré une bataille plus équitable, seulement...

— Quoi ?

— Nous ne sommes pas plus nombreux et les Orientaux ne se sont pas séparés, donc ils ont décidé de prendre les choses en main.

— Ils n'ont pas pensé à fuir ? s'enquit le Lyorn.

Mica fronça les sourcils.

— Fuir ? Devant des Orientaux ? Ma maîtresse et ses amis n'ont même pas envisagé la question.

— Eh bien, dit Adron, je crois que nous devons leur venir en aide.

— Hors de question, répondit Guirland.

Adron le dévisagea froidement et se tourna vers le Lyorn.

— Alors ?

Shaltre s'écarta des troupes, de sorte qu'ils ne l'entendent pas et enjoignit à Guirland et Adron de le suivre. Mica les suivit et, comme c'était un Teckla, personne ne le remarqua.

— Votre Altesse, dit Shaltre.

— Alors ? répéta Adron.

Son ton était plus menaçant, mais ne parut pas déranger Shaltre outre mesure.

— J'ai l'honneur de rappeler à Votre Altesse que nous sommes en mission pour Sa Majesté.

— Oui, c'est vrai, répondit Adron. Aussi détestable que soit cette mission, j'ai accepté d'y prendre part. Mais maintenant, la situation a changé, voyez-vous.

— Pas le moins du monde.

— Pardon ?

— Nous allons récupérer la baronne et nous laisserons les Orientaux massacrer les autres. C'est aussi simple que cela.

— Et l'invasion ? interrogea Adron, ironique.

— Ce n'est pas votre problème, répondit Shaltre. Je vous rappelle que les terres de Champoivré ne sont pas sous votre autorité.

— Vous allez laisser les Orientaux envahir l'Empire, simplement pour...

— Obéir à Sa Majesté ? Certainement, Votre Altesse. Non seulement je vais les laisser faire, mais je vais même insister pour qu'ils ne reculent pas.

— Et vous pensez que Sa Majesté approuverait votre décision ?

— Sa Majesté n'est pas là ; je dois donc prendre la décision qui me semble la meilleure.

— Et si j'informais Sa Majesté de votre décision ?

Shaltre échangea un rapide regard avec Guirland, comme s'ils se parlaient avec les yeux.

— Votre Altesse a peut-être raison. Je vais en parler avec mon ami et nous prendrons, ensemble, la décision que Sa Majesté aurait prise elle-même.

— Vous devrez en assumer les conséquences.

— Je sais. Maintenant, si vous nous accordez un instant, nous avons une décision importante à prendre.

— Très bien ; juste un instant.

Shaltre prit Guirland à part et, une fois certain d'être hors de portée des oreilles d'Adron, ils parlèrent ensemble quelques minutes. Puis ils revinrent tous les deux.

— J'ai bien peur, Votre Altesse, que nous ayons conclu que Sa Majesté préférerait voir ces criminels morts – tous, y compris Kaluma qui est, comme vous le savez, recherchée pour meurtre. Si pour cela, nous devons laisser une petite faction d'Orientaux investir temporairement une petite parcelle de terre abandonnée, alors nous le ferons. Je vous demande, en conséquence, de laisser votre armée stationner ici. Nous pourrions assister et témoigner de l'exécution de ces ennemis de l'État par une bande de vermines orientales ; ce sera amusant. Après leur mort, nous retournerons faire notre rapport à Sa Majesté et vous pourrez envoyer vos hommes chasser les Orientaux ensuite, si vous le souhaitez. Nous n'y manifesterons aucune opposition.

— Vous vous rendez compte qu'à ce moment-là, ils seront maîtres de la plaine ?

— Bah, répondit Shaltre. Ce n'est qu'une plaine. Il suffit de se tenir dessus pour en prendre le contrôle. Une armée peut facilement en chasser une autre.

— Permettez-moi de vous contredire. En plaçant quelques hommes le long du barrage de Ritmoro, là où le Nœud Coulant devient plus large et en construisant des fortifications sur la colline de la Fourche, il ne reste plus que le bois des Douze Pins à défendre et je suppose que vous avez entendu parler de la dernière bataille qui s'y est déroulée.

— Ça n'est pas notre problème, répondit Shaltre.

— Ce que vous proposez est inenvisageable, déclara Adron.

— Au contraire.

— Et si je le raconte à l'empereur ?

— J'espère bien que vous le ferez.

Adron se mordit les lèvres jusqu'au sang en jetant des regards sur l'armée des Orientaux. Il aurait désobéi à l'empereur sans hésiter cinq cents ans plus tard, pour faire ce qu'il pensait être son devoir. Mais à l'heure actuelle, il était toujours loyal et il considérait donc qu'il fallait obéir à l'empereur, quelles que soient les conditions. Il fit donc appeler un de ses officiers et donna l'ordre de mettre les troupes au repos, tout en les tenant prêtes à bouger.

Il se retourna et regarda une nouvelle fois l'armée des Orientaux qui, bien que lente, avaient considérablement réduit la distance entre elle et les six compagnons qu'Adron pouvait distinguer au loin.

— Qu'est-ce que ça peut être ? demanda-t-il.

— Je ne comprends pas ce que Votre Altesse a l'honneur de me demander, répondit Shaltre.

— Vous ne voyez pas quelqu'un fuir de nos rangs ?

— Vous avez raison.

— C'est leur valet, répondit Guirland. Il va sans doute les avertir que nous n'allons pas les sauver. Ça ne change rien.

De fait, Guirland avait raison. Sitôt que Mica entendit la décision, il se mit à courir aussi vite qu'il put pour retrouver sa maîtresse et ses amis, et leur apporter la nouvelle. Il faut ajouter qu'il arriva bien avant les Orientaux.

— Quoi ? s'écria Tazendra. Tu es revenu ?

— Oui, madame.

Mica cherchait à récupérer son souffle.

— Comment as-tu pu revenir sans avoir accompli ta mission ?

— Oh, ce n'est pas le problème.

— Je te demande pardon ?

— Eh bien, j'ai fait ce que vous m'aviez ordonné, madame.

— Quoi, tu as informé le seigneur Adron de l'invasion imminente ?

— Oui, madame.

— Mais, c'est à plusieurs lieues d'ici.

— Oh, pas du tout. À une lieue, tout au plus.

— Quoi ?! s'exclamèrent tous les autres.

Ils se retournèrent et virent, en effet, la bannière du seigneur Adron qui flottait dans le vent vigoureux de la montagne.

— Nous sommes sauvés ! cria Tazendra.

— Vous êtes perdus, madame, rectifia Mica.

— Comment ça, perdus ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ils ne viendront pas à votre secours.

— C'est impossible, dit Aerich.

— Je vous assure.

— Allons, s'exclama Khaavren, dis-nous ce qui s'est passé, et presse-toi. Tu vois bien que les Orientaux arrivent.

— Oui, répondit Mica.

Il leur raconta tout ce qu'il avait entendu. Quand il mentionna le nom du comte Shaltre, le front d'Aerich se plissa.

— Tu veux dire, reprit Khaavren, qu'ils vont nous laisser mourir ?

— Apparemment, répondit Pel.

— Ça doit contrarier le seigneur Adron, remarqua Kathana.

— Par le cheval, s'exclama Uttrik. Cela me contrarie aussi quelque peu.

— Bah, soupira Tazendra. (Elle avait pris le tic d'Aerich.) Ça ne change rien, en fait.

— C'est vrai, concéda Khaavren. C'est juste que, maintenant, nous avons un millier de témoins.

— C'est pour cela, reprit Tazendra, que nous devons nous battre le mieux possible.

— C'est exactement ce que je pense, aussi.

— Regardez, mes amis, annonça Kathana, ils sont presque sur nous. Khaavren, votre pierre de feu est prête ?

— Oui.

— Vous savez ce que vous avez à faire ?

— Je crois.

— Je vous écoute.

— Je dois tuer leur chef.

— Vous allez le reconnaître ?

— Je crois que je le vois déjà.

— Comment ?

— Vous voyez ce cheval blanc, avec ce cavalier qui se tient presque comme un humain, dessus ? Il a l'air d'être le premier de son régiment.

— Oui, vous avez raison. C'est bien ce genre de cavalier qui peut être le chef.

— J'ai décidé que c'était leur chef.

— Vous pouvez le frapper à cette distance ? interrogea Kathana.

— Pardi ! Sans lui parler d'abord ? C'est une bataille, Kathana, ou un assassinat ?

- Parfois, il n’y a pas de grande différence, répondit-elle, ironique.
- Quand bien même. J’ai horreur de frapper à distance, sans prévenir.
- Oui, mais ils sont quand même plus nombreux, et...
- Khaavren a raison, coupa Aerich.

Le ton de sa voix exprimait clairement que ce serait le dernier mot.

- En plus, fit remarquer Pel, j’ai l’impression qu’ils ralentissent.
- Peut-être qu’ils ont peur de nous ? suggéra Tazendra.

Uttrik rit aux éclats.

- Ils auraient raison.
- Vous pensez que nous devons leur parler ? demanda Pel à Aerich.
- Certainement, s’ils le veulent, répondit le Lyorn.
- Bien. Et qui va parler en notre nom ? Ils ont un chef, donc il nous faut un représentant.

— Oh, s’exclama Khaavren, permettez-moi d’être celui-ci. Depuis que le duel a été annulé, ma langue s’est déliée et je sens que mon esprit a retrouvé toute sa vigueur.

— Très bien, déclara Kathana. J’accepte que vous parliez pour nous.

— J’accepte aussi, confirma Uttrik. Je sais que je ne serais pas apte à jouer ce rôle, puisque ces terres nous ont appartenu, fut un temps, et que ce temps est révolu.

— Alors, dit Tazendra, la décision est prise.

— Et juste à temps, continua Pel. Ils se sont arrêtés juste devant nous.

En fait, l’Oriental que Khaavren avait remarqué fit arrêter son armée à une vingtaine de pas de l’endroit où se tenaient nos six amis. Il les fixait d’un air perplexe, ou du moins avec ce qui se rapprochait le plus d’une expression de perplexité chez un humain. Khaavren l’observa à son tour, ainsi que les bataillons qui avaient marché en vingt-cinq rangs serrés. Chaque colonne se composait d’une centaine d’hommes, ou plus. C’était une armée très disparate ; certains étaient bien plus grands que les autres (quoique plus petits, quand même, que des humains), d’autres étaient extrêmement petits, pratiquement de la taille d’un Seriolli. Quelques-uns avaient les cheveux blonds, d’autres étaient bruns et d’autres, encore, complètement chauves, mais la plupart d’entre eux avaient les cheveux très foncés, presque noirs. Nombre d’entre eux avaient des poils sur le visage, recouvrant parfois seulement toute la moitié inférieure, ou parfois quelques endroits épars, comme s’ils avaient été coupés de façon rituelle.

Leurs chevaux ressemblaient à ceux que Khaavren connaissait (ce qui n’était pas surprenant, puisqu’il savait que les chevaux étaient originaires de l’est et qu’il avait entendu dire que les marquis de Champoiré organisaient fréquemment des expéditions sur les terres des Orientaux pour se procurer des montures), à l’exception de celui que montait le chef. En plus d’être parfaitement blanc, et d’être un étalon (ce qui impressionna fortement Khaavren, il faut le souligner), il était plus gros et avait plus fière allure que tous les chevaux qu’il avait vus dans sa vie.

L’Oriental lui-même était très large d’épaule. Il avait les cheveux noirs, comme ses yeux ; en cela il ressemblait un peu à Pel, bien qu’ils ne fussent pas de la même espèce. Khaavren n’arrivait pas à se faire une idée de sa taille, assis sur son cheval, mais il le soupçonna d’être assez grand pour un Oriental. Il avait pour armes deux épées, étrangement accrochées du même côté de la ceinture, comme s’il ne se battait qu’avec une seule à la fois et qu’il les choisissait en fonction de l’occasion.

L’inconnu oriental se mit à parler à Khaavren, à sa stupéfaction, dans un dragaeran correct, bien qu’il roulât étrangement les « r », qu’il prononçât les « g » comme des « k » et les « v » comme des « v ». Il avait un débit de parole assez étrange, également. Nous allons, sans attendre, transcrire ce qu’il dit à Khaavren.

— Je suis Crionofenarr. À qui ai-je l’honneur de m’adresser ?

— Je m’appelle Khaavren de Castelroc et voici mes amis, Aerich, Pel, Tazendra, Uttrik e’Lanya et

Kathana e' Marish'Chala. Permettez-moi de vous dire, monsieur, que vous parlez parfaitement notre langue.

— Merci, monsieur. J'ai vécu parmi vous quelque temps, dans ces montagnes. J'étais le vassal d'un certain vicomte de la Maison de l'Iorich.

— Ce doit être à ce moment que vous avez pris ce nom qui n'offense pas mes oreilles, contrairement, pardonnez-moi, à la plupart des noms orientaux.

Vous avez raison, monsieur. Mon vrai nom vous serait impossible à prononcer, mais j'ai choisi le nom de Crionofenarr pour me rappeler ma vie de servitude. Cela m'inspire dans ma tâche.

— Ah, cela vous inspire, dites-vous ?

— Exactement.

— Dans votre tâche ?

— C'est cela.

— Mais, si je puis me permettre, de quelle tâche s'agit-il ?

— La reconquête de ces terres que vous nous avez prises et dont nous avons bien plus besoin que vous, je vous assure.

— J'en doute.

— Ah. Et à quoi vous servent ces terres, alors ?

— À nous protéger de vos invasions, répondit Khaavren en s'inclinant.

— Pourtant, nous ne vous avons jamais envahis. Nous avons simplement repris, de temps en temps, quelques terres que vous nous aviez volées, pour lesquelles vous n'avez aucune utilité, alors que nous en avons grand besoin.

— Ah, c'est donc cela. Pour les uns, c'est une invasion et pour les autres, c'est simplement un effort pour récupérer des terres volées. Cela revient au même, en fin de compte.

— Vous avez raison, monsieur. Mais, puisque je vous ai dit mes intentions, veuillez me soumettre les vôtres.

— C'est parfaitement louable. Que voulez-vous savoir ?

— Je voudrais savoir, monsieur, ce que vous six faites ici.

Ce que nous faisons ici, mon cher Crionofenarr ? Eh bien, nous nous sommes offert l'honneur de vous accueillir.

— Nous accueillir ?

— Les accueillir ? murmura Tazendra.

— Chut, répondit Aerich.

— Exactement, vous accueillir. Vous êtes sur le sol dragaeran, c'est donc que vous êtes venus rendre hommage à l'Empire et réclamer la vassalité d'un seigneur qui en éprouverait le besoin. C'est une sage décision et, par conséquent, non seulement je vous accueille, mais je vous salue.

Khaavren salua l'Oriental, pour accompagner ses paroles, avec une légère pointe d'ironie.

— Pourtant... commença Tazendra.

— Vous êtes insupportable, coupa Pel.

— Chut, répéta Aerich.

— Je suppose que c'est une blague, répondit Crionofenarr.

— Vous pouvez vérifier à mon comportement s'il s'agit d'une blague.

— Alors, je vous signale qu'il y a un malentendu.

— Pardon ? Vous ne pouvez pas être venus nous envahir, donc...

— Mais, monsieur, pourquoi ne le pouvons-nous pas ?

— Eh bien, parce que vous nous avez fait l'honneur de remarquer que nous n'étions que six.

— Et alors ?

— Vous vous rendez bien compte que vous êtes en sous-nombre.

— Oh, bien envoyé, chuchota Aerich.

Une grimace passa sur le visage de Crionofenarr, qui ressemblait à de la colère.

— Nous allons voir qui est en sous-nombre, et ce, dans très peu de temps.

— Vous avez l'intention de nous attaquer ?

— J'en ai bien l'impression.

— Vous comprendrez, alors, que je fasse tout mon possible pour vous tuer ?

— Je n'en attends pas moins.

— Dans ce cas, c'est quand vous voudrez.

— Tout de suite, ce sera parfait, jeune arrogant.

En criant cela, Crionofenarr chargea Khaavren, comme s'il voulait l'écraser sous son cheval.

C'était exactement ce qu'attendait Khaavren. Il prit sa pierre de feu, calmement, et la déchargea sur la tête de son adversaire. Soit le cheval de Crionofenarr avait plus d'expérience que son maître en la matière, soit ce fut un simple coup de chance, mais il se cabra et la décharge, dirigée contre le cavalier, le frappa au garrot. Ses yeux roulèrent et il s'effondra sur le sol. Crionofenarr demeura coincé sous sa monture un instant, mais après son agonie, le cheval roula sur le côté et l'Oriental se releva. Le cheval cessa de bouger et son maître s'agenouilla à ses côtés, dans une profonde détresse.

Il y eut un silence, pendant un moment, puis l'Oriental se releva avec, sur le visage, une expression impossible à décrire.

— Vous avez tué mon cheval, constata-t-il.

— Je vous assure, répondit Khaavren, que je n'ai jamais eu l'intention de le tuer. Je suis effondré d'avoir tué un si bel animal. Je vous demande de croire que c'est vous que je visais.

Il haussa les épaules et lâcha la pierre vide.

L'Oriental scruta la pierre de feu comme un citadin aurait dévisagé un yendi empaillé ; comme si, même mort, il pouvait encore mordre.

— Je vous crois, dit-il. Mais vous avez quand même tué mon cheval, que j'aimais plus que tout au monde. Je vais donc devoir vous tuer.

— C'est équitable, répondit Khaavren.

Il s'inclina devant l'Oriental.

— Mettez-vous en garde, monsieur.

— Avec plaisir, monsieur, mais d'abord, permettez-moi de dire deux mots à mes amis.

— Soyez bref.

— Vous serez étonné de ma concision, croyez-moi.

— Très bien.

Khaavren se tourna vers ses compagnons.

— Mes amis, déclara-t-il, je crois que cet Oriental me plaît.

— Ah bon, répondit Uttrik, et alors ?

— Me feriez-vous l'honneur de nous laisser nous battre, sans venir à mon aide ?

— S'il ne reçoit aucune aide de son armée, précisa Pel, je suis d'accord.

Khaavren jeta un rapide coup d'œil au fier Oriental.

— Je crois qu'il n'en fera rien.

— Très bien, dit Tazendra. Seulement...

— Oui ?

— S'il vous bat...

— Eh bien ?

— Je le tuerai.

— Je veux bien vous croire. Mais permettez-moi de vous signaler que je n'ai pas l'intention de me laisser tuer.

— Et vous avez bien raison, déclara Pel. Par les dieux, ils sont déjà assez nombreux comme cela, ne leur facilitons pas la tâche.

— Eh bien, si nous sommes tous d'accord, c'est parfait.

Ceux qui n'avaient pas parlé lui firent signe que son plan était accepté et Khaavren se retourna vers Crionofenarr, en le saluant.

— En garde, alors, cria l'Oriental.

Khaavren, qui avait déjà son épée dans la main, et qui détestait se faire dire les choses deux fois, tira son poignard de la main gauche et se mit dans sa position favorite. L'Oriental dégaina une très large épée, pour sa taille, et se campa devant Khaavren, les deux mains sur la garde.

Au moment où Crionofenarr dégainait, Khaavren eut une étrange sensation, un peu comme celles que l'on ressent au bord d'une falaise ou bien en haut d'un immense bâtiment ; une certaine langueur, mêlée de désorientation et de peur. Ses genoux se mirent à trembler, comme lorsqu'il était fatigué. Il eut beaucoup de mal à garder les mains fermes, car en regardant dans les yeux de son adversaire, comme à son habitude, il crut y lire un mélange de haine et de victoire.

À l'évidence, les amis de Khaavren ressentirent la même chose, parce qu'il entendit Aerich murmurer :

— Morganti.

Il y avait du dépit dans la voix d'Aerich et, à cet instant, Khaavren comprit. Il faisait face à une de ces armes détestables qui faisaient honte, par leur existence, à la planète – le genre d'épée dont la moindre égratignure était fatale, non seulement pour le corps, mais aussi pour l'âme de sa victime.

Khaavren recula, malgré lui, mais pas suffisamment vite. Crionofenarr avança et, d'un simple geste, frappa les deux lames de Khaavren et lui pointa son énorme épée sur la poitrine.

Le Tiassa plongea ses yeux dans ceux de l'Oriental et sentit tout le dépit et le dégoût qu'avait exprimé Aerich en murmurant ce simple mot « Morganti ».

— Monsieur, aucun gentilhomme ne se battrait avec une telle arme, dit-il.

— Ah, répondit l'autre. Mais, voyez-vous, je ne suis pas un gentilhomme ; je suis un Oriental, un être méprisable, par conséquent. N'est-ce pas là ce que vous pensez ?

— Bien, faites ce que vous voulez, mais je puis vous promettre que mes amis vous tueront sitôt que vous aurez frappé.

En effet, ses cinq compagnons s'étaient regroupés autour de lui, prêt à bondir sur son adversaire. Les hommes du premier rang de l'armée de Crionofenarr avaient eux aussi dégainé leurs armes, pour venger leur chef.

— D'accord, répondit-il. Mais je vous aurai quand même tué, et votre âme avec.

— Alors, allez-y.

Khaavren se redressa, pour mourir dignement et pour laisser un souvenir mémorable aux Orientaux et à l'armée d'Adron, qui observait la scène.

— Cependant, intervint Aerich, vous devriez vous demander d'abord qui prendra les rênes de votre armée, après votre mort.

Aerich se tenait derrière Crionofenarr, offrant son dos à la merci de l'armée orientale.

— Quelle importance, répondit Crionofenarr. Nous avons conquis la plaine, et...

— Je dois vous contredire.

— Vous croyez vraiment qu'à vous six...

— Nous sommes, si je ne trompe pas, un millier.

— Mille ? Où ça ?

— Unissez votre regard au mien ; là, juste derrière l'épaule de Khaavren.

— Par la déesse démoniaque ! cria Crionofenarr. Quand sont arrivées ces troupes ? La plaine était vide quand nous sommes venus, il y a une heure.

— Ça, répondit Khaavren, nous n'en avons pas la moindre idée.

— Remarquez, ils n'ont pas l'air d'avancer.

— Non, ils attendent.

— Et qu'est-ce qu'ils attendent ?

— Par les bottes de Kieron ! Ils attendent de voir si nous avons besoin d'aide.

Crionofenarr eut un large sourire.

— Par la rivière, mais vous êtes têtue. Je pourrais finir par vous apprécier, Khaavren, si je n'étais pas forcé de vous tuer et si vous n'aviez pas tué mon cheval.

— Eh bien, puisqu'il me semble que nous allons tous mourir ici, je mourrai plus heureux, pour ma part, si vous répondiez à quelques questions qui attisent ma curiosité.

— Je répondrais volontiers à une ou deux questions avant de vous tuer.

— Vous êtes généreux.

— Pas du tout.

— Alors, je peux ?

— Allez-y.

— Je me souviens vous avoir entendu dire, dans la conversation que nous avons eue plus tôt, que vos raisons étaient meilleures que les nôtres, pour la possession de ces terres.

— Et alors ?

— Alors, je serais curieux de connaître ces fameuses raisons.

— Ah, mais c'est très simple. D'abord, nous ne voulons plus que ce couloir entre les montagnes appartienne à ceux qui nous volent nos chevaux.

— Oui, c'est une bonne raison.

— Je suis content de vous l'entendre dire.

— Ensuite ?

— L'autre raison, c'est que cette plaine est le seul endroit où nous pouvons faire pousser ce poivre si particulier qui agrmente la plupart de nos plats et qui donne à nos recettes tout leur caractère. En plus, nous croyons qu'il nous donne sagesse, fertilité, virilité, force, longue vie et qu'il soigne la fièvre, le mal de dents et la vérole.

— Tout ça pour du poivre ? s'écria Uttrik. C'est pour cela que vous envahissez l'Empire depuis des milliers d'années ?

— Je dois avouer, cher Uttrik, répondit Khaavren, que c'est une bien meilleure raison que la plupart de celles que j'ai entendues évoquer.

— Et moi, reprit Kathana, je suis parfaitement de l'avis de Khaavren.

— Vous me flattez, répondit Khaavren.

— Bien, reprit Crionofenarr. Y a-t-il autre chose que vous voudriez dire avant que je vous extermine ?

— Juste une, mon cher Oriental : tout ceci est inutile.

— Comment ça, inutile ?

— Il va y avoir un véritable massacre, dans quelques instants. D'abord moi, puis vous, puis mes amis et enfin les deux armées.

— Mais, je tiens à vous signaler qu'ils sont trop loin pour nous empêcher de prendre position le long de la digue d'Orveny et sur Torthalom, et même dans les bois. Vous devez également admettre qu'ils sont trop peu nombreux pour nous en déloger.

— Oh, vous avez peut-être raison, mais pensez-vous que tout cela les empêchera d'attaquer tout de même ?

— Ça ne changera rien.

— Je me permets de vous rappeler que le chef de votre armée, à savoir vous, sera mort.

— C'est certain, confirma Aerich.

Il se tenait toujours derrière l'Oriental, alors que ses compagnons surveillaient ses arrières, en cas de précipitation dans la première ligne ennemie.

— Oui, je serai mort.

— Et beaucoup de vos hommes, également.

— Peut-être, et alors ?

— Vous pourriez pourtant avoir ce que vous désirez sans vous battre.

— Et comment cela ?

— La foi, mon cher Oriental. Je puis vous assurer que si vous retournez une dernière fois dans vos montagnes, il n'y aura plus jamais de raid contre vous.

— Vous avez le pouvoir de m'affirmer cela, sur votre honneur ?

— Non, pas du tout. Mais il y a un gentilhomme qui a ce pouvoir, et si nous pouvons le faire venir jusqu'ici, j'arrangerai toute l'affaire.

— C'est impossible.

— Pas du tout, je vous assure.

— À quoi pensez-vous ? s'enquit Tazendra.

— Taisez-vous ! lui intima Pel.

— Faites ce que vous croyez le mieux, dirent Kathana et Uttrik.

Aerich haussa les épaules.

— Qu'est-ce qui sera exigé contre notre départ ?

— Oh, ça, nous verrons. Par les fissures de l'Orbe, il n'y a aucun mal à en discuter, n'est-ce pas ?

Crionofenarr sourit.

— Vous avez peur de le dire ?

À ces mots, Tazendra fit un mouvement en avant, mais Pel la retint d'un geste de la main.

— Cela vous va bien de parler de courage. Vous tenez une arme Morganti contre ma poitrine. Pardi ! Regardez-moi dans les yeux et dites-moi, vous qui avez vécu parmi nous, si je parle parce que j'ai peur pour ma vie ou si je souhaite vraiment éviter que du sang soit encore versé sur ce malheureux sol qui en a déjà bien trop vu.

Crionofenarr le dévisagea et, tout Oriental qu'il fut, il put lire en Khaavren toute la loyauté et la franchise de notre ami. Il fut aussitôt convaincu.

— Très bien, admit-il. Je crois que vous êtes sincère dans votre proposition. Mais je doute toujours que ce soit possible.

— Allez-vous au moins essayer ?

— Et vous, qu'allez-vous faire ?

— Je vais envoyer quelqu'un chercher le seigneur Adron et nous parlerons tous les trois.

— Il n'y aura aucune tromperie, ni aucune supercherie ?

— Non, je vous en donne ma parole de gentilhomme.

L'Oriental abaissa son arme.

— Très bien, faites venir ce seigneur Adron, nous verrons bien.

Khaavren retrouvait un second souffle, à présent que l'arme Morganti n'était plus pointée dans sa direction.

— Qui allons-nous envoyer ? demanda-t-il.

— Eh ! s'exclama Kathana. Je vais y aller. Je suis la seule d'entre nous qu'ils ne tueront pas sur le champ.

— Très bien, répondit Khaavren. Allez-y et tâchez de ramener le seigneur Adron.

— Non, dit Pel. Nous devons envoyer Mica, de nouveau.

— Pardon ? s'exclama Kathana. Et pourquoi cela ?

— Parce que n'étant pas un gentilhomme, il peut mentir.

— Et quel mensonge faudrait-il qu'il raconte ?

— Laissez-moi vous expliquer.

Puisque Khaavren n'était plus menacé, Aerich repassa de l'autre côté de l'Oriental et nos compagnons se réunirent un peu plus loin pour discuter. Ils se mirent tous d'accord sur le plan de Pel et s'assurèrent que Mica eût bien tout compris.

— Messieurs, déclara le Teckla, je vous assure que je préférerais mourir plutôt que de faillir à ma mission.

— Très bien, répondit Tazendra. Voilà dix orbes pour toi. Il y en aura dix autres si tu ramènes le seigneur Adron.

— Je pars tout de suite.

Mica se mit à courir le long du Nœud Coulant à peine eût-il terminé sa phrase.

— Je suis vraiment désolé d'avoir tué votre cheval, dit Khaavren. S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour...

— Il s'appelait Sagesse, coupa l'Oriental. Ce fut mon seul ami pendant toutes ces années d'errance. Mais si nous arrivons réellement à un accord pour mettre fin à ces guerres incessantes, ce sera votre meilleure façon de me le rendre.

— J'espère que nous y arriverons, alors.

Mica arriva près du seigneur Adron et s'inclina devant lui, tout en récupérant son souffle. Guirland et Shaltre le regardèrent, mais avant qu'ils ne pussent parler, Adron prit la parole.

— Pourquoi ne les ont-ils pas tués ?

— C'est pour cette raison que j'ai été envoyé auprès de Votre Altesse, si Votre Altesse veut bien entendre le message que j'ai à lui transmettre.

— Un message ? Quel message ?

— Les Orientaux ont négocié une paix, et ils ne feront aucun mal au seigneur Khaavren ni à ses amis.

— Quoi ? C'est cela le message ?

— Oui, Votre Altesse.

— Alors, ils sont saufs ?

— Comme s'ils se tenaient sous l'Orbe, Votre Altesse.

— Mais quelle paix ont-ils négocié ?

— Oh, je n'ai pas eu l'autorisation d'écouter cette discussion, monsieur.

Shaltre fronça les sourcils.

— Alors nous devons nous en occuper nous-même, comme il était prévu, dit-il.

— Mais cette trêve, reprit Adron. Je dois savoir quels en sont les termes et au nom de qui ils l'ont signée.

— Votre Altesse le découvrira peut-être en venant avec moi.

— Très bien. Dois-je amener mon armée ?

— Comme vous voudrez. Mais votre sécurité a été garantie.

— Ce serait un déshonneur, alors, d'arriver avec mon armée.

Il se tourna vers son officier.

— Sudi, cria-t-il. Faites-les attendre ici.

— Très bien, Votre Altesse, répondit l'officier.

— Guirland et moi-même vous accompagnerons, déclara Shaltre.

Adron haussa les épaules.

— Comme vous voulez.

Puis ils partirent à travers la plaine.

Ils trouvèrent, en arrivant, Khaavren en grande discussion avec Crionofenarr. Ils se turent pour faire les présentations. Aerich fit glisser son regard sur Shaltre comme s'il n'était pas là.

— Ainsi, commença Adron, vous avez conclu une paix ?

— Comment cela, conclu ? s'exclama Khaavren. Sans Votre Altesse ? Ce serait impossible.

Il se tourna vers Mica avec une colère feinte.

— C'est ce que tu leur as dit, imbécile ?

— Monsieur, j'ai pensé que...

— Tais-toi, crétin !

Pendant que Khaavren se retournait vers Adron, Tazendra glissa discrètement dix orbes dans la poche du Teckla et lui tapa sur l'épaule.

— Alors, quoi ? s'enquit Adron.

— Votre Altesse, nous vous attendions pour les négociations.

Il semblait que Shaltre allait parler mais, juste à cet instant, Uttrik, Kathana, Tazendra et Pel se glissèrent derrière lui et Guirland.

— Vous avez déclaré que nous étions des fugitifs, murmura l'un deux. Donc, si vous dites quoi que ce soit qui va à l'encontre de cette conversation, nous vous couperons la gorge à tous les deux, sans le moindre regret.

Bien qu'ils ne fussent lâches ni l'un ni l'autre, Shaltre et Guirland n'eurent aucune envie de tester la véracité de ces propos. Ils restèrent donc à leur place, silencieux comme des norskas.

Adron, qui ne savait rien de ce qui se tramait dans son dos, reprit la parole.

— Vous prétendez, donc, pouvoir arranger les choses sans vous battre ?

— Je pense que oui, répondit Khaavren.

— Je l'espère, reprit Crionofenarr.

— Et comment allons-nous procéder ?

— Vous allez déclarer que l'Empire n'engagera plus aucun raid dans les terres des Orientaux.

— Eh ! s'écria Adron. Au nom de qui osez-vous parler ainsi ?

— Eh ! répondit Crionofenarr. Vous n'aurez plus jamais besoin de chevaux ?

— Si nous avons besoin de chevaux, reprit Khaavren, nous leur en achèterons. Mieux, nous les échangerons. Et je parle au nom de Votre Altesse qui, à moins que mes pouvoirs de prophétie ne m'aient laissé tomber, sera nommé marquis de Champoivré dans quelques semaines.

— Eh bien, répondit Adron, je ne dis pas que vous avez mal agi, néanmoins...

— Contre quoi croyez-vous pouvoir échanger nos chevaux ? interrompit Crionofenarr.

— Vous comprenez, monsieur, que nous n'avons besoin que de très peu de chevaux.

— Alors ?

— Alors, nous pourrions les échanger contre des chevaux à nous qui, j'en suis sûr, vous plairont. Et nous pourrions les échanger contre...

— Oui ?

— Le droit de cultiver du poivre, répondit Khaavren, tranquillement.

Un grand silence s'abattit sur la plaine. L'Oriental fut si surpris de la réponse qu'il ne trouva rien à dire pendant un moment.

— Autant que vous nous abandonniez ces terres, alors, reprit-il.

— Pas tout à fait, répondit Khaavren.

— C'est impossible ! s'écria Adron.

— Au contraire, reprit Khaavren.

— Mais nous devons contrôler ces terres.

— Mais absolument.

— Pourtant, dit Crionofenarr, vous venez de dire que...

— Pardi ! Ce n'est qu'un détail. Cela ne dérangera pas Son Altesse que vous fassiez venir quelques-uns de vos hommes pour travailler dans ces champs.

— Vous croyez ? demanda Adron.

— J'en suis sûr, seigneur. Vous aurez les hommes de votre armée pour surveiller l'endroit et vous assurer que les Orientaux n'amènent aucune arme. Et puis, ils feront le serment de ne plus jamais nous envahir, ni de ne laisser personne, occupant ces champs, nous attaquer.

— Vous croyez ? s'écria Crionofenarr. En tout cas, ça me semble un excellent accord.

— Bien, vous allez recevoir cette terre, continua Khaavren. C'est-à-dire que vous allez recevoir l'autorisation d'y travailler comme vous le voudrez et d'y prendre ce que vous voudrez. Vous aurez, également, la promesse que l'Empire ne tentera plus rien contre vous.

— C'est beaucoup trop, s'écria Adron. Pourquoi devrions-nous renoncer à cette terre que nous possédons ?

— Je ne crois pas que vous la possédiez, répondit Crionofenarr.

Il jeta un coup d'œil sur son armée.

— Eh bien, répondit Adron, je crois que vous ne l'avez pas non plus.

— Ça peut s'arranger.

— Bah ! s'exclama Khaavren. Pourquoi se battre. Votre Altesse, quand cet estimable Oriental vous offre tant ?

— Comment cela, tant ?

— Oui. Il rendra à l'Empire certaines des terres qui se trouvent à une quarantaine de lieues au nord. Bien que l'empereur n'en ait aucune utilité, elles sont idéalement situées.

— Je vais faire ça, moi ? s'étonna Crionofenarr.

— C'est cela ou la guerre. Pensez-y.

— De quelles terres parlez-vous ?

— J'aimerais aussi le savoir, fit remarquer Adron.

— Oh, ce n'est presque rien, répondit Khaavren. Un coin de sables mouvants où rien ne pousse, à l'exception de quelques plantes trop sèches pour être mangées ; et où rien ne vit à part quelques yendis vénéneux. Dans notre langue, nous appelons cette terre Havresable.

Adron écarquilla les yeux, en comprenant ce que Khaavren venait de proposer.

— Eh bien, si Crionofenarr est d'accord avec ces termes, et si je deviens marquis de Champoivré, alors j'accepte ce traité ; mais j'y rajoute une condition.

— Laquelle ? s'enquit l'Oriental.

— Votre épée.

— Pardon ? Vous voulez que je vous rende mon arme ? Pourtant, je signale à Votre Altesse que vous ne m'avez pas vaincu.

— C'est vrai. Néanmoins, un Oriental n'a pas le droit de porter une arme Morganti.

Crionofenarr sourit.

— Elle vous fait peur, c'est ça ?

— Elle me dégoûte, répondit Adron.

L'Oriental plissa les yeux et Khaavren crut que tout allait être perdu, juste quand tout semblait fonctionner. Il s'avança et tendit son épée à Crionofenarr.

— C'est une très belle lame, monsieur. Puisque vous, vous m'avez vaincu, je vous la remets, dit-il.

— Que voulez-vous que j'en fasse ?

— Je vous laisse décider, mais je vous fais remarquer que, maintenant, vous avez trois épées. Vous semblez donc en avoir deux de trop.

L'Oriental fronça les sourcils.

— Bien. Je préfère cet arrangement, de toute façon, au massacre de nos hommes. Pourtant, je crois

que vous avez utilisé le mot « si » dans votre proposition.

— Oui, répondit Adron. Et alors ? C'est un très joli mot.

— Je ne parle pas du mot en lui-même, mais de sa définition...

— Eh bien, quoi ?

— Il pose un doute.

— Oui. Comment voulez-vous que je sache si je vais être marquis de Champoivré ? Et si je ne le suis pas, comment pourrais-je être sûr que ce traité soit maintenu ?

— J'en réponds sur ma vie, déclara Khaavren.

L'Oriental regarda Khaavren, dubitatif.

— Non seulement j'en réponds, mais je jure que si cet accord ne tient pas, je me rendrai à vous et vous ferez de moi ce que bon vous semblera.

— Vous le jurez, vraiment ?

— Je le jure par... par...

Khaavren chercha du regard quelque chose sur lequel jurer.

— Je le jure là-dessus, continua-t-il. Sur le sang de votre cheval.

Il avait, fort heureusement, trouvé la bonne réponse, puisque Crionofenarr finit par acquiescer après avoir digéré la surprise.

— Je vous crois. Donnez-moi votre main.

— Voici.

— Et voici la mienne.

— Formidable.

— La vôtre, seigneur Adron ?

— La voilà.

— C'est bien. Quant à vous, sire Khaavren, je vous rends mon épée et la vôtre. Par la déesse, que pourrais-je bien en faire ? Elle est trop longue et trop lourde pour moi.

Khaavren récupéra son épée avec plaisir, puis il prit l'arme Morganti avec hésitation, même si, gainée dans son fourreau, elle ressemblait à n'importe quelle autre épée. Enfin, il tendit rapidement la main à Adron.

— Alors, c'est réglé, déclara Adron.

— Oui, confirma Crionofenarr. Retirons-nous de cette plaine, pendant une heure, le temps de nous reposer. Nous nous reverrons ensuite pour régler les derniers détails.

— Je suis entièrement d'accord.

On amena un cheval à Crionofenarr. Il le monta et fit retirer son armée de l'endroit où la bataille avait presque eu lieu. Quand Adron se retourna, il vit que Shaltre et Guirland étaient maîtrisés de manière bien peu courtoise.

— Qu'est-ce encore que cela ? demanda-t-il.

Khaavren s'inclina.

— Nous nous sommes assuré que les négociations se dérouleraient sans ombrage.

— Eh bien, dit Guirland, ironique, vous vous êtes montré habile négociateur et l'Empire vous est fort reconnaissant.

— Je l'espère, monsieur, répondit Khaavren.

Il s'inclina à nouveau, ignorant la façon dont le compliment avait été dit.

— Néanmoins, reprit Shaltre, nous avons des ordres ; et nous avons également une armée avec nous. Vous êtes donc nos prisonniers.

— Ça, je ne crois pas, clama Aerich.

Il s'avança, les yeux pleins de hargne.

— Qui êtes-vous ? Et que voulez-vous ? interrogea Shaltre.

Aerich avait rengainé son épée depuis longtemps et il montra donc ses mains vides, les paumes vers le ciel.

— Mes amis m'appellent Aerich, mais ils devraient m'appeler Temma, duc d'Arylle, comte des landes de Bra. Par ces titres que j'ai reçus à la naissance, je vous provoque, comte Shaltre.

Shaltre recula, sidéré.

— C'est impossible, balbutia-t-il. Le dernier duc d'Arylle s'est lui-même ôté la vie.

— Pas le dernier, répondit Aerich. Je suis son fils.

— Il n'avait pas de fils.

— Je fus emporté au loin lors de la destruction de notre château et mon existence vous a été cachée. Mon père savait quel genre de lâche et de traître vous êtes, aussi a-t-il protégé ma vie. Il espérait que je le venge ; et je vais réaliser ce vœu.

— Vous ne pouvez pas me défier, puisque selon les anciennes lois, vous avez été éduqué comme un guerrier, et...

— Vous avez remarqué, coupa froidement Aerich, que l'on ne se rend pratiquement jamais compte de la présence d'un Teckla ? Il pourrait même y en avoir un caché dans vos bas de soie, que vous ne le sauriez pas.

— Qu'est-ce que vous racontez ? gronda Shaltre.

— Là-bas, vous avez parlé en privé avec Son Altesse et monsieur Guirland ;

Vous n'avez même pas remarqué la présence de Mica, le valet de dame Tazendra. Personne ne remarque jamais un Teckla.

— Il aura entendu notre conversation, parfait. Et alors ? Maintenant, vous savez ce que nous voulons faire de vous.

— Mais vous avez eu une conversation privée sans Son Altesse, également.

— Et alors ?

Il faut avouer que Shaltre avait l'air beaucoup moins sûr de lui, cette fois. Guirland, quant à lui, était devenu livide.

— Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire avant, monsieur, on ne remarque jamais un Teckla. Ils sont donc parfaitement doués pour écouter des conversations privées.

Shaltre sembla sonné, un instant, mais il reprit ses esprits.

— Vous mentez, dit-il froidement.

— Moi ? Je n'ai jamais menti. Personne au monde ne peut dire qu'il m'a vu mentir. Mais vous, c'est bien différent. Peut-être voudriez-vous interroger Mica ? Voulez-vous l'entendre dire ce que vous vous êtes raconté en privé, monsieur Guirland et vous ?

Shaltre pâlit à son tour, ce qui donna une couleur bien étrange avec sa peau foncée.

— Vous mentez, répéta-t-il.

— Les Tecklas ne se contentent pas d'écouter, ils savent aussi rapporter ce qu'ils ont entendu. Ils peuvent parler des intrigues de la Cour, d'arrangements secrets avec une certaine Athyra, de services achetés à un Jhereg, de conspiration contre le seigneur Adron...

— C'est un tissu de mensonge ! insista Shaltre.

Il était visiblement abattu par ces déclarations.

— Que se passe-t-il ? demanda Adron. Qu'ont-ils dit que je ne fusse pas supposé entendre ?

— Il ment, cria Shaltre.

— Ils ont dit, reprit Aerich, que si les témoins de cette mission – cela inclut Votre Altesse – étaient tués par les Orientaux, eux aussi, ils n'auraient plus besoin de garder Kathana en vie et Champovivré tomberait naturellement dans les mains de la lignée e'Lanya. C'est exactement ce que désire le grand maître de Guirland, Seodra ; et ce que veut aussi Shaltre, puisqu'il a, de toute évidence, scellé une sorte de pacte avec cette Seodra, peut-être pour garder le secret sur son terrible passé.

— Vous mentez ! cria Shaltre.

Guirland lança un tel regard de haine à Mica que le Teckla se demanda comment il n'avait pas été terrassé sur le champ.

— Un assassinat est un bien vilain mot, dit Adron. Mais je réclame des preuves.

Il fixa Shaltre avec la plus grande froideur.

— La trahison est un mot bien pire, continua Aerich. Si laid que, selon les us de ma Maison, je ne suis plus tenu, dans ces circonstances, par le serment qui interdit un guerrier de notre Maison de défier ceux qui sont moins bien entraînés.

— Je vous déclare que ce Teckla a menti ! hurla Shaltre. Ce n'est qu'un Teckla, donc...

— Je déclare, coupa Aerich, que vous mentez ; et je déclare aussi que je vais vous tuer ; je vais le faire sur l'instant.

— Vous n'avez pas le droit de me toucher ! cria Shaltre.

Il était totalement paniqué, mais il tira son épée et recula.

— Au contraire, déclara Tazendra. Je crois que s'il souhaite se salir les mains, il n'a qu'à vous toucher.

— Par votre orgueil et votre ambition, reprit Aerich, vous avez déshonoré ma famille, donné de mauvais conseils à Sa Majesté et vous étiez maintenant prêt à commettre un acte de trahison et à assassiner les amis que j'aime. Vous allez mourir, et si mes prières sont exaucées, vous ne passerez jamais les Portes de la Mort. Qu'avez-vous à ajouter ?

— Rien, murmura Shaltre. Je m'exilerai ; je quitterai l'Empire pour les îles.

— Où vous pourrez utiliser tout votre savoir pour poignarder Sa Majesté dans le dos.

— Non, je vous le jure.

— Non, c'est moi qui vous le jure, conclut Aerich.

Il lâcha chaque mot comme les dernières gouttes d'eau d'un orage tombant dans une flaque.

— Vous n'en ferez rien, parce que je vais vous tuer.

— Arrêtez, je jure que...

En disant cela, il crut peut-être faire douter Aerich, puisqu'il lui sauta dessus en faisant tournoyer son épée pour le frapper à la gorge. La première chose que fit son arme fut de manquer d'un rien de décapiter Guirland qui se tenait derrière lui. Pour être très précis, la lame glissa le long de la lanière de cuir qui tenait le sac de Guirland, avant de se rapprocher d'Aerich.

Il y eut un bruit sec quand Aerich détourna le coup avec l'un de ses poignets de métal. Puis, de la même main, il attrapa Shaltre par la gorge. Le vieux Lyorn frappa encore, et à nouveau Aerich para le coup, avec son autre poignet, cette fois. Puis il serra et tourna. Il y eut un petit cri étouffé, suivi par un son d'os brisés et le comte Shaltre tomba inanimé sur le sol ; sa nuque formait un angle bien étrange.

Adron et Khaavren se regardèrent, puis, comme animés par la même pensée, se tournèrent vers Guirland. Aussi courageux qu'il fût, il tremblait comme un Teckla. Soudain, il fit demi-tour et dévala la côte vers le sud-ouest.

— Que faites-vous de lui ? demanda Adron.

Aerich haussa les épaules.

— Laissons-le fuir, Votre Altesse, répondit-il. Il a échoué dans sa mission. Laissons-le affronter les foudres de Seodra.

— Très bien, déclara Adron. Qu'il en soit ainsi.

Ils regardèrent le corps de Shaltre, comme pour essayer d'en apprendre quelque chose. Puis Aerich releva la tête. Il ressemblait à quelqu'un qui aurait, toute sa vie, marché avec le dos courbé. Il fouilla dans sa poche, trouva son crochet et le sortit.

— Les armoiries d'Arylle, expliqua-t-il. Je les ai presque terminées.

Quand Guirland fut hors de vue, Khaavren se tourna vers le seigneur Adron.

— Nous devons écrire les termes du traité, pour que Votre Altesse les approuve et que Sa Majesté les ratifie. Il deviendra alors officiel quand vous prendrez la place de marquis de Champovré. Il vous faut un scribe.

— Nous verrons cela, répondit Adron. Pour l'heure, allons rejoindre mes hommes qui doivent attendre avec impatience le récit de ce que nous venons de vivre.

— Oui, répondit Aerich. Allons-y.

Ce dernier donnait l'impression d'avoir changé depuis sa rencontre avec Shaltre. Son regard semblait briller pour la première fois, il se tenait bien droit et tous les signes de sa tristesse latente semblaient s'être évaporés. Il serra Khaavren dans ses bras.

— Je suis heureux pour vous, duc, déclara Khaavren.

Puis il soupira.

— J'accepte votre sympathie, mais en échange, acceptez la mienne pour avoir si bien servi l'Empire, aujourd'hui.

Khaavren soupira encore.

— Khaavren, acceptez ma sympathie, également, déclara Pel. Ce que vous avez réussi aujourd'hui tient presque du miracle.

Le Tiassa soupira une troisième fois.

— Pardonnez-moi, Khaavren, dit Tazendra, mais vous avez l'air malheureux et je n'arrive pas à comprendre pourquoi. Êtes-vous, comme moi, déçu de n'être pas mort glorieusement ?

— Pas tout à fait ; je suis malheureux parce que nous avons survécu.

— Et quel mal y a-t-il à cela ?

— Ah ! s'écria Aerich, il a raison.

— J'avais oublié, déclara Pel.

— Oh ! s'exclama Kathana.

— Oui, je me souviens, maintenant, s'écria Tazendra.

Ils se tournèrent tous vers Uttrik. Le dragonoble secoua la tête.

— Non, vous n'avez rien à craindre. Peut-être que cela me déshonorera mais, si c'est le cas, eh bien je vivrais avec. Après tout ce que nous avons traversé ensemble, je vous déclare que je préférerais sauter de ces falaises plutôt que de croiser le fer avec quelqu'un que j'aime et que j'admire, comme je peux aimer et admirer Kathana et vous tous.

— Alors, demanda la baronne, nous n'avons plus besoin de nous battre ?

— Je viens de vous dire que non, et je le répète. Pour moi, nous ne sommes plus ennemis.

Et, pour la première fois depuis des jours, Khaavren sentit un sourire se dessiner sur son visage. Il eut envie de crier sa joie, tant elle était grande.

— Et je puis vous assurer que je ne vous arrêterai pas non plus, dit-il. Ainsi, mon amour m'aimera encore et l'Empire... Eh bien, je crois en avoir assez fait aujourd'hui pour que l'empereur oublie ce petit détail insignifiant.

— Il n'aura pas besoin d'oublier, répondit Kathana. Je vais me rendre et j'implorerai son pardon. Si vous pouvez parler pour moi, Uttrik, alors il ne manquera pas de me pardonner.

— Nous parlerons tous pour vous, déclara Aerich. Et je crois que le seigneur Adron également.

— Mais, je crois que nous oublions le vrai héros du jour, n'est-ce pas ? s'écria Khaavren.

— Vous avez raison, s'exclama Uttrik. Notre très cher Mica, qui a si bien écouté les conversations. Le visage du valet s'empourpra.

— Oh, vous savez, ce n'était rien, dit-il. En fait, ce fut même moins que ce que vous croyez.

Il jeta un petit coup d'œil furtif vers Aerich.

— Tu as écouté ce que Guirland et Shaltre ont dit à Son Altesse et tu es revenu nous prévenir, dit Tazendra.

— C'est vrai, avoua Mica. J'ai entendu tout cela et je vous ai dit tout ce que j'avais entendu. Mais je dois vous confesser que je n'ai rien entendu d'autre.

— Quoi ? s'exclama Kathana, en souriant. Tu dis que tu n'as pas entendu cette conversation entre Shaltre et Guirland et que tu n'as pas tout rapporté à Aerich ?

— Non. J'ai essayé, mais je n'ai pas réussi à me rapprocher assez pour entendre. C'est ça que j'ai dit à sire Aerich.

Khaavren se tourna vers le Lyorn.

— Auriez-vous menti, mon cher ami ?

— Moi ? s'exclama Aerich. Mais pas du tout. Je n'ai jamais dit que Mica avait entendu cette conversation ; j'ai simplement précisé qu'on ne peut jamais savoir si un Teckla écoute une conversation ou pas. C'est totalement différent, je vous assure.

— Pourtant, insista Khaavren, vous avez déclaré savoir ce qu'ils s'étaient dit l'un l'autre.

Oui, c'est vrai.

— Mais, si Mica ne les a pas entendus...

— Il n'avait pas besoin d'écouter. Il y a quelque temps, Pel a surpris une conversation entre Shaltre et le capitaine G'aereth ; conversation qu'il m'a rapportée ensuite.

— Ah oui, je m'en souviens ; c'était le jour où nous sommes entrés dans la Garde, n'est-ce pas ?

— Votre mémoire est remarquable, mon jeune ami.

— Eh bien, que se sont-ils dit ?

— C'est assez simple, répondit Pel. Shaltre a expliqué à l'empereur qu'il ne souhaitait pas que Kathana soit arrêtée.

— C'est parce qu'il ne connaissait pas encore le but de notre voyage.

— Peut-être, mais ce n'est pas tout.

— Ah ?

— J'ai découvert, avant que nous partions, que Shaltre avait menti, parce qu'il était évident que c'était la princesse consort qui voulait que Kathana reste libre.

— Pas seulement la princesse.

— Non, mais il n'y eut que la princesse qui affirma publiquement son amitié. Tous les autres réagirent selon leurs intérêts, en voulant être celui ou celle qui arrêterait ou tuerait Kathana. Ils espéraient ainsi entrer dans les bonnes grâces de Sa Majesté, surtout si l'arrestation s'avérait être à la fois publique et spectaculaire.

— Peut-être, admit Khaavren.

Un peu mal à l'aise, il pensa à Illista.

— De toute manière, continua Pel, il était évident que l'empereur ne voyait pas les choses de cette façon, bien au contraire ; il souhaitait que la baronne soit arrêtée le plus vite possible. Il fut même fâché que Lanmarea rende la chose publique.

— Continuez, Pel. Je dois vous avouer que cette conversation m'intéresse au plus haut point.

— Vous avez entendu tout ce que je savais.

— Bien. Et vous, duc, dites-moi la suite de l'histoire.

— À une condition, répondit le Lyorn. Que vous continuiez de m'appeler Aerich.

— Très bien, c'est d'accord.

— Alors je vais vous dire la suite.

— Je suis impatient.

— Sachant que Shaltre mentait, je pus en tirer certaines conclusions sur la nature de ce mensonge. Je lui ai présenté mes dites conclusions et, comme vous l'avez vu, il a confirmé mes intuitions par sa réaction.

— C'est là toute l'affaire ?

- C'est tout.
- Mais, s'il ne vous avait pas attaqué ?
- J'aurais, dans ce cas, été bien embarrassé, admit Aerich.
- Par le sang du cheval ! s'écria Khaavren.

Chapitre Trente et Unième

Dans lequel le lecteur sera aussi surpris que nos héros d'apprendre que tout n'est pas terminé.

— Mes amis, déclara le seigneur Adron, j'espère très sincèrement que vous allez revenir, avec moi, dans mon château, pour me permettre de vous rendre les honneurs que vous méritez.

Ils étaient seuls dans la plaine ; Sudi était reparti avec l'armée du seigneur Adron et les Orientaux s'étaient retirés. Khaavren remarqua qu'ils avaient emporté avec eux le cadavre du cheval, que Crionofenarr avait fait mettre sur un des chariots de son arrière-garde.

— Permettez-moi plutôt, répondit Aerich, de vous proposer de nous accompagner jusqu'à la ville, où nous pourrions intercéder en votre faveur devant la Cour.

— Il a raison, reprit Pel. Car, si nous avons gagné en gloire et en notoriété, là-bas, c'est à Votre Altesse que nous voulons en faire profiter.

— De toute façon, continua Kathana, j'y retourne, pour me rendre. La compagnie de Votre Altesse me serait une immense joie, dans cette épreuve.

— Permettez-moi d'ajouter, souligna Khaavren, que nous devons nous hâter. Je crois qu'il serait plus judicieux d'arriver avant monsieur Guirland. Il pourrait emplir, de son venin, les oreilles de l'empereur.

— Tout ceci est fort juste, répondit Adron, seulement j'ai été exilé par Sa Majesté. Il ne serait pas bon pour moi que je retourne au palais.

— Ah, je ne savais pas ! s'exclama Khaavren. C'est effectivement un problème, je suis parfaitement d'accord avec Votre Altesse.

Tazendra commençait à se remettre de sa déception de n'être pas morte glorieusement. Elle regardait la plaine avec fierté.

— Eh bien, dit-elle, je crois que nous avons mérité un peu de reconnaissance.

— Pourtant, dit Uttrik, je suis inquiet du... Attendez un instant. Tazendra, que tient votre valet ?

— Hein ? Ah, oui. Mica, que tiens-tu ?

— Une lettre, madame.

— Une lettre ?

— Oui, ça y ressemble.

— Et à qui est-elle adressée ?

— Au seigneur Adron, répondit le Teckla.

Il avait appris à lire, dans son précédent travail.

— Pardon ? s'exclama Adron. Une lettre pour moi ?

— Apparemment, Votre Altesse.

— De la part de qui ?

— Ça, je n'en ai aucune idée. Votre Altesse.

— Mais alors, demanda Khaavren, où l'as-tu trouvée ?

— Dans le sac de monsieur Guirland. Il est tombé après que le comte Shaltre a coupé la bandoulière.

— Comment ? s'offusqua Tazendra, tu as fouillé le sac d'un gentilhomme ?

— Parfaitement, madame, répondit-il avec complaisance. Ça ne constitue pas un délit, puisque je ne

suis pas moi-même un gentilhomme.

— Tu as raison, affirma Aerich. Cette histoire de valet va finir par déraper, se murmura-t-il ensuite à lui-même. Il va falloir que j'en touche un mot à Tazendra.

— Et il y avait une lettre pour moi, à l'intérieur ? continua Adron.

— Oui, répondit Mica. La preuve, voici la lettre.

Mica tendit la lettre à Tazendra qui la remit à Son Altesse. Elle jeta d'abord un coup d'œil au sceau.

— Ça vient de Sa Majesté, dit-elle.

— Sa Majesté ? s'écria Adron. Guirland avait une lettre de Sa Majesté pour moi et il ne me l'a pas donnée ?

— Je pense que cela va mal finir pour Guirland confia Aerich à Pel, quand tout ceci parviendra aux oreilles de Sa Majesté.

— Et quand Seodra l'apprendra, répondit Pel.

Adron rompit le sceau et lut la lettre. Puis il la relut une deuxième fois et encore une troisième fois. Quand il commença à entamer sa quatrième lecture, Khaavren s'approcha de Tazendra.

— Je crois que Son Altesse est surprise, lui dit-il.

Adron entendit la phrase de Khaavren.

— Je suis surpris, en effet, déclara-t-il. Non seulement Sa Majesté me pardonne, mais elle me présente ses excuses ; c'est inouï.

— Si Sa Majesté a confié cette lettre à Guirland, cela ne m'étonne pas qu'il ait pris son temps pour vous la remettre, s'il est, en effet, la chose de Seodra.

Adron haussa les épaules.

— Eh bien, maintenant, je l'ai.

— Alors Votre Altesse consentira-t-elle à nous accompagner jusqu'à la capitale ? s'enquit poliment Aerich.

— Oui, répondit Adron. Je crois qu'il s'y passe des choses dont je ferais bien de me mêler. Et puis, ce sera un vrai plaisir, car je vous tiens tous en haute estime.

— Alors, s'exclama Khaavren, il ne nous reste plus qu'à vous trouver un cheval. Celui que Mica montait m'ira très bien, et je serai heureux d'offrir le mien à Votre Altesse. Mais, à moins de laisser notre serviteur dans la poussière, nous ferions mieux de lui en trouver un.

— Il y a un relais postal, non loin d'ici, déclara Uttrik. Il appartient à l'Empire et non au marquis, par conséquent il doit être encore en fonction.

— Ce sera parfait, assura Tazendra. S'ils ont des chevaux, bien sûr.

Après cette profonde réflexion, ils traversèrent la plaine, récupérèrent leurs chevaux et se dirigèrent, au pas vers le relais des postes. Là, Aerich montra la lettre du capitaine à l'officier en faction. Ils se procurèrent ainsi un cheval supplémentaire. C'était un si bel animal qu'en fait, ce fut Adron qui le prit pour lui. Puis ils continuèrent leur route, par où ils étaient venus, vers le mont Bli'aard et Bengloarafurd. Nous devons préciser que les habitants furent particulièrement surpris de voir Son Altesse chevaucher joyeusement avec les personnes qu'il avait condamnées la semaine passée. Mais personne ne dit rien ; ils attribuèrent ce retournement de situation au droit des princes à être capricieux, à suivre leurs envies. En s'approchant du *Signe Peint*, ils arrêtaient tous leurs chevaux, comme s'ils s'étaient donnés le mot, et contemplèrent le champ de bataille. Le seigneur Adron ôta son chapeau, par respect, et inspecta les lieux.

— Je vois les traces de la pierre de feu, dit-il.

Il désigna un endroit, plus haut sur la colline.

— C'est la mienne, je crois, répondit Pel. Elle a touché le rocher derrière lequel Mica était caché, apparemment ; là où il a donné son fameux coup de tabouret à l'un des assaillants. Par le cheval, il a presque fendu le crâne de cette vermine. C'est tout ce qu'ils méritaient.

Mica frissonna de bonheur en entendant les honneurs qui lui étaient rendus, pendant que Khaavren regardait de l'autre côté de la route.

— Regardez, c'est l'arbre que nous avons utilisé pour nous cacher, Aerich, Uttrik et moi. J'aurais juré qu'il était plus grand que cela.

— Il était assez large, répondit Aerich.

— J'aurais voulu être à vos côtés, soupira Kathana.

— Et moi aussi, avoua Adron.

— Bah, s'exclama Tazendra, ça n'aurait pas été équitable. En plus, Aerich aurait voulu que nous les attaquions de face et alors peut-être que certains d'entre nous auraient été blessés.

— Vous faites une excellente analyse, admit Aerich.

Ils reprirent leur chemin et s'arrêtèrent au *Signe Peint* pour profiter d'un bon repas et laisser le temps à Adron d'hésiter entre repasser par Châteaurouge, ou bien donner des instructions écrites à ses gens. Ils furent traités presque royalement par le propriétaire, qui n'avait jamais eu l'occasion d'accueillir un héritier au trône dans son auberge. Il fit sortir des vins de sa réserve personnelle et ordonna que les viandes soient préparées avec un soin tout particulier. Le seigneur Adron mangea tout en réfléchissant, deux activités qu'il pratiquait couramment ensemble. Puis il raconta au propriétaire et à tous ceux qui voulaient bien l'écouter, les exploits de ses compagnons de voyage. En écoutant le récit, Aerich haussa les épaules, Pel sourit, Khaavren rougit, Kathana plongea les yeux dans son assiette, Uttrik parut nerveux, Tazendra se redressa fièrement et la figure de Mica rayonna littéralement.

Adron prit ensuite la décision d'écrire, mais juste quand il allait demander une plume, de l'encre et un parchemin, une petite fille entra. Elle salua Adron comme il convenait, lui tendit un bout de papier et s'enfuit en courant sans attendre de réponse. Adron fronça les sourcils.

— Eh bien, voilà quelque chose de peu commun, dit-il.

Tazendra était tellement absorbée par son plat qu'elle n'avait pas vu l'arrivée de la petite messagère.

— Comment cela ? demanda-t-elle. C'est juste un canard fourré aux prunes sauvages, cuit au four.

— Pardon ? dit Pel, en ignorant la remarque de Tazendra. Votre Altesse ne connaît pas cette messagère ?

— Je ne l'ai jamais vue de ma vie.

— C'est plutôt normal, pour un messenger, suggéra Khaavren.

— Mais de qui ? Et pourquoi ? Je ne suis ici que depuis trop peu de temps pour que quiconque soit au courant ; en tout cas, pas au château.

C'est ainsi, nous devons le préciser, qu'Adron parlait toujours de sa maison.

— Et encore moins dans tout le reste de l'Empire, continua-t-il.

— Peut-être que si vous lisiez le message, Votre Altesse, proposa Kathana, vous auriez la réponse à votre question.

— Ou peut-être pas, rétorqua Pel.

— Je vais le lire, annonça Adron.

— Nous vous attendons, Votre Altesse, affirma Pel.

— Moi, je vais faire bien plus qu'attendre, répliqua Khaavren. Je vais manger ce délicieux canard et je vais, dans le même temps, je vous l'annonce, dépiauter cette michette de pain noir, mettre les morceaux dans la sauce et je mangerai tout cela en même temps.

— Et si vous buvez une de ces cinq bouteilles de vin de Furnia, continua Uttrik, je suis persuadé que l'attente sera encore moins longue.

— Vous êtes la sagesse incarnée, répondit Khaavren, je vous le dis comme je le pense.

En lisant la lettre, les rides d'Adron se creusèrent de plus en plus.

— Mais, tout ceci n’a aucun sens ! s’exclama Adron.

Il tendit la lettre à Aerich.

— Votre Altesse désire que je la lise ? s’enquit celui-ci.

— Oui, oui, répondit Adron, impatiemment. Lisez-la à haute voix et donnez-moi votre avis ensuite.

— Très bien, Votre Altesse.

Il regarda tout d’abord la superbe calligraphie de la lettre.

— Son Altesse doit, impérativement, rentrer à la maison sur le champ si elle désire qu’on lui présente sa fille.

— Eh bien, déclara Khaavren, cela me semble assez clair.

— Pas du tout, s’exclama Adron. Sachez que je n’ai pas de fille.

— Peut-être que vous n’êtes tout simplement pas au courant, suggéra Tazendra.

Elle avait parlé sans réfléchir et, quand elle se rendit compte de ce qu’elle venait de dire tout haut, elle se mit à rougir fortement. Aerich lui jeta un regard plein de reproches. Mais Adron n’entendit pas la remarque de Tazendra ; il était trop absorbé par ses propres pensées.

— Je n’ai pas... ah.

Les autres compagnons, qui n’osaient plus parler, se lancèrent un regard dubitatif.

— En fait, ce n’est pas complètement impossible, conclut-il. Mais ce serait tellement...

Sa phrase s’envola et Khaavren, qui l’observait attentivement, aurait juré qu’il tremblait d’émotion.

Nous devons ajouter que l’art de bien se protéger, fréquent de nos jours, n’était pas monnaie courante, à cette époque. En conséquence, les enfants bâtards ou métis étaient assez nombreux. Cependant, la stigmatisation de ces pauvres individus était assez répandue tout de même, même si ça n’est pas comparable avec notre époque. Nous pouvons donc dire qu’un gentilhomme qui se voyait annoncé, qui plus est publiquement, l’existence d’un enfant dont il ne soupçonnait même pas l’existence, se trouvait, généralement, fort embarrassé. À en juger par le comportement d’Adron, cependant, c’était plutôt de l’excitation ou de la curiosité que de l’embarras ou de la honte qui le faisait trembler, comme le nota Khaavren.

— Alors, demanda Pel, que souhaite faire Son Altesse ?

Adron fronça les sourcils.

— Ce que je souhaite ? s’écria-t-il. Il semble qu’il faille que je retourne au château, quoi qu’il arrive.

— Que Votre Altesse soit assurée que nous sommes entièrement à son service, si elle souhaite que nous l’accompagnions, déclara Aerich.

— Je crois que vous feriez mieux de retourner à Dragaera le plus vite possible. Et quand vous serez devant Sa Majesté, ce qui ne manquera pas d’arriver, vous l’informerez que des événements imprévus m’ont retardé et que je reviendrai aussitôt que je le pourrais me présenter devant lui.

— Nous lui transmettrons le message avec grand plaisir.

— Et sur le champ, déclara Tazendra. Je dois avouer qu’il me tarde de retrouver la ville.

— Moi aussi, avoua Kathana. Si je dois passer en jugement devant Sa Majesté, que cela se fasse le plus rapidement possible.

— Dans ce cas, conclut Adron, partons sans tarder. Je suis sûr que nous nous reverrons et je veux vous assurer de ma plus haute estime, une nouvelle fois.

— C’est trop d’honneur, Votre Altesse, répondit Aerich.

— Mais pas du tout.

— Alors, allons-y, déclarèrent ensemble Pel et Uttrik.

Adron insista pour régler la note auprès du propriétaire, malgré les protestations de ce dernier qui se faisait une joie d’offrir un repas à un héritier du trône. Puis ils demandèrent que leurs chevaux soient sellés et postés dans la cour. Après quelques mots seulement, ils se séparèrent ; Adron se dirigea vers

Châteaurouge et les autres vers la ville.

Cette fois-ci, ils voyagèrent à plus vive allure. Ils étaient partis depuis longtemps et ils devaient rentrer faire leur rapport. Ils avaient tous hâte, également, de voir ce qui s'était passé pendant leur absence et, qui plus est, Khaavren était impatient de revoir sa chère Illista et de lui expliquer qu'il avait tenu sa promesse, sans rompre aucun serment. Ils firent donc des trajets de vingt, parfois vingt-cinq lieues, sans s'arrêter, en prenant soin de ne pas harasser les chevaux, jusqu'à la nuit tombée.

Le retour, puisqu'il se fit en plein été, sous de très fortes chaleurs, fut bien moins agréable que l'aller et nos compagnons n'étaient plus aussi heureux et enthousiastes qu'au début de l'aventure.

Tazendra, bien que toujours quelque peu déçue d'avoir manqué l'occasion d'une mort glorieuse, semblait avoir retrouvé son élan habituel. En fait, elle se repassait, dans sa tête, toutes les images de toutes les batailles dont elle était sortie triomphante.

Uttrik ressemblait à un homme heureux d'avoir pu apaiser sa vengeance. Il cavalait le cœur léger et il prenait plaisir, lui aussi, à se remémorer ses victoires, qui lui avaient toutes semblé si faciles.

Kathana, il faut l'avouer, avait été si malheureuse de vivre cachée qu'elle semblait soulagée et épanouie de « faire face à son destin », comme on dit. Elle écrivait des discours qu'elle espérait avoir l'honneur de faire parvenir à Sa Majesté.

Pel ressassait tous les événements qui avaient eu lieu. En pensant à la façon dont ils avaient tous tourné à leur avantage, dans les derniers instants, il en tira plus de fierté que la gloire d'avoir vaincu, ce qui n'est, pour ce genre d'affrontement, qu'un détail.

Aerich, d'ordinaire le plus renfrogné de tous, était devenu d'une compagnie tout à fait agréable, depuis qu'il avait tué le comte Shaltre. Il souriait calmement et allait même jusqu'à engager de petites conversations avec Khaavren, sur les gens et les pensées qui les accompagnaient dans ce voyage.

Les rêveries de Khaavren tournaient autour d'Illista et des promotions honorifiques qu'il recevrait, peut-être, en remerciement des événements de ces derniers jours. Il s'essayait même à des « Lieutenant Khaavren », pour voir comment cela sonnait à ses oreilles.

Mica, lui, débordait toujours autant de joie. Ils avaient fait broder les armoiries de la Dzur sur sa tunique chez un tailleur qu'ils avaient trouvé dans un hôtel, au pied du mont Bli'aard.

C'est ainsi que le chemin du retour se passa et ils se retrouvèrent très vite devant l'auberge *Beed'n*. Mica se mit d'abord à trembler, en pensant à la bastonnade qu'il avait reçue, puis il sourit en se remémorant la conclusion de cette histoire. Khaavren, comme nous l'avons bien compris maintenant, nota ce changement d'attitude chez le Teckla.

— Eh bien, nous en avons parcouru du chemin ! Et maintenant, nous voilà presque chez nous. Arrêtons-nous ici, pour célébrer d'avance la fin de cette aventure avec une bouteille de Khaav'n ou d'Ailor.

Ils furent tous d'accord avec cette proposition ; ils entrèrent dans l'auberge. La grande pièce était vide et ils demandèrent la plus grande table, près de la fenêtre, puisque c'était l'endroit favori de Khaavren. Ils burent une certaine quantité de Khaav'n, que le Tiassa préférait aux autres vins parce qu'il venait de la même région que lui et avait le même nom. Qui plus est, il n'était ni trop sec ni trop doux, et même si Pel préférait les vins plus amples et plus charpentés, il n'émit aucune contestation et but avec ses compagnons pour rester dans l'ambiance.

— Il est évident que nous sommes presque arrivés, déclara Khaavren. J'ai pu apercevoir plusieurs messagers impériaux sur la route. On la distingue parfaitement de cette fenêtre. Il y a aussi beaucoup de bourgeois et d'employés ; c'est le signe que la fin du trajet est proche.

— Si vous appréciez autant la vue, répondit Aerich, c'est bien parce que le propriétaire n'a pas remplacé les carreaux que la tête de notre cher Mica a brisés. Pour ma part, j'aurais préféré qu'il les répare, afin d'éviter à la chaleur d'entrer trop vite.

— Bah, s'exclama Uttrik. Après avoir traversé la steppe, où nous avons du faire boire nos chevaux

toutes les trois lieues, je trouve cet endroit presque aussi frais que l'air des montagnes, en comparaison.

— Pourtant, le temps se réchauffe, rétorqua Khaavren. Voilà une troupe de Gardes qui portent l'uniforme de Lanmarea. Et même si ce n'est pas l'heure de manger, ils ont l'air décidés à venir se reposer ici.

— Tant mieux, répondit Tazendra. Ils pourront nous donner des nouvelles de la ville.

— Peut-être pas, rectifia Khaavren. En regardant mieux, il me semble qu'ils attachent leurs chevaux comme s'ils avaient l'intention de ne rester qu'un court moment.

— En effet, vous avez raison, remarqua Pel. On dirait qu'ils ne se sont arrêtés que pour demander quelque chose. Regardez, leur officier va entrer seul.

— Pourquoi les autres font-ils le tour de l'auberge ? interrogea Kathana. On dirait qu'ils l'encerclent.

— Je dois avouer que je n'en ai aucune idée, répondit Pel. Peut-être cherchent-ils à appréhender un hors-la-loi terré ici, et ils ne veulent pas le laisser s'échapper.

— Eh bien, nota Tazendra, je ne vois ici personne qui ait l'air d'un voyou.

— Il se cache peut-être à l'étage, suggéra Khaavren. En ce qui me concerne, je vous déclare que j'abandonne toute rivalité entre nos deux factions et que je les aiderai, s'ils le veulent.

— Ils n'ont pas l'air d'avoir besoin d'aide, fit remarquer Aerich.

— Vous avez sûrement raison, mais ce serait une bonne chose de leur proposer. Et puis, s'ils n'ont pas besoin d'aide, ils nous le feront savoir.

Khaavren s'adressa ensuite à la femme qui venait d'entrer.

— Bonjour, sergent. Nous sommes tous les deux des serviteurs de Sa Majesté et il me semble que vous êtes ici pour une affaire bien particulière. Nous vous offrons, donc, nos services et si vous n'avez pas besoin de nous, eh bien, par les fragments, venez prendre un verre avec nous. Nous boirons à la santé de Sa Majesté, au capitaine G'aereth et à Lanmarea, et aussi au seigneur de Guerre elle-même.

Le sergent salua la table.

— Eh bien, dit-elle, vous pouvez peut-être faire quelque chose pour moi ; sinon, j'accepterai votre gracieuse invitation.

— C'est formidable, sergent. Comment pouvons-nous vous aider ?

— Je m'appelle Lebouru, annonça-t-elle. Je suis sergent, comme vous l'avez remarqué, de la Garde impériale et je serais honorée que vous me décliniez vos identités. Je vous dirai, ensuite, comment nous pourrions travailler ensemble.

— Parfait, répondit le Tiassa. Je m'appelle Khaavren, et voici mes amis, Aerich, Tazendra, et Pel ; notre compagnon, Uttrik, et madame Fricorith.

Il donna le nom d'emprunt de Kathana, puisque, comme elle désirait se rendre d'elle-même, il ne souhaitait pas compromettre son souhait.

— Vous dites que vous vous appelez Khaavren ? répéta Lebouru.

— Parfaitement.

— Cela tombe merveilleusement bien. Vous allez, en effet, pouvoir me rendre un grand service.

— Je suis impatient.

— C'est très aimable de votre part.

— J'attends vos ordres.

— Je vais vous dire ce que j'attends de vous.

— Vous me feriez un grand honneur.

— Eh bien, si vous me faisiez la joie de me rendre votre épée et de demander à vos compagnons d'en faire autant, puis de m'accompagner en ville, alors je serais comblée et je vous en serais redevable.

— Pardon ?! s'écria Khaavren. Que je vous rende mon épée ?

— Oui, tout à fait.

— Et que je vous accompagne ?

— Je suis ravie d'avoir affaire à un gentilhomme très compréhensif.

— Vous voulez dire que nous sommes en état d'arrestation ?

— C'est à peu près cela.

— Quelles sont les charges contre nous ?

— Ah, ça, je vous assure que je n'en ai aucune idée. On m'a ordonné de prendre une troupe de vingt hommes et de suivre cette route. Je devais questionner tous les passants, m'arrêter dans toutes les auberges, pour trouver un Garde tiassa du nom de Khaavren de Castelroc et ses compagnons. Vous voyez, j'ai presque accompli ma mission.

Uttrik se remit du choc que les mots de Lebouru provoquèrent.

— C'est inadmissible ! cria-t-il.

— En effet, reprit Tazendra. Une troupe de vingt hommes seulement ? Bah ! C'est une insulte.

Le sergent haussa les épaules.

— Mes hommes encerclent l'auberge. Vous ne pouvez pas vous enfuir. Et nous avons chacun une pierre de feu chargée, en plus de nos épées. Par conséquent, vous serez tués, sans nul doute, si vous tentez de résister. Maintenant, on m'a ordonné de vous ramener vivant, si possible, mais mort si nécessaire. Je préférerais donc que vous n'opposiez aucune résistance, pour que je puisse accomplir ma mission sereinement.

— Nous permettez-vous de nous réunir un instant, pour que nous décidions ensemble si nous voulons résister, ou pas ? interrogea Khaavren.

— Certainement, répondit Lebouru. Rien ne l'interdit. En revanche, j'ai les ordres formels de ne pas vous laisser communiquer avec qui que ce soit en dehors de cette auberge. Donc, si vous me promettez que vous n'en ferez rien et que vous me permettez d'appeler mes hommes pour les tenir au courant de la situation, vous pourrez parler autant de temps que vous voudrez.

— Vous avez notre parole, assura Khaavren. Cela devrait vous convaincre d'autant plus que nous n'avons personne à qui parler dehors.

— Très bien.

Le sergent sortit sur le pas de la porte.

— Eh, je les ai trouvés. Tenez-vous prêt à vous battre, si vous le jugez nécessaire, mais ne faites rien sans que je vous l'ordonne ou que vous entendiez la décharge de ma pierre de feu.

Pendant ce temps, Khaavren se tourna vers ses amis.

— Eh bien, je vous avoue que c'est une situation que je n'avais pas envisagée, dit-il.

— Moi, je crois que nous devons nous battre, déclara Tazendra. Par le cheval ! Ils ne sont que vingt.

— Et puis c'est humiliant d'être arrêté, précisa Pel.

— En plus, suggéra Kathana, cela me ferait oublier les combats que j'ai ratés.

— Mourir ici ou ailleurs, pour moi, c'est la même chose, avoua Uttrik. D'ailleurs, nous allons peut-être gagner. Imaginez l'effet que cela produirait si nous battons vingt Gardes du Phénix armés de pierres de feu.

— Et vous, Khaavren, demanda Aerich, qu'en pensez-vous ?

Khaavren soupira.

— Mes chers amis, je pense comme vous. Mais si nous nous battons, nous deviendrons des rebelles, que nous perdions ou que nous gagnions.

— C'est exactement à cela que je pensais, déclara Aerich.

— Des rebelles ! s'écria Pel. C'est un peu fort.

— Mais néanmoins vrai, répondit Aerich. Ne croyez-vous pas ?

— Oui, mais nous laisser appréhender, tout de même... objecta Tazendra.

— Vous avez raison, déclara Uttrik. Être arrêté, c'est une idée que je n'aime pas.

— Pourtant, reprit Aerich, vous êtes de la lignée Lanya, n'est-ce pas ?

— Oui, et alors ?

— Lanya elle-même, Lanya e'Kieron, ne fut-elle pas arrêtée pendant le troisième cycle par l'empereur athyra, Soori-Laino-Kri, pour avoir refusé d'attaquer la forteresse de l'Issola, Muranda ?

— Oui, c'est vrai.

— Vous voyez qu'il n'y a rien de honteux à être arrêté.

— Si Lanya l'a fait, alors je crois que je peux me rendre aussi.

— Pour ma part, j'aurais préféré me rendre de mon propre chef à la Garde, mais puisqu'ils sont venus à moi, cela revient au même, déclara Kathana.

Aerich se leva et salua Lebouru.

— Madame, voici mon épée, dit-il.

— Je l'accepte avec plaisir.

— Et voici la mienne, ajouta Khaavren. Pardi ! Je ne sais pas ce que vous allez faire avec autant d'épées, mais les voici toutes.

L'un après l'autre, ils rendirent leurs épées au sergent qui les tendit à ses hommes.

— Si vous voulez me faire l'honneur de m'accompagner, nous pourrions retourner en ville. C'était votre destination, de toute façon, si je ne me trompe pas. Vous aurez simplement plus de compagnie pour le trajet.

— D'accord, répondit Pel. Laissez-nous juste régler ce que nous devons au propriétaire.

— Je ne peux pas accepter. On m'a donné six cents orbes pour nourrir mes hommes et leurs chevaux et je ne vais plus en avoir besoin.

Elle appela le propriétaire et lui demanda le montant de l'addition. Puis elle régla la note dans sa totalité.

— Nous sommes prêts, à présent.

La troupe s'était regroupée, à l'exception de sept d'entre eux qui se tenaient à l'écart. Six hommes aidèrent les prisonniers à monter sur leurs chevaux et le septième aida le sergent. Ils quittèrent l'auberge ; dix hommes devant les prisonniers et dix derrière. Nous devons noter que, comme Khaavren et ses amis portaient leurs uniformes de Gardes et que Kathana et Uttrik se tenaient au centre du groupe, personne ne réalisa que la troupe escortait des prisonniers.

Ils voyagèrent ainsi jusqu'à un petit endroit sur la route. Uttrik se retourna vers Khaavren.

— C'est étrange de penser que c'est ici que j'ai essayé de vous ôter la vie.

— Eh bien, répondit Khaavren, je suis ravi que vous ne l'ayez pas fait, et je suis également ravi de n'avoir pas pris la vôtre.

— Oui, vous avez raison. Ce fut un moment étrange, comparé à tout ce que nous avons vécu ensuite.

— Pardi ! Et à ce que nous continuons de vivre, maintenant. Je suis incapable de prédire comment tout ceci va bien pouvoir se terminer.

— Mal, j'en ai peur, lâcha Mica.

Il était effondré par les récents événements. Il ne comprenait pas la joie que tous ces combats pouvaient apporter aux autres. C'est comme s'il portait sur ses épaules toutes les visions plus négatives qui auraient dû être partagées par toute la bande. C'est encore plus évident quand nous savons que, quelques heures plus tôt, il était le valet d'une valeureuse dzurnoble et qu'il n'était, maintenant, plus que le serviteur d'une prisonnière.

Les autres firent leur possible pour, comme nous l'avons dit plus haut, voir les choses du bon côté. Tazendra se mit à discuter avec un des Gardes, qui chevauchait sur sa droite. Elle lui expliqua comment, s'ils s'étaient battus, ils auraient pu vaincre très facilement la vingtaine de Gardes qui leur

auraient fait face.

— Et que faites-vous de nos pierres de feu, alors ? demanda le Garde, poliment.

— Oh, bah ! répondit-elle.

Elle adorait cette expression chez Pel, et l'admirait chez Aerich.

— Des pierres de feu ? Elles ne se seraient pas déchargées. Ou si par hasard elles avaient fonctionné, eh bien, par le sang du cheval, je ne suis pas mage pour rien, je les aurais neutralisées dans l'instant.

— Bon, vous avez peut-être raison pour les pierres, mais nous avons toujours nos épées.

— Elles ne sont presque rien. Des bâtons. J'en aurais brisé trois d'un coup, en entaillant sévèrement, je dois ajouter, leurs propriétaires.

— Ça en fait trois. Il en serait resté dix-sept, sans parler du sergent qui est une fine lame, comme j'ai pu, une fois, le constater.

— Mais vous oubliez notre serviteur. Mica. Il est fort habile avec son tabouret et il aime tout particulièrement frapper des officiers. Il a été maltraité par des soldats dans son enfance, et il leur tient encore rancune.

— Et les dix-sept autres ?

— Eh bien, n'ai-je pas des compagnons ?

— Vous en aviez, en effet, cinq. Cela fait du trois contre un, si je compte bien.

— Mais il n'y avait que trois fenêtres, assez grandes pour un seul homme, et une seule porte où nous aurions pu poster deux hommes. Cela fait qu'il en serait resté un, libre de frapper selon son envie.

Ils continuèrent à discuter, ce qui amusa beaucoup Tazendra.

Pel aussi se permit de questionner l'un des Gardes pour apprendre ce qui s'était tramé à la Cour, pendant son absence.

Uttrik et Kathana dissertèrent joyeusement de la vie de Lanya e'Kieron, dont le souvenir avait été ravivé par Aerich. Elle avait été déclarée rebelle en raison de son opposition farouche à l'empereur athyra, mais aussi pour avoir fomenté le coup d'État des Bureaucrates contre le Phénix, Jessier le Peureux. Elle s'était d'abord rétractée, puis avait fini par mener une conspiration avec un noble tsalmoth appelé Diguemer. Pour résumer, Lanya avait pris le palais, le trône et l'Orbe de force, avec une armée composée de cinquante soldats et de deux cents fonctionnaires entraînés secrètement. Cette action lui avait fait occuper une place permanente dans l'Histoire et avait entamé la guerre des Rues. Le conflit avait duré quelque deux cents ans, par intermittence. Pendant ce temps, Lanya avait fait reconstruire le palais central, seule partie imprenable du bâtiment.

Aerich sembla se satisfaire de ses propres pensées, toutes personnelles, et Khaavren élaborait des rêves dans lesquels Illista tenait le premier rôle. Cette fois, elle le sauvait de la prison et réussissait à l'amener devant Sa Majesté où ils plaidaient, ensemble, la cause de ses compagnons. Ils étaient, en plus, récompensés, promus et médaillés, suffisamment pour satisfaire même un Dzur.

De tous les compagnons, seul Mica, nous l'avons dit, se sentit abattu. Et c'est ainsi que notre petit groupe, encerclé de Gardes, passa sous la porte des Drapeaux, en début d'après midi, et prit la rue du Vieux Meunier, qui menait au palais.

À ce moment, Khaavren commença à s'inquiéter de leur destination finale. Il demanda donc des détails au sergent.

— L'aile du Dragon, d'abord, répondit-elle. Ensuite, je ne suis absolument pas au courant.

— Bien, cela doit être soit la prison, soit l'empereur.

— Je pense aussi, monsieur Khaavren.

— Je dois admettre que, pour ma part, ça m'est un peu égal. Si c'est Sa Majesté, eh bien, nous aurons l'opportunité de comprendre pourquoi nous avons été arrêtés, et je pense que nous pourrions le faire changer d'avis sur notre sort. Et si c'est la prison, eh bien, ma foi, j'en profiterai pour me

reposer.

— Je suis heureuse de voir que vous le prenez si bien. Je trouverais détestable de devoir en arriver à certaines extrémités avec un gentilhomme tel que vous.

— Oh, cela n'arrivera pas, je vous le promets.

— Excellent.

— Mais je vous saurais gré de me dire si vous avez reçu des instructions particulières, que nous ne vous mettions pas des bâtons dans les roues à cause d'une mauvaise surprise.

Ne vous inquiétez pas pour cela. Les seules instructions spéciales que j'ai reçues étaient destinées à un cas de force majeure.

— Quelles étaient-elles ?

— On m'a ordonné de vous tuer.

— Nous tuer ? Tout le monde ?

— Exactement.

— C'est impossible.

— Je vous donne ma parole d'honneur. Et comme j'ai en horreur ce genre de massacre, je suis ravie que vous n'ayez opposé aucune résistance.

— Pour tout vous dire, moi aussi. Et c'est le seul ordre spécial que l'on vous ait donné ?

— Oui, juste cela. Je dois également m'assurer que vous ne vous enfuyiez pas et que vous ne communiquiez avec personne.

— Comment, nous n'avons pas le droit d'adresser la parole à qui que ce soit ?

— C'est exact.

Cette remarque fut un aliment sérieux pour les pensées de Khaavren.

— Eh bien, si vous voulez m'excuser, je vais aller en informer mes compagnons, pour éviter que quelqu'un vous cause des ennuis en voyant un visage familier dans la rue.

— Ce serait très aimable de votre part.

— Je vous en prie.

— Je suis votre dévouée servante.

— Veuillez m'excuser, donc.

Khaavren fit ralentir son cheval et marcha aux côtés de Pel. Il était, selon le Tiassa, la personne la plus apte à gérer ce genre de problèmes. Il interrompit donc la conversation du Yendi.

— Je vous demande pardon, cavalier, mais j'aimerais m'entretenir un instant avec vous.

— Si vous voulez, répondit Pel.

Il s'excusa auprès du Garde avec qui il discutait. Puis il se tourna vers Khaavren et baissa le ton de sa voix, pour ne pas être entendu.

— Alors, que se passe-t-il ?

— Saviez-vous que nos Gardes ont ordre de nous interdire de communiquer avec qui que ce soit, sur le trajet ?

— Par le sang ! Vraiment ?

— C'est le sergent elle-même qui me l'a dit.

— Qu'est-ce que cela peut bien vouloir signifier ?

— Qu'une seule chose : ils veulent garder notre arrestation secrète, et qui plus est...

— Oui ?

— Ils ne veulent pas que nous puissions défendre notre cause.

— Mais alors, vous pensez que...

— Qu'ils vont nous mettre dans un donjon, quelque part, et que personne ne saura ce qui nous est arrivé. Nous disparaîtrons.

— Bah, c'est impossible. Notre escorte est au courant.

— Ils recevront l'ordre de ne jamais parler de notre arrestation ni des circonstances de cette histoire.

— Mais, qui pourrait donner de pareils ordres, et surtout, pourquoi ?

— Qui ? Ça ne peut être que Seodra. Et pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas réussi à nous faire assassiner et, comme nous n'avons pas résisté, le sergent n'a pas eu l'occasion de nous tuer, comme on lui a ordonné de le faire...

— Quoi ? Elle avait ordre de nous tuer ?

— Si nous avons résisté, oui.

— Par les fissures de l'Orbe !

— Qu'en pensez-vous ?

— Vous avez raison, Khaavren. Ils veulent nous faire disparaître sans nous laisser la chance de nous défendre.

— C'est mon avis. C'est pourquoi je suis venu vous parler. Vous êtes assez intelligent pour trouver un plan.

— Eh bien, vous avez eu raison.

— Quoi, vous en avez déjà un ?

— Presque.

— Dites-moi.

Pel secoua la tête.

— Laissez-moi encore quelques minutes ; je dois mettre de l'ordre dans mes idées.

— Très bien. Mais je tiens à vous faire remarquer que nous passons devant les ruines des tours de la Magie et que nous sommes tout près de la colline des Guetteurs ; ce qui veut dire que nous allons très bientôt arriver à l'aile du Dragon.

— Oui je sais. Laissez-moi faire, je m'occupe de tout.

— D'accord.

— Parfait.

Pel retourna près du Garde qu'il avait laissé.

— Veuillez m'excuser, monsieur, dit-il, j'ai dû reconforter mon ami ; il vit très mal notre situation.

— C'est bien normal, répondit le Garde.

Il s'appela Thack.

— Mais nous ne pouvons pas en parler, ajouta Thack.

— Oh, mais je suis tout à fait d'accord. Et puis, c'est beaucoup moins amusant que les escapades de la princesse consort. Dites-moi, vous pensez qu'elle est vraiment si proche que cela de Troismurs ?

Thack sourit.

— Qu'entendez-vous par « proche » ?

— Oh, vous savez très bien ce que je veux dire.

— Je vous assure que je n'en ai pas la moindre idée, cavalier.

— Mais enfin, être proche, ça me semble assez clair. Nous sommes proches, maintenant, vous et moi.

— Pas si proche que cela, cavalier ; nous ne nous touchons pas.

— Mais nous pourrions, si l'un de nous tendait la main, mon bon Thack.

— Pourtant, aucun de nous ne l'a fait.

— Mais puisque nous le pouvons...

— Oui ?

— Eh bien, nous sommes proches.

— Je ne suis pas d'accord. Il faut se toucher, pour être proche.

— Très bien. Alors, selon cette définition, la princesse et Troismurs sont-ils proches ?

Thack fit un petit clin d'œil à Pel.

— Alors, ils sont proches, au moins selon votre définition.

— Bah, ce n'est rien, cela.

Thack se mit à rire.

— Moi je pense que c'est déjà beaucoup.

— C'eût été plus croustillant s'ils avaient été proches selon votre définition, Thack.

— Je ne peux pas vous contredire, cher Pel.

— J'imagine que vous vous y connaissez plutôt bien, Thack.

— Moi ? Oh non, j'ai honte de l'admettre.

— Bah ! Je suis sûr que votre maîtresse a une tout autre opinion à votre sujet.

— Si j'avais une maîtresse, oui, vous auriez sans doute raison.

— Comment cela, si ? Vous n'avez pas de maîtresse ? Pourtant vous êtes beau garçon, et vous êtes très élégant ; j'aurais juré que les filles vous couraient après.

— Tout ce que vous dites est vrai, seulement je suis bien trop timide pour en tirer avantage.

— Oh, alors il vous faut une femme qui sait s'y prendre avec les hommes timides.

— Oui, ça m'irait très bien, seulement...

— Seulement quoi ?

— Elle devra être de bonne lignée, également.

— C'est évident ; je sais avec qui je parle tout de même ; vous n'aviez pas besoin de le préciser.

— Et puis, il faut qu'elle soit jolie.

— C'est très juste.

— Vous comprenez, donc, que je suis très difficile et que, par conséquent je suis seul.

— Récapitulons, si vous le voulez bien.

— D'accord.

— En premier lieu, elle doit être belle.

— Oui, vous avez raison.

— Puis, elle doit avoir le sang assez noble pour un gentilhomme de votre classe.

— Pour l'instant, vous avez tout juste, cavalier.

— Troisièmement, elle doit s'approcher de vous, dans le sens ou nous comprenons ce mot.

— Oui, surtout selon ma définition.

— Cela va de soi.

— Parfait.

— Et pour finir, elle doit surmonter votre timidité.

— Oui, elle ne doit pas buter contre ma timidité naturelle, puisque je suis, comme vous l'avez compris, extrêmement réservé.

— Bien sûr. C'est ce que j'ai tout de suite remarqué chez vous.

Pel se mordit les joues pour s'empêcher de rire.

— Vous voyez donc mon problème, cavalier.

— Je m'excuse, Thack, mais non, je ne vois pas.

— Pardon ?

— Je ne vois pas où est le problème.

— Faut-il que je vous l'explique encore ?

— Si vous voulez que je vous comprenne, il va falloir, oui.

— Très bien, alors en deux mots : où vais-je trouver une telle femme ?

— C'est cela, votre problème ?

— Très précisément.

— Eh bien, j'ai la réponse.

— Je vous demande pardon ?

— Absolument.

— Vous allez me la dire ?

— Si vous le voulez.

— Si je le veux ? Cela fait une heure que je vous le demande.

— Alors, la réponse est : Jenicor e'Terics.

— Jenicor ?

— Oui, parfaitement.

— Vous la connaissez personnellement, cavalier ?

— Moi ? Pas du tout, et vous ?

— J'ai entendu parler d'elle. Et je l'ai déjà vue.

— Il me semble qu'elle est de descendance suffisante pour vous.

— Je pense aussi ; elle est presque l'héritière.

— Et elle est belle.

— Ça ne fait aucun doute.

— Alors, que vous faut-il d'autre ?

— Qu'elle m'approche, malgré mes réticences.

— Figurez-vous que c'est son principal trait de caractère.

— Ça m'étonnerait.

— Mais si, on me l'a dit très clairement. En fait, il s'avère que lorsqu'elle est en présence d'un homme beau et timide, elle perd tout contrôle et elle ne peut s'empêcher de s'installer sur l'un de ces canapés, dans lesquels l'intimité se résume à des murmures dans le creux de l'oreille. Ce sont des instants qu'elle fait durer éternellement.

— Vous savez tout cela ?

— Comme si je l'avais espionnée moi-même.

— Et de qui le tenez-vous ?

— Du capitaine G'aereth, de qui d'autre ?

— Comment, il vous a raconté cela ?

— Parfaitement, et en employant des mots qui ne laissent pas la place au doute, croyez-moi. Il est, lui aussi, assez timide, pour un gentilhomme, voyez-vous.

— Je ne l'avais pas remarqué, mais je veux bien vous croire.

— Et vous avez ô combien raison de me faire confiance.

— Bien, il va falloir que j'y réfléchisse.

— Pas trop longtemps, j'espère. Vous savez, ce genre de femme, à peine tourne-t-on le dos qu'elles sont parties avec un autre. Le capitaine voulait l'épouser, mais il est, comme vous le savez, d'urnoble, ce qui l'empêche d'épouser un Dragon. Et puis il est déjà marié.

— Cela fait deux bonnes raisons pour ne pas l'avoir épousée.

— Mais elles ne s'appliquent pas à vous, cher Thack.

— Oh, moi, je ne pense pas au mariage.

— Pas encore, mais vous connaissez les femmes, j'espère. Une fois qu'elles sont mariées, il leur faut au moins une centaine d'années avant de s'intéresser à d'autres hommes.

— J'avais déjà remarqué cela, en effet.

— Alors, ne perdez pas de temps.

— Je crois que vous avez raison, cavalier. Je vous assure de ma profonde reconnaissance.

— Bah. Quand je serai libéré, vous me payerez un dîner et quelques bouteilles d'Ailor, et vous me raconterez toute l'histoire. Cela me suffira amplement.

— Vous croyez que vous allez être relâché ?

— Eh bien, je n’ai commis aucun crime, de cela je suis sûr.

— Comment cela, vous n’avez commis aucun crime ?

— Aucun, je vous le répète.

— Pourtant, vous avez été arrêté.

— Je vous assure que je ne sais absolument pas pourquoi.

— Alors, vous avez raison. Ils vont sûrement vous relâcher très vite.

— C’est en effet ce que je pense.

— Quand vous serez libre, dans ce cas, j’aurais peut-être quelque chose à vous annoncer.

— Je serai ravi de l’entendre.

— Ah, cavalier, j’aimerais continuer cette conversation avec vous, mais il semble que nous sommes arrivés à l’aile du Dragon et le sergent est déjà entrée. Elle revient, voyez-vous ? On va sûrement vous escorter quelque part ; ce qui signifie que notre conversation est terminée.

— Au revoir, alors, mon cher Garde.

— Au revoir, cavalier.

Pel s’approcha ensuite de Khaavren.

— Tout est arrangé, dit-il.

— Qu’est-ce qui est arrangé, mon cher Pel ?

— Vous verrez.

— Bien, je l’espère, parce qu’il me semble que nous allons être emmenés dans l’aile de l’Iorich, où se trouvent les justiciers.

— Devons-nous avoir peur des justiciers ?

— Pas du tout, mais c’est également dans l’aile de l’Iorich que se trouvent les prisons impériales : celles où sont retenus les prisonniers d’État, ainsi que ceux qui doivent être exécutés. J’espère sincèrement ne pas entrer dans la dernière catégorie.

Khaavren, sur ce point, n’eut pas tort, et tout ce qu’il avait prévu arriva. Mais comme il est trop pénible de décrire la mise en cellule de prisonniers, qui sont nos amis, dans le donjon qui se trouvait sous l’aile de l’Iorich, nous allons complètement éluder le sujet et passer à autre chose. C’est pourquoi nous clôturons sans délai ce chapitre.

Chapitre Trente-Deuxième

Dans lequel, ayant déjà participé à une bataille inoffensive, le lecteur assistera à un duel inoffensif

Portons à présent notre attention sur un gentilhomme que nous avons négligé depuis le début de l'aventure : le capitaine G'aereth, l'homme qui donna à nos amis cette mission qui se termina de manière inattendue. Nous devons préciser que Pel n'avait pas réussi à duper le capitaine ; ce dernier avait très bien compris les raisons qui avaient poussé le cavalier à venir lui demander, en taisant la vérité, de leur confier cette mission. Il avait surtout compris les informations qu'il pourrait tirer d'une telle aventure, mais surtout, il avait toujours envie d'aider ses Gardes. Il voyait ses hommes un peu comme le patriarche d'une grande famille regarderait ses petits-enfants.

Il pensa donc souvent à ceux qu'il avait envoyés, ou plus exactement, qu'il avait laissés partir, et n'eut de cesse de se demander ce qui avait bien pu se passer pendant ce long périple. Mais il sut garder patience, persuadé qu'il allait, à leur retour, apprendre beaucoup de choses. De la même façon qu'on ne peut pas envoyer un sac rempli d'or à l'hospice de Chaltier sans risquer de provoquer une certaine agitation, on ne pouvait pas envoyer un Yendi, une Dzur, un Lyorn et un Tiassa à l'endroit où se concentrait l'essentiel de la politique de la Cour sans être certain que cela attirerait du monde.

Qui plus est, n'oublions pas que le capitaine était toujours capitaine, qu'il était donc extrêmement occupé, et que la Cour n'attendait pas sagement le résultat des événements qui se déroulaient à une centaine de lieues. Le capitaine continua donc à faire son travail ; le plus important était, même s'il n'en avait pas conscience, de transformer petit à petit la Garde impériale de groupe de guerriers d'élite en une véritable force de police. G'aereth affronta également les changements qui s'opéraient à la Cour (même s'il ne faisait partie d'aucun complot, il était bien renseigné) ; d'abord la conduite scandaleuse de la princesse consort, que l'empereur faisait semblant de ne pas voir, puis la convocation du seigneur Adron e'Kieron, la disparition de monsieur Guirland et enfin l'attitude de Seodra, qui agissait comme conseiller en chef de Sa Majesté. D'ailleurs, les courtisans attendaient avec une certaine appréhension de voir dans quel sens elle allait diriger la politique de l'empereur, notamment concernant une éventuelle invasion de Havresable, les décisions sur l'avenir des terres de Champovré et d'autres dossiers de moindre importance, sauf pour ceux qui étaient directement impliqués.

Il faut ajouter à tout cela que son emploi du temps fut alourdi par des plaintes contre ses Gardes. Étrangement, ces plaintes venaient de quartiers où, après enquête, toutes les preuves et les plaintes étaient retirées. G'aereth en conclut d'abord que Lanmarea essayait de mettre à mal son autorité, puis que quelqu'un, dont il ne connaissait pas l'identité, tentait simplement de l'occuper le plus possible. Et même si tout cela l'intriguait, il ne pouvait pas y faire grand-chose.

Un bruit courut jusqu'à ses oreilles, selon lequel des gentilshommes inconnus avaient été arrêtés, accusés de conspiration ; mais comme aucun nom n'était rattaché à cette rumeur, et qu'en plus il ne fut jamais signalé qu'il s'agissait de Gardes (en fait, même les Gardes qui avaient arrêté nos amis ne connaissaient pas leurs noms et aucun de nos compagnons, à l'exception du Yendi, n'avaient pris la peine de s'assurer que son nom soit retenu), G'aereth ne s'attarda pas plus sur cette histoire. De toute façon, elle ne le concernait pas, lui sembla-t-il, et il n'avait plus aucune minute de libre.

Nous le retrouvons, donc, quelque deux jours après la fin du chapitre précédent, dans les appartements où il travaillait habituellement ; c'est-à-dire dans le même bureau que celui où il avait rencontré nos amis. Environ une heure après les cloches de midi, qui sonnaient toujours depuis la tour pointue de l'aile de l'Issola (mais que l'on pouvait entendre jusqu'à l'aile du Dragon, malgré les murs et la distance), un des dragonobles en faction demanda au capitaine s'il pouvait recevoir le marquis de Doublesens, qui s'appelait Diesep e'Lany et avait réclamé une audience à propos d'une affaire privée.

— D'accord, répondit le capitaine, je connais ce monsieur. Vous pouvez le faire entrer.

Le marquis fut invité à pénétrer dans le bureau. Il salua, avec courtoisie, le capitaine, qui l'invita à s'asseoir. Le marquis refusa poliment l'invitation ce qui fit grogner G'aereth ; grognement qui aurait pu signifier « Je vois que cette entrevue ne va pas être franchement amicale ».

— Monsieur le capitaine G'aereth, je suis venu en qualité d'ami de madame Jenicor e'Terics.

— Je connais cette dame.

— Oh, ça, je n'en doute pas un instant.

— Bien, et alors, que me veut-elle ?

— Comment, vous n'êtes pas au courant ?

Le capitaine grogna, d'un air de dire « Comment pourrais-je le savoir ? ».

— Allons, insista Diesep, vous ne devinez même pas ?

Cette fois-ci, le capitaine fut suffisamment énervé pour prendre la peine de répondre avec des mots.

— Je vous dis que non.

— Ah, c'est étrange, monsieur le capitaine.

Ce dernier grogna et s'exprima ensuite.

— Vous parlez par énigme.

— Vous préféreriez que je vous parle franchement ?

— C'est, en effet, ce que je vous demande.

— Et vous voulez que je vous annonce le but de ma visite ?

— Je peux vous assurer que c'est exactement ce que j'attends depuis le début.

— Mais cela ne vous dit rien que je vienne au nom de Jenicor e'Terics ? J'ai bien dit Jenicor e'Terics.

— Eh bien si, cela me dit que vous êtes venu au nom de Jenicor e'Terics, mais c'est tout. C'est à la façon que vous avez de vous exprimer qu'il me semble que vous êtes venu pour un sujet bien particulier.

— Vous êtes très perspicace, monsieur.

— Et dois-je trouver un ami, pour m'aider à arranger les choses ?

— Vous avez tout compris.

— Eh bien, même si je ne sais rien des griefs qu'elle a contre moi, c'est un grand honneur qu'elle me fait, avec cette requête. Je puis vous assurer qu'elle n'aura pas de quoi se plaindre de ma réponse.

— Je suis surpris de vous entendre dire que vous ne savez en rien ce qu'elle vous reproche, monsieur. Cependant, je suis ravi que vous compreniez si bien notre désir d'y mettre un terme.

— Faut-il que nous fassions cela promptement, monsieur ?

— Je suis persuadé que ce serait la meilleure solution.

— Très bien, alors... Ah, veuillez m'excuser, on m'appelle.

En effet, à cet instant, le Garde qui avait l'honneur d'être le portier personnel de G'aereth, ce jour, fit savoir que le duc de Troismurs réclamait une audience. Le capitaine demanda la permission à Diesep, qui la lui donna, de s'occuper d'abord du duc. Monsieur Allistar fut donc admis dans le bureau et G'aereth fit les présentations ; ce qui ne fut pas réellement utile, puisque le duc et le marquis se connaissaient déjà.

— Vous avez demandé à me voir ? commença G'aereth.

— En effet, oui. Je viens au nom de ma sœur, madame Illista.

Le capitaine fronça les sourcils.

— Encore une affaire d'honneur ? Aurais-je vexé toutes les dames de cet Empire sans que je m'en fusse rendu compte ?

Monsieur Diesep eut d'abord un petit sourire amusé, puis il se ravisa.

— Je dois insister sur le fait, duc, que j'étais là en premier et que, par conséquent, mon affaire doit être résolue la première.

Troismurs s'inclina.

— Il y a un malentendu, répondit-il. Je suis venu au nom de ma sœur, simplement pour poser une question.

— Ah, c'est tout ? Effectivement, cela sera vite arrangé.

— Voulez-vous entendre ma question ?

— Non seulement je veux l'entendre, mon cher duc, mais je ferai mon possible pour y répondre.

— Tant mieux.

— Je vous en prie, dites-moi tout.

— Ma sœur s'intéresse, et nous n'avons pas besoin d'en savoir plus, à un des Gardes de votre garnison.

— Oui, et alors ?

— Elle n'a plus eu de ses nouvelles depuis un petit moment. Elle aurait donc voulu en savoir un peu plus sur la cause de ce silence.

— Peut-être qu'il est très occupé, répondit G'aereth.

— C'est possible, mais selon toute vraisemblance, c'est fort peu probable.

— Ah. Eh bien, dites-moi son nom.

— C'est un Tiassa du nom de Khaavren.

— Ah, oui. Eh bien ce monsieur est en mission. Je n'ai, bien sûr, pas le droit de vous dire où. Sachez juste qu'il n'est pas encore rentré.

— Et vous n'avez reçu aucune nouvelle de sa part ?

— C'est, comme vous l'avez fait observer, un Tiassa. Je ne m'attends pas à recevoir de ses nouvelles avant qu'il ne me fasse son rapport complet.

Allistar s'inclina de nouveau.

— Très bien, alors ce sera tout, dit-il. Si, de quelque façon que ce soit, vous avez besoin de nos services, n'hésitez pas un instant à nous les demander.

G'aereth eut un regard amusé.

— Eh bien, je vous le demande, maintenant.

— Maintenant ? Aurais-je l'immense l'honneur de pouvoir vous servir de quelque manière que ce soit ?

— Si cela ne vous dérange pas.

— Dites-moi ce que vous voulez, et même si cela me dérange, vous pouvez me le demander.

G'aereth désigna Diesep d'un mouvement de tête.

— Ce gentilhomme est venu me provoquer en duel, au nom de Jenicor e'Terics, et pour cela, j'ai besoin d'un second.

— Vous me demandez de tenir ce rôle pour vous ?

— Voilà, vous avez tout compris.

— Eh bien, si vous m'offrez les services d'un de vos messagers, pour rendre à ma sœur votre réponse à sa question, je vous seconderais avec plaisir, mon capitaine.

— Très bien. Finissons-en, alors.

Diesep s'inclina devant Troismurs.

— Pour ma part, cela me convient parfaitement, ajouta-t-il.

Tout fut organisé rapidement ; ils se mirent d'accord pour un duel à l'épée, jusqu'à ce que l'un des deux ne puisse plus continuer. Il fut entendu que les seconds seraient de simples spectateurs. Ils firent envoyer un messenger à Lytra e'Tenith, pour lui demander si elle acceptait de leur faire l'honneur d'être la juge et Diesep accepta que les témoins soient représentés par deux Gardes. En attendant la réponse de Lytra, ils s'assirent et discutèrent comme deux vieux amis, de tout et de rien.

En fait, non seulement le messenger ramena la réponse, mais il amena avec lui, également, Lytra elle-même. Elle embrassa G'aereth, comme elle l'aurait fait avec un ami de longue date, et salua très poliment Diesep. Puis le messenger fut à nouveau envoyé pour demander à Jenicor de se rendre au pavillon de Sycomore ; cet endroit avait, en effet, été choisi pour être le théâtre de l'affrontement.

Pour permettre au lecteur de bien comprendre la scène, il faut dire que le pavillon de Sycomore n'était pas, comme on peut le penser, un terre-plein ombragé et entouré d'arbres du même nom. C'était un large espace à ciel ouvert, avec une immense pelouse, entouré d'un petit muret de pierre, au milieu duquel était creusée une petite fontaine. Quelques tables de marbre étaient disposées ça et là. Cet endroit tenait son nom du vingtième baron de Sycomore, seigneur de Guerre du seizième empereur issola. Le baron fit ordonner sa construction dans l'espoir d'attirer l'attention d'une dame dont il était éperdument amoureux, et qui se plaignait de l'austérité de l'aile du Dragon. Le pavillon était tout en longueur et ressemblait à une cour de jeu de balle, sans les filets et sans les portes à chaque extrémité. Nous devons ajouter que la fontaine n'avait pas servi depuis plus de cinq cents ans ; elle était, par conséquent, en piteux état.

G'aereth, Lytra, Allistar et Diesep arrivèrent les premiers, avec les deux témoins. Ils n'attendirent, néanmoins, pas très longtemps avant l'arrivée de Jenicor. Elle était vêtue à la manière des dragonobles les plus puissants, dont elle faisait partie ; elle portait une tunique noire décorée de bandes argentées, taillée spécialement pour le combat. Après une courte discussion, ils s'accordèrent pour définir toute la longueur et la largeur du pavillon comme le cercle du duel. Ils réservèrent, cependant, un espace sur l'un des côtés pour les témoins. Ainsi fait, les duellistes se mirent à leurs places respectives.

— Jenicor e'Terics, lança Lytra. N'êtes-vous pas réconciliée avec le capitaine, monsieur G'aereth ?

Jenicor jeta un regard hautain à son adversaire.

— Pas s'il ne s'excuse pas publiquement et n'avoue pas qu'il a menti.

Lytra se tourna ensuite vers G'aereth.

— Bien, n'acceptez-vous pas de faire ces excuses et cette déclaration ?

G'aereth haussa les épaules.

— Je peux difficilement le faire, puisque je ne sais absolument rien de ce mensonge que madame m'impute.

— C'est impossible ! s'écria Jenicor.

G'aereth se redressa fièrement.

— Pardon ? s'exclama-t-il. Vous me traitez de menteur ?

— Oui, je pense que vous en êtes un.

— Eh bien, si nous n'avions aucune raison de nous battre, sur mon honneur, nous en avons une, maintenant.

— Oh, je vous assure que nous en avons une, avant cela.

— Peut-être, madame, mais je ne sais absolument pas laquelle.

— Vous niez, donc...

— Ce n'est pas grave. Vous prétendez avoir votre raison, et moi j'ai la mienne. En garde, donc. Nous allons régler cela, comme il se doit.

Mais, plutôt que d'avancer, comme on pourrait le penser, Jenicor abaissa son épée et fronça les sourcils.

— Serait-il possible, dit-elle, que vous disiez la vérité ?

— Eh ! Je vous l'ai dit. Je vous l'ai affirmé, mais je vais tout de même me battre.

— Vous n'avez aucune idée de la façon dont j'ai été offensée ?

— Je sais comment vous, vous m'avez offensé. Cela me suffit largement.

— Ah, mais non.

— Comment cela, non ?

— Puisque j'ai l'intention de vous tuer, je tiens à ce que vous sachiez pourquoi vous allez mourir.

G'aereth baissa son arme, à son tour.

— Eh bien, dit-il, cela me semble assez juste. Et puisque vous insistez pour me le dire, je vous

écoute.

— Très bien. Sachez que je fais allusion à certains mots que vous avez eus à mon égard très intimes et extrêmement personnels.

G'aereth grogna, comme pour dire « Je ne vois toujours pas de quoi vous parlez ».

— Alors, vous niez avoir dit de telles choses ?

— Parfaitement.

— C'est étrange. Je n'ai jamais entendu parler de vous, même par vos ennemis (puisque vous devez savoir, monsieur, que vous en avez quelques-uns), que comme un homme loyal et sincère.

— Je l'espère bien, madame.

— Mais, souvenez-vous, n'y a-t-il rien que vous ayez dit, même à un de vos proches ?

— Votre nom n'a jamais été évoqué en ma présence ; sauf pour faire votre éloge.

— Vous étiez peut-être ivre, alors.

— Je ne bois pas.

Jenicor abaissa totalement son épée et plissa encore plus profondément le front.

— Monsieur, j'ai horreur des mystères, surtout lorsqu'il en va de la vie de quelqu'un.

— Et moi donc. Qu'allons-nous faire ?

— Permettez que je m'approche.

— Très bien. Pour quelle raison ?

— Pour vous murmurer à l'oreille les calomnies dont j'ai été victime et que je ne souhaite pas faire connaître.

— Je vous attends.

— Bien. J'arrive.

— Je vous écoute.

— Voici.

Jenicor murmura à l'oreille de G'aereth dont les yeux s'écarrillèrent au fur et à mesure et dont les joues rougirent de plus en plus.

— Madame ! s'écria-t-il. De tels mots ne peuvent venir de moi, je le jure sur l'Orbe.

— Oui, mais alors...

— De quelle bouche avez-vous entendu de telles choses ?

— C'est un Garde du nom de Thack qui me les a dites. Il espérait retirer un avantage personnel de ces soi-disant traits de caractère.

— Où se trouve-t-il ?

— Oh, il se remet du choc. Je l'ai, disons, questionné, pour savoir de qui il tenait ces idées sur ma personne.

— Et que vous a-t-il répondu ?

— Qu'elles venaient de vous.

— Mais je ne l'ai même jamais rencontré.

— Comment cela ? C'est un Dragon, avec les cheveux clairs et les sourcils très clairsemés. Il porte

une rose à la collerette et une ceinture dorée en bandoulière. Il marche comme s'il avait des cailloux dans la pointe de ses bottes.

— Je n'ai jamais vu cet homme.

— Vous pensez qu'il m'aurait menti, même blessé et à la limite entre la vie et la mort ?

— Il le faut. Ou alors, il a été dupé.

— Je crois que je vais aller lui parler encore un peu.

— Si vous voulez me faire l'honneur de me laisser vous accompagner ; je pense qu'il serait bon que je sois là, puisque cela me concerne.

— Je suis tout à fait de votre avis. Et même si nos seconds ne sont plus d'aucune utilité, je pense qu'il serait bon que madame Lytra nous fasse l'honneur de nous accompagner. Une personne de bonne volonté, comme le seigneur de Guerre, ne peut pas se désintéresser d'une affaire qui touche directement son état-major.

— Je suis d'accord, répondit Lytra. Je vous suivrais jusque sous la mer pour résoudre ce mystère.

— C'est parfait, alors, conclut Jenicor. En plus, vous n'aurez besoin de nous suivre que sur la route, c'est moins risqué.

Allistar fit savoir qu'il était également intéressé par la suite des événements et personne n'y vit d'inconvénient. En revanche, Diesep signala qu'il ne souhaitait pas participer à l'interrogatoire ; il partit, donc, après un échange de civilités courtoises, et quitta le pavillon ainsi que l'histoire.

Sans perdre de temps, le petit groupe quitta l'aile du Dragon et suivit la rue du Dragon jusqu'à la rue des Six Tours. Ils arrivèrent devant une petite maison, dans le quartier de la Petite Couronne. Ils entrèrent et furent amenés au chevet de Thack, le Garde.

Il était en effet dans un piteux état. Même si Jenicor avait cessé les brutalités pour ne pas le tuer, elle était quand même allée assez loin. Elle lui avait sacrément entaillé le front, mais aussi la jambe et elle lui avait planté son épée dans le ventre. Il avait, par conséquent, perdu presque tout son sang. Il avait été soigné par des docteurs, l'un en médecine, l'autre en magie et ce fut l'unique raison de sa survie. Il fut même déclaré hors de danger par le magicien, le jour d'après ; mais il passait quand même le plus clair de son temps à dormir. Le groupe d'aristocrates autour de son lit, et le fait qu'ils lui tapèrent sur le front pour lui faire remonter le sang au cerveau, réussirent à le réveiller. Il crut tout d'abord qu'il rêvait et il sourit aux visages qui l'entouraient, mais il fit une grimace en apercevant Jenicor. Il reposa sa tête sur les coussins du lit.

— Cavalier Thack, commença Lytra, je vous demande de vous réveiller ; nous avons à parler.

En entendant cette voix, Thack ouvrit les yeux de nouveau et sembla secouer la tête et cligner des yeux plusieurs fois, comme s'il s'attendait à ce que ces visions disparaissent dans les limbes de ses rêves. Voyant que cela ne marchait pas, il ouvrit la bouche, bava, et avala sa salive.

— C'est vraiment vous, Votre Excellence ?

— Oui, nous sommes tous là.

— Pardonnez-moi de ne pas me lever, mais comme vous le voyez, je suis coincé dans ce maudit lit.

— Oui, nous savons que vous avez été blessé.

— Mais alors, puis-je vous demander la raison de votre visite ?

— Non, répondit G'aereth. C'est nous qui sommes venus vous poser des questions.

Thack comprit, au ton de la réponse, que l'affaire était sérieuse. Il n'y avait pas de place pour l'humour. Dans son état, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter, mais il tâcha de se ressaisir.

— Bien, je ferai de mon mieux pour répondre, dit-il. Et le plus sincèrement du monde, puisque le médecin m'a dit que mon sort était toujours indécis. Je n'ai pas envie de passer les Portes de la Mort, et encore moins avec un mensonge sur la conscience.

— C'est une sage décision, répondit Lytra. Nous n'en attendons pas moins de vous. D'ailleurs, si vous survivez, la vérité sera peut-être la seule chose qui pourra vous sauver de la disgrâce.

Thack déglutit péniblement.

— Alors, posez votre question ; je suis prêt. Je vais tenter de vous répondre avant de perdre à nouveau conscience. Ah, au diable la faiblesse, madame, dit-il à Jenicor. Vous n’avez pas fait les choses à moitié. Je vous avoue que je n’ai jamais été autant percé de toutes parts.

Bien que touchée, d’une certaine façon, par le sort du blessé, Jenicor n’en demeurait pas moins en colère pour autant. Mais elle s’inclina devant le compliment, sans rien dire.

— Pour commencer, déclara G’aereth, vous avez, paraît-il, des informations concernant la personnalité de cette dame, Jenicor e’Terics.

— Oui, mais il semble que ces informations soient erronées.

— Vous m’en direz tant.

— J’ai donc changé d’avis, quand à ses dispositions.

— C’est bien. Mais, nous sommes curieux d’apprendre comment vous avez pu être si mal informé.

Thack fronça des sourcils, autant qu’il put.

— Monseigneur me permet-il de parler librement ?

— Non seulement je vous le permets, mais je vous le conseille fortement.

— Alors, je vais tout vous dire.

— Nous vous écoutons.

— Je le sais par vous, capitaine.

Jenicor posa un regard furieux sur G’aereth.

— Comment cela, par moi ? s’écria G’aereth.

— Exactement.

— De ma propre bouche ?

— Eh bien, je ne l’ai pas entendu moi-même, mais on me l’a raconté comme venant de Votre Seigneurie.

— Ah, mais c’est totalement différent.

— Pas du tout. On me l’a rapporté selon vos propres termes.

— Pourtant, nous ne nous sommes jamais rencontrés, n’est-ce pas ?

Cette phrase était en fait prononcée à l’intention de Jenicor.

— Non, je n’ai jamais eu cet honneur jusqu’à ce jour.

— Donc, quelqu’un vous a dit que j’avais raconté de telles choses ?

— Oui, en effet.

— Alors, qui était cette personne ?

— Ah ça, je ne peux pas vous le dire.

— Pardon ?

— Je regrette sincèrement, monseigneur ; je comprends que vous désiriez le savoir.

— Je ne le désire pas, je l’exige !

— Pourtant, mes ordres...

— Des ordres ? Qui vous a donné ces ordres ?

— Mon capitaine, Lanmarea.

— Elle vous a demandé de ne pas me révéler le nom de l’homme qui a médité sur madame Jenicor ?

— Oui. Enfin, nous avons reçu l’ordre de ne pas révéler les noms des prisonniers.

— Des prisonniers ! s’écrièrent ensemble G’aereth et Lytra.

— Eh bien oui, les personnes que nous avons arrêtées.

— Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? s’exclama Lytra. Vous avez effectué des arrestations ?

— Eh bien, je suis un Garde. C’est mon travail d’arrêter des gens.

— Et vous avez, en plus, reçu l’ordre de ne pas révéler les noms de ceux que vous avez arrêtés ?

— Vous avez tout compris. Je... ah.

Il s'arrêta un instant, submergé par la douleur ou la fatigue.

— J'implore le pardon de Vos Seigneuries. Oui, oui, c'est cela ; nous avons ordre de procéder à ces arrestations et de nous assurer qu'ils ne rentrent en communication avec personne. Nous avons ordre, de plus, de ne révéler leur identité à personne, pas même à leurs propres Maisons.

— Combien étaient-ils, alors ?

— Ah, je n'ai reçu aucune consigne pour cela. Je peux vous dire, Votre Excellence, qu'ils étaient quatre gentilshommes, deux dames et un valet.

— Un valet ?

Lytra fronça les sourcils.

— C'est ce qu'il m'a semblé, Votre Excellence.

D'une certaine façon, comme cela arrive parfois quand quelqu'un énonce un élément surprenant, cette réplique servit la crédibilité de l'histoire, au lieu de la desservir.

— Mais, reprit G'aereth, vous ne pouvez pas donner leurs noms ?

— Je le regrette, monsieur. D'ailleurs, à l'exception de celui qui m'a donné ces renseignements, qui ne m'apparaissent plus si judicieux qu'il y a deux jours, je ne sais même pas qui ils sont.

— Il y a deux jours ? C'est le jour où vous les avez arrêtés ?

— Tout à fait.

— Mais, reprit Lytra, qui vous a donné cet ordre infâme ?

— Lanmarea, bien sûr. Qui d'autre ?

— Donc, si elle vous ordonnait de me dire leurs noms, vous nous les diriez ?

— Avec joie, Excellence.

— Bien. Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, que je suis sa supérieure ?

— Oh oui, tout à fait.

— Donc, si je lui donnais un ordre, elle obéirait, n'est-ce pas ?

— Je pense que oui, Votre Excellence.

— Alors si je vous donnais un ordre à vous, directement, cela aurait autant de force que si je passais par elle ?

— Et même plus, je pense, Excellence.

— Très bien. Donnez-moi ces noms sur le champ !

Thack écarquilla les yeux.

— Pardon ? Votre Excellence m'ordonne de le faire ?

— Exactement, et sur l'instant.

— C'est donc un ordre ?

— C'en est un. Et c'est le genre d'ordre que je n'ai pas envie d'avoir à répéter. Thack réfléchit un instant.

— Eh bien, je crois que je dois m'y résoudre.

— Vous feriez mieux, déclara G'aereth. Je vous assure.

— Très bien, alors.

— Allons, intima Lytra.

Le ton de sa voix exprimait clairement qu'il n'y avait plus de discussion possible.

— Eh bien, je ne sais pas de quelle Maison il est, mais il s'appelle Pel. Jenicor eut un sursaut et G'aereth dévisagea Thack.

— Pel ? s'exclama-t-il.

— C'est ainsi qu'il s'est présenté.

— C'était un Garde ?

— Oui, il me semble, bien que son uniforme n'eût pas la coupe réglementaire. Mais il avait la bonne couleur et les bons insignes.

— Il était plutôt petit, quoique bien proportionné ? interrogea G'aereth.

— Et avait-il des mains fines et délicates ? ajouta Jenicor.

— Il avait fière allure sur son cheval ?

— Et des yeux très foncés ?

— Il portait une épée légère, dans le style neobi, avec une poignée de duelliste et un rubis incrusté dans la garde ?

— Et un sourire nerveux ?

— La peau aussi sombre qu'un Jhegaala ?

— Des manières douces et sensuelles ?

— Eh bien, vous l'avez décrit parfaitement, même si...

— Oui ? dit Jenicor.

— Je n'ai pas remarqué son sourire.

— Quoi ? s'écria G'aereth. Pel a été arrêté ?

— Vous le connaissez, donc ? demanda Lytra.

— Bien sûr ; il fait partie de mon régiment, et ce n'est pas le moins bon élément.

Lytra se tourna vers Thack.

— Et vous ne savez pas de quoi ils sont accusés ?

— Je vous assure, madame, que je n'en ai pas la moindre idée.

— Eh bien, assura G'aereth, il ne me reste plus qu'une chose à faire ; je vais aller voir Sa Majesté.

— Je vous accompagne, ajouta Lytra.

Allistar, qui avait écouté toute la conversation avec attention, se sentit assez mal à l'aise. Il sembla vouloir parler, mais il se ravisa sagement.

Soudain, Jenicor, qui était perdue dans ses pensées, se mit à rire à gorge déployée.

— Que se passe-t-il ? demanda Lytra.

— Ah, Excellence, c'est tellement amusant. Je comprends tout, maintenant.

— Vraiment ?

— Oui. Venez, mes amis. Nous n'avons plus rien à faire ici. Quant à vous, monsieur, dit-elle à Thack, je vous assure que vous avez mon pardon.

— Vous me pardonnez, c'est vrai ?

— Et même plus ; je vous souhaite un prompt rétablissement.

— Vous êtes trop bonne, madame.

— Pas du tout, mon ami, pas du tout.

Pendant qu'elle parlait, Allistar, qui n'avait toujours rien dit, prit Lytra à part et lui parla quelques minutes, d'une voix calme. Le temps de son discours, le visage de Lytra se referma. À la fin, elle haussa les épaules.

— Ce n'est plus de mon ressort, maintenant, déclara-t-elle.

Elle rejoignit ensuite G'aereth et ils sortirent de la maison.

Jenicor regarda dans le vide et déclara, comme si elle parlait à quelqu'un de présent : « Ah, cavalier, vous êtes un vrai Yendi ».

Chapitre Trente-Troisième

Dans lequel nos amis passent un moment en prison.

Nous allons profiter de ce moment où Lytra, Jenicor et G'aereth quittèrent la maison pour retourner vers les personnages que nous avons patiemment suivis à travers tout le continent.

Aerich et Khaavren étaient enfermés dans la même cellule. Persuadé que le plan de Pel, quel qu'il fût, allait porter ses fruits, Khaavren essayait de rester aussi calme qu'Aerich, qui faisait tranquillement son crochet. Nous ne serions pas honnêtes si nous laissions le lecteur imaginer que Khaavren parvint réellement à garder son calme. D'abord, il marcha de long en large dans sa cellule, ce qui était le comportement habituel des prisonniers, depuis qu'il en existait. Puis il inspecta la cellule, qui avait deux petites fenêtres haut placées sur le mur.

— Aerich, dit-il.

— Oui ?

— Est-ce que l'un de nous peut passer à travers ces fenêtres ?

Aerich leva les yeux.

— Non. Et de toute façon, il y a les barreaux.

— Ce n'est pas grave. Je suis content, quand même, d'avoir une cellule avec des fenêtres.

— C'est parce que nous sommes des gentilshommes.

— Et si nous avions été des princes ?

— Alors nous serions à l'étage supérieur.

— Qu'est-ce que cela change ?

— Non seulement nous aurions des fenêtres, mais elles seraient placées de telle sorte que nous puissions regarder au travers.

— Je vois. Alors, qu'en est-il de notre pauvre Mica, à votre avis ?

— Il n'a sûrement aucune fenêtre.

— Pardi ! C'est intolérable.

— Mais, ne m'avez-vous pas dit vous-même que notre ami Pel avait un plan ?

— Si. En tout cas, c'est ce qu'il a prétendu.

— Alors, nous n'avons plus qu'à attendre.

— Attendre, par l'Orbe ! Attendre, j'ai horreur d'attendre !

Aerich haussa les épaules.

Khaavren se remit à piétiner, perdu dans ses pensées. Puisqu'Aerich était aussi calme qu'il le paraissait et que Khaavren nourrissait l'espoir d'être libéré, laissons-les.

Tazendra se trouvait dans la même cellule que Kathana ; d'abord parce que, à cette époque, les prisonniers étaient séparés selon leur rang et ensuite selon leur sexe. Enfin, les prisonniers étaient séparés selon la nature de leurs crimes. Et bien que le gouverneur de la prison ne fût pas mis au courant de ce dont ils étaient accusés, il les mit ensemble, en fonction des deux autres paramètres.

Tazendra s'assit sur l'une des deux couches de paille, croisa les jambes et fronça les sourcils. Kathana commença par demander un entretien avec le geôlier, un petit Iorich appelé Guinn.

— Madame m'aurait fait l'honneur de demander à me voir ?

— Vous voir, répondit Kathana. Non, c'est un peu fort. J'ai simplement demandé que vous

m'accordiez un peu de temps.

— Oui, eh bien, c'est pareil.

Guinn eut néanmoins l'air ravi de cette courtoisie.

— Si je peux faire quelque chose, en ma qualité d'hôte, pour vous rendre le séjour plus plaisant, et si cela n'est pas incompatible avec mon travail et mes capacités, alors ce sera avec joie.

— Eh bien, puisque vous me faites une offre si généreuse et si franche, je vais être franche, également, et accepter votre invitation.

— C'est un plaisir.

Le geôlier commençait à devenir curieux ; tout comme Tazendra, avouons-le, qui regarda avec effarement cette grande dragonoble, si puissante, parler avec une telle courtoisie à un Iorich.

— Je vous ai fait appeler pour en savoir un peu plus sur les conditions de notre emprisonnement.

— Vous avez bien fait. Alors, vous n'avez pas le droit de parler aux gens de l'extérieur, ou même de l'intérieur, à l'exception de votre hôte.

Guinn s'inclina respectueusement.

— D'accord. Continuez.

— En conséquence, il est interdit de vous fournir du papier ou n'importe quel ustensile d'écriture.

— Je comprends. Quoi d'autre ?

— Vous aurez quatre repas par jour, qui seront servis à huit heures, à treize heures, à quinze heures et enfin à vingt heures. Les repas seront composés de viandes rôties, de pain frais et de fruits de saison. Vous aurez également du vin. Vous aurez également la permission, chaque jour pendant deux heures, d'aller faire un peu d'exercice dans la cour et ce à midi précis.

— Cela me convient parfaitement, surtout que la cellule est assez large pour faire un peu de gymnastique, si ce n'est pas interdit.

— Pas du tout.

— Bien, autre chose ?

— Vous ne devez pas parler, même avec moi, des crimes que vous avez commis et pour lesquels vous avez été arrêtés. Cet ordre s'applique à vous et à vos amis, mais pas aux autres prisonniers.

— C'est très clair. Y a-t-il d'autres consignes ?

— Non, ce sont les seules, madame.

— Parfait. Puis-je ajouter quelque chose ?

— Bien sûr. En tant qu'hôte, vous pouvez me parler de tout ce qui concerne votre confort.

— Eh bien, je dois vous dire que cette cellule me déplaît.

— Elle vous déplaît ? Comment cela ?

— Elle est mal faite.

— Nous pouvons peut-être en visiter une autre, madame.

— Oh, ce ne sera pas nécessaire. Il suffit d'arranger celle-ci.

— Que voudriez-vous changer ?

— D'abord, nous avons besoin de bois, pour le feu.

— Un feu, en été ?

— Oui, mon amie a un rhume.

— Quoi ? s'étonna Tazendra. Je n'ai aucun rhume.

Kathana envoya un regard à Tazendra pour la supplier de se taire.

— Oui, oui, un rhume, reprit-elle. Elle ne s'en rend pas compte, mon cher Guinn, mais elle tremble de façon assez alarmante.

— En fait, ajouta Tazendra, j'ai un peu froid c'est vrai.

— Ah, vous voyez ? Nous avons absolument besoin de faire un feu, pour sa santé.

— Eh bien, puisque vous êtes une dame, je vais vous autoriser neuf fagots de bois chaque jour. Je

vous ferai porter des écorces et des brindilles, également. En général, ce n'est permis que pendant les hivers ; mais il n'y a aucune règle qui l'interdise en été.

— Alors, vous acceptez ?

— Je vais m'en charger tout de suite.

— Nous vous en serons reconnaissantes.

— Et mis à part le feu, il vous faut autre chose ?

— Eh bien, les murs ne sont pas assez propres, à mon goût.

— Ah, ah, vous êtes exigeante.

— C'est un de mes défauts, mais que voulez-vous, on ne change pas du jour au lendemain.

— Vous avez raison. Le problème, c'est que les serviteurs sont tous occupés.

— Cela ne fait rien. Si vous m'apportez un seau d'eau et une brosse, je frotterai moi-même.

— Ça ne devrait pas poser de problème. Autre chose ?

— Ce sera tout, mon cher geôlier. Si vous pouvez nous fournir tout cela, je vous assure que j'aurai une dette envers vous.

— Je vais m'en occuper immédiatement.

Le geôlier partit.

— Je puis vous assurer, chère Kathana, dit Tazendra, que je n'ai pas la moindre idée de ce que vous manigancez.

— Oh, ce n'est pas grand-chose. Mais, puisque nous sommes peut-être là pour un petit moment, j'essaye de m'amuser comme je peux.

— Pardon ? Cela vous amuse d'envoyer le geôlier chercher du bois et de l'eau ?

— Non, mais cela m'amusera de les avoir.

— Je ne comprends pas.

— Vous verrez petit à petit.

Le geôlier revint avec l'eau, la brosse et le bois. Kathana le remercia et se mit, sans plus tarder, à allumer un petit feu. De par sa petite taille, il ne chauffa pas trop la cellule, et la température resta supportable. Quand le feu fut allumé, elle trempa la brosse dans l'eau et se mit à frotter les murs avec une telle vigueur qu'on aurait pu croire qu'elle avait été ménagère dans une vie antérieure. Tazendra se lassa vite de la regarder et, pour cette raison, elle fit demander une seconde brosse avec laquelle elle aida la dragonoble à faire briller les murs.

Quand le ménage fut terminé, le geôlier vint récupérer les brosses et le seau. Kathana demanda à garder le seau en expliquant qu'il ferait un meilleur siège que la couche de paille. Guinn lui autorisa ce petit privilège. Kathana eut un large sourire quand il tourna le dos et partit.

— Alors ? interrogea Tazendra. Que se passe-t-il, maintenant ?

Regardez. Vous voyez cela ?

— On dirait des poils de brosse.

— C'est exact. Et ceci ?

— De la paille de votre couche.

— Bien. Maintenant, regardez ce que je fais.

— Vous êtes en train de verser un peu de notre eau potable dans le seau.

— Et maintenant ?

— Vous y ajoutez des cendres du feu. Par conséquent, on ne pourra plus boire cette eau.

— Exactement, et maintenant ?

— Maintenant vous trempez la paille dans le seau et... par l'Orbe ! Vous allez dessiner sur le mur !

— Parfaitement. Cela nous fera passer le temps plus facilement, ne croyez-vous pas ?

— Vous êtes aussi intelligente que... que Khaavren ! Et ce n'est pas un maigre compliment : je ne connais personne de plus intelligent que lui.

Kathana s'inclina. Puis elle tendit à Tazendra un peu de paille et des poils de brosse.

— Mais, je ne sais pas peindre, avoua Tazendra.

— Oui, mais c'est plutôt du dessin, comme vous l'avez justement remarqué. Et, par les dieux, tout le monde sait dessiner, ne serait-ce qu'un peu.

— Oui, vous avez raison, et je serais honorée de dessiner avec vous. Seulement...

— Oui ?

— Qu'allons-nous dessiner ?

— Nous pourrions faire une fresque des événements de ces dernières semaines.

— Ah oui, nous pourrions faire cela.

— Il faut, même, que nous le fassions.

Et pour quelle raison, chère Kathana ?

— Parce que peut-être que quelqu'un demandera la signification de ces dessins, et que nous pourrions tout lui dire, par le biais de cette fresque, puisque nous ne pouvons pas parler.

— Cela ne m'a pas l'air évident.

— Je suis d'accord. Mais avez-vous un meilleur plan ?

— J'avoue que non.

— Alors ?

— Alors, baronne, dessinons.

Les deux femmes se mirent donc à travailler pour faire de cette cellule une pièce, sinon plus belle, plus intéressante ; et pour s'amuser, de surcroît.

Uttrik et Pel n'avaient rien trouvé à faire dans leur cellule. Pel en profita pour interroger son geôlier sur la raison de leur incarcération, les rumeurs de la ville et sur tout ce que le geôlier pouvait savoir. Comme il était avenant et intelligent, il obtint plus d'informations que le geôlier crut en donner. Uttrik, lui, était un homme de la campagne. Il savait donc exactement quoi faire quand il n'y avait rien à faire. Il s'endormit.

Mais n'oublions pas Mica qui, n'étant pas gentilhomme, était enfermé dans une pièce avec une vingtaine de Tecklas, voyous pour la plupart. Il y avait aussi des alcooliques, des fraudeurs et des mauvais payeurs. On aurait pu imaginer que de tout notre groupe, il était le plus à plaindre, mais nous aurions été très loin de la vérité. Les armoiries qu'il portait attirèrent l'attention de tout le monde, et le fait qu'elles appartenaient à un dzurnoble rendit la chose plus impressionnante encore. Si nous considérons qu'en plus, ce rusé petit Teckla était un excellent orateur et qu'il raconta en détail l'aventure à laquelle il avait participé, nous comprenons que son statut hiérarchique au sein de la cellule crut fort rapidement. Il apprécia sa nouvelle position, à la manière qu'ont les Tecklas de se réjouir des choses simples et, par conséquent, même s'il eût préféré être libre, il était en réalité le plus heureux de nos sept compagnons à l'intérieur de la prison.

Pourtant, en prison, soixante heures ne passent pas comme à l'extérieur. Pour mieux comprendre cela, nous devons bien montrer la différence. Une prison est un endroit où sont enfermés ceux qui ont été condamnés et qui attendent la sentence de leur condamnation. Certains passent simplement leur temps, plus ou moins long, en isolement, comme les juges l'ont requis. D'un autre côté, une prison est un endroit où ceux qui n'ont pas encore été condamnés attendent leur jugement et l'affrontement avec les juges qui décideront de leur destin. Physiquement, cela ne fait aucune différence, mais psychologiquement, elle est énorme. Il est difficile de se résigner, en cellule ; mais il est difficile de garder espoir, en prison. Pour ceux, comme nos amis, qui ne savent pas à quoi s'attendre, les heures s'allongent, mais il nous faudrait l'aide d'un mathématicien pour faire comprendre comment cela est possible.

Cela faisait deux jours et deux nuits qu'ils étaient enfermés, et Khaavren renonça à garder son calme plus longtemps. Aerich, le plus impassible de tous les Gardes, s'occupait toujours de son crochet, mais

ses doigts tremblaient un peu plus chaque jour.

Kathana et Tazendra avaient presque rempli tous les murs de leur cellule. Elles s'étaient remémorées ensemble leurs aventures et étaient arrivées au moment détestable où il fallait analyser leur œuvre. De là à se critiquer l'une et l'autre, il n'y avait qu'un pas, qu'elles n'allaient sans aucun doute pas tarder à franchir.

Pel était devenu sombre et silencieux. Il commençait à douter de la qualité de son plan. Il avait même commencé à se mâchonner les lèvres. Uttrik essayait toujours de dormir, mais il ne le pouvait plus. Il se tournait dans tous les sens en grommelant et en ajustant la paille de sa couche.

Mica, qui n'était pas vraiment malheureux, et même, qui était toujours aussi content de son statut au sein de la prison, commença à se demander combien de temps il resterait enfermé ici, et s'il devait en sortir un jour. Cette pensée lui avait ôté une grande partie de son plaisir et de son enthousiasme. Qui plus est, il avait presque fini de tout raconter, puisque, notre lecteur doit le savoir, ce genre d'aventures se racontent plus vite qu'elles ne se vivent.

C'est pendant cette période que Khaavren fut dérangé – si l'on peut employer ce mot pour un gentilhomme qui se voit offrir un répit dans sa morosité – par Guinn qui lui expliqua qu'il avait un visiteur dans la salle d'interrogatoire. Une femme souhaitait lui parler.

Il pensa un instant que c'était peut-être Illista. Il suivit donc Guinn avec un certain empressement, ce qui força l'Iorich à accélérer. Il ne fait aucun doute que Khaavren l'aurait dépassé s'il avait su quel chemin emprunter. Enfin, Guinn lui désigna une porte et lui indiqua qu'il pouvait entrer. Il expliqua ensuite qu'il attendrait dehors jusqu'à la fin de l'entretien.

Cette fois encore, Khaavren ne s'était pas trompé ; en entrant dans la salle d'interrogatoire, il aperçut Illista qui le regardait avec une tendresse indescriptible. Sa toilette, il faut l'avouer, jurait un peu avec l'endroit. Elle portait une grande robe de soirée bleue, un ruban autour du cou et de grandes épaulettes qui mettaient en valeur sa gorge et ses grands yeux. Elle était chaussée de fines ballerines, comme on en voyait dans les salons, plutôt que dans les prisons. Tout ceci ne fit qu'accroître son charme aux yeux de Khaavren et, pendant un instant, tous les sentiments qu'il avait pour elle, qui s'étaient un peu évanouis, resurgirent comme les vagues sur le sable.

Il courut vers elle et se jeta à ses pieds, en couvrant ses mains de mille baisers. Il lui glissa, également, des centaines de petits mots doux à l'oreille. Illista le laissa faire quelques instants, puis elle le pria de se relever.

— J'espérais que vous seriez là, avoua-t-elle.

Vous espériez que je serais en prison ? s'étonna le Tiassa.

— Je veux dire que j'espérais bien vous trouver. Et comme vous n'étiez nulle part, j'espérais pouvoir vous parler, encore une fois.

— Eh bien, votre espoir s'est réalisé, et le mien aussi.

— C'est bien, alors. Mais nous n'avons pas beaucoup de temps et il y a certaines choses dont je souhaite vous parler.

Khaavren fronça les sourcils.

— Alors, ce n'est pas pour me voir que vous êtes venue.

— Eh bien, si, avant tout. Mais pas seulement.

— Vous venez me parler de ma libération, alors ?

— Oui, oui, c'est pour cela que je suis venue. Et si vous faites ce que je vous dis, j'espère que vous l'obtiendrez.

— Comment cela, faire ce que vous me direz ?

— Eh bien, n'aviez-vous pas dit que vous m'aideriez ?

— Si, et je l'ai fait, ou presque. Kathana était sur le point de se rendre à Sa Majesté quand nous avons été arrêtés pour des raisons que j'ignore. Vous voyez que la mission que vous m'avez confiée,

même si elle ne fut pas un succès total...

— Oh, cela n'a plus d'importance, maintenant.

— Pardon ?

— Oui, ce n'est plus le problème.

— Cela ne vous dérange pas que votre amie ait été mise en prison ?

— Si, cela me dérange. Mais les choses ont pris une autre tournure.

— Comment cela ?

— Nous avons, maintenant, d'autres soucis à régler.

— Lesquels ?

Illista fronça les sourcils, comme si elle avait peur d'en dire trop, ou de ne pas en dire assez pour atteindre son but.

— Parlez-moi d'abord de votre mission. Vous dites que Kaluma est rentrée avec vous ?

— En effet, oui. Elle est d'ailleurs enfermée dans cette prison. Je suis sûr que si vous avez réussi à obtenir une entrevue avec moi, vous en obtiendrez une avec elle.

— Oui, oui, je la verrai sans doute plus tard. Mais, que disiez-vous ?

— Moi ? J'ai dit quelque chose ?

— C'est ce que je vous demande.

— Eh bien, je devais parler de la mission que vous m'aviez confiée.

— Oui, c'est cela.

— Donc, nous sommes rentrés de la mission avec Kathana, une femme charmante...

— Vraiment ?

— Vous devriez le savoir, je croyais qu'elle était de vos amies.

— Oui, je sais qu'elle est charmante, bien sûr. Et quoi d'autre ?

— Quoi d'autre ? Eh bien, elle est aussi courageuse, très vive d'esprit, et...

— Non, ce n'est pas ce que je vous ai demandé...

— Ah ?

— Quoi d'autre, à propos de la mission ?

— Ah. Eh bien, nous avons assuré la paix avec les Orientaux, et...

— Pardon ? La paix ?

— Exactement ; nous avons conclu un traité avec eux.

— Quel genre de traité ?

— Ils doivent rendre Havresable à l'Empire...

— Quoi ? cria Illista. Ils ont accepté cela ?

Elle semblait en proie à une profonde détresse.

— Ils ont insisté pour que cela soit une des conditions.

— Mais alors...

Elle se tut et se mordit les lèvres. Soit elle voulait s'interdire d'en dire plus, soit elle était prise d'une intense émotion.

— Oui ? la pressa Khaavren. Mais alors ?

La curiosité le piquait de plus en plus.

— Oh, ce n'est rien.

— Ma chère Illista, cela fait plusieurs fois que vous répétez cette phrase, et si vous me permettez de parler...

— Bien sûr, parlez librement.

— Tout porte à croire, au vu de votre comportement, que ce n'est pas rien, mais que cela ressemble plus à un vrai problème.

— Vous avez peut-être raison.

— Il me semble aussi que vous êtes complètement désolée.

— Qui, moi ?

— Peut-être que je me trompe. Mais, si vous êtes vraiment...

— Et si je l'étais vraiment ?

— Alors, j'espère que vous me direz ce que je peux faire. Si je dois être libéré bientôt, je serais plus apte à me jeter dans la bataille pour vous servir.

Illista sourit.

— Alors, vous m'aimez un peu ?

— Oh, vous savez que oui.

— Vous allez faire ce que je vous demande, alors ?

— Tout ce que vous voudrez !

— Vous allez peut-être pouvoir m'aider, dans ce cas.

— Je n' imagine pas de plus grande joie que celle-là. Seulement...

— Oui ?

— Vous devez me dire ce que je dois faire.

— Oh, je vais vous le dire, soyez-en assuré.

— Alors, je suis prêt à vous servir.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Peu importe ce que vous devrez faire ?

— Tout ce que vous voudrez !

— Tant mieux.

— Mais dites-moi, je n'en peux plus.

— Vous devez tuer un homme.

— Quoi, c'est tout ? Pardi ! Sitôt que je serai libre, je le ferai facilement.

— Vous allez le faire, alors ?

— Pour vous, avec joie.

— Ah, alors c'est très bien.

— Il vous a insultée ?

— Oui.

Elle répondit très rapidement.

— Il m'a insultée, avec une grande lâcheté.

— Alors, vous n'avez qu'à me donner son nom, et j'irai le trouver et je lui dirai : « Vous avez offensé dame Illista, vous allez donc mourir ». Et puis, par l'éclair, je lui planterai mon épée dans le cœur.

Il mima, en même temps, ce qu'il venait d'annoncer.

— C'est bien. Mais imaginez qu'il se trouve loin d'ici ?

— Pardi ! Cela ne fait aucune importance ; je reviens des montagnes orientales, je peux y retourner, s'il le faut.

— Tant mieux.

— Quel est son nom ?

— Et si c'était quelqu'un que vous connaissiez ?

— Alors je n'aurais aucun mal à le trouver.

— Vous le trouverez, et vous le tuerez ?

— Je vous l'ai dit, et je vous le répète. Quel est son nom ?

— Adron e'Kieron.

— Lui ? s'écria Khaavren. Le protecteur de votre amie Kathana ?

— Ce n'est qu'un lâche, je vous assure.

Khaavren fronça les sourcils, en essayant de remettre de l'ordre dans son esprit.

— Mais, vous êtes sûre ?

— Sûre ? Je sais tout de même reconnaître une insulte.

— Comment vous a-t-il insultée ?

— Vous avez dit que vous ne poseriez aucune question.

— Oui, c'est vrai.

— Alors ?

Khaavren plissa le front et, pour la première fois, de nouvelles questions lui traversèrent l'esprit.

Qu'Adron ait insulté Illista n'était pas un problème ; les gens se sentent insultés par tout et n'importe quoi. Mais il avait vu Adron, il y a peu de temps, et l'idée qu'il fût un lâche n'arrivait pas à s'installer dans son esprit. Et l'idée qu'il aurait pu vouloir du mal à Illista le dépassait. Pendant un moment, il se sentit complètement perdu. Mais c'était le genre d'impression qui ne demeurerait que très peu de temps dans un esprit comme celui de Khaavren. Son cerveau était comme une terre en jachère ; il suffisait qu'une graine touche le sol pour qu'elle se mette immédiatement à pousser, même si ses fruits n'étaient pas visibles de prime abord.

Khaavren fit mine de se résigner et, pour ne pas laisser à Illista l'occasion de douter, il répondit à sa dernière question.

— Alors, je ne vous demanderai aucun détail. Arrangez-vous pour nous faire libérer, moi et mes amis, et Son Altesse mourra.

— Vos amis aussi ?

— Oui, cela ne vous coûtera rien et je préfère les avoir près de moi. En plus, je suis sûr que vous avez hâte de faire libérer votre amie, Kathana e'Marish'Chala.

— Oh, oui, bien évidemment ; mais cela peut attendre un peu.

Khaavren fronça les sourcils, une nouvelle fois.

— Très bien. Quoi qu'il en soit, je demanderai une audience à Sa Majesté, pour lui faire part du traité de paix. Il sera obligé de relâcher mes...

— Oh, non ! Vous ne devez pas parler du traité.

— Et pourquoi cela ?

— Vous devez l'oublier, complètement.

— Cela va forcément finir par se savoir.

— Comment ?

— Eh bien, le seigneur Adron...

— Vous allez le tuer.

— Oh, c'est vrai. J'avais oublié. Mais il aura le traité sur lui.

Alors, quand vous l'aurez tué, vous le fouillerez et vous trouverez ce fameux traité ; et soit vous me l'apporterez, soit vous le détruirez.

— Mais, pourquoi ferais-je cela ?

— Vous avez encore oublié que vous ne devez poser aucune question ?

— Oui, mais ce que vous me demandez est assez exceptionnel.

— Exceptionnel ?

— Illista, réfléchissez... d'abord, la paix avec les Orientaux et des diamants pour Sa Majesté, sans verser la moindre goutte de sang...

— Ce n'est pas important.

— Comment cela ?

— Oui, ce qui importe, c'est nous, vous et moi. Si nous voulons être ensemble...

— Oui ?

— Vous devez faire ce que je vous demande.

— Il faut tout de même que je m'assure que mes amis soient libérés, et...

— Quel intérêt ? Puisque vous serez libre et que nous serons ensemble ?

D'ordinaire, le fait qu'Illista se promette pratiquement à lui aurait dû faire bondir le cœur de Khaavren ; mais il était dans un tel état de confusion qu'il n'y fit même pas attention. Selon lui, si cette femme ne lui appartenait pas, il en mourrait ; mais dans le cas contraire, il perdrait ses amis, qui resteraient en prison. La graine avait fait éclore son plus superbe, et néanmoins plus horrible fruit : le doute. Comme les fraisiers, qui donnent des fruits au goût succulent, les doutes envahissent, également, tous les jardins dans lesquels ils ont planté leurs racines.

Les mots d'Illista avaient plutôt servi d'engrais que de désherbant. Khaavren se mordit les lèvres en songeant à ce qu'il devait faire. Ses doutes apparurent clairement, sur son visage, aux yeux d'Illista.

— Écoutez, mon ami, dit-elle. Si nous voulons être amants... puisque c'est ce que vous voulez, n'est-ce pas ? Eh bien, je vous assure que vous serez l'unique propriétaire de mon cœur. Et si nous voulons consommer cette relation, il nous faudra concéder quelques sacrifices. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

Elle déploya l'éventail, considérable, de ses charmes dans le ton de sa voix et dans l'expression de son visage, et il faut avouer que cela remua fortement Khaavren. Mais il ne pouvait pas oublier qu'Uttrik avait renoncé à sa vengeance par amour pour Kathana ; un amour parfaitement altruiste. Il se souvint aussi que Kathana, pour les mêmes raisons qu'Uttrik, avait décidé de se rendre à l'empereur, au risque d'y perdre la vie. Il essaya de s'imaginer en train de trahir ses amis mais, après ces deux exemples, l'idée même lui répugna.

La tête de Khaavren bouillait. Il se repassait cette toute récente conversation, en la prenant sous un autre angle. C'était comme si Pel le pressait, gentiment de questions, que Tazendra lui posait la main sur l'épaule, lui rappelant les vertus de l'amitié, et qu'Aerich lui jetait un regard noir, comme s'il lui demandait s'il était vraiment prêt à tuer un homme qui lui avait offert son respect, pour les supplications d'une dame. Et pourtant...

Et pourtant, elle était bien plus belle que dans ses rêves. Elle avait ce petit sourire coquin et ses yeux pouvaient rendre fou n'importe quel homme. Il demeura un moment à cheval entre la pensée qu'elle pourrait lui appartenir et qu'il pourrait vivre le véritable amour, et tous les souvenirs de ses aventures avec ses amis. Il finit par soupirer.

— Je ne peux pas faire cela, dit-il.

— Je vous demande pardon ?

— Je ne peux pas abandonner mes amis. Nous devons rester ensemble. Vous pourrez sûrement vous arranger pour...

— Mais, ils parleront, et aucun mot sur ce traité ne doit être prononcé, ou alors...

— Ou alors quoi ?

— Tous mes plans s'effondreraient.

— De quels plans parlez-vous ?

— Ah, vous continuez à poser des questions.

— Eh bien, oui.

— Pourtant, vous avez dit que...

— Bah. Ça ne vous a pas gênée, vous, de me demander de laisser mes amis croupir en prison.

— Mais, vous le feriez pour moi, n'est-ce pas ?

— Je ne le ferais pour rien au monde.

— Alors, vous allez laisser mes ennemis me vaincre ? Vous, qui prétendez m'aimer, qui avez dit que vous feriez n'importe quoi pour moi, qui...

— Des amis qui m'ont sauvé la vie plus d'une centaine de fois ? Avec qui j'ai combattu, tué, saigné,

mangé et bu ? Et vous, vous réclamez, au nom de l'amour, que je les laisse en prison ? C'est impensable !

Illista se leva d'un coup et lui jeta un regard noir.

— En prison ? Non. Sur la roue du bourreau.

Khaavren trembla en entendant ce terrible nom.

— Qu'avez-vous dit ?

— Ils ne resteront pas longtemps dans cette prison. Ils seront amenés sur la place du Justicier, et vous avec. J'aurais pu vous épargner cela, mais maintenant, c'est trop tard.

Elle le dévisagea avec un regard de haine mêlé de mépris. N'importe quel homme aurait pris ce regard comme un coup de poignard planté dans son orgueil ; surtout de la part de la personne à qui il avait prouvé toute la sincérité et la dévotion de son amour. Qui plus est, elle ne se contenta pas de ce regard.

— Vous êtes un imbécile ! s'exclama-t-elle. Ce n'était pas une affaire d'insulte, mais de politique. Ce traité ne doit jamais voir le jour ; par conséquent, tous ceux qui en ont entendu parler doivent mourir. Vous pensiez avoir sauvé cet idiot d'Adron ? Non, je n'ai plus qu'à appeler Seodra. Elle connaît un Jhereg qui s'acquittera, pour de l'argent, de la tâche que vous avez refusée d'accomplir par amour. Et avec lui mourra le dernier intéressé, puisque vos têtes seront déjà tombées sur la dalle de la place du Justicier.

Khaavren fut, d'un coup, tellement rempli d'émotions contradictoires, que la menace de cette mort injuste et atroce ne lui fit aucun effet. Son amour pour Illista grandit plus fort que jamais, mais il fut mêlé, cette fois, de haine et de mépris, un mélange que l'on ressent tous, parfois. Il l'adorait et la méprisait en même temps, comme si elle était à la fois une déesse qu'il devait honorer et un serpent qu'il devait abattre.

— Pardi ! Venimeuse Yendi, je vous dénoncerai.

— Vous ? Me dénoncer ? Fi ! Vous resterez ici, sans pouvoir parler à qui que ce soit, jusqu'à ce que l'on vous traîne sur la place du Justicier. Et je vous assure que vous n'aurez plus à attendre très longtemps ; deux mots à Seodra, un message au seigneur de Guerre, le sceau de Sa Majesté sur un bout de papier, et vous êtes mort.

— Peut-être, mais je vous dénoncerai quand je serai attaché sur la roue.

Elle sourit, à la manière d'un chreotha souriant à un norska piégé dans ses filets.

— Non. Je peux m'arranger pour que vous soyez bâillonné, et je le ferai. Vous auriez pu avoir quelques jours de plaisir intense, avec moi, avant que je ne vous jette, mais vous n'aurez plus rien, à part la lame de la hache. J'espère que vous êtes content de votre choix.

Elle tira sur une corde qui pendait près de sa tête.

— Guinn ! cria-t-elle. Venez me sortir de là. Je n'ai plus rien à dire à ce misérable.

Elle se leva, tourna le dos à Khaavren et marcha vers la porte. En l'ouvrant, elle se retourna et jeta un dernier regard cinglant de mépris, et quitta la pièce dans un nuage de tissus et de cheveux.

Khaavren, abasourdi, fut ramené à sa cellule. Aerich comprit que quelque chose n'allait pas, mais il n'arriva pas à deviner quoi ; Khaavren demeura silencieux et ne vit pas l'intérêt de partager son désespoir avec un ami. Quelques larmes coulèrent le long de ses joues quand il s'assit sur sa paille. Sa détresse grandit lorsqu'il comprit qu'il n'arriverait pas à la partager. Nous devons préciser qu'Aerich ne sut certes comment réagir face à la tristesse de son ami mais qu'il compatit et la joie, encore fraîche, que lui avait procurée sa vengeance sur Shaltre s'évanouit d'un coup.

Il ne serait pas faux de dire que nos amis étaient unanimement désespérés, à des degrés différents et pour des raisons diverses. Heureusement, peu de temps après l'entrevue de Khaavren avec Illista, ils furent tous priés par Guinn de bien vouloir se rendre aussi présentables que possible. Ils devaient apparaître devant un auguste personnage.

Quand l'information arriva dans la cellule d'Aerich et Khaavren, les yeux de ce dernier s'écarquillèrent.

— Le bourreau est un auguste personnage ?

— Hein ? répondit Guinn. Quel bourreau ?

— Ce n'est pas l'homme que nous sommes obligés de rencontrer aujourd'hui ?

— Je vous assure que je ne suis pas au courant de cela.

— Alors, vous ne savez pas si j'ai tort ou raison.

— J'espère que vous vous trompez.

— C'est gentil, merci.

— Il me semble plus probable, déclara Aerich, que ce soit l'empereur lui-même.

Khaavren secoua la tête, mais il n'expliqua pas le pourquoi de sa conviction à Aerich. Il se prépara à affronter courageusement la roue. Il ne voulait pas que l'on puisse dire qu'il avait eu peur. Enfin, après avoir fait sa toilette du mieux qu'il pouvait, sans savons ni parfums, Khaavren se redressa et fit signe à Guinn et aux autres Gardes qu'ils pouvaient commencer.

Ils furent d'abord amenés à la lumière du jour par ce qu'on appelait l'Escalier Obscur. C'était un escalier très large et parfaitement droit qui était en fait l'un des trois accès à l'aile ; les autres étant la porte du Justicier et l'Escalier à Hélice. L'Escalier Obscur menait à l'intérieur des donjons de l'aile, ou plutôt, dans ce cas, des donjons au pavillon de l'Iorich. Il était en permanence surveillé par six paires de Gardes. Chacune de ces paires était constituée d'un Garde phénix à la cape d'or et d'un Garde iorich qui portait un long manteau noir et tenait une hallebarde. Nous devons préciser que Khaavren, Aerich, Pel et Tazendra avaient été à leur place à un moment ou à un autre de leur carrière de Garde. C'était une des missions les moins appréciées, puisque les Gardes iorichs ne parlaient jamais, même en dehors du travail. Mais aussi ennuyeux que ce fût, jamais ils ne songèrent qu'un jour, leur tour viendrait de gravir ces escaliers, dans l'attente d'une libération ou d'une exécution, en fonction des personnalités.

Par chance, c'était le tour du bataillon de Lanmarea d'occuper ce poste, cette semaine. Par conséquent, que ce fût en entrant ou en sortant, ils ne croisèrent personne qu'ils connaissaient et qui les aurait mis dans l'embarras.

En haut de l'Escalier Obscur, ils furent invités à monter dans deux coches, entourés par les Gardes iorichs. Pel, Uttrik. Aerich et Khaavren montèrent dans l'un, tandis que l'autre était réservé à Tazendra et Kathana. Mica fut prié de marcher derrière le convoi, entouré par deux Gardes silencieux. Il faut avouer que la distance n'était pas très longue, par rapport à ce qu'il avait eu l'habitude de marcher, et le plaisir de revoir la lumière du jour le fit obéir sans broncher.

Une fois installés dans les coches, il leur fut signalé que toute conversation était strictement interdite. Khaavren vit déjà, dans cette annonce, le premier coup de hache, mais ne dit toujours rien à ses amis. Il y avait six Gardes iorichs par coche, quatre dedans et deux sur le toit, pour vérifier que cet ordre serait bien respecté et, qu'en plus, nos amis n'allaient pas tenter de communiquer, par quelque moyen que ce soit, avec l'extérieur. Ils se battirent contre eux-mêmes, par conséquent, pour ne pas lâcher le moindre sourire, ou le moindre signe qui aurait pu être pris pour un acte de communication. Il faut ajouter que les fenêtres du coche n'étaient pas seulement barrées, mais qu'elles étaient aussi recouvertes d'une plaque de fer ; donc, en plus d'étouffer, ils étaient pratiquement dans le noir et, qui plus est, nos amis ne pouvaient voir où on les emmenait. Tout ceci accrut le sentiment de Khaavren – c'était leur dernière destination.

Quand les coches s'arrêtèrent, ordre leur fut donné de descendre et, toujours entourés de leurs Gardes, ils découvrirent qu'ils se trouvaient devant l'Aile impériale.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria Khaavren.

Il eut presque peur de pouvoir espérer à nouveau.

— Eh bien, répondit Uttrik, c'est l'Aile impériale. Où pensiez-vous que nous allions...

— Silence ! cria un Garde.

Aerich haussa les épaules. Ils furent amenés à l'intérieur de l'Aile, où ils attendirent quelques minutes, pendant lesquelles Mica les rejoignit. Khaavren débordait d'espoirs. Puis ils furent amenés en présence de Sa Majesté, l'empereur.

Chapitre Trente-Quatrième

Dans lequel Sa Majesté tente de rendre un peu justice dans ce nid de guêpes d'accusations, et reçoit pour cela, fort heureusement, de l'aide.

Nos amis, à l'exception de Mica, furent admis auprès de Sa Majesté dans la salle du Balcon. C'était un salon assez étroit, qui surplombait la salle de la Diplomatie, laquelle servait de lieu de vie aux courtisans. C'est là que Sa Majesté accueillait, habituellement, les visiteurs officiels venus discuter des affaires de l'Empire. Chaque fois que l'empereur prenait la peine de se montrer dans cette pièce, on pouvait supposer que c'était une affaire de la plus haute importance, ou pour le moins, une affaire officielle. Être vu avec Sa Majesté dans cette salle conférait un certain statut. C'est ainsi que les courtisans, désireux de passer pour des personnes importantes et hautement respectables, passaient leur temps dans cette salle, à attendre que l'empereur se montre.

La salle du Balcon était une sorte de longue corniche étroite aux couleurs très claires, faiblement éclairée et peu décorée. Elle offrait une excellente vue sur l'endroit que nous avons décrit plus haut et, même si elle avait été très peu utilisée par les précédents empereurs, elle était devenue la pièce privilégiée par Tortaalik pour ses réunions en tête à tête. La cheminée était assez petite, le mobilier confortable et l'atmosphère générale plus confinée que spacieuse. Il pouvait ainsi ressentir une certaine intimité qui l'aidait à se faire une idée plus précise des gens qu'il questionnait.

Khaavren et ses amis entrèrent dans cette pièce et on leur ordonna de se placer devant Sa Majesté. Il faut ajouter que Lytra e'Tenith et G'aereth étaient également présents, respectivement à la droite et à la gauche de l'empereur. Le visage de G'aereth ne laissa transparaître aucune émotion, contrairement à Lytra qui dévisagea froidement Kathana.

Puisque Khaavren ne parvint pas à lire dans les pensées du seigneur de Guerre, il est nécessaire d'ajouter deux mots sur son état d'esprit. Nous avons été témoins de la conversation entre Lytra et Allistar, durant laquelle il l'informait que, quoi qu'il arrive, il ne fallait pas que la vérité éclate. Et, bien qu'aucun d'eux ne sache ce qui s'était passé dans l'est, Allistar était convaincu que Khaavren et ses amis en savaient assez pour compromettre leurs plans. Il avait également informé le seigneur de Guerre de cette éventualité. Lytra s'était trop impliquée avec G'aereth pour refuser au dernier moment de voir Sa Majesté et elle avait, nous devons le préciser, un sens suffisamment aigu de la justice pour prendre part à cet entretien. Mais, quand le moment arriva enfin, son esprit, fort habile au demeurant, se remplit de questions. Elle se demandait comment elle pourrait empêcher ces fauteurs de trouble de ruiner tous ses projets.

Les prisonniers prirent place et, comme un seul homme, saluèrent Sa Majesté. Khaavren tentait, avec une grande difficulté, de contenir l'excitation de cette toute première confrontation avec l'empereur. Utrik n'avait, lui, aucun problème. Tazendra était trop préoccupée par l'impression qu'elle voulait donner pour se laisser déborder par l'intimidation. Pel était perdu dans ses pensées, et toute sa matière grise, si vous me permettez cette expression, travaillait au maximum sur les calculs que son esprit lui suggérait. Kathana avait déjà été plusieurs fois en présence de l'empereur, avant sa prise de pouvoir, puisqu'il lui avait fait l'honneur de venir voir quelques-unes de ses œuvres ; il se targuait d'être un grand amateur de peinture. Aerich connaissait parfaitement sa place hiérarchique par rapport à l'empereur et, comme toute personne qui sait parfaitement quelle place il occupe, il se

sentait confiant et nullement déstabilisé. Quant à Mica, nous l'avons dit, il n'était pas présent.

Le lecteur doit comprendre qu'à l'époque que nous avons l'honneur de présenter, les affaires étaient souvent gérées d'une manière que l'on qualifierait aujourd'hui d'autoritaire. En fait, le degré de formalité de l'audience était entièrement laissé au bon plaisir de l'empereur. Il pouvait, par exemple, réclamer la présence de juges pour recueillir la confession d'un prisonnier, ou il pouvait, puisqu'il était protégé par l'Orbe, décider de l'écouter et de prendre seul la décision. La magnanimité et la juste équité, comme celles qui honorent notre impératrice – puissent les dieux la préserver – n'étaient, à l'époque, pas quelque chose de tout à fait admis.

Dans le cas qui nous intéresse, le seigneur de Guerre et le capitaine étaient venus devant l'empereur faire part d'une injustice et lui demander de bien vouloir poser les yeux sur cette affaire. Puisque Tortaalik connaissait bien son Histoire et puisque « l'injustice » était l'excuse favorite de la Maison du Dragon pour déclencher une guerre pour l'accession au trône, il avait accepté la demande du seigneur de Guerre. Mais ce n'était pas tant, comme nous venons de le signaler, par peur des conséquences – le règne du Phénix était encore trop neuf pour imaginer de telles conséquences –, que pour ne pas avoir à parler d'une mauvaise décision à son Discret ; il avait horreur de ces discussions pénibles au cours desquelles il confiait avoir mal agi.

Ainsi, après avoir réuni les personnes plaignantes et ceux qui étaient visés par la dite plainte, Sa Majesté se prépara à écouter tout ce qui allait se dire avec la plus grande impartialité possible. L'Orbe elle-même refléta cette impartialité en se teintant d'une lumière jaune pâle, tout en tournant au-dessus de la tête de l'empereur.

— Bien, mesdames, et messieurs, commença Tortaalik, je connais certains d'entre vous. Vous êtes la baronne Kaluma et vous êtes accusée du meurtre du marquis de Champoivré. Et vous, vous êtes le fils du marquis, n'est-ce pas ? Je crois que vous vous appelez Utrik et que vous viviez, jusqu'à récemment, au nord de la Pinède Suspendue, dans la région des terres de Champoivré. Vous êtes également baronnet de Kurakai.

Ils s'inclinèrent tous les deux pour saluer la perspicacité de Sa Majesté, mais ils ne répondirent rien.

— Quand aux autres, je vois que vous êtes Gardes et que, d'après vos insignes, vous faites partie de la compagnie des Bottes rouges, qui est sous le commandement de notre capitaine G'aereth. Cependant, je ne connais pas vos noms et j'aimerais que vous me les donniez, avant d'écouter attentivement ce que vous avez à me raconter.

Aerich parla le premier. Il donna son nom et exprima toute sa dévotion pour l'empereur.

— Comment cela, Aerich ? Ce n'est pas un nom de Lyorn.

— Je demande pardon à Votre Majesté. C'est le nom sous lequel je vous sers dans la Garde. Mais, s'il plaît à Sa Majesté, elle peut également m'appeler Temma, duc d'Arylle, comte des landes de Bra. Et à cet instant, devant Votre Majesté, je réclame le comté de Shaltre, en accord avec les coutumes de ma Maison.

En entendant cela, l'empereur sursauta et plissa les yeux. L'Orbe s'assombrissait pendant un court instant, pour devenir vaguement rougeoyante. Puis elle reprit sa pâle couleur jaune.

— Nous verrons cela plus tard, répondit l'empereur. Et vous ?

— Je m'appelle Tazendra, répondit la dzurnoble.

Cette fois, c'est Lytra qui sursauta et une expression de colère traversa ses yeux, comme si ce nom ne lui était pas seulement familier, mais qu'il était associé à quelque histoire déplaisante. Tortaalik fronça les sourcils.

— Que se passe-t-il ? Encore une identité de substitution ?

— J'ai renoncé à mes titres. Sire.

— Vous y avez renoncé ? Dites-moi à quels titres vous avez renoncé.

Tazendra regarda l'empereur tristement.

— Est-ce un ordre de Votre Majesté ?

— Cela se pourrait, pourquoi ?

— Si c'est un ordre, je vous le dirai. Mais je ne suis pas fière de mon nom, Sire, c'est pourquoi j'y ai renoncé.

Tortaalik haussa les épaules.

— Nous vous appellerons Tazendra, alors. Suivant.

Le Yendi s'inclina gracieusement.

— Je suis Pel.

L'empereur eut un petit sourire.

— Ah. Bien, je ne vous demanderai pas votre véritable identité, puisque votre nom est déjà parvenu à mes oreilles, à propos de quelques histoires non sans finesse, bien que fort peu nobles.

Pel s'inclina, une nouvelle fois.

— Et vous, mon cher Tiassa ?

— Je suis Khaavren de Castelroc.

— Quoi ? pouffa Sa Majesté. Un Garde qui donne sa véritable identité ?

— C'est le seul nom que je possède. Sire.

— Bien, bien. Vous n'avez pas de titre à y ajouter ?

— Nos terres ont été vendues il y a un millier d'années. Sire.

— Ah. Il n'y aucune honte à cela. Mais passons, il me semble que vous avez quelques histoires à me raconter.

— Si cela plaît à Votre Majesté, répondit Pel. Nous espérons qu'elles seront assez bonnes pour vous.

— Je l'espère aussi. Qui veut commencer ?

Kathana fit un pas en avant.

— Je vais commencer, dit-elle, parce que je suis venue en ville pour me rendre à Votre Majesté, et que je n'attends rien de plus que d'être arrêtée.

— Très bien. Qu'avez-vous à dire ? Vous savez que vous êtes accusée de meurtre, rien que cela.

— Je veux juste dire, Sire, que je suis coupable, que je me repens et que je suis prête à affronter toute décision de justice que prendra Sa Majesté.

— Vous êtes très claire. Qu'a à dire le fils de la victime ?

— Sire, répondit Uttrik. Puisqu'elle se repent, je l'absous.

— Vous l'absolvez ?

— S'il plaît à Sa Majesté, je peux même dire que je lui pardonne. Sa repentance est sincère et, qui plus est, nous avons combattu côte à côte. Je peux dire que je la connais et je crois, même si cela me fait mal, qu'elle a été provoquée.

— Bien, bien. Nous verrons cela plus tard. Passons aux autres. Allez-vous répondre de vos accusations ?

Khaavren s'inclina.

— Sire, nous ne pouvons pas répondre, puisque nous sommes totalement ignorants des charges qui pèsent sur nous.

— Pardon ? Vous ne savez pas de quels crimes vous êtes accusés ?

— Pas le moins du monde, Sire.

— Mais, reprit Pel, nous sommes impatients de le découvrir.

— Eh bien, c'est très simple. Vous êtes accusés du meurtre du comte Shaltre et de monsieur Guirland.

— Quels meurtres ? s'exclama Tazendra. Mais c'est impossible.

— Vous me contredisez, madame ?

L'Orbe tourna au bleu.

— Nous implorons humblement le pardon de Votre Majesté, dit Pel. C'est l'étonnement qu'ont provoqué ces accusations, qui a fait réagir mon amie.

Pendant qu'il parlait, Lytra murmura quelque chose à l'oreille de l'empereur, qui devint bleu comme la glace.

— Bien, et qu'avez-vous à dire concernant le meurtre du cavalier Kurich, le plus jeune frère du seigneur de Guerre, qui eut lieu sur le terrain d'entraînement des Archers, dans la sous-aile de la Garde impériale, avant votre départ ?

— Quel meurtre ? s'étonna Tazendra.

— Sire, le mot est un peu fort, ajouta Aerich.

— Le résultat est le même, n'est-ce pas ?

— Oh, le résultat, murmura Tazendra, fut un peu trop facile à obtenir.

Lytra pâlit littéralement et jeta un regard furieux, d'abord à Tazendra, puis à G'aereth qui accusa le coup en silence.

— Si Votre Majesté me permet, intervint Khaavren.

Tortaalik grimâça, puis il acquiesça.

— Il me semble qu'il y a, au final, quatre meurtres : Champoivré, Kurich, Shaltre et Guirland.

— Oui, oui, s'impacienta l'empereur. Et alors ?

— Puis-je avoir la permission de parler de chacun d'eux, individuellement ?

— D'accord.

— Pour le premier, la comtesse a, comme vous l'avez entendu, plaidé coupable ; mais j'espère pouvoir prouver à Votre Majesté qu'elle s'est plus que rachetée depuis.

— Nous verrons. Continuez.

— En ce qui concerne Kurich, Sire, j'ai été témoin de l'affaire ; et même si le duel n'a pas été effectué selon toutes les règles, c'est Kurich qui a organisé le rendez-vous. Il a, d'ailleurs, consenti aux termes fixés et s'est bien battu. Il est mort courageusement. Je ne crois pas qu'il aurait voulu que dame Tazendra fût poursuivie pour cela. De plus, si Votre Majesté consent à questionner ses seconds, les cavaliers Uilliv et Rekov, nous pensons en toute sincérité qu'ils sont de parfaits gentilshommes et que nous sortirons lavés de cette affaire.

Lytra se mordit les lèvres et regarda Tortaalik.

— Nous y reviendrons plus tard. Parlez-moi de Shaltre.

— Je prie Votre Majesté de croire que ce ne fut, en aucun cas, un meurtre. Aerich le provoqua, devant témoins, à savoir nous, mais aussi monsieur Guirland et le seigneur Adron e'Kieron. Tous pourront témoigner qu'en réponse à la provocation, Shaltre a tenté d'attaquer, lâchement, Aerich, qui s'est simplement défendu.

— Pour Adron, nous nous occuperons de lui personnellement. En revanche, Guirland ne peut pas témoigner, puisqu'il a, lui aussi, été assassiné. Qu'avez-vous à dire, sur cette affaire-là ?

— Nous ne sommes absolument pas au courant de cette histoire. Il était en vie, lorsque nous l'avons vu pour la dernière fois ; il fuyait, en courant, à travers la montagne. Il lui est peut-être arrivé malheur, mais je vous assure que nous ne sommes pas au courant et que nous n'avons rien à voir avec cela.

Tortaalik fronça les sourcils.

— En fait, il est peut-être encore en vie ; mais nous sommes certains qu'il n'est pas rentré et qu'il ne nous a envoyé aucun message. Peut-être réapparaîtra-t-il.

— Nous l'espérons, Sire, répondit Khaavren.

— Bien. Êtes-vous prêts à témoigner sous l'Orbe, en ce qui concerne ces accusations ?

Aerich regarda l'Orbe, froidement, puis s'inclina devant Sa Majesté.

— Si la parole d'un gentilhomme n'est pas suffisante, Sire, alors je veux bien m'y plier.

— Nous aussi, ajoutèrent les autres.

Lytra se pencha et murmura quelque chose à l'empereur, qui acquiesça.

— Un seul suffira, annonça-t-il.

Lytra murmura encore autre chose.

— Il nous plaît que ce gentilhomme, Khaavren, réponde à nos questions.

— Parfait, répondit Khaavren. Je serais heureux de me tenir sous l'Orbe et de répondre aux questions que Votre Majesté voudra me poser.

— Je ne poserai aucune question ; je laisse ce soin à Son Excellence le seigneur de Guerre.

Khaavren s'inclina devant Lytra et en profita pour étudier l'expression sur son visage. Il comprit qu'elle allait tout faire pour tenter de le piéger, ou pour l'empêcher de dire ce qu'il savait. Il jeta un regard vers G'aereth qui resta muet, mais prévint Khaavren, par son regard, de demeurer vigilant.

— Les autres sont-ils d'accord avec mon choix ?

— Oui, Sire, répondirent-ils.

— C'est bien. À ce propos, vous pouvez attendre dehors ; vous serez informés quand j'aurai pris ma décision.

N'ayant rien à ajouter à cela, nos amis sortirent. Avant de quitter la pièce, Pel murmura en direction de Khaavren.

— Faites attention ; ce Dragon est sournois.

— Je ferai attention.

— C'est bien.

Khaavren s'inclina pour signifier qu'il était prêt, notant avec joie que G'aereth était resté, en qualité de témoin. L'Orbe quitta l'empereur et commença à tourner au-dessus de la tête de Khaavren. Il n'y jeta pas même un coup d'œil, se contentant de fixer Lytra, avec un regard franc et patient.

— Je suis prêt, Votre Excellence, dit-il.

— Alors, nous pouvons commencer.

— Je suis impatient d'entendre vos questions.

— Voici donc ma première question. Quand vous avez vu Guirland pour la dernière fois, comment était-il ?

— Vous voulez parler de sa condition physique, Votre Excellence ? Eh bien, il était en pleine forme. Je ne crois pas que sa santé soit une excuse à son absence et...

— Contentez-vous de répondre aux questions, jeune homme.

Pourtant...

Il suffit ! s'exclama Tortaalik. Le seigneur de Guerre dirige cet interrogatoire. Vous devez uniquement répondre aux questions que Son Excellence vous fait l'honneur de vous poser.

— Oui, Sire.

Khaavren se mit à trembler de frustration. Lytra ne remarqua pas cette nervosité, ou alors elle n'en eut que faire.

— Vous dites qu'il était en bonne santé ?

Khaavren prit une grande respiration et tenta de calmer ses esprits.

— C'est qu'il semblait, oui.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ?

— Eh bien, il n'était pas blessé, et il courait.

— Il courait ? Où courait-il ?

— Dans les montagnes, Votre Excellence.

— Et pourquoi courait-il ?

Khaavren grimaça ; la flèche avait atteint sa cible.

— À cause de nous, Votre Excellence.

- Il vous fuyait ?
- Comme j’ai eu l’honneur de vous le dire, Votre Excellence.
- Mais alors, avait-il peur ?
- Apparemment, Votre Excellence.
- Comme si sa vie était en danger ?
- C’est exactement cela, Votre Excellence. Il a fui comme s’il craignait pour sa vie.
- À cause de vous ?
- Et de mes amis, Votre Excellence.
- Bien, passons.
- Passons ? Mais il me semble que...
- Vous devez uniquement répondre aux questions que l’on vous pose.

Khaavren regarda Sa Majesté qui fronçait les sourcils en réfléchissant. Puis il regarda G’aereth qui se mordait les lèvres jusqu’au sang. Il comprit à quoi jouait la dragonoble. *Pauvre imbécile, songea-t-il. Tu ne dois pas les laisser t’avoir en répondant de la sorte. Pel aurait contourné la réponse en une sorte de cercle vicieux. Aerich les aurait stupéfait avec sa dignité et il leur aurait fait poser les bonnes questions, et Tazendra se serait enflammée et aurait fait exploser la vérité avant qu’ils ne puissent l’arrêter.*

- Passons au comte Shaltre, dit Lytra. Vous avez dit qu’il avait attaqué le duc d’Arylle.

Elle sourit comme si elle sentait que son piège se refermait.

- Oh oui, Excellence. Il a tiré son épée et a sauté sur Aerich comme s’il voulait lui couper la tête et l’envoyer deux lieues plus loin.

- Mais alors, avait-il peur ?
- En effet, Votre Excellence. Il m’a paru terrifié.
- Et, selon vous, quelles sont les raisons de cette terreur ?
- Eh bien, Aerich l’a provoqué en duel, et...
- Quels étaient les termes de ce duel ?
- Aerich a dit qu’il voulait le tuer.

- Mais, Arylle est un guerrier lyorn. Shaltre n’a-t-il pas insisté pour signaler que, selon les coutumes de sa Maison, ce seigneur ne pouvait pas l’attaquer ?

- Si, mais Aerich lui a expliqué que...
- Répondez simplement aux questions, jeune homme, coupa l’empereur.
- Oui, Sire.

Khaavren se remit à trembler.

- Est-ce qu’Arylle, votre compagnon Aerich, si vous préférez, s’est préparé, quand même, à l’attaquer ?

- C’est-à-dire que...
- Oui, ou non, monsieur Khaavren.
- Alors, oui.

G’aereth devint blanc comme neige et il se mit, lui aussi, à trembler des pieds à la tête.

- Donc, continua Lytra, Shaltre a attaqué par désespoir, puisqu’il sentait qu’il allait mourir, de la main de quelqu’un déterminé à le tuer, c’est cela ?

- Oui, répondit Khaavren.

Il grimaça.

Lytra se tourna vers l’empereur.

- Votre Majesté vient de comprendre que, même s’il a donné le premier coup, Shaltre fut, en effet, assassiné et que Guirland, fuyant pour sauver sa vie, est sans doute mort dans les montagnes.

Khaavren voulut parler, mais l’empereur le coupa d’un geste de la main.

— Monsieur G’aereth, dit Tortaalik. Avez-vous quelque chose à dire, avant que je prononce la sentence ?

Le capitaine était livide. Il était évident qu’il savait ce que faisait Lytra, mais qu’il ignorait ce qui s’était réellement passé. Il fut donc incapable de formuler une question qui aurait pu aider Khaavren à expliquer la vérité, en détail. À cet instant, les deux autres dévisagèrent G’aereth, avec curiosité ou triomphe, selon les intérêts de chacun dans cette histoire.

L’empereur ouvrit la bouche et le Tiassa, à cet instant, put lire l’avenir : Sa Majesté allait appeler les Gardes pour qu’ils l’emmènent, et lui et ses amis seraient emprisonnés un court moment, puis ils seraient tous exécutés ; leur histoire resterait inconnue, le traité ne serait pas ratifié et leurs ennemis riraient quand la hache tomberait.

Il est incontestable que, dans ce monde si imparfait, les exemples d’injustice abondaient. Khaavren n’aurait peut-être pas dû être étonné par ce qui se tramait, mais il est vrai qu’il n’avait jamais vu, auparavant, une entreprise aussi infâme ; il n’en avait, encore moins, jamais été la victime. La pensée à l’agonie, ne sachant plus quoi faire, il écarta ses lèvres, implora le capitaine du regard son dernier espoir, et il forma silencieusement le nom de « Kurich ».

Le capitaine le fixa en retour, il est vrai, mais au grand désarroi de Khaavren, G’aereth n’eut pas l’impression d’avoir remarqué l’appel silencieux. Et même s’il l’avait remarqué, d’ailleurs, il ne suffit pas de savoir lire sur les lèvres pour comprendre le message qui est envoyé. Il faut une certaine pratique et surtout une excellente connivence entre les deux personnes : plus que celle qu’ils avaient eu le temps de lier ensemble. Khaavren espéra un instant que le désespoir pourrait servir de substitut à l’une ou l’autre de ces conditions.

Le capitaine grogna, comme s’il s’était résigné face au coup du destin.

— Eh bien. Sire, dit-il, je dois avouer qu’ils sont tous, selon moi, effectivement coupables.

Le dernier espoir de Khaavren vola en éclat.

— Je suis d’accord répondit Tortaalik. Et je suis ravi de voir que vous ne les défendez pas parce qu’ils portent votre uniforme.

— Même si j’ai très envie de les défendre, je vais aller plus loin que Votre Majesté. Je dis qu’ils doivent être reconnus coupables du meurtre de ce pauvre Kurich.

Le cœur de Khaavren se remit à battre et un dernier souffle d’espoir parcourut son corps. Lytra regarda G’aereth, rapidement, en proie au doute.

— Oh, répondit-elle. Pour ma part, je veux bien les croire, à ce sujet.

G’aereth eut un sursaut d’incompréhension.

— Pardon ? Vous les laisseriez échapper à la justice pour ce crime ?

Lytra haussa les épaules.

— S’ils doivent être pendus au quartier des Larmes ou décapités sur la place du Justicier, alors peu importe le nombre de crimes pour lesquels ils seront pendus ou décapités.

Khaavren retint son souffle, en tremblant. Il avait du mal à comprendre si la dernière carte qu’ils avaient jouée allait suffisamment peser sur la donne finale.

— Je ne suis pas d’accord ! s’exclama G’aereth. Quand ils seront amenés sur la potence, ou sur la roue, je veux entendre la liste complète des charges qui pèsent contre eux.

— Bon, cela ne me dérange pas. Ajoutons, alors, l’affaire de Kurich.

— Vous ne pouvez pas dire cela.

— Pardon ?

— Nous ne pouvons pas les condamner sans preuve, comme nous avons eu les preuves des autres crimes.

— Mais...

— Non, madame. J’insiste, avec la permission de Sa Majesté, pour que vous interrogiez le

prisonnier sur le meurtre de Kurich.

— Oui, oui, répondit Tortaalik. Faisons les choses jusqu’au bout.

L’empereur se sentait un peu perdu par ce débat qui le dépassait légèrement.

— Très bien, répondit Lytra. Je vais le faire.

— Ce ne sera que justice, répondit G’aereth.

— Monsieur Khaavren, reprit Lytra.

— Je suis prêt, Excellence, répondit Khaavren.

Il avait compris le stratagème du capitaine et, donc, il se concentra pour trouver un moyen d’en profiter.

— Kurich a-t-il été tué dans un combat loyal et officiel ?

— Oui, madame.

— Bien.

Lytra souffla de soulagement.

— C’est fait. Il semble que nous nous soyons trompés sur ce point-là.

— Bah, répondit le capitaine, ce n’est pas possible.

— Mais, vous avez entendu sa réponse, et vous avez vu que l’Orbe n’a émis aucun signal.

— Peut-être que Son Excellence ne l’a pas interrogé aussi précisément qu’elle aurait dû. Peut-être qu’ils ont cherché à le provoquer pour trouver un moyen de le tuer, sans que cela ait l’air d’un crime.

— Malgré tout, il est vrai que, si ce fut un combat loyal, mon pauvre frère n’aurait pas voulu que la dame soit poursuivie pour meurtre.

— Bah. Allons, Excellence, demandez-lui pourquoi ils se sont battus, comme cela, nous aurons toutes les cartes en main et il ne planera plus aucun doute.

Lytra se mordit les lèvres.

— Alors, cavalier Khaavren, pour quelles raisons Tazendra et Kurich se sont-ils battus ?

— Excellence, répondit Khaavren, Tazendra avait dérangé Kurich pendant qu’il gardait la pièce où vous aviez une discussion privée avec...

— Cela suffira, merci.

— Pardon ? s’écria G’aereth. Vous ne le laissez pas finir sa phrase ?

— Nous avons eu notre réponse.

— Pourtant, je suis assez curieux d’entendre la suite.

— Oh, mais cela n’a aucun rapport avec...

— Eh bien, coupa Tortaalik. J’avoue que je serais assez curieux, aussi. Finissez votre phrase, jeune homme.

Khaavren s’inclina et prit une profonde respiration.

— Où Son Excellence avait une discussion privée avec le maître de Guirland.

L’empereur fronça les sourcils.

— Le maître de Guirland ? s’étonna-t-il. Vous voulez parler de moi ?

— Non, Sire.

— Comment ? Guirland aurait un autre maître que moi ?

— Oui, Sire.

— Qui ?

— Dame Seodra.

— Seodra ? Ma conseillère en chef ?

— Oui, Sire.

— Qu’est-ce que vous me chantez là ?

— Que Guirland obéit aux ordres de Seodra.

— Quels ordres ?

— Sire... tenta Lytra.

— Taisez-vous. Lytra ! Monsieur Khaavren, je vous le répète : quels ordres ?

— Eh bien, les mêmes ordres qu'elle a donnés au comte Shaltre.

— Elle donnait des ordres au comte Shaltre ?

— Des ordres, ou des sollicitations, pour mener à bien ses complots, Sire. Je ne connais pas très bien la différence.

Tortaalik fixa l'Orbe, mais elle brillait toujours de ce rouge pur de la vérité.

— Que leur réclamait-elle, alors ?

— Que nous soyons tués par les Orientaux, par exemple, Sire.

— Quels Orientaux ?

— Ceux qui ont envahi Champoivré.

— Quoi ? Les Orientaux ont envahi Champoivré ?

— Oui, Sire, comme j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer.

— C'est impossible ! s'écria Lytra.

Cette fois, elle semblait réellement surprise. G'aereth haussa les épaules.

— L'Orbe ne peut pas mentir, déclara-t-il.

— Mais alors, reprit l'empereur. Il n'y avait personne pour les arrêter ?

— Si, il y avait le seigneur Adron, Sire. Il est arrivé avec une armée, dans le but de nous capturer, puis il a voulu combattre les Orientaux.

— Il a bien fait. Il est monté à l'assaut, alors ?

— On le lui a interdit. Sire.

— Qui le lui a interdit ?

— Monsieur Guirland et le comte Shaltre, qui ont pris le pouvoir et lui ont interdit d'attaquer les Orientaux.

— Quel pouvoir ont-ils pris ?

— Ils le tenaient d'un bout de papier avec le sceau de Sa Majesté, je crois.

— Ah, par le cheval, c'est vrai. Ils lui ont ordonné de ne pas combattre les Orientaux ?

— Comme j'ai eu l'honneur de vous en informer, Votre Majesté.

— Mais enfin, pourquoi ?

— Parce qu'ils voulaient laisser le soin aux Orientaux de nous tuer.

— Vous tuer ? Pour quelle raison ?

— Parce que nous ramenions Kathana e'Marish'Chala et que cela contrariait leurs plans.

— Quels plans ?

— S'assurer que la lignée e'Kieron ne prendrait pas possession des terres de Champoivré.

— En quoi cela les regardait-il ?

— Parce que Seodra a passé un accord avec certains dragonobles.

— Quel genre d'accord ?

— De ceux qui permettraient à Seodra de rester votre conseillère en chef et qui, de plus, allaient embarquer l'Empire dans une guerre pour les mines de diamant.

Tortaalik secoua la tête, comme pour se remettre les idées en place. Il regarda l'Orbe une nouvelle fois, mais elle donnait toujours raison à Khaavren.

— Alors, le seigneur Adron n'a pas attaqué les Orientaux ?

— Il le voulait, mais il a vu les ordres signés du sceau de Sa Majesté ; il ne pouvait pas désobéir.

Tortaalik épongea la sueur qui coulait sur son front, avec la manche de sa robe.

— Alors, le seigneur Adron s'est rendu ?

— Non, Sire ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'alors, Aerich a accusé Shaltre de trahison, ce qui lui a donné la possibilité de le provoquer en duel. Il a accusé Guirland également.

— Et c'est là que Shaltre l'a attaqué ?

— Et que Guirland s'est enfui. Sire.

— Bien. Et donc, Adron a pu attaquer les Orientaux ?

— Oh, mais ce n'était plus nécessaire, Sire.

— Je vous demande pardon ?

— Nous avons conclu un traité de paix. Il ne manque plus que l'aval de Votre Majesté.

Tortaalik fixa ce Tiassa fort serviable, apparemment, qui annonçait ces faits comme des choses sans grande importance.

— Un traité de paix ?

— Oui, Sire. Avec l'Empire.

— Que dit-il ?

— Que nous n'effectuerons plus aucun raid pour leur voler leurs chevaux, qu'ils ne nous envahiront plus, que nous les laisserons cultiver du poivre, et...

— Et ?

— Qu'ils nous rendront les terres de Havresable.

— Quoi ? Ils ont été d'accord avec cela ?

— Comme j'ai l'honneur de vous en informer, Sire.

— Mais, qui a conclu ces arrangements ?

— J'ai eu cet honneur. Sire.

— Pardon ? C'est vous qui avez négocié la paix ?

Khaavren s'inclina.

— Et vous avez été arrêté pour cela ?

— Non, Sire. Nous avons été arrêtés pour être sûrs que Votre Majesté n'entende jamais parler de ce que nous avons réussi à faire, parce que cela aurait compromis Seodra auprès de Votre Majesté. Elle a donc demandé à Lanmarea de nous arrêter et de nous tenir au secret total.

— C'est pour cela, ajouta G'aereth, que les prisonniers avaient ordre de ne parler à personne et c'est pourquoi, sans l'intelligence de Pel et la bonté de Votre Majesté de regarder cette affaire de plus près, ces courageuses personnes auraient été tuées avant même de pouvoir vous annoncer qu'un traité avait été conclu.

Tortaalik tremblait de tous ses membres.

— Bien, est-ce tout ?

— Pas tout à fait, répondit Khaavren.

— Qu'y a-t-il, encore ?

— Juste ceci : monsieur Guirland n'a jamais délivré la lettre de Votre Majesté au seigneur Adron. C'est pour cela qu'il n'est pas rentré avec nous. Nous avons trouvé cette lettre dans le sac de Guirland, qu'il a laissé derrière lui en s'enfuyant.

— Alors, le seigneur Adron va revenir ?

— Il nous a demandé de présenter ses excuses, Sire, puisqu'il a reçu, juste quand nous allions rentrer, la nouvelle de la naissance de son premier enfant.

— Ah, ah. Cela vaut bien un petit délai, en effet.

Khaavren s'inclina.

— Je suis heureux que Votre Majesté le pense.

Pendant tout le discours de Khaavren, Lytra était devenue de plus en plus pâle, jusqu'à ressembler, à la fin, à G'aereth quelques instants plus tôt.

— Sire, avoua-t-elle. Il est vrai que j'ai travaillé avec Seodra, pour que ma lignée prenne possession

de Champoivré, mais je peux assurer à Votre Majesté que je n'ai jamais su qu'elle irait si loin. Je témoignerai avec joie sous l'Orbe, si Votre Majesté le désire.

— C'est exactement ce que je désire, en effet, répondit l'empereur.

Lytra s'inclina devant Tortaalik qui la fixa froidement.

— Je tiens à signaler à Votre Majesté, intervint G'aereth, que Son Excellence a joué un rôle important en amenant les prisonniers devant Votre Majesté plutôt que de les faire tuer rapidement.

— Hmm, vous avez raison. Très bien. Lytra. Nous allons considérer, pour le moment, que vous n'avez pris part à aucune trahison.

— Merci, Sire, répondit-elle.

Elle lança un regard plein de gratitude à G'aereth.

— Bien, reprit l'empereur. Appelez vos amis.

Aerich, Tazendra, Pel, Utrik et Kathana revinrent dans la pièce.

— Eh bien, mes amis, déclara l'empereur, vous avez été plutôt occupés, n'est-ce pas ?

Ils s'inclinèrent, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire.

— Je vous avertis, cependant, pour la suite de l'Histoire.

— Je vous demande pardon. Sire ? dit Pel.

— Oui. Je souhaite rester dans les mémoires comme un grand empereur. Mais si vous continuez à agir comme vous l'avez fait, par le cheval, je vais passer totalement inaperçu.

L'empereur se mit à rire.

— Allons, reprenez vos épées. J'ai pris la précaution de les amener avec moi, au cas où il faudrait vous les rendre, et ma foi, je suis heureux de pouvoir le faire. Reprenez-les ; vous avez l'air nus sans elles.

— Merci, Sire, répondirent-ils.

Ils se hâtèrent de faire ce que l'empereur leur avait commandé.

— Ma fois, ajouta Tazendra, c'est vrai que je me sentais toute nue, sans elle.

— Sire ? demanda Kathana. Moi aussi ?

— Ah oui, répondit l'empereur. Eh bien, pour votre cas, il va falloir que je réfléchisse encore.

— Je serai honorée d'entendre les résultats de la réflexion de Votre Majesté.

— Alors, la voici ; vous êtes pardonnée, à la condition que vous serviez pendant cinquante-sept ans dans les Gardes phénix. Ça ne devrait pas trop vous chagriner, puisqu'il semble que vous y ayez déjà quelques amis.

— Votre Majesté est aussi sage que miséricordieuse.

Kathana inclina la tête, par respect pour l'empereur, mais aussi parce que sa décision l'avait emplie d'émotion.

— Quant à vous autres, puisque vous êtes soudés, vous êtes innocentés de toutes les charges et vous êtes libres, à partir de cet instant.

— Merci, Sire, répondirent-ils d'une seule voix.

L'empereur fouilla dans ses poches et en sortit une bourse qu'il tendit à Khaavren.

— Et puisque je souhaite que vous buviez à ma santé, voici : je vous donne ces dix impériaux d'or. J'espère qu'avec cette somme, vous boirez à ma santé pendant longtemps dans les jours qui viennent, parce que je boirai à la vôtre, devant toute la Cour.

Il fit taire leurs effusions de remerciement d'un geste.

— Ce sera tout, conclut-il. Mais, avant que vous ne partiez, n'oubliez pas de garder vos oreilles dressées vers le ciel et vos yeux vers le sol, comme disent les Faucons, puisque vous entendrez parler de moi bientôt.

Sitôt sorti de la pièce. Khaavren fut pressé de questions sur son interrogatoire avec l'empereur.

— Nous en reparlerons plus tard, se contenta-t-il de répondre.

— Vous voulez dire, quand nous serons rentrés à la maison ? demanda Tazendra.

— Oui, mais je ne veux pas dire que nous rentrons tout de suite.

— Et pourquoi ? s'enquit Uttrik.

— Parce que, mes amis, nous n'avons pas terminé notre devoir.

— Quoi, nous avons encore une mission à accomplir ? demanda Tazendra.

— En effet.

Uttrik se mit à rire.

— Allons-y, alors. Pour tout dire, cela fait un moment que j'attends de combattre l'enchanteresse de la montagne du Dzur.

— Eh bien, répondit Khaavren, vous allez peut-être satisfaire cette envie. Allons, venez ; je vous expliquerai en marchant.

— Mais, où allons-nous ? demanda Tazendra.

— Eh bien, nous allons passer cette porte, et nous monterons ces escaliers.

— Qui mènent où ?

— Vers un autre escalier.

— Et après ?

— Vers un charmant petit couloir.

Tazendra haussa les épaules, en comprenant qu'elle n'aurait pas la réponse à sa question. Elle se résigna. Quand ils arrivèrent à destination, Khaavren se retourna vers ses amis.

— Bien, n'oubliez pas : le signal est « Crionofenarr ».

— Le signal ? s'étonna Tazendra.

— Chut ! Vous comprendrez bien assez tôt.

Khaavren s'approcha d'une porte en tapant des mains et indiqua à ses amis de se tenir cachés. La porte s'ouvrit et un jeune valet de chambre demanda au Tiassa ce qu'il désirait.

— Je viens voir votre maîtresse.

— Et qui dois-je annoncer ?

— Un messenger.

— De la part ?

— De la part d'un Jhereg, dont le nom ne m'a pas été donné, mais avec qui elle est en affaires.

— Très bien, je vais lui délivrer le message.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, l'Athyra apparut à la porte et, à en juger par son comportement, sa colère était à son paroxysme. Elle dévisagea Khaavren, qui avait caché sa cape dans un coin du couloir.

— À quoi joue ce Fayaavik ? Oser m'envoyer un messenger, ici ?

Khaavren s'inclina.

— Fayaavik ? Merci, madame ; c'est tout ce que je voulais savoir.

Il s'inclina encore et se tourna pour partir.

— Qui êtes-vous ? demanda Seodra.

— Quoi, vous ne me connaissez pas ?

— Non.

— Vous m'avez menacé, frappé, presque assassiné et vous m'avez fait passer tout près de la roue du bourreau ; et pourtant, vous ne me connaissez pas ?

Les yeux de Seodra s'ouvrirent en grand.

— Vous êtes...

— Khaavren, madame.

Ses yeux se refermèrent et elle ressembla à une bête infâme lorsqu'elle leva la main, comme pour jeter un sort à Khaavren. À cet instant, Aerich apparut, suivit de Tazendra, de Pel d'Uttrik et de

Kathana. Khaavren tira son épée.

— Doucement, madame. Il me déplairait de salir mon épée avec votre sang.

Seodra regarda le groupe placé devant elle et les expressions sur leurs visages. Elle comprit que la situation était désespérée. Khaavren la força à reculer et ses amis entrèrent dans les appartements.

— Bien, dit Khaavren. Nous avons d’abord pensé partir, après avoir appris ce que nous voulions apprendre, mais il est évident que l’on ne peut pas vous faire confiance. Ça n’a pas d’importance. Ce gentilhomme, le cavalier Pel, va aller rendre une petite visite, avec moi, à votre ami Fayaavik, pendant que les autres resteront avec vous. Quand je vous donnerai le signal, que ces gentilshommes connaissent déjà, vous leur direz haut et fort et ils partiront gentiment. Vous avez bien compris ?

Seodra le regarda.

— Comment allez-vous me donner le signal, si vous n’êtes pas là ?

Khaavren sortit un petit disque de sa poche.

— J’utiliserai ce charmant petit instrument, madame, que j’ai pris dans le sac de monsieur Guirland. C’est avec cela qu’il vous demandait comment il pouvait nous tuer, je suppose. Je suis certain que, si je me concentre du mieux que je peux, j’arriverai à vous envoyer directement mes pensées pour que vous puissiez les entendre. Pardi ! Si cette chose fonctionne à travers la moitié du continent, elle fonctionnera à travers la moitié de ville, vous ne croyez pas ?

Seodra grinça des dents, mais elle ne répondit pas. Comme convenu, Khaavren sortit du palais avec Pel.

— Khaavren, vous êtes un grand homme, s’exclama Pel, laissez-moi vous le dire. Mais, comment allons-nous trouver ce Fayaavik ? Vous le connaissez ?

Khaavren sourit, malicieusement.

— Je le trouverai simplement en vous demandant, à vous, où il se trouve.

— Quoi, vous croyez que je le connais ?

— Peut-être. Ou alors, vous connaissez sûrement un Jherég qui le connaît.

— Vous pensez ?

— Eh bien, vous n’aurez pas passé tous vos tours de garde à vous lier d’amitié avec tous les Jherégs de la ville pour rien. Vous devriez pouvoir en tirer quelque chose.

Pel sourit.

— Oui, je crois que vous avez raison.

De fait, Pel n’eut qu’à faire deux ou trois tentatives avant de trouver quelqu’un prêt à les conduire à Fayaavik. Il vivait dans une petite chambre au-dessus d’un cabaret de la rue Invisible. Avec leurs capes dorées étincelantes, ils n’eurent aucun mal à y pénétrer.

En voyant ces deux Gardes, Fayaavik proposa ses services, se trahissant sans le savoir.

— Non, nous n’avons besoin de rien, répondit Khaavren. Mais nous avons un service à vous rendre, par contre.

— Vous voulez me rendre un service ? Mais qu’ai-je fait pour mériter cet honneur ?

— Rien, je l’espère. Et d’ailleurs, j’espère que vous continuerez à ne rien faire.

Le Jherég n’était du genre à se faire duper facilement.

— À quel sujet ?

— Au sujet de Seodra, qui vous a demandé d’assassiner le seigneur Adron e’Kieron.

— Quoi ? s’écria Fayaavik. Vous osez prétendre que...

— Ne vous donnez pas la peine de le nier, sieur Jherég. Nous n’avons aucune envie d’écouter vos protestations. Nous n’avons qu’une chose à vous dire : si quoi que ce soit arrive à Son Altesse, nous viendrons vous voir. Et si vous échappez à la justice, je vous assure que vous ne nous échapperez pas.

Puis ils sortirent. Ils s’arrêtèrent un peu plus loin pour que Khaavren puisse utiliser le disque et donner le mot de passe, « Crionofenarr », à Seodra. Après lui avoir répété plusieurs fois, pour être

certain qu'elle ne se trompe pas, Khaavren et Pel se dirigèrent vers leur maison.

Pendant ce temps, Aerich, Tazendra, Kathana et Uttrik quittaient Seodra et retrouvaient Mica, qui les avait attendus patiemment. Ils retournèrent à la maison de la rue des Souffleurs de Verre, où ils retrouvèrent Khaavren et Pel qui venaient juste d'arriver.

À leur grande surprise, Srahi avait gardé la maison plutôt propre et rangée. Ils présentèrent les deux Tecklas l'un à l'autre, qui se regardèrent avec méfiance. Ils les laissèrent faire connaissance, après quoi ils arrangèrent une couche pour Mica et d'autres pour Uttrik et Kathana qui avaient été invités à rester quelque temps.

Le lendemain matin, tôt, nos amis, c'est-à-dire les quatre avec qui nous avons débuté cette histoire, furent réveillés par un messenger venu réclamer leur présence dans l'aile du Dragon, dans le cabinet du capitaine G'aereth. Ils arrivèrent avec une promptitude qui faisait honneur à leurs capacités de récupérations, et se présentèrent devant lui. Le capitaine ne fit aucune mention de leur voyage, à part pour leur signaler que, à présent qu'ils étaient de retour, ils devaient retourner à leurs tâches habituelles.

Vous avez donc un travail à nous confier ? s'enquit Aerich.

— En effet. Et je souhaite qu'il soit effectué aussi vite que possible, avec rapidité et précision.

Nous attendons vos ordres, capitaine, répondit Pel.

— Alors, je vais vous donner les ordres que j'ai reçus de Sa Majesté elle-même. Voici.

Il posa un papier dans la main de Tazendra, puisqu'elle était la plus proche de lui, qui contenait les ordres écrits. La Dzur lut le papier une première fois, puis une seconde et encore une troisième fois.

— Lisez-le à voix haute, s'il vous plaît, enjoignit Pel.

— D'accord, répondit Tazendra. « Ordre d'arrêter dame Seodra, où qu'elle se cache, et de l'escorter jusqu'à la prison de l'aile de l'Iorich. Signé Tortaalik. »

— Bien, déclara Khaavren. Et le second ?

— « Ordre de garder ensuite dame Seodra dans ma prison de l'aile de l'Issola. Signé Tortaalik. »

— Alors ? dit le capitaine.

— Ce sera avec plaisir, répondit Khaavren.

En moins d'une heure – nous le précisons pour leur faire honneur –, Seodra fut arrêtée dans ses appartements et escortée dans la prison où, trente heures auparavant, étaient détenus nos amis.

Une fois l'arrestation effectuée, nos amis tinrent leur promesse et se retrouvèrent dans leur auberge favorite, où, accompagnés par Kathana, Uttrik et Mica, qui les servait, Khaavren raconta tout son interrogatoire avec Tortaalik et où ils burent à la santé de Sa Majesté toute la nuit.

Conclusion

Quelques mois après les événements que nous avons eu l'honneur de narrer, nous retrouvons nos amis, Khaavren, Aerich, Tazendra, Pel et Mica, en train de chevaucher à nouveau à travers la steppe. Ils se dirigeaient vers Dragaera et revenaient des Montagnes Orientales. Dans leurs poches se trouvaient des lettres d'absences qui n'allaient pas tarder à expirer.

Pel chevauchait aux côtés d'Aerich.

— Je crois que ce fut un bon voyage, dit-il. Notre jeune ami semble s'être remis de sa blessure.

Aerich haussa les épaules, comme pour dire « On ne se remet jamais vraiment de son premier chagrin d'amour. »

Tazendra chevauchait aux côtés de Khaavren.

— Eh bien, monseigneur Étendard, dit-elle, j'espère que vous avez été satisfait de cette cérémonie.

— En effet, répondit Khaavren.

Il était un peu gêné, parce qu'il ne s'était pas encore habitué à son nouveau rang.

— Le seigneur Adron, continua-t-il, a fait les choses tout en finesse. Ce fut très aimable de sa part, après tout ce qui s'est passé, d'avoir laissé Utrik choisir le nom de son enfant.

— Et d'avoir choisi Kathana comme mère.

Pel entendit cette dernière remarque.

— C'est vrai. Mais cela ne fait qu'épaissir le mystère sur la vraie mère de l'enfant, dit-il. Je ne peux pas m'empêcher de repenser au visage du seigneur Adron quand il a cru comprendre de qui était l'enfant. Vous vous souvenez. Aerich ?

— Comme si j'y étais, répondit le Lyorn.

— Eh bien, reprit Tazendra, je crois que nous ne le saurons jamais.

— On dit, dans les cuisines, que la mère serait une déesse, annonça Mica.

— Je suis sûr que le seigneur Adron a pensé la même chose, au début, répondit Khaavren. Mais quand bien même, où était-elle ?

Il y avait un peu d'amertume dans sa voix.

— Si c'est une déesse, dit Pel, elle a, assurément, de bonnes raisons pour excuser son absence. D'ailleurs, si ce n'en est pas une, elle doit avoir de bonnes raisons quand même.

Tazendra secoua la tête.

— J'ai beaucoup réfléchi, à ce sujet : et il y a des chances qu'on entende parler bientôt de l'enfant d'Adron e'Kieron et d'une déesse lorsque viendra le règne du Dragon, dans quelques centaines d'années. Elle... Quel est son nom, déjà ?

— Alieria, répondit Pel.

— Oui, c'est cela. Eh bien, elle fera sûrement parler d'elle, disais-je.

— Pardi ! s'exclama Khaavren. Sûrement plus que si nous avions laissé Seodra assassiner son père, c'est une certitude.

— Oh, vous avez tout à fait raison, concéda Pel.

— C'est vraiment dommage, pensa Khaavren à voix haute, qu'Utrik n'ait pas rejoint notre compagnie.

— C'est dommage pour nous, oui, répondit Pel. Mais c'est mieux pour lui. Il a reçu l'intendance des terres de Champoivré, qu'il aime tant ; et il est au service du seigneur Adron qu'il a, pratiquement, en adoration.

— En parlant des terres de Champoivré, dit Tazendra, avez-vous entendu Utrik annoncer que les négociations étaient presque sur le point d'aboutir ?

— Oui, nous avons entendu.

— Vous imaginez ? La paix avec les Orientaux. Qui aurait pu prédire que cela se produirait de notre vivant, et que nous en serions responsables ?

— Oui, répondit Khaavren, cela a de quoi réchauffer nos longues nuits solitaires.

Aerich et Pel se regardèrent, comme s'ils venaient de comprendre tous les deux que Khaavren avait déjà passé de longues nuits sans trouver le sommeil. Aerich soupira et tenta de détourner la conversation.

— Sa Majesté semble déterminée à mettre fin à toutes ces intrigues et à nettoyer la Cour de tous ses comploteurs.

— Je pense que c'est une cause perdue, annonça Pel. Les complots sont aussi inévitables à la Cour que le sang dans une bataille.

Tazendra se mit à rire de bon cœur.

— Et vous aimez autant l'un que l'autre, n'est-ce pas, mon cher Yendi ?

Pel sourit.

— Je ne le nie pas.

Tazendra se tourna ensuite vers Aerich.

— Et vous, alors ? Vous avez retrouvé votre nom ; vous n'avez plus de raison de rester dans la compagnie.

— Eh bien, répondit Aerich, pour être franc, j'avais pensé à quitter la Garde et à retourner sur mes terres. Pour un gentilhomme, une carrière de soldat est parfaitement honorable, mais je suis désolé de vous dire que, selon moi, les Gardes Phénix ne seront bientôt plus que de simples policiers ; et je suis trop fier pour faire carrière dans la police.

Khaavren reçut cette nouvelle comme une gifle, mais il n'en souffrit pas, car il l'attendait depuis un moment.

— Votre départ m'affectera beaucoup, dit-il.

— Moi aussi, j'aurai de la peine à partir. Pour être franc, c'est uniquement mon amour pour vous, mes amis, qui m'a fait rester si longtemps.

— Néanmoins, s'exclama Tazendra, cela doit être un vrai plaisir de se voir débarrasser du lourd fardeau de la honte. Et je dois dire que vous l'avez porté sur vos épaules avec beaucoup d'élégance. Ah, je revois vos mains sur ce misérable Shaltre ! Si seulement...

Elle s'arrêta et détourna le regard de ses compagnons. Khaavren se pencha et lui serra la main. Il pouvait lire en elle comme dans un livre ouvert.

— Allons, dit-il, dans quelques années, nous aurons accumulé suffisamment de permissions, nous pourrons partir sur vos terres et nous arrangerons ce problème avec vos titres. Il ne fait aucun doute qu'Aerich, où qu'il soit, nous rejoindra pour cette quête.

— Avec joie, répondit Aerich. Nous chercherons ensemble le nom de votre duché.

— C'était une baronnie, répondit Tazendra. Je ne sais pas où elle se trouve, mais je sais qu'elle s'appelle Daavya et que...

— Daavya ! s'écria Aerich. Mais elle jouxte le duché d'Arylle !

— Vraiment ?

Tazendra se mit à rire à gorge déployée.

— Mais alors, continua-t-elle, si je récupère mes titres, je serai votre vassale.

— Bah, ce ne sont que des titres.

— Ah, mais je serais honoré que vous soyez mon seigneur.

— Attendez, je crois me souvenir de quelque chose.

— Qu'est-ce ?

— Je me souviens que c'est ma nourrice qui me l'a raconté.

— Quoi donc ?

— Je me souviens de tout ce qui est important à mes yeux, d’habitude. Mais, voyez-vous, ce qui est important quand on est jeune ne l’est plus forcément en vieillissant.

— Je connais cela aussi, cher Aerich. Dites-nous simplement ce que vous pourrez.

— Il me semble que mon père avait anticipé les événements, en apprenant sa disgrâce, et qu’il avait préparé certaines choses.

— C’était très habile de sa part. Mais de quelles choses s’agit-il ?

— De ma protection.

— C’est bien que vous ayez été protégé.

— Vous le pensez ?

— Bien sûr.

— Vous me faites plaisir.

— Comment s’y est-il pris ?

— C’est précisément ce que j’essaye de me rappeler. Ah, voilà, je m’en souviens, maintenant.

— J’espère que vous allez nous le dire.

— Bien sûr. Surtout que cela vous concerne.

— Moi ?

— Oui, et de très près.

— Alors, je vous écoute d’autant plus.

— Vous me faites plaisir.

— Allons, parlez. Je n’en peux plus d’attendre.

— Eh bien, voilà. En comprenant que ma vie était en jeu...

— Oui, vous l’avez déjà dit.

— Et comprenant que le comte Shaltre...

— Que vous avez tué.

— Oui.

— Continuez.

— En apprenant qu’il avait reçu la permission de Sa Majesté Cherova d’engager une armée de dragonobles mercenaires...

— Oui, alors ?

— Il s’est arrangé avec des vassaux pour ma protection.

— Il a bien fait.

— Vraiment ?

— Je vous l’ai déjà dit et je vous le répète, cher Aerich.

— Il savait que ces vassaux seraient les plus aptes à accomplir cette tâche, parce qu’ils étaient discrets, compréhensifs et courageux.

— C’était un bon choix, alors.

— Ils étaient dzurnobles.

— Bien, mais continuez, je veux comprendre.

— Vous n’avez pas compris ?

— Non, pas du tout.

— Mais, je vous parle du baron et de la baronne de Daavya.

— Quoi, ma mère et mon père ?

— Exactement.

— Mais ils ont été tués.

— Oui, parce qu’ils ne se sont pas désistés de leur mission. Ils m’ont d’abord mis en sécurité pour que Shaltre ne me trouve pas et, ensuite, ils se sont laissés tuer pour que le secret demeure bien gardé.

— Donc, vous voulez dire que...

— Que c'est pour cela qu'ils ont fui quand ils ont été attaqués. Ils savaient que mon père n'allait pas pouvoir tenir et ils lui avaient promis de s'occuper de ma sécurité.

— Alors, ce ne sont pas des lâches !

— Loin de là, chère Tazendra. Ce sont des héros et j'en témoignerai devant votre Maison. Ils n'ont pas fui à cause de la bataille, mais pour le devoir et l'honneur.

Les yeux de Tazendra se mirent à briller comme les feux de la montagne du Dzur.

— Il n'y a aucune honte à cela ! s'exclama-t-elle.

— Aucune, Tazendra.

— Bah, appelez-moi Daavya.

— Comme vous voudrez, madame la baronne.

— À votre service, seigneur duc.

— Je suis ravi pour vous, baronne, s'exclama Khaavren.

— Merci, Étendard.

Khaavren soupira.

— Que se passe-t-il, Khaavren ? interrogea Pel. Vous semblez malheureux.

— Pardonnez-moi. Je suis heureux pour la baronne, et je suis ravi pour Aerich, seulement...

— Seulement quoi ? coupa Tazendra (Nous continuerons à l'appeler ainsi, pour ne pas semer la confusion chez le lecteur).

— Il est évident que nos deux amis vont quitter le bataillon, et ils me manqueront. Ils ne vous manqueront pas, Pel ? Soyez honnête.

— C'est vrai, Khaavren ; ils me manqueront. Mais...

— Mais quoi ?

— Mais j'ai peur de ne pas rester longtemps moi-même au service de l'empereur.

Khaavren fut touché en plein cœur.

— Quoi ? Vous aussi ?

— J'ai fait une requête auprès de Sa Majesté, qui a exprimé un certain intérêt pour moi, pour lui demander l'autorisation d'apprendre l'art de la Discrétion auprès du duc de Bonnaissance.

Khaavren soupira.

— Alors, vous serez un grand Discret, mon ami. Mais, pour le coup...

— Oui ?

— Que me reste-t-il ? Aerich, vous dites que la Garde va devenir une police, et vous avez sans doute raison ; mais ai-je le choix ? Et sans vous, mes amis, la vie sera bien morose.

— Bah, s'exclama Pel, vous êtes jeune. Des amis, on en trouve partout. Et puis, je serai occupé, certes, mais je resterai à la Cour ; nous aurons, sans aucun doute, l'occasion de nous revoir de temps en temps.

Khaavren ne répondit rien et, pendant quelques lieues, personne ne parla. Enfin, le Tiassa reprit la conversation.

— Bien, qu'il en soit ainsi. Vous allez tous me laisser pour accomplir vos destinées et je vous souhaite de réussir. Mais, maintenant, j'ai le salaire d'un Étendard et cela me sera au moins utile à une chose.

— Laquelle ? demanda Tazendra.

— Je vais pouvoir continuer à payer le loyer de la maison, et je vous annonce que je continuerai à y habiter et à garder vos chambres prêtes, au cas où vous voudriez les retrouver.

— C'est une excellente idée, répondirent les autres.

— Et, qui sait, le destin nous réunira peut-être à nouveau, pour une raison que nous ne soupçonnons même pas.

— Khaavren, vous avez dit une fois que vous aviez un don de prophétie, répondit Aerich. Eh bien, je crois que c'en est une, justement. Et puis...

— Oui ?

— Comme l'a dit Pel au capitaine, un jour...

— Oui ?

— Nous ne demandons pas mieux.

Épilogue

Quand le moment fut venu, il s'avéra que Seodra avait encore trop d'influence auprès de certains courtisans pour être exécutée. Elle resta, cependant, en prison jusqu'à sa mort, quelque quatre cents ans plus tard. Lytra réussit à garder sa place de seigneur de Guerre jusqu'à ce que, quatre-vingt-dix ans après les événements que nous avons eu l'honneur de raconter, elle fût arrêtée pour l'affaire des Calices blancs, ce qui lui coûta sa place et sa tête.

Illista et son frère furent envoyés en exil et il est dit qu'ils passèrent le reste de leur vie sur une petite île d'un royaume de l'Ouest.

Lanmarea fut démis de ses fonctions et G'aereth fut promu général de la Garde phénix. Il prit donc la tête des deux compagnies. Il transforma la compagnie des Ceintures blanches en force de police et garda les Bottes rouges, avec Khaavren comme Étendard, comme Garde d'élite du palais et section de combat ; raison pour laquelle Khaavren s'était initialement engagé. Bien que cela n'atténuaît pas la rivalité entre les deux formations, ils n'eurent plus aucune raison de se croiser et c'est ainsi qu'une situation potentiellement dangereuse fut étouffée. Que ce fut, ou non, une bonne chose, nous en laissons le soin au lecteur d'en juger ; l'historien n'émet aucun jugement au vu du travail que maître Chassin lui a confié ; il n'est qu'un rayon de lumière dans les ténèbres du passé.

Aerich quitta le bataillon, comme il l'avait annoncé, avant la fin de l'année. Il partit avec Tazendra qui, elle, partit avec Mica. Pel resta un peu plus longtemps, mais sa requête fut finalement acceptée et il s'installa dans l'aile de l'Athyra pour démarrer son apprentissage. Malgré sa promesse faite à Khaavren, ils ne se revirent que très peu de fois et, quand cela se produisait, quand Pel passait dans un endroit du palais où Khaavren était en faction, ils ne s'échangeaient que quelques courtoisies d'usage.

Pendant la quatrième année du règne de Tortaalik, durant le mois de l'Orca, la Cour entière partit dans les terres de Champoivré pour conclure un traité avec Crionofenarr. Les choses s'étaient brutalement accélérées, à cause de la très courte durée de vie des Orientaux. Khaavren assista à la scène, en qualité d'Étendard de la compagnie des Bottes rouges.

Kathana e'Marish'Chala demeura, pour le plus grand plaisir de Khaavren, au service du bataillon pendant trente-huit ans, sur les cinquante-sept prévus. Après avoir présenté son tableau « La princesse consort près de la cheminée » à l'empereur, il l'autorisa à retourner définitivement à ses pinceaux.

Fidèle à sa parole, Khaavren continua d'habiter la maison de la rue des Souffleurs de Verre et garda Srahi à son service. Comme promis, il fit tenir les chambres de ses amis prêtes, dans l'espoir qu'un jour ils seraient à nouveau réunis.

Nous devons d'ailleurs ajouter, enfin, qu'il ne fut pas déçu, mais, comme les détails de ce retour dépassent le cadre de cette aventure, en espérant ne pas trop décevoir nos lecteurs, nous allons, avec un mélange de regret et de satisfaction, laisser cela pour une autre fois.

FIN

À PROPOS DE L'AUTEUR

Paarfi De Boisrond a été créé par un écrivain qui désirait que le style des Romantiques français (Dumas, Sabatini, etc.) demeure un genre populaire et qui, finalement, décida qu'il n'en avait rien à faire et qu'il écrirait comme bon lui semblerait. Paarfi n'a pas été créé pour ressembler exactement à l'un de ces auteurs, mais simplement pour obtenir un style approchant. Pour ceux qui s'intéressent à « l'histoire » de Dragaera, à sa chronologie, ce personnage a vécu à peu près à la même période que celle où se situe la série de romans sur Vlad Taltos, c'est-à-dire quelques milliers d'années après les événements qu'il est censé avoir écrits.

Si j'en ai fait un personnage un peu emphatique, il ne faut pas y voir une critique des auteurs que j'imite. C'est juste qu'à force d'entendre sa voix durant l'écriture du roman, il a fini par se forger une identité propre sur laquelle je n'ai ni plus ni moins de pouvoir que sur les autres personnages. Maintenant, pensez ce que vous voulez.

Il ne cesse de parler de lui comme d'un historien ; pourquoi pas. Mais il me semble, si l'on en croit sa préface, qu'il aimerait surtout en être un. Je pense que l'histoire est pour lui une véritable passion et qu'il n'est d'ailleurs pas mauvais dans cet exercice, mais à l'époque où il écrit ce livre, quelques centaines d'année après l'Interregnum, le métier d'historien n'est pas franchement le genre d'occupation en vogue : tout le monde est trop préoccupé par la reconstruction de l'Empire pour prendre le temps de regarder en arrière. Autrement dit, tout le monde est trop occupé à reproduire les erreurs du passé pour prendre le temps de se pencher sur elles, au grand dam de Paarfi. Il dut donc trouver un mécène pour le soutenir dans sa tâche. C'est ainsi qu'il rencontra dame Parachai, grande consommatrice de romans historiques sur Dragaera.

Il faut donc voir Paarfi comme un Arthur Conan Doyle de son temps : il ne vit pas de ce qu'il aime faire, mais de ce qu'il sait faire, c'est-à-dire raconter des histoires, de manière un peu prétentieuse, pour Paarfi – et sans doute un peu trop verbeuse – mais bon, c'est son style. Si Dumas a utilisé en partie ce style, c'est parce qu'il était payé au mot (comme Dickens, sauf que Dumas s'amusait un peu plus). Dans le cas de Paarfi, c'est également compréhensible : à Dragaera, tous les érudits écrivaient comme ça.

En ce qui me concerne, voici mon excuse : je me suis trop amusé pour arrêter. J'ai adoré travailler avec lui, d'abord parce que je l'apprécie, mais aussi pour rendre hommage aux grands auteurs du passé. J'espère que vous appréciez Paarfi, vous aussi.

STEVEN BRUST, P.J.F.

AVRIL 1990

MINNEAPOLIS, MINNESOTA

À propos de l'auteur

Mr Steven Brust (bien que nous n'ayons pas l'habitude de ce titre, Mr ; c'est ainsi qu'on l'appelle et nous n'allons pas avoir l'audace de faire autrement) habite un endroit appelé Minneapolis. Ce nom signifie, comme on nous l'a expliqué, à la fois « Endroit où le vent souffle et fait tomber la neige », et « Pays où les routes sont toujours en travaux ». Il naquit mille neuf cent cinquante-cinq jours après la fondation du culte le plus populaire de cette ville, le vingt-troisième jour d'un mois appelé « novembre ». Ce nom signifie, comme on nous l'a expliqué, « Période où le vent commence à souffler et à faire tomber la neige » ou « Courte période d'interruption des travaux sur la route ».

Il nous a fourni une liste assez longue des activités auxquelles il aime prendre part mais, puisqu'aucune d'elles n'a le moindre sens pour nous, nous allons totalement éviter le sujet, certains que le lecteur ne s'en sentira aucunement lésé.

Puisque sa vie personnelle recoupe, dans une certaine mesure, notre activité, nous pouvons dire qu'il est l'auteur de quatre enfants et de dix romans, le livre que vous avez l'honneur de tenir entre vos mains étant le dixième. Nous considérons qu'il est plus de notre devoir de parler de ce qui a été que de ce qui sera, mais nous pouvons affirmer, avec assez de certitude, que le nombre d'enfants a peu de chance d'augmenter, alors que le nombre de ses romans risque de s'étoffer et ce, avant même que celui-ci ne paraisse aux yeux du grand public, où il sera destiné, selon Mr Brust, à un étrange usage appelé « Calage des machines à laver ».

Quand Mr Brust n'écrit pas, on peut le voir frapper, avec ses mains ou avec un bâton, sur des imitations de peaux tendues sur des tonneaux de différentes tailles, espérant pouvoir faire sortir de là des sons mélodieux. Bien que nous soyons incapables de comprendre comment on peut fabriquer de fausses peaux et même comment quelqu'un a pu penser à le faire, nous ne nous permettrons pas de juger sans avoir été témoin de cette fabrication ; tout cela nous semble, à vrai dire, fort peu crédible.

Nous devons ajouter, cependant, qu'il pratique cet exercice avec d'autres personnes – citons une certaine dame Emma de la Maison du Taureau –, et que cette union de personnalités musicales se fait appeler « Cats Laughing », pour des raisons inconnues sur lesquelles nous ne nous étendrons pas. Si le lecteur souhaite poursuivre une recherche personnelle plus approfondie de cette union de musiciens, il devra écrire son nom sur une enveloppe et y ajouter le sceau en vigueur qu'il trouvera aux Postes, placer cette enveloppe dans une seconde, ou plutôt dans une première, sur laquelle il appliquera également un sceau postal, puis il enverra le tout à cette adresse :

Cats Laughing
P.O. Box 7253
Minneapolis, Minnesota, 55407

Ajoutons que nous avons été accusés d'avoir un rôle plus d'artiste que d'historien, concernant les personnes que nous avons eu l'honneur de mentionner ; certains ont même suggéré que ces personnes n'ont jamais existé et que nous les avons entièrement inventées. Bien que nous n'ayons pas l'habitude de relever ce genre d'accusation, nous tenons tout de même à préciser au lecteur que, s'il suit les instructions données ci-dessus, il recevra la preuve que Mr Brust n'est pas un personnage fictif : et si l'on nous permet d'émettre une dernière opinion, il semble que, de tous les personnages qui nous ont fait l'honneur d'apparaître au cours de ce travail, Mr Brust est, de loin, le plus incroyable.

Paarfi de Boisrond

2/1/2/3

ADRILANKHA, Blanchecrête

Remerciements

Je tiens à remercier Dawn Kieninger pour les traductions qu'il m'a faites, et Betsy Pucci qui m'a fourni de précieuses informations médicales. Je remercie David Dyer-Bennet pour avoir fait tourner la machine, et Dan Goodman qui m'a permis de lui voler quelques lignes. Je remercie également Valérie Smith qui m'a nourri et soulagé de tous les mauvais côtés de la vie d'écrivain. Je tiens à exprimer toute ma gratitude à mon réviseur V. Flemming et à mon relecteur Don Keller pour leur excellent travail. Je présente mes excuses et mes remerciements à Rich Adamski et à David S. Cargo qui m'ont aidé avec l'architecture du palais.

Comme toujours, je voue une reconnaissance éternelle à mes assistants : Emma Bull, Pamela Dean, Kara Dalkey et Will Sheterly ; à mon éditeur Terri Windling ; et à Fred A. Levy Haskell. Il n'y a pas de mots pour décrire la patience dont ils ont fait preuve et le plaisir que ce fut de travailler avec eux.

Merci, à vous tous.